

MÉMOIRES

CONCERNANT

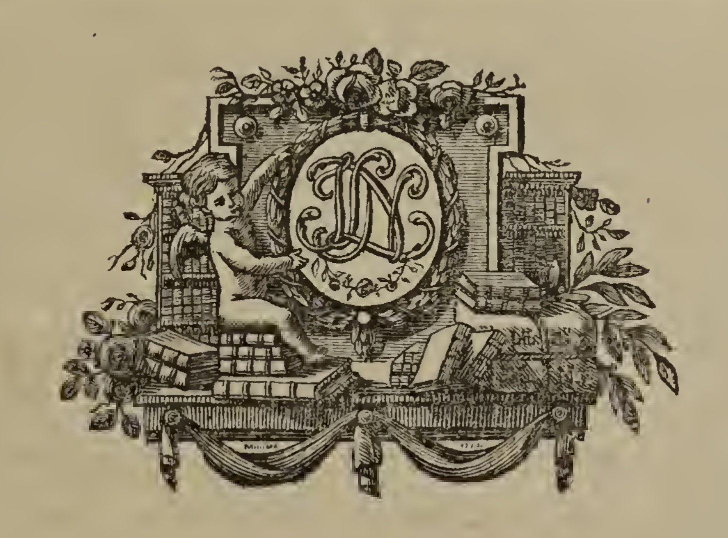
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS,

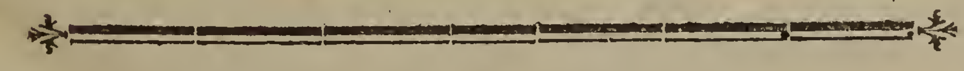
PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.



M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

APRÈS plusieurs années d'une correspondance établie & entretenue, par la permission du Roi, avec les Missionnaires en Chine, l'*Art Militaire des Chinois* fut imprimé en 1772, comme le premier fruit de cette correspondance. L'année suivante, le nombre des Mémoires envoyés par les Missionnaires, augmentant considérablement, on se détermina à les rassembler dans un Recueil, dont on a jusqu'ici donné six volumes.

L'Edition de l'*Art Militaire des Chinois* étant épuisée, on a cru le rendre à sa véritable destination, en le faisant réimprimer comme partie du Recueil général des *Mémoires Chinois ;* cela même a semblé d'autant plus convenable, qu'on trouvera dans le volume VIIIe. de cette collection, un *Supplément* à ce même *Art Militaire.*

Peu de temps après que cet ouvrage fut mis au jour, il en parut une analyse critique, sous le titre d'*Etat actuel de l'Art & de la Science Militaire à la Chine* (1). Cette analyse renferme des remarques qui tendent à éclaircir ou à rectifier divers endroits du Livre qu'on fait aujourd'hui reparoître. On a pensé qu'il seroit utile de recueillir les plus importantes, & d'en enrichir l'Edition nouvelle qu'on publie ; mais le Libraire a eu l'attention de tirer à part un certain nombre d'exemplaires de ces remarques, pour que les personnes qui ont déjà la premiere Edition, puissent se les procurer, sans être obligés d'acheter la seconde.

Les premieres pages de l'analyse qui contient les remarques dont il s'agit, sont de feu M. le Colonel de S. Leu de S. Mau-

(1) A Paris 1773, *in*-12 : il s'en trouve des exemplaires chez le Libraire qui imprime ces Mémoires.

rice ; le reſte eſt de M. le Marquis de Puy-Ségur, Lieutenant-Général des armées du Roi, qui a permis de le nommer. Le nom de cet Officier, qui n'eſt pas moins diſtingué par ſes connoiſſances & ſes talens pour la guerre que par ſa naiſſance, ſuffit pour juſtifier auprès des Lecteurs, le ſoin qu'on prend de remettre ſous leurs yeux ſes obſervations ſur la traduction des Livres les plus eſtimés de la Tactique chinoiſe.



AVIS

REMARQUES CRITIQUES

SUR L'ART MILITAIRE DES CHINOIS, tirées du Livre intitulé ETAT ACTUEL DE L'ART ET DE LA SCIENCE MILITAIRE A LA CHINE (1).

I. LE premier des divers écrits sur l'*Art Militaire*, traduits du chinois par M. Amiot, est une instruction adressée aux gens de guerre, par l'Empereur *Yong-tchang*. Le Traducteur n'ayant point fait mention de la pompe avec laquelle elle fut publiée, M. le Colonel de S. Leu y a suppléé.

« Tous les Mandarins militaires (dit-il), & tous les Officiers » d'un rang un peu elevé, furent appellés à sa Cour, comme » il est toujours d'usage quand il s'agit de quelque Edit important. Environné de cette foule, ainsi qu'un pere au milieu de » ses enfans, il leur lut cette instruction à haute voix, & dès » le lendemain elle fut répandue dans tout l'Empire. Il n'y a » pas aujourd'hui, même un simple soldat, qui n'en ait un » exemplaire, ou qui ne la sache par cœur. Ce fait (ajoute » M. de S. Leu), nous a été attesté à Pétersbourg par une » personne instruite, qui a eté plusieurs fois à Pékin ». Pag. 11.

II. Dans l'instruction dont il s'agit, l'Empereur dit qu'il s'est toujours appliqué à acquérir *la grande Sciénce*. Le Traducteur explique dans une note ce que c'est que les Chinois appellent ainsi. M. de S. Leu a cru en donner une idée plus précise, en ajoutant que ce qu'en Chine on nomme *la grande Science*, lui paroît être ce qu'en France les Philosophes Economistes appellent *la Science*. Ceux qui voudront juger par eux-mêmes de ce que c'est que *la grande Science* chez les Chinois, trouveront Pag. 13 & suiv.

(1) On trouve cet Ouvrage chez NYON l'aîné, rue du Jardinet.

la traduction du traité chinois qui porte ce titre, imprimée dans le premier volume de ce Recueil, pag. 436.

Pag. 28. III. M. de S. Leu suppose qu'on ne voit *aucune terre en*
Ibid. Note. *friche dans le vaste Empire de la Chine; si ce n'est* (ajoute-t-il dans une note) *vers la grande muraille.* On peut observer que cette assertion doit encore être plus limitée; & l'on s'en convaincra en lisant la relation d'un voyage de Canton à Pékin, qu'on trouvera dans le VIII[e] volume de ce Recueil, pag. 295. On y verra des plaines en friche sur cette route, & jusques dans l'ancienne enceinte de la ville de Nankin, bien eloignée de la grande muraille.

Les remarques de M. de S. Leu n'ont pour objet que l'*instruction* dont on vient de parler. Celles qui concernent les autres écrits sur l'Art Militaire des Chinois, sont toutes de M. le Marquis de Puy-Ségur.

IV. Il soupçonne le Traducteur de ces ecrits, de n'en pas
Pag. 66 du Traité. avoir toujours bien entendu le sens. Il cite pour exemple un endroit où le Traducteur a rendu, par le mot *campagnes*, ce qu'il auroit dû rendre par le mot *guerre*. La critique est fondée, car dans ce passage il s'agit d'abréger, non les *campagnes*, mais la *guerre*. On peut cependant supposer que le sens n'a pas echappé au Traducteur, & qu'il a cru que le Lecteur comprendroit aisément, qu'*abréger les campagnes*, dans l'endroit où cette expression est employée, doit signifier en diminuer, non la durée, mais le nombre.

V. L'eclaircissement que M. le Marquis de Puy-Ségur donne sur l'article VI de *Sun-tsé*, mérite d'être recueilli. *Sun-tsé* dit, (pag. 91), que *si le Général voit qu'il y a du vuide dans les rangs de son armée, il doit le remplir; du surabondant, il doit le diminuer:* que *comme l'eau suit la situation du terrein sur*
Pag. 51. *lequel elle coule, l'armée doit être rangée conformément au terrein qu'elle occupe.* Cette maxime indique, (dit M. le M. de P.),

« que les Chinois combattent formés ſur pluſieurs lignes, » & que ſi en marchant de front à l'ennemi, le terrein s'elargit » ou varie, ils reconnoiſſent qu'il faut prendre dans les deuxie- » me, troiſieme & quatrieme lignes, pour conſerver une ega- » lité de forces dans le front de la premiere ligne; & de même, » ſi le terrein ſe rétrecit, il faut de la premiere ligne faire paſſer » à la deuxieme ou troiſieme, &c. »

VI. A la page 93, *Sun-tſé*, parlant des précautions qu'il faut prendre avant de ſe mettre en marche pour aller livrer bataille, avertit qu'il faut dépouiller les ſoldats de tout ce qui pourroit les embarraſſer; de leurs armes même, ne leur laiſſant que celles qu'ils peuvent porter aiſément. M. le M. de P. conclut Pag. 54. de-là, que les troupes chinoiſes avoient des armes de pluſieurs eſpeces, deſtinées à ſervir ſelon les différentes occaſions; & qu'en marchant à l'ennemi, on les débarraſſoit de celles qu'on pré- voyoit devoir leur être inutiles dans le combat où on les menoit. Le texte peut, à la rigueur, s'entendre en ce ſens; mais ne peut-on pas auſſi l'expliquer plus ſimplement, en diſant qu'il ſignifie que pendant la marche ſeulement, & pour la rendre plus rapide & moins fatigante, on débarraſſoit le ſoldat des armes peſantes, qu'on pouvoit faire porter juſqu'à une petite diſtance de l'ennemi, comme nous faiſons porter les tentes des ſoldats par des chevaux de peloton?

VII. Sur ces mots de la pag. 107, « ſi vous êtes dans le voi- » ſinage de quelque montagne, gardez-vous bien de *vous* » *emparer* de la partie qui regarde le Nord; occupez au con- » traire le côté du Midi »: M. le M. de P. obſerve avec raiſon, Pag. 60. que le mot *emparer*, ſignifie en cet endroit, *etablir ſon camp;* car il eſt clair, par la ſuite même du texte, que l'Auteur chi- nois n'a prétendu dire autre choſe, ſinon que lorſqu'on campe ſur des hauteurs, il faut de préférence aſſeoir ſon camp ſur la partie expoſée au Midi; il en donne même la raiſon (p. 109);

c'eſt qu'on y trouve l'abondance & la fertilité.... le contentement & la ſanté, ſuite ordinaire d'une bonne nourriture.

VIII. Il faut peut-être attribuer à quelque diſtraction du Traducteur, la mépriſe qu'on trouve à la pag. 299, art. V du *Se-ma-fà*, on y lit : « dans quelque combat que ce puiſſe être, » il faut toujours.... *voir devant ſoi* quelque lieu elevé, dont » on puiſſe s'emparer pour s'y fortifier en cas de défaite ».

Pag. 61 & 161. M. le M. de Puy-Ségur penſe qu'on s'eſt trompé, en traduiſant *devant ſoi*, au lieu de *derriere ſoi*. En effet, dit-il, *comment ſonger à ſe retrancher en avant de l'endroit où l'on ſeroit battu ?* Il lui ſemble donc que le Traducteur a pris la valeur du mot *devant*, pour celle du mot *derriere*. Ne pourroit-on pas adoucir cette critique, en ſuppoſant que le mot chinois qui eſt rendu par *avoir devant ſoi*, peut ſignifier, au figuré, *avoir préſent à l'eſprit*, avoir dans ſa penſée? Nous diſons quelquefois, en ce ſens, *avoir devant les yeux;* alors la faute du Traducteur ne conſiſtera plus qu'en ce qu'il a traduit dans le ſens littéral une expreſſion qui en chinois eſt ſuſceptible d'un ſens figuré, & qui n'a pas le même ſens figuré dans notre langue. La phraſe dont il s'agit, ſignifiera donc, qu'un Général doit toujours avoir dans ſa penſée quelque lieu elevé où il puiſſe ſe retrancher après ſa défaite. Cette explication diſpenſe de ſuppoſer, contre toute vraiſemblance, que M. Amiot ignore la valeur des mots les plus communs de la langue chinoiſe. On ſait qu'au contraire il eſt un des Miſſionnaires les plus inſtruits dans la connoiſſance de cette langue; & ce Recueil ſeul ſuffiroit pour qu'on ne ſe permît pas d'en douter.

IX. A la fin du *Lou-tao* (pag. 315), on décrit le moyen de faire paſſer des lettres ſecretes, ſans craindre qu'elles puiſſent

Pag. 166. être déchiffrées. M. le M. de P. obſerve que nous avons d'autres moyens bien plus ſûrs pour ecrire en chiffre. Il remarque d'ailleurs que le moyen indiqué par l'Auteur chinois, a un grand inconvénient : c'eſt que la lettre ſecrete doit être diviſée en

trois parties, dont la réunion eſt indiſpenſable pour en comprendre le ſens; & chacune des trois parties doit être portée par un courier particulier. Or, ſi quelqu'un des trois couriers eſt intercepté, l'arrivée des deux premiers devient abſolument inutile. On peut dire cependant, en faveur de ce moyen, qu'au moins il met le ſecret plus en ſûreté; car avant que l'ennemi puiſſe ſoumettre la lettre aux eſſais du déchiffrement, il faut qu'il ait ſucceſſivement arrêté les trois couriers.

X. C'eſt ſur-tout dans le Traité concernant l'exercice & les evolutions militaires, qu'on rencontre des paſſages qu'il eſt difficile d'entendre, & qu'on peut ſoupçonner de n'être pas rendus avec aſſez d'exactitude dans la traduction: ce qui n'eſt pas ſurprenant, le Traducteur ayant annoncé lui-même que l'art de la guerre lui eſt abſolument étranger.

Les remarques de M. le M. de P. ſont d'un grand ſecours, pour l'intelligence de ces paſſages. Par exemple, au n°. 12, du premier exercice (pag. 325), on lit: « Chaque ſoldat ayant le » corps ramaſſé ſous ſon bouclier, dont il eſt entiérement cou» vert, fait un pas en avant, en ſe roulant ſur ce même bou» clier qui lui ſert de point d'appui, comme il feroit ſur une » roue; & après le tour entier, il ſe releve tout de ſuite, & ſe » trouve debout dans la diſpoſition d'attaquer »; ce qui eſt répété à-peu-près dans les mêmes termes, n°. 18 du ſecond exercice (pag. 328). On eſt arrêté dans cet endroit par ces mots, *en ſe roulant ſur ſon bouclier*, &c.

M. le M. de P., pour rendre intelligible & poſſible cette eſpece d'evolution, ſuppoſe que chaque ſoldat accroupi ſous ſon bouclier, fait une pirouette, s'appuyant ſur ce bouclier qu'il fait tourner avec lui. « Alors (ajoute-t-il) on peut com» prendre comment un Chinois, inſtruit à marcher accroupi & » à eſpadonner dans cette attitude, peut paſſer, couvert de » ſon bouclier, ſous le ventre des chevaux, ſous les trains des » chars, &c.... & qu'il y a telle occaſion, où des gens exer-

Pag. 174 & 183.

Pag. 175.

» cés à ſemblable manœuvre, peuvent forcer des retranche-
» mens qui ſeroient formés avec des chars ou voitures; qu'ils
» pourroient auſſi paſſer ſous le ventre & entre les jambes des
» chevaux, &c. &c. ». C'eſt par cette evolution, faite à propos, qu'il croit que les Chinois ont pu remporter, du tems des *Song*, une victoire complette ſur les Tartares, comme il eſt dit dans une note du Traducteur (pag. 325).

Peut-être M. le M. de P. etend-il ici trop loin l'idée de l'Auteur chinois, qui ne paroît pas avoir deſtiné l'evolution qu'il décrit, à l'attaque d'un corps de cavalerie, ou d'un retranchement formé de charriots. L'evolution paroît conſiſter uniquement à reſter accroupi derriere ſon bouclier, en tournant avec ce bouclier même, ſur lequel on s'appuie comme ſur un pivot; & à conſerver dans ce mouvement une telle poſition, qu'en ſe relevant tout-à-coup, on ſe trouve prêt à frapper l'ennemi lorſqu'il s'y attend le moins. C'eſt cette attaque ſubite & imprévue qui ſemble produire le principal avantage de cette manœuvre, & qui ſans doute décida la victoire dont le Traducteur a parlé.

Dans le ſecond exercice, nº. 2 (pag. 326), on lit : *Les ſoldats ſe mettent ſur le bouclier l'un de l'autre, comme on le voit dans la planche IVe*. Effectivement cette evolution y eſt figurée; mais de la façon dont elle y eſt repréſentée, il paroît,
Pag. 179. comme l'obſerve M. le M. de P., qu'on ſuppoſe que « les cinq
» ſcutiferes plaçoient verticalement leurs boucliers l'un par-
» deſſus l'autre, & perpendiculairement; & que par conſé-
» quent les hommes étoient grimpés les uns ſur les autres ».
On lit même ſur la planche, au-deſſous de cette figure, & pour y ſervir d'explication : *Soldats montés ſur le bouclier l'un de l'autre, de cinq en cinq*. Or une pareille poſition choque toute vraiſemblance.

Ibid. A ce propos, M. le M. de P. rapporte l'hiſtoriette ſuivante.
« En 1756, un Subdélégué de Normandie avoit donné ordre
» au Syndic d'un village, de raſſembler deux cens Miliciens
» des environs, & de les mettre en bataille à trois de hauteur,

» en attendant qu'il vînt lui-même pour les conduire au ren-
» dez-vous général. A l'heure de l'arrivée du Subdélégué, le
» Syndic courut au-devant de lui, pour lui faire ſes excuſes
» de ce qu'il ne trouveroit pas tout prêt comme il l'avoit
» demandé ; mais, diſoit-il, j'ai beau faire, il y en a toujours
» qui culebutent ; je n'ai jamais pu les faire tenir qu'à deux de
» hauteur, le Subdélégué n'en trouva effectivement que fort
» peu qui puſſent ſupporter ſur leur dos la charge de deux
» hommes l'un ſur l'autre. Le Traducteur (ajoute M. le M. de
» P.) aura ſans doute entendu pluſieurs termes chinois, comme
» ce Syndic avoit entendu ceux de, *à trois de hauteur* ».

Quoique cette critique ſoit un peu amere, il ſeroit difficile de ne pas convenir qu'il y a dans l'endroit dont il s'agit, quelque mépriſe du Traducteur, trompé ſans doute par les deſſins qu'il a copiés tels qu'on les lui a fournis.

XI. Mais ce qui eſt plus intéreſſant, c'eſt de mettre ici ſous les yeux, la maniere dont M. le M. de P. explique l'evolution des cinq rangs de ſcutiferes, dont les boucliers ſont appuyés les uns ſur les autres ; elle eſt fort ingénieuſe, & en même tems paroît poſſible à exécuter : la voici.

« Les cinq rangs ſe portent en avant à files ouvertes, & ſe Pag. 176.
» placent à rangs ſerrés l'un derriere l'autre. Le premier rang,
» genouil droit en terre, couvert de ſon bouclier, perpendicu-
» lairement à l'horiſon. Le ſecond eſt ſuppoſé dans une attitude
» aſſez gênée, & appuyant ſon bouclier ſur celui du premier
» rang, à trois pieds de terre ; il eſt poſé obliquement, l'autre
» côté de ce bouclier étant elevé de quatre pieds. Le troiſieme
» homme eſt preſque debout, mais la tête baiſſée, tenant ſon
» bouclier preſque horizontalement, & cependant touchant au
» bouclier du ſcutifere du ſecond rang, à quatre pieds, & ayant
» l'autre extrémité du bouclier elevé à cinq pieds. Le bouclier
» du quatrieme rang ſe place un peu plus horiſontalement ; il
» eſt elevé d'un côté à cinq pieds, & de l'autre à cinq pieds &

» demi ; & celui du cinquieme rang eſt auſſi plus elevé du der-
» riere, & tenu au-deſſus de la tête, il s'eleve juſqu'à ſix pieds
» ou plus en arriere. Chaque ſcutifere des troiſieme, quatrieme
» & cinquieme rangs, s'appuie de ſa main droite ſur l'epaule
» droite de celui qui eſt devant lui. Tous les boucliers ſe tou-
» chent, & forment comme une eſpece de toit, ou appentis,
» fermé du côté de l'ennemi. C'eſt ce toit qui pare des traits
» lancés, & derriere lequel ſeroit caché ce qui manœuvreroit
» en arriere, ſur-tout ſi les boucliers étoient quarrés, & ſi les
» files étoient ſerrées » (1).



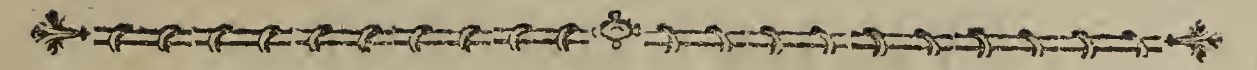
M. le M. de P. ne s'eſt pas contenté de donner le deſſin de cette poſition, il a donné auſſi les tems de cet exercice, & la maniere de le commander & de l'exécuter; mais on croit devoir ſur cet objet renvoyer au livre même.

XII. Il ſeroit à ſouhaiter que cet habile Officier général eût expliqué, avec autant de détail & de clarté, les evolutions indiquées par les planches IXe & X^e, qui n'offrent point à l'œil ce que le texte paroît annoncer; mais il ſe contente de remarquer l'imperfection de ces planches & de quelques autres, qui ſont inſuffiſantes pour comprendre les endroits du texte auxquels elles ſe rapportent. On ne peut diſconvenir de ces défauts, mais il faut avouer en même tems qu'on ne peut faire au Traducteur aucun reproche à ce ſujet; il avertit qu'il n'a fait que copier les planches, comme il n'a fait que traduire les textes.

Pag. 186 & 187.

(1) On a joint ici la figure qui repréſente la poſition des cinq Scutiferes, d'après celle que M. le M. de P. a fait graver.

AVIS



AVIS DE L'ÉDITEUR *.

LES Manuſcrits de ces Ouvrages ſur l'Art Militaire des Chinois, traduits en françois par M. Amiot, ſont dépoſés dans le cabinet de M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, à qui ils ont été envoyés de la Chine par le Traducteur. C'eſt le fruit d'une correſpondance ſuivie que ce Miniſtre entretient, par la permiſſion du Roi, avec des Lettrés Chinois que Sa Majeſté a honorés de ſa protection & qu'elle a comblés de ſes bienfaits, pendant le ſéjour qu'ils ont fait en France. Cette correſpondance devient de plus en plus intéreſſante & utile aux Sciences & aux Arts, par les Mémoires que ces Lettrés envoient tous les ans, & que le Miniſtre ſe fait un plaiſir de communiquer au public par la voie de l'impreſſion.

Tel eſt celui de M. Amiot, ouvrage qui a dû coûter beaucoup de peines à ce ſavant Miſſionnaire, déjà connu par les volumes précédents de cette collection. J'ai apporté beaucoup de ſoins & d'attention dans la publication de ce volume, & je me ſuis fait un devoir de le donner tel que M. Amiot l'a envoyé; j'ai ſeulement tranſpoſé quelques-unes des notes; j'en ai diviſé quelques-autres; j'ai ſupprimé quelques avis que l'impreſſion rendoit inutiles ou qui étoient répétés en différents endroits; j'ai réuni ou rapproché pluſieurs obſervations qui m'ont paru devoir l'être; j'y ai ajouté une table des matieres. Du reſte, je me ſuis attaché à rendre cette édition entiérement conforme à l'original que M. Amiot a paraphé lui-même à la fin de cha-

* M. de Guignes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

que Chapitre, dans la crainte que son manuscrit ne tombât en d'autres mains & ne fût altéré. » Il est arrivé, dit-» il, plus d'une fois que sous prétexte de corriger ou de » donner une nouvelle forme aux ouvrages qu'on reçoit » des pays si éloignés, on les a tronqués ou défigurés, » soit en ajoutant où il n'étoit pas à propos de le faire, » soit en retranchant ce qu'il falloit conserver, soit enfin » en voulant donner le tout à sa maniere, qu'on croit » préférable à celle des Auteurs ; en conséquence, au » lieu de donner des connoissances sures & exactes, on » n'a fait que multiplier les erreurs ou confirmer les faus-» ses idées qu'on avoit d'abord conçues sur des rapports » précipités ou peu fideles : tout au moins on a obscurci » les objets, au lieu de les éclairer. Il me semble qu'on » devroit se conduire à l'égard des écrits qui viennent de » loin, comme on se conduit à l'égard des ouvrages qui » sont déjà surannés & qu'on veut rajeunir : on ne se » permet d'autres changements que ceux qui ont rapport » aux expressions & au style «. C'est à quoi je me suis borné dans l'impression de ce recueil.

Parmi les ouvrages militaires composés par les Chinois, il y en a six auxquels ils donnent le nom de *King* ou de classiques, ce sont ceux sur lesquels tout Militaire doit subir un examen.

Le premier est intitulé Sun-tse.
Le second, Ou-tse.
Le troisieme, Se-ma-fa.
Le quatrieme, Lou-tao.
Le cinquieme, Leao-tse.
Le sixieme, Tai-tsoung, Li-ouei-kong.

M. Amiot n'a traduit que les trois premiers de ces ouvrages. Il a envoyé le Sun-tſe & l'Ou-tſe en 1766, & ils ſont arrivés l'année ſuivante. Il y a joint un Ouvrage fait par ordre de l'Empereur Yong-tcheng, concernant la conduite que les troupes doivent tenir, & il a mis à la fin les exercices & les évolutions des troupes Chinoiſes, avec les deſſins néceſſaires. Le troiſieme, ou le Se-ma-fa, eſt arrivé en 1769.

Voilà ce que j'ai raſſemblé, de quelques notes qui étoient éparſes dans l'Ouvrage de M. Amiot. Qu'il me ſoit permis d'y ajouter quelques obſervations ſur les Ouvrages qu'il a traduits. Tous ſont en Chinois à la Bibliotheque du Roi, dans un recueil qui eſt intitulé *Vou-king*, c'eſt-à-dire, *Livres claſſiques des Militaires.* Le premier eſt Sun-tſe : ſon vrai titre eſt *Sun-tſe-ping-fa*, c'eſt-à-dire, Regles de l'Art Militaire par Sun-tſe ou Sun-vou.

Cet Ouvrage étoit en quatre-vingt-deux Chapitres; il n'en reſte que treize. Un Empereur de la Chine, nommé Vou-ti, de la Dynaſtie des Goei, qui vivoit vers l'an 424 de J. C. a fait un commentaire très eſtimé, qui eſt intitulé *Goei-vou-tchu-ſun-tſe.* Il y a paru pluſieurs autres commentaires de l'Ouvrage de Sun-tſe, ſous la Dynaſtie des Tang & ſous celle des Song.

Le ſecond eſt nommé Ou-tſe, autrement Ou-ki. Ou-tſe étoit du Royaume de Ouei ou Goei. M. Amiot en parle dans ſa Préface.

Le troiſieme eſt Se-ma-jang-kiu, que l'on appelle communément Se-ma, nom de ſa dignité. Il étoit du Royaume de Tſi, & vivoit ſous les Tcheou, avant J. C.

Son ouvrage est intitulé Se-ma-ping-fa, ou Regles de l'Art Militaire par Se-ma.

Le quatrieme est intitulé *Ven-toui*, c'est-à-dire, *demandes & réponses*. Les demandes sont proposées par Li-chi-min ou Li-che-min, & Li-tsing-yo y répond. Li-chi-min est le même que Tai-tsong, Empereur de la Dynastie des Tang. Ce petit traité sur l'Art Militaire est divisé en trois parties. Li-tsing-yo, autrement dit Tsing-yo-tse, portoit le titre de Goei-kong ou Ouei-kong. M. Amiot, qui en parle dans sa Préface sur le Lou tao, le nomme Tching-yao-che, ce qui est une faute de copiste; il faudroit dire, conformément à sa prononciation, Tching-yo-che. Tai-tsong vivoit l'an 627 de J. C.

Le cinquieme, dans l'édition de la Bibliotheque du Roi, est le livre intitulé *Goei-leao-tse*. M. Amiot, qui en parle (1), le nomme Yu-leao-tse. Ce Goei-leao-tse vivoit avant l'Ere Chrétienne: on ignore de quelle province il étoit. Son ouvrage, en forme de dialogue, est divisé en vingt-quatre articles assez courts; l'Auteur y remonte à l'origine de l'Art Militaire sous Hoang-ti. Plusieurs Savants ont fait des commentaires sur cet ouvrage.

Le sixieme est le *San-lio*, composé par Hoang-che-kong, qui vivoit, à ce que l'on croit, sous la Dynastie des Tsin, avant J. C. Il est divisé en trois parties.

Le septieme & dernier est intitulé *Lou-tao*, & il est attribué à Liu-vang, le même que Tai-kong, qui vivoit 1122 ans avant J. C. au commencement de la Dynastie des Tcheou. Cet Ouvrage est partagé en soixante

---

(1) Préface de Lou-tao.

petits articles ; M. Amiot en a traduit ſeulement le vingt-unieme, qui traite de l'établiſſement du Général, & les vingt-quatrieme & vingt-cinquieme, qui tous les deux ont pour objet la maniere de ſe communiquer les ſecrets. Ils ſont réunis tous les deux dans l'article II de l'extrait du Lou-tao.

Voilà les Ouvrages fondamentaux ſur l'Art Militaire chez les Chinois. Les deux éditions de ce recueil, qui ſont dans la Bibliotheque du Roi, ſont numérotées 353 & 354 : l'une & l'autre renferment les mêmes ouvrages ; mais dans celle qui eſt numérotée 354, les commentaires ſont beaucoup plus étendus, & l'on a mis à la tête un petit Traité de l'exercice de la fleche, tant à pied qu'à cheval, avec les figures. Cette édition a été faite ſous le regne de Kang-hi, mort en 1722 ; l'autre, ſous celui de Van-li, qui mourut l'an 1620 de J. C.

Les planches qui accompagnent la traduction de M. Amiot ſont copiées fidélement d'après les deſſins enluminés qu'il a envoyés ; on a ſimplement réduit ces deſſins, qui étoient plus grands.

Ce volume avoit été imprimé ſéparément avant qu'on eût penſé à faire une collection de ces Mémoires. Mais, comme il avoit été tiré à un petit nombre d'exemplaires, & que M. Amiot a envoyé des manuſcrits qui y ſont relatifs, & que l'on imprimera dans la ſuite, on n'a pas cru pouvoir ſe diſpenſer de réimprimer ce volume pour qu'il fût inſéré dans cette collection.

TABLE DES CHAPITRES.

V.

Les VI Articles sur l'Art Militaire, par Ou-tse.

Les V Articles sur l'Art Militaire, par Se-ma.

Extrait du Livre intitulé Lou-tao, sur l'Art Militaire.

Instruction sur l'Exercice Militaire.

Fin de la Table des Chapitres.

DISCOURS



MEMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS.

ART MILITAIRE DES CHINOIS.

DISCOURS DU TRADUCTEUR.

A JUGER des Chinois par leurs mœurs, par leurs coutumes, par leurs Loix, par la forme de leur Gouvernement, & en général par tout ce qui s'obſerve aujourd'hui parmi eux, on concluroit, ſans héſiter, que ce doit être la Nation du monde la plus pacifique & la plus éloignée d'avoir les brillantes qualités qui font les Guerriers.

Leur génie, naturellement doux, honnête, ſouple & pliant, doit les rendre beaucoup plus propres au commerce de la vie, qu'aux actions militaires & au tumulte des armes. Leur cœur, toujours ſuſceptible de la crainte des châtiments, toujours reſſerré entre les bornes d'une obéiſſance aveugle envers tous ceux que la Providence a placés ſur leur tête, doit être comme incapable de former ces projets hardis qui font les Héros. Leur eſprit, toujours étouffé, dès l'enfance, par un nombre preſque infini de petites pratiques, fait que dans l'âge même le plus bouillant, le ſang ne ſemble couler dans leurs veines qu'avec une lenteur qui fait l'étonnement de tous les Européens. Leurs préjugés, ou, ſi l'on veut, leur bon

ſens, ne leur font enviſager qu'avec une eſpece d'horreur cette triſte néceſſité, où des hommes ſe trouvent quelquefois réduits, d'attenter à la vie d'autres hommes. Tout cela réuni doit contribuer, à la vérité, à faire des fils reſpectueux, de bons peres de famille, de fideles ſujets & d'excellents citoyens, mais ne doit pas, ce me ſemble, inſpirer du courage au ſoldat, de la valeur à l'Officier, ni des vues au Général.

Cependant cette même Nation, depuis près de quatre mille ans qu'elle ſubſiſte dans l'état à-peu-près où on la voit aujourd'hui, a toujours ou preſque toujours triomphé de ſes ennemis; & lorſqu'elle a eu le malheur d'être vaincue, elle a donné la loi aux vainqueurs eux-mêmes. Ses Annales nous expoſent ſans fard le bon & le mauvais de chaque Dynaſtie. Comme elles ſont écrites avec cette ſimplicité qui caractériſe ſi bien le vrai, il me ſemble qu'on ne peut, ſans quelque témérité, révoquer en doute ce qu'elles renferment. On y voit de temps en temps des traits de lâcheté qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs; mais plus ſouvent encore on y admire des prodiges de bravoure, & un total d'actions & de conduite militaires dont ailleurs auſſi il n'y a pas d'exemples bien fréquents. Un Ou-ouang (1), un Kao-ti (2), un Han-ſin, un Tan-tao-tſi (3), un Ouen-ti (4), un Ou-ti (5), un Tai-tſou (6),

---

(1) Ou-ouang eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Tcheou : il monta ſur le Trône l'an 1122 avant J. C.

(2) Kao-ti, autrement dit Kao-tſou, eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Han : il monta ſur le Trône l'an 206 avant J. C.

(3) Han-ſin & Tan tao-tſi ſont deux fameux Généraux, dont les Chinois parlent encore aujourd'hui avec admiration : ils leur joignent Keng-kan, Ou-han & Lai-hi.

(4) Ouen-ti, troiſieme Empereur de la Dynaſtie des Soung, & Ouen-ti, quatrieme Empereur des Han, ſont fameux par leurs exploits militai-

un Che-tſou (7), & preſque tous les Fondateurs de Dynaſtie, quels Politiques! quels Guerriers! quels Héros! non, les Alexandres & les Céſars ne les ſurpaſſent point. D'ailleurs, ces grands hommes, ces puiſſants génies, qui ont fait de ſi belles Loix pour le Politique & le Civil, ne peuvent-ils pas en avoir fait d'auſſi belles pour ce qui concerne le Militaire? Il ne me convient pas de m'ériger en juge ſur cette matiere; c'eſt à nos Guerriers, qu'il appartient de prononcer à cet égard.

Le premier des Ouvrages que je leur préſente, eſt le plus eſtimé de tous: il a été compoſé par Sun-tſe, un des plus vaillants & des plus habiles Généraux que la Chine ait eus. Les Chinois font ſi grand cas de cet Ouvrage, qu'ils le regardent comme un chef-d'œuvre en ce genre, comme un vrai modele, & comme un précis de tout ce qu'on peut dire ſur l'art des Guerriers. Leurs Docteurs d'armes (car la Milice a ici ſes Docteurs comme les

res. Ouen-ti des Han régnoit l'an 179 avant J. C. & Ouen-ti des Soung monta ſur le Trône l'an 424 après J. C.

(5) Ou ti étoit le ſixieme Empereur des Han Occidentaux; il vivoit 140 ans avant J. C. Il y a eu un autre Ou-ti, treizieme Empereur de la Dynaſtie des Tſin, ou, pour mieux dire, neuvieme Empereur des Tſin Occidentaux, lequel s'eſt rendu recommandable par ſes qualités guerrieres: il régnoit l'an 373 après J. C.

(6) Tai-tſou eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Ming. Il monta ſur le Trône l'an de J. C. 1368: il eſt connu ſous le nom de Houng-ou, qui eſt celui de ſon regne.

(7) Che-tſou, autrement dit Chun-tche, eſt le premier de la Dynaſtie régnante, qui ait porté, de ſon vivant, le titre d'Empereur de la Chine. Dans la révolution qui arriva l'an 1644, il s'eſt fait, de la part des Tartares Mantchous, des actions de ſageſſe, de bravoure & de politique, qu'on ſeroit tenté de regarder comme fabuleuſes, ſi elles ne s'étoient paſſées dans un temps ſi voiſin du nôtre: mais il faut tout dire; c'eſt en ſuivant les conſeils des Chinois, que ces Tartares ont fait tout ce que nous admirons. Je pourrai dans la ſuite donner une hiſtoire un peu détaillée de cette révolution.

Lettres), leurs Docteurs d'armes, dis-je, ne ſont parvenus au grade qui les diſtingue, que parcequ'ils ont su l'expliquer, ou en commenter ſimplement quelques articles, dans l'examen qu'on leur a fait ſubir avant que de les admettre.

Le ſecond, composé par Ou-tſe, va preſque de pair, & n'a pas moins une approbation univerſelle. Celui qui l'a composé eſt un autre Héros, dont les brillantes actions ſont un des principaux ornements de l'Hiſtoire de ſon temps. Le grand Empereur Kang-hi fit traduire en Langue Tartare-Mantchou l'un & l'autre de ces Ouvrages, pour les mettre entre les mains des Tartares; & aujourd'hui même, il n'eſt perſonne qui ſe crût en état d'être à la tête des troupes, s'il ne ſavoit par cœur ſon Sun-tſe & ſon Ou-tſe. Ces deux Auteurs, diſent les Chinois, ſont dans leur genre ce que Confucius & Mong-tſe ſont dans le leur. Ceux-ci forment des Philoſophes, des hommes vertueux, des Sages; ceux-là forment de bons Soldats, de grands Capitaines, d'excellents Généraux.

Se-ma & les autres qui ont écrit ſur l'Art Militaire, ont également leur mérite; ils ſont néanmoins d'un rang inférieur, & on peut parvenir à être Bachelier & Docteur même dans la Science Militaire, ſans les ſavoir ou les avoir lus. Cependant, quoique ceux qui veulent s'élever par la voie des armes, ne ſoient pas obligés à la rigueur de prendre des leçons dans l'ouvrage de Se-ma, & dans les autres Auteurs du ſecond rang, il eſt fort rare qu'ils ne les liſent, qu'ils ne les apprennent, & qu'ils ne les ſachent du moins en ſubſtance. Le livre de Se-ma jouit d'une eſtime univerſelle; c'eſt ce qui m'a déterminé à en

donner la traduction, que l'on trouvera après les deux Auteurs dont j'ai parlé.

Comme le goût des Chinois est aussi différent du nôtre, que nos usages, nos mœurs & nos coutumes different des leurs; il pourra se faire que ce qui est si fort estimé chez eux, ne soit regardé chez nous qu'avec une certaine indifférence. Ainsi ceux qui pourroient avoir la curiosité de lire les Ouvrages de Sun-tse & des autres qui ont écrit sur l'Art Militaire, ne doivent pas s'attendre à y trouver des détails amusants, des préceptes instructifs ni des pratiques pour le pays où ils vivent.

Si j'avois un conseil à donner, je dirois volontiers qu'ils ne doivent se proposer d'autre but que celui de savoir ce qu'on a pensé dans les pays lointains, & dans les temps reculés, sur un Art connu de toutes les Nations, mais différemment exercé par chacune d'elles; je dirois encore qu'ils doivent se rappeller de temps en temps que ce sont des Auteurs Chinois qu'ils lisent, & que ce sont des Chinois qui leur parlent françois : alors ils excuseront facilement les défauts qu'ils pourront rencontrer, & tout ce qui leur paroîtra n'être pas conforme aux lumieres de leur raison, à leur expérience & à leur bon goût.

Cependant si, contre mon attente, il arrivoit qu'on eût quelque agrément à converser avec ces Héros étrangers & à recevoir quelques-unes de ces instructions, j'en aurois moi-même une satisfaction bien grande; & je serois dédommagé de mon travail, si, avec l'agrément, on y trouvoit encore l'utile. C'est principalement dans cette derniere vue que j'ai entrepris un travail si contraire à mon goût, & si éloigné de l'objet de ma profession.

Ce n'eſt pas ſans avoir vaincu bien des obſtacles que je l'ai conduit à ſa fin. Le laconiſme, l'obſcurité, diſons mieux, la difficulté des expreſſions chinoiſes n'eſt pas un des moindres; cent fois rebuté, j'ai abandonné cent fois une entrepriſe que je croyois être, & qui étoit en effet au-deſſus de mes forces : j'y renonçois entiérement, lorſque le haſard me remit ſur les voies, dans le temps même que mes occupations ſembloient devoir m'en éloigner davantage. Voici, en peu de mots, quelle en a été l'occaſion.

Quelques Seigneurs Tartares de la plus haute qualité, & qui tenoient un rang diſtingué dans les troupes, s'étoient attiré la diſgrace du Souverain. La confiſcation de ce qu'ils poſſédoient fut une des peines qu'ils ſubirent. On dépouilla leurs maiſons, & on vendit publiquement leurs meubles. Une perſonne de confiance, que j'avois chargée depuis plus d'un an de ramaſſer tous les livres qu'elle pourroit trouver ſur la guerre, étant allée dans le lieu où ſe font ces ſortes de ventes, jetta les yeux ſur les livres qui y étoient expoſés; elle vit, entre autres, un manuſcrit, dans lequel ſe trouvoit la collection des bons Auteurs qui ont écrit ſur l'Art Militaire, avec des notes qui en étoient une eſpece de commentaire, pour le développement & l'entiere intelligence du texte; elle ſe rappella la commiſſion que je lui avois donnée, & n'héſita point ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Toute cette collection étoit traduite en Tartare-Mantchou. J'apprenois alors cette Langue; celui que j'avois pour Maître, fils & petit-fils d'Officier, Militaire lui-même, me fit un grand éloge de l'acquiſition que je venois de faire; il voulut même que nous en expliquaſ-

ſions quelque choſe enſemble, s'offrant de me donner tous les éclairciſſements néceſſaires ſur un art dans lequel il avoit vieilli, m'aſſurant de plus que le ſtyle en étant clair, pur & élégant, je ne pourrois que profiter infiniment dans cette lecture.

Je conſentis ſans peine à ce qu'il exigeoit de moi. On apprend à s'exprimer en latin, naturellement & avec délicateſſe, en liſant les Commentaires de Céſar : pourquoi n'apprendroit-on pas à parler tartare en étudiant dans des Commentaires faits pour former des Céſars Mantchous? Telle fut la réflexion que je fis alors. A-peu-près vers le même temps, j'appris qu'en France on étoit curieux d'avoir des connoiſſances ſur la Milice Chinoiſe; ce fut pour moi un nouveau motif qui acheva de me déterminer. J'entrepris donc, non pas de traduire littéralement, mais de donner une idée de la maniere dont les meilleurs Auteurs Chinois parlent de la guerre, d'expliquer d'après eux leurs préceptes militaires, en conſervant leur ſtyle autant qu'il m'a été poſſible, ſans défigurer notre Langue, & en donnant quelque jour à leurs idées, lorſqu'elles étoient enveloppées dans les ténebres de la métaphore, de l'amphibologie, de l'énigme ou de l'obſcurité. Je me ſuis ſervi pour cela, non-ſeulement du manuſcrit tartare dont je viens de parler, mais encore des Commentateurs Chinois, anciens & modernes.

On a un grand avantage lorſqu'on poſſede les deux Langues, je veux dire la Langue Chinoiſe & celle des Tartares-Mantchous. Lorſqu'on ne comprend pas le Chinois, on a recours au Tartare, & lorſqu'on eſt embarraſſé de retrouver le vrai ſens dans le Tartare, on

ouvre le Livre Chinois ;ou, si l'on veut mieux faire, on les a continuellement l'un & l'autre sous les yeux. C'est la conduite que j'ai tenue pendant le cours de mon travail, qui a été de bien des années. Je n'ai pas négligé de consulter les personnes habiles, lorsque je l'ai cru nécessaire. Néanmoins il est arrivé bien des fois, malgré leurs longues explications & leurs prétendus éclaircissements, que le secours de leurs lumieres ne m'a guere éclairé.

Tous les hommes ont à-peu-près les mêmes idées; mais chaque Nation a sa maniere propre de les développer, toujours conformément à son génie, & conséquemment à la nature de la Langue qu'elle parle. Ce qui paroît clair, brillant, pompeux & magnifique chez les unes, est embrouillé & plein d'obscurités, fade & insipide chez les autres. Les Chinois ont cela de particulier, que leur Langue ne ressemble en rien à aucune de celles qu'on parle dans le reste du monde, si l'on excepte quelques Nations limitrophes, qui probablement leur doivent leur origine. Cette Langue singuliere, que les Japonois appellent la Langue de confusion, ne présente que des difficultés à un Européen, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Les caracteres qui sont faits pour exprimer les idées chinoises, sont comme ces belles peintures, dans lesquelles le commun, ou les connoisseurs médiocres ne voient qu'en gros l'objet représenté, ou tout au plus une partie des beautés qu'elles renferment, tandis qu'un vrai connoisseur y découvre toutes celles que l'Artiste a voulu exprimer.

La Langue Tartare, beaucoup plus claire, sans com-

paraiſon, méthodique même comme nos Langues d'Europe, a néanmoins ſes difficultés : elle n'explique ſouvent certaines obſcurités chinoiſes que par d'autres obſcurités, parceque la plupart des Traducteurs, fideles à la lettre, ne s'embarraſſent pas trop du ſens. Comme ces deux Nations ne font plus aujourd'hui qu'une ſeule & même Nation, leur éducation, leur maniere de penſer, d'enviſager les choſes & de les repréſenter, eſt à-peu-près la même; ce qui fait que, ce qu'on n'a pas compris dans le Chinois, on ne le comprend pas quelquefois non plus dans le Tartare. Que ſais-je encore ſi par la communication que j'ai moi-même avec les Tartares & les Chinois, & par la lecture aſſidue des Ouvrages compoſés dans leur Langue, mes idées ne ſe reſſentent pas un peu du climat que j'habite depuis de longues années, & ſi mon langage n'eſt pas une eſpece de jargon inintelligible pour un François qui fait ſon ſéjour dans ſa patrie? Si cela eſt, les Lecteurs équitables m'excuſeront ſans peine, & diront du moins, *laudo conatum;* c'eſt tout ce que je demande d'eux.

Afin de ne rien omettre de ce qui a été fait pour les Militaires de ces contrées, je joins ici la traduction d'un petit livre qu'Yong-tcheng, fils de Kang-hi & pere de l'Empereur regnant, a compoſé autrefois pour l'inſtruction des troupes, comme membres de la ſociété civile (1). J'ai cru qu'on verroit avec quelque plaiſir quelle

(1) On verra, dans la Préface que l'Empereur place à la tête de ſes Préceptes, en quel ſens il eſt l'Auteur de l'Ouvrage qui porte ſon nom. C'eſt la coutume des Empereurs Chinois de ne pas mettre de différence entre ce qu'ils font faire & ce qu'ils font eux-mêmes, en fait de Littérature. *J'ai*

eſt la doctrine qu'on propoſe ici aux Gens de guerre. Le premier ſoin de l'Empereur de la Chine eſt de travailler à faire de bons citoyens; il tâche enſuite de faire de bons guerriers.

L'Empereur Yong-tcheng a diviſé ſon Ouvrage en dix chapitres, qu'il a intitulés les dix Préceptes faits pour les Gens de guerre. De tous ceux que je mets au jour, celui-ci eſt le dernier en date; il eſt même de tous celui qui a le moins de rapport à la guerre: cependant comme il a été compoſé par un Souverain, & que c'eſt pour des Guerriers, que ce Prince l'a compoſé (1), je le place à la tête des autres Ouvrages Militaires.

---

tant travaillé ſur cette matiere, diſoit autrefois Kang-hi, à l'occaſion d'un point d'Anatomie, dont on lui rendoit compte, *que je dois bien être au fait.* Tout ſon travail en ce genre conſiſtoit dans un ordre qu'il avoit donné au P. Parrenin, de traduire en Tartare-Mantchou les Ouvrages de M. Dionis. (*)

(1) Les Empereurs Tartares-Mantchous, qui ont gouverné la Chine depuis la deſtruction des Ming, n'ont pas cru pouvoir mieux traiter la théorie de la guerre, que n'avoient fait les Chinois qu'ils ont vaincus; c'eſt pourquoi ils ſe ſont contentés de faire traduire, avec tout le ſoin poſſible, leurs Ouvrages les plus eſſentiels: ils ſe ſont approprié tout ce qu'ils ont trouvé chez la Nation vaincue, qui pouvoit leur convenir; & en adoptant la forme de leur Gouvernement, quant au principal, ils n'ont pas jugé qu'il fût indigne d'eux d'adopter également la plupart de leurs préceptes militaires. S'il y a de la différence entre la milice d'aujourd'hui & celle des anciens Chinois, elle ne ſe trouve guere que dans une certaine police extérieure, qui ne doit être comptée pour rien. Les dix Préceptes de l'Empereur Yong-tcheng ſont faits en général pour l'inſtruction de tous les Mantchous, parcequ'ils ſont cenſés être tous gens de guerre.

(*) Les Lettres au P. Parrenin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine, *Paris*, *Impr. Royale*, 1770, ſe trouvent chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet.



LES DIX PRECEPTES

ADRESSÉS AUX GENS DE GUERRE,

PAR YONG-TCHENG,

TROISIEME EMPEREUR DE LA DYNASTIE RÉGNANTE.

PRÉFACE DE L'EMPEREUR.

DEPUIS l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, les hommes ont toujours eu des Maîtres qui les ont gouvernés, qui les ont nourris, aimés, instruits, qui leur ont montré le chemin de la vertu, & qui ont regardé comme un point capital le soin de les y faire marcher.

Kang-hi, mon Pere, a régné plus de soixante ans (1).

(1) Kang-hi n'a régné dans la réalité que 60 ans; mais on compte toute l'année dans laquelle il mourut, comme étant de son regne.

Il a comblé de mille bienfaits tous ses sujets ; il les a tendrement aimés ; il a été leur pere autant que leur maître. Les Mantchous ont été en particulier l'objet des attentions continuelles de son grand cœur : il se fit un devoir d'examiner par lui-même leur ancienne doctrine, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit la faire revivre & la leur inculquer. Pour cela il ne s'en rapporta pas seulement à ses lumieres ; il ordonna de plus aux Gouverneurs de Provinces, aux Officiers Généraux, & à tout ce qu'il y avoit de plus habile dans son Empire, de l'étudier, de s'en instruire à fond, de la faire apprendre à tous les Gens de guerre qui leur étoient soumis, & d'employer tous leurs efforts pour la graver dans leur cœur dans le plus grand détail.

Pour moi, je me suis toujours appliqué à acquérir la grande Science (1) ; en héritant du Trône de mon Pere, j'ai également hérité de ses inclinations, & dans toutes les affaires, je sens que je pense comme il avoit déjà pensé lui-même. Comme lui, j'aime tendrement mes Sujets ; comme lui encore, je ne veux rien négliger pour con-

(1) La grande Science est un Ouvrage composé par Confucius. Tseng-tse, un des disciples de ce Philosophe, y a ajouté quelques commentaires. L'objet de la grande Science est, 1°. de régler son propre cœur avant de vouloir régler celui des autres : 2°. elle donne des préceptes sur le bon gouvernement : 3°. elle enseigne la maniere de pratiquer le bien & de s'y soutenir constamment, pour avoir la tranquillité de l'esprit & le repos du cœur.

ſerver les Mantchous dans leurs anciennes mœurs, afin qu'ils ſoient toujours la force & le ſoutien de l'Empire.

L'année derniere, Hata, Gouverneur général de Ningouta (1), vint à la Cour : je l'exhortai, en termes les plus forts, à ne rien négliger pour l'inſtruction des troupes. *C'eſt de vous autres, Officiers Généraux*, lui dis-je plus d'une fois, *que dépend le bon ordre qui doit régner parmi les Gens de guerre : vous devez leur expliquer, dans le détail le plus exact, toutes les Loix & les Ordonnances qui les regardent particuliérement : il ne faut pas craindre de répéter ſouvent les mêmes choſes ; c'eſt un point des plus importants pour le bien de l'Etat, que celui que je vous recommande. Pour toi, Hata, il faut que tu rédiges tout ce qui s'eſt fait en ce genre, que tu mettes par écrit toutes les inſtructions que tu croiras devoir être données aux troupes ; & quand tout ſera fini, tu me le préſenteras, afin que je le faſſe publier par tout l'Empire.*

Hata obéit à mes ordres ; mais ne trouvant dans ſon écrit que de la confuſion, un ſtyle bas, & les choſes les moins néceſſaires, je me ſuis déterminé à faire compoſer par Tchang-cheou une ſimple inſtruction diviſée en dix parties, que j'ai revue avec un grand ſoin avant que de la faire publier.

---

(1) Ningouta eſt une des principales fortereſſes du pays des Mantchous. Elle eſt à 44° 24′ 15″ de latitude, & à 13° 15′ de longitude orientale, en prenant le premier méridien à Pe-king.

Quoique cet Ouvrage ſoit fait particuliérement pour ceux qui ſuivent actuellement le parti des Armes, & qui portent le nom ou le titre de Soldat ou d'Officier, je prétends néanmoins que non ſeulement les Gens de guerre, mais que tous les Mantchous, ſans exception, en faſſent une lecture réfléchie, qui ſoit dans toutes les maiſons, qu'on l'apprenne par-tout, & que ceux même qui ne ſavent pas lire, trouvent le moyen de le ſavoir par cœur en entier. C'eſt par-là qu'on ne perdra pas de vue l'ancienne doctrine des Mantchous, qu'on ſe la tranſmettra de pere en fils, & qu'en la conſervant, on conſervera le bonheur qui eſt attaché à notre Nation.

Vous, Grands de l'Empire, Gouverneurs de Province, Mandarins & Officiers, ayez ſoin que mes ordres ſoient exécutés à la rigueur; inſtruiſez les Mantchous mes eſclaves (1), &, en les inſtruiſant, ſoyez pénétrés de cet amour paternel que j'ai moi-même pour eux & pour vous tous.

Fait le douzieme jour de la huitieme lune de la cinquieme année d'Yong-tcheng (2).

---

(1) Tous les Mantchous ſans exception, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, ſont les eſclaves de l'Empereur. Les Grands, les Regulos & tous les Princes ſe donnent eux-mêmes le nom d'eſclave, lorſqu'ils ſont en préſence de Sa Majeſté. *Moi votre eſclave*, diſent-ils; ce que ne font pas les Chinois, qui ſe nomment ſimplement du nom de leur grade, ou de leur dignité.

(2) La cinquieme année d'Yong-tcheng répond à notre année 1728.

PREMIER

PREMIER PRÉCEPTE.

Il faut aimer & respecter ses Parents.

QUOIQUE vous soyez engagés dans la profession des Armes, & que l'étude des Livres Sacrés (1) & des Livres d'Histoire ne vous ait pas fort occupés, il ne faut pas que vous ignoriez le principal & le plus essentiel de vos devoirs. Quelques réflexions sur la maniere tendre dont un pere & une mere aiment leurs enfants, suffiront pour vous les rappeller.

Un enfant qui vient de naître est hors d'état de pourvoir à sa propre subsistance ; il ne peut se rendre à soi-même aucun de ces services d'où dépendent sa santé & sa conservation : mais ceux à qui il doit le jour les lui procurent avec empressement & avec joie.

Voyez comment un pere & une mere sont attentifs à tout ce qui regarde leurs enfants : ils prêtent l'oreille au son de leurs voix; ils observent leurs visages ; ils sont dans des perplexités continuelles à leur occasion ; s'ils les voient rire, ils sont bien aises ; ils sont tristes, s'ils les entendent pleurer. Commencent-ils à marcher, ils comptent leurs pas, ils les suivent, ils ne les quittent point ; sont-ils malades, ils en sont dans l'affliction, ils en perdent même l'appétit & le sommeil. Lors-

(1) Les Chinois entendent par *Livres Sacrés* ces anciens Livres qu'ils appellent King, c'est-à dire l'Y king, le Che king, le Chou-king, le Li ki, l'Yo king, dont il ne reste que quelques fragments, & les Ouvrages de Confucius, qu'ils respectent presque autant que les King. Parmi ces Ouvrages de Confucius on a placé ceux de Mong tsée, & le tout ensemble forme ce qu'on appelle les Se-chou.

qu'ils commencent à devenir grands, ils les instruisent, ils leur donnent une éducation convenable à leur état ; & quand ils sont parvenus à l'âge qui fait les hommes, ils tâchent de leur procurer un établissement qui puisse les rendre heureux le reste de leurs jours. Pour le dire en deux mots, les bienfaits dont un pere & une mere comblent leurs enfants, sont comme ceux dont le Ciel lui-même nous comble chaque jour. Ils sont de toute espece, ils sont sans nombre. Conviendroit il de les oublier, de les méconnoître, & de n'en pas avoir la plus parfaite reconnoissance ?

La maniere de rendre à ses Parents une partie de ce qu'on leur doit, est d'avoir pour eux la tendresse & tous les égards convenables, de les respecter, de leur être soumis en tout, de leur procurer la subsistance, & de les entretenir décemment (1). La fortune des hommes n'est pas la même : les uns sont dans l'abondance, & les autres dans la médiocrité ou dans la pauvreté ; mais le riche & le pauvre peuvent également remplir les mêmes devoirs. Celui qui est pauvre ne sauroit donner à son pere & à sa mere des mets exquis pour nourriture, ni des habits somptueux pour vêtements ; mais il s'acquittera de son obligation envers eux, s'il les nourrit & les entretient suivant son état & ses facultés.

Le respect, la soumission, la tendresse sont de tous les états. C'est être bon fils, que d'aller au devant de tout ce qui

---

(1) Les Chinois, & aujourd'hui les Mantchous, ont ce principe si fort gravé dans le cœur, que dès qu'ils ont des enfants un peu grands, ils ne pensent plus qu'à jouir tranquillement de la vie, se reposant de tout sur ceux à qui ils ont donné le jour : aussi, la qualité de pere est si respectable, que les enfants, voulant jouir à leur tour des prérogatives & de tous les avantages qui y sont attachés se la procurent le plutôt qu'il leur est possible.

peut faire plaisir à son pere, de ne lui désobéir en rien, de suivre en tout sa volonté, de le consulter dans tout ce qu'on entreprend, de ne trouver rien de difficile dans tout ce qu'il commande, de le seconder dans toutes ses vues, & enfin de lui faire hommage de tout ce qu'on possede. Soyez tels, & vous aurez rempli la plus essentielle & la premiere de vos obligations. Ce n'est qu'en vous appliquant de toutes vos forces à honorer, à respecter, à servir & à aimer avec tendresse vos Parents, que vous pourrez exécuter le premier des ordres que je vous prescris, comme votre Empereur & votre Maître dans la doctrine.

II. PRÉCEPTE.

Il faut honorer & respecter ses Aînés.

DANS le sein d'une famille, le pere & la mere sont ce qu'il y a de plus précieux; ils tiennent le premier rang : après eux viennent les enfants, chacun par préséance d'âge. Il convient qu'il y ait de la subordination, & que les plus jeunes soient sous la dépendance des plus âgés.

Vous êtes le cadet de votre famille; par cette raison, vous devez être soumis à tous ceux qui la composent, & tous ont droit de vous commander. Vous ne devez rien faire que par les ordres ou avec la permission de quelqu'un d'eux; ou si vous avez entrepris quelque chose de votre propre mouvement, ne les finissez point s'ils sont d'un avis contraire. Vous seriez coupable d'entreprendre à la légere ce que vous pourriez avoir imaginé. Chaque jour, chaque moment, vous devez donner des preuves de votre soumission. Les occasions ne vous manqueront pas; ne les laissez pas échapper sans les mettre à profit.

Dans les entretiens ordinaires, ne montrez jamais de l'opiniâtreté, ne disputez pas même pour soutenir votre sentiment; mais, persuadé que vos aînés pensent mieux que vous, cédez-leur avec modestie, & conduisez-vous comme si vous n'étiez pas d'un avis différent. Dans les repas, ne vous servez qu'après tous les autres. Soyez réservé dans vos paroles, & ne parlez guere sans avoir été interrogé.

Si vous sortez, ne précédez jamais vos freres; mais tenez-vous un peu à l'écart, & marchez après eux. Debout, assis, dans toutes les occasions, cédez-leur la premiere place.

Qu'un vil intérêt n'altere jamais l'union qui doit régner parmi vous, & ne vous laissez jamais aller à des murmures indécents. Ne dites point en vous-même : Je suis plus jeune, il est vrai, que mes freres de quelques années; mais après tout je suis fils de la maison comme eux. Je ne dois me décharger sur personne de ce qui me regarde particuliérement; je dois travailler moi-meme à ma propre réputation, & me procurer un établissement auquel mes freres ne penseroient peut-être pas pour moi : ainsi, je tâcherai d'avoir la plus grande part que je pourrai des biens de mon pere. Que dans d'autres circonstances je leur cede, à la bonne heure; mais ici je n'en ferai rien, chacun y est pour soi (1).

---

(1) Ici, dès qu'un pere & une mere sont morts, le fils aîné entre en possession de tous les droits de la paternité envers ses freres cadets; & ceux-ci lui doivent la même déférence, la même soumission & le même respect que si véritablement il étoit leur pere. Cependant ils sont libres de se séparer ou de rester dans la même maison. En cas qu'ils se séparent, l'aîné est obligé de leur donner une portion des biens qu'a laissés le pere, égale à celle qu'il garde pour lui-même; car, ici, les enfants partagent également. Il n'y a rien de déterminé pour les filles : si elles ne se marient point, leurs freres sont obligés de les nourrir.

De tels ſentiments ſont toujours condamnables. Si vous les aviez, vous manqueriez à votre devoir, & vous ne ſeriez rien moins que ce que vous devriez être à l'égard de vos freres. Vos pere & mere en auroient du déplaiſir, & par-là même, vous manqueriez auſſi à ce que vous leur devez. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres choſes qui ne ſont pas moins mauvaiſes, & qu'il faut que vous évitiez (1) ſi vous voulez remplir les vraies obligations du plus jeune de votre famille.

Si, juſqu'à préſent, vous avez eu à vous reprocher quelque

---

(1) Une perſonne que je crois au fait de certaines anecdotes de l'ancienne Cour, où ſes ancêtres ont joué de grands rôles, étant de la Famille Impériale, m'a dit que cet article avoit coûté la vie d'abord à Hata qui avoit traité ce ſujet, & enſuite à Tchang-cheou.

L'Empereur Yong-tcheng n'étoit que le quatrieme fils de Kang-hi. La maniere dont il monta ſur le trône n'eſt pas hors de ſoupçon, & celle dont il ſe conduiſit à l'égard de ſes freres n'étoit rien moins que louable. Il en fit périr pluſieurs, & maltraita fort les autres, ceux du moins qui pouvoient lui faire quelque ombrage. Hata, Gouverneur de Ningouta, qu'il avoit chargé de compoſer une inſtruction pour la conduite civile & morale des troupes Tartares, & en général de tous les Mantchous, avoit un peu trop inſiſté, à ce qu'on prétend, ſur les devoirs réciproques des freres entre eux, & en particulier des cadets envers les aînés. L'Empereur crut y voir une ſatyre de ſa conduite. Il ne s'en plaignit pas; mais il rejetta cet Ouvrage comme ne contenant que les choſes les plus communes, & d'un fort mauvais ſtyle pour la maniere dont il étoit écrit.

Tchang cheou fit la même faute que Hata, & ne fut pas plus heureux: mais l'Empereur ne ſupprima pas ſon Ecrit en entier; il approuva au contraire, avec de grands éloges ce qu'il en laiſſoit, & le fit publier ſous ſon propre nom. Il étoit trop bon Politique pour laiſſer appercevoir ce qui le choquoit, & comme il étoit auſſi fort vindicatif, les deux Seigneurs Tartares ne furent pas long-temps ſans être coupables de quelque crime, qui leur fit perdre la tête ſur un échafaud.

chose sur cet article, corrigez-vous promptement. Si au contraire vous avez toujours rempli vos obligations, remplissez-les désormais avec encore plus d'exactitude. Je vous en fais le commandement, & je prétends être obéi.

III. PRÉCEPTE.

Il faut être de bonne intelligence avec tout le monde.

DANS toutes les choses qui regardent le service, comme dans celles qui n'y ont point de rapport, il faut vous prêter mutuellement du secours, & regarder tous ceux qui habitent un même lieu que vous, comme si c'étoit une seule personne à laquelle vous seriez chargé de rendre service, & envers laquelle vous voudriez de tout votre cœur vous acquitter de ce devoir.

Ayez pour tout le monde les mêmes égards & les mêmes attentions que vous avez pour vous-même. Partagez le bien & le mal d'un chacun. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, affligez-vous avec ceux qui sont dans la tristesse, assistez ceux qui sont dans le besoin, & n'attendez pas pour cela qu'ils soient réduits à une misere extrême. Obligez tout le monde à propos; travaillez de concert comme si vous n'aviez tous qu'un même but, & comme si tous ensemble vous ne composiez qu'une même famille. Si vous tenez cette conduite, les disputes, les querelles & les dissentions n'auront jamais lieu parmi vous : l'union, la concorde & la paix répandront sur vos jours une douceur & une tranquillité que vous ne goûterez jamais sans elles.

Gens de Guerre, c'est à vous que je m'adresse en particu-

lier. Dans la garnison où vous vivez (1), ayez toutes sortes d'égards les uns pour les autres : ne faites aucune distinction entre les personnes qui demeurent près de vous & celles qui en sont éloignées; mais d'accord avec tout le monde, prévenez-vous mutuellement par tous les bons offices qui dépendent de vous. Ne mettez aucune différence entre les grandes affaires & celles qui ne vous paroissent d'aucune conséquence; mais dans toutes, employez également vos soins, comme si toutes vous regardoient personnellement. Ne faites acception de personne : voyez d'un œil égal le pauvre & le riche, le simple & l'homme d'esprit; ayez la même condescendance & les mêmes égards pour tous.

Si vous êtes du nombre des forts, n'insultez point à ceux qui sont foibles : si vous êtes riche, n'ayez aucun mépris pour les pauvres. Ne tirez aucune vanité des talents que vous pourriez

---

(1) Les garnisons Chinoises different des nôtres, 1°. en ce que les soldats qui les composent ne sont point ambulants comme chez nous. Ce n'est point tantôt un Régiment ni tantôt un autre qui garde telle ou telle ville, tel ou tel poste; mais les mêmes soldats demeureront dix ou vingt ans de suite dans un même lieu. 2°. Les troupes qui composent la garnison sont dans des lieux séparés du reste des habitants. Elles ont des especes de casernes, dans l'enceinte desquelles chaque soldat a sa petite maison d'environ dix pieds en quarré. Sur le devant de chacune de ces maisons, il y a une petite cour, & par derriere un petit jardin : la cour & le jardin sont à-peu-près de la même grandeur que la maison. Il faut qu'il y ait là de quoi loger un soldat, sa femme & ses enfants; car ici les soldats, comme le reste du peuple, sont tous, ou presque tous mariés. De plus, ces maisons ne communiquent point les unes aux autres; elles sont séparées par des murailles de la hauteur de six à sept pieds, afin que les familles ne puissent pas voir ce qui se passe les unes chez les autres, ou plutôt afin que les femmes ne soient pas vues dans la liberté de leurs ménages; car ici c'est une espece de crime à un homme de regarder la femme d'un autre.

avoir. Que la modeſtie & l'humilité accompagnent toutes vos actions.

Conſolez ceux qui ſont dans l'affliction, ayez de l'indulgence pour les défauts que vous appercevez dans les autres, excuſez leurs foibleſſes, pardonnez ſans peine les inſultes que vous croyez avoir reçues. Un ſeul affront ſupporté patiemment ſuffit pour établir votre réputation. Telle eſt la doctrine que je vous propoſe. Si vous vous en écartez, les murmures, les querelles, les inimitiés regneront parmi vous, & la concorde, le plus deſirable de tous les biens, s'éclipſera, ou peut-être diſparoîtra pour toujours. Comment après cela pouvoir vivre tranquillement? Quelles douceurs pourriez-vous trouver dans la vie? De quel exemple ſeriez-vous pour vos enfants, pour vos petits-fils, & pour toute la poſtérité? Gens de Guerre, écoutez mes ordres avec reſpect, & n'héſitez point à les ſuivre (1).

(1) Les troupes que l'Empereur a principalement en vue dans ſon inſtruction, ſont celles qui demeurent dans les garniſons de Tartarie ou des Confins. Ce ſont là les troupes favorites d'un Empereur Tartare-Chinois; ce ſont, du moins, les ſeules qui pourroient le tirer d'affaire en cas de malheur. Auſſi n'oublie-t-on rien pour les bien diſcipliner, & pour entretenir parmi elles cette inclination guerriere qui eſt le propre de la Nation Tartare. *Un ſoldat Mantchou*, diſoit l'Empereur regnant, à l'occaſion du peu de troupes qu'il envoyoit pour une expédition aſſez importante, *un ſoldat Mantchou en vaut dix d'une autre Nation.*



IV.

IV PRÉCEPTE.

Il faut inſtruire ſes Enfants & ſes Freres cadets.

SI la conduite de vos enfants & de vos freres cadets n'eſt pas telle qu'elle devroit être, c'eſt aſſurément votre faute ; c'eſt que vous ne les avez pas inſtruits comme il étoit de votre devoir de le faire : ainſi, ne cherchez pas d'autre ſource de leur mauvaiſe conduite & de leurs déſordres.

Un enfant qui manque d'inſtruction ſe livrera à tous ſes penchants : ſi naturellement il eſt porté au bien, il peut arriver qu'il devienne honnête homme ; mais ſi ſes inclinations le portent au mal, il ſera néceſſairement un mauvais ſujet. C'eſt à vous, Peres ; c'eſt à vous, Aînés de famille, à inſtruire vos enfants, à veiller ſur l'éducation de vos cadets. Vous pouvez par vos ſages inſtructions & par vos bons exemples, empêcher qu'ils ne ſuivent le torrent des vices qui les entraîne : vous pouvez les corriger de leurs défauts, & les faire rentrer dans la bonne voie lorſqu'ils s'en écartent.

Tout homme eſt naturellement porté à aimer ſes ſemblables ; à avoir du reſpect & de la condeſcendance pour ceux qui ſont au-deſſus de lui, ou par l'âge ou par les emplois. Il faut cultiver cette heureuſe inclination ; il faut en profiter pour enſeigner aux enfants la maniere dont ils doivent aimer & reſpecter leurs parents, celle dont ils doivent ſe conduire à l'égard des Magiſtrats ; pour leur inſpirer l'obéiſſance aux loix & à ceux qui ſont prépoſés pour les faire garder ; pour leur apprendre quels ſont les devoirs réciproques du mari & de la femme, & des freres entr'eux ; pour leur expliquer en

quoi consiste la véritable amitié ; pour leur inspirer une fidélité à toute épreuve ; pour leur faire connoître toute l'étendue des obligations qu'ils ont contractées, ce qu'ils doivent faire pour remplir celles de bons citoyens, suivant leur âge, leurs forces & leur capacité, & pour leur faire éviter jusqu'aux plus petites fautes.

Le Ciel, suivant une ancienne maxime, *donne la faculté d'apprendre; l'étude & l'application donnent la science.* Celui qui fait souvent des actions qui ne sont pas bonnes, s'y accoutume ; & l'habitude qu'il en contracte, lui rend le mal comme naturel. Le jeu, le vin, la débauche, la fréquentation des méchants, sont les sources ordinaires de la dépravation du cœur ; & quand une fois le cœur est dépravé, on ne connoît plus de frein ; la crainte des châtiments imposés par les loix, en est un bien foible pour les arrêter.

Peres, Aînés de famille, si vous avez des fils, si vous avez des freres qui soient tels, pouvez-vous être tranquilles? La vie peut-elle avoir des douceurs pour vous? Tristes victimes de leurs crimes, vous verrez tomber sur vous, comme sur eux, tout le poids de la sévérité des loix; sans avoir eu part à leur crime, vous partagerez leur ignominie, & la honte vous suivra partout. Au contraire, si vous instruisez bien vos enfants & vos freres, si vous veillez sur leur conduite, si vous mettez tous vos soins à leur donner une bonne éducation, votre front sera rayonnant de gloire, la porte même de votre maison brillera d'un éclat qui éblouira les passants (1).

---

(1) Ce quatrieme Précepte, comme on l'a vu, ne regarde pas seulement les peres, mais encore les aînés d'une maison ; au défaut des peres, ce sont les aînés que les loix rendent responsables des désordres de leurs cadets. Il n'est pas rare de voir ici des Grands dépouillés de leurs

Mantchous, retenez bien ce que je viens de dire; & conformez-vous-y de toutes vos forces.

V. PRÉCEPTE.

Il faut cultiver la terre avec ſoin.

Vous qui formez le Corps des troupes, n'oubliez jamais que vous êtes entretenus aux dépens de l'Etat. A chaque Saiſon, à chaque Lune, chacun de vous reçoit exactement la ſolde déterminée pour le rang ou le poſte qu'il occupe : vous avez, outre cela, des terres (1) qu'on vous a données dans la vue de

biens, privés de leurs charges, & quelquefois même châtiés plus ſévérement, par la ſeule raiſon que quelqu'un de leurs freres cadets eſt mauvais ſujet. Cette rigueur me paroiſſoit outrée dans les commencements que j'étois à la Chine; mais aujourd'hui je la trouve raiſonnable : je la crois même néceſſaire, vu le génie des Chinois; l'intérêt & la crainte ſont les deux principaux mobiles de toutes leurs actions.

(1) Après que les Tartares Mantchous ſe furent emparés de la Chine, l'Empereur, ſans toucher aux terres du peuple, ſe ſaiſit de toutes celles qui étoient incultes, qui appartenoient aux Princes & aux Grands qui avoient conſtamment ſuivi le parti des reſtes de la Dynaſtie qui venoit d'être éteinte, & celles auſſi de tous ceux qui ſe trouverent atteints de quelque crime auprès du Vainqueur. Il en fit comme l'apanage de ceux de ſa Nation auxquels il les diſtribua toutes. Les huit bannieres ſous leſquelles ſont tous les Mantchous, eurent, par les réglements qui furent faits alors, des fonds de terre déterminés, dont, à proprement parler, elles ne ſont que les uſufruitiers : car le droit d'aliénation ne leur appartient pas. Un particulier pourroit bien vendre le fonds de terre dont il étoit poſſeſſeur, mais ſeulement à un autre particulier de la même banniere que lui. Malgré cela les Chinois trouvoient les moyens de s'en rendre peu-à-peu les maîtres, ſoit en les achetant ſous des noms empruntés, ſoit en trom-

vous faire passer la vie avec plus d'aisance & de commodités ; il faut les faire valoir de votre mieux : si vous ne les cultivez pas avec soin, elles ne vous donneront que peu de profit ; peut-être même n'en retirerez-vous aucun ; si vous les laissez en friche, elles ne vous produiront rien. C'est ce que l'expérience apprend tous les jours.

Si vous vous livrez à la paresse, si vous ne préparez vos terres, si vous ne les ensemencez pas à propos, si, après les avoir ensemencées, vous vous négligez sur les autres soins qu'elles demandent, votre récolte ne sera point faite dans le temps convenable ; elle ne sauroit être bonne. Dans un temps de sécheresse, ceux qui ne sont occupés que des travaux de la campagne, qui y donnent toute leur attention, qui font tout ce qui dépend d'eux pour suppléer à ce que la Nature leur refuse, ne recueillent souvent que très peu : que doit-il arrriver à ceux qui ne se donnent aucun mouvement, & qui négligent les travaux les plus essentiels ? Moi-même, qui suis le grand Maître de tout ce qui est sous le ciel, & qui, comme tel, suis à l'abri plus que personne, de la disette & des maux qu'elle entraîne après elle ; moi-même, chaque année, en présence des Princes & des Grands, je laboure la terre de mes propres mains (1). Ce que j'en fais, est pour convaincre l'Univers que

---

pant de mille manieres ces nouveaux venus qui n'avoient point encore perdu leur ancienne bonne-foi, ni leur sincérité naturelle. Les Empereurs de cette Dynastie ont fait chacun des réglements pour tâcher de remédier à cet abus ; mais il paroît qu'ils n'ont pas eu tout le succès qu'ils avoient droit d'en attendre. L'Empereur regnant a publié un édit par lequel il permet aux descendants des propriétaires des terres aliénées hors de la banniere, de les reprendre, en rendant seulement le prix du premier achat.

(1) La cérémonie du labourage de la terre, faite par l'Empereur une fois chaque année, est fort ancienne à la Chine. Elle doit son origine, je

les ſoins & les travaux que la terre exige, regardent tout le monde, & que tout le monde, par conſéquent, doit s'y employer de toutes ſes forces, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne profite de ce qu'elle produit.

Gens de Guerre, gardez-vous bien en particulier de vous négliger ſur cet article. Ouvrez le ſein de la terre, préparez-la, enſemencez-la, cultivez-la, recueillez ce qu'elle vous offre; mais que tout ſoit fait en ſon temps. Si chaque année vous êtes exacts à lui donner à propos tous les ſoins qu'elle demande, chaque année auſſi vous aurez, par ſon moyen, de grands ſujets de ſatisfaction & de joie; non ſeulement elle vous fournira le néceſſaire, mais encore elle vous mettra en état de nourrir vos parents, d'entretenir votre famille, & de paſſer agréablement la vie au milieu de l'aiſance & des commodités, ſouvent préférables à la poſſeſſion des plus riches tréſors. Dans les mauvaiſes années, la pauvreté & la diſette n'auront aucun accès chez vous, parceque vous aurez mis en réſerve le ſurplus des années abondantes & fertiles (1).

---

penſe, au reſpect que les Chinois ont eu de tout temps pour celui de leurs Empereurs auquel ils attribuent la perfection de l'Agriculture. *Chun*, qui vivoit environ 2257 ans avant Jeſus-Chriſt; *apprit aux hommes la bonne maniere de cultiver la terre*, dit l'Hiſtorien Chinois, *il leur enſeigna les ſix manieres de planter les arbres & d'enſemencer la terre.* Chun, perſécuté dans ſa famille, par un frere du ſecond lit, quitta la maiſon paternelle, & ſe fit Laboureur. Il parvint enſuite, par ſes vertus & ſon mérite, juſqu'à être le Maître de l'Empire. Ses deſcendants, pour faire honneur à un Art auſſi utile à la ſociété, & qui avoit été cultivé par un auſſi grand perſonnage, établirent cette cérémonie qu'une ſage politique a conſervée juſqu'aujourd'hui dans tout ſon éclat.

(1) On ne doit pas être ſurpris que l'Empereur recommande ſi fort aux ſoldats de cultiver la terre. Ils ſont ici nombre parmi les Citoyens; d'ail-

Grands de l'Empire, Magiſtrats, vous tous ſur qui je me décharge du ſoin de gouverner, en détail, les peuples, inſtruiſez tous mes ſujets de mes intentions; faites en ſorte que les terres ſoient bien cultivées, & ne ſouffrez pas qu'il y en ait aucune en friche.

Officiers, ayez les mêmes attentions à l'égard des troupes que vous commandez; qu'aucune famille, qu'aucune perſonne n'échappe à votre vigilance: il eſt de votre honneur, il eſt de votre intérêt, que tout le monde faſſe ſon devoir: faites vous-mêmes le vôtre.

VI. PRÉCEPTE.

Il faut ſe rendre habile dans l'exercice de la fleche, tant à pied qu'à cheval.

L'ART d'attaquer & de ſe défendre, lorſque l'occaſion l'exige, regarde, en général, tout le monde; mais en particulier, c'eſt l'affaire capitale de ceux qui ſuivent le parti des Armes.

Dès qu'une fois vous êtes inſcrit au nombre des Gens de Guerre, l'Etat eſt chargé de votre ſubſiſtance, & il y pourvoit avec ſoin (1). Conviendroit-il de négliger le principal de vos

---

leurs, à moins d'un cas preſſant, on a grand ſoin de ne pas les occuper aux exercices militaires, lorſque la terre ou les fruits ont beſoin de culture.

(1) L'Etat eſt chargé de fournir à chaque ſoldat & à ſa famille une ſubſiſtance honnête. Les Cavaliers ont ſix onces d'argent par mois, dont la moitié leur eſt donnée en argent & l'autre moitié en riz; les Fantaſſins n'ont que quatre onces d'argent, dont la moitié leur eſt également payée en argent & l'autre moitié en riz; ce qui revient, pour les Cavaliers à 45 livres, & pour les Fantaſſins à 30 livres de notre monnoie. Ce qu'on

devoirs, celui pour lequel ſeulement vous êtes entretenus à grands frais ?

Etre en état de tirer de la fléche, tant à pied qu'à cheval ; ſavoir parfaitement l'un & l'autre de ces exercices, ne peut être que l'effet d'une habitude contractée de longue main. Vous n'êtes point aſtreints à des occupations étrangeres, votre état vous en diſpenſe ; rien par conſéquent ne doit vous diſtraire de ce que vous devez à l'exercice des armes (1) ; tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez vous rappelle ſans ceſſe vos obligations. Que ſeroit-ce ſi, au lieu de donner tous vos ſoins à les remplir, vous alliez paſſer dans les plaiſirs & dans la débauche un temps que vous ne devez employer qu'à bander un arc & à lancer des traits ? De quelle monſtrueuſe ingratitude ne ſeriez-vous pas coupables envers l'Etat ?

Lancer une fléche avec dextérité a été de tout temps un art chéri des Mantchous : ce n'eſt que par cette voie qu'on pouvoit anciennement ſe faire un grand nom parmi nous, qu'on pouvoit même être mis au nombre des hommes. Quoi-

---

leur donne en riz revient à la même ſomme. En temps de guerre les ſoldats ſont défrayés jour par jour, & leurs femmes perçoivent, dans les villes ou villages où elles ſont leur ſéjour, une partie de la ſolde de leurs maris, ce qui ſuffit pour leur entretien & celui de leurs familles.

(1) J'ai déja dit que les ſoldats avoient tout le temps qu'il falloit pour cultiver la terre : ils ont auſſi celui de s'exercer aux armes ; parcequ'outre qu'il eſt rare que les ſoldats ne ſe ſoient pas défaits de leurs terres, s'ils en avoient, en faveur de ceux de la banniere qui ont eu de quoi les acheter, on ne les fatigue pas à force d'exercice ; ſeulement en certain temps de l'année, les Officiers Généraux les aſſemblent & les examinent. Ceux qui ſont en défaut ſont punis par le bâton ou, pour parler plus juſte, par le fouet : car le bâton eſt pour les Chinois, & le fouet pour les Mantchous, & quelquefois caſſés, ce qu'ils craignent infiniment.

qu'on ne pense pas tout à fait de même aujourd'hui, cependant un Mantchou qui tireroit mal une fléche, seroit sans cesse sujet aux reproches & aux châtiments des Officiers qui le commandent ; il seroit sujet aux railleries de ceux qui le fréquentent; il seroit la honte de sa famille, & une espece d'opprobre pour sa Nation. Dans une nuit profonde, lorsque le tambour vous annonce les différentes veilles, faites de sérieuses réflexions sur un sujet si important (1). Que chacun de vous prenne la résolution de faire désormais tous ses efforts pour réussir dans un art d'où son honneur particulier & le bien de l'Etat dépendent également.

Dans tous les exercices que vous ferez, tant en public que dans votre particulier, ne soyez jamais contents que vous ne donniez au milieu du but ; ne soyez nullement satisfaits si, lorsque vous êtes à la chasse, vous ne percez chaque fois la bête que vous aurez tirée. C'est par votre habileté en ce genre qu'on mesurera le degré d'estime qu'on doit avoir pour vous. On ne vous donnera des emplois militaires qu'à proportion de votre capacité & de votre adresse. Les Soldats deviendront Officiers, les Officiers seront élevés à des grades plus distingués ; &, tous, vous jouirez d'une réputation qui ne sera pas moins glorieuse pour vos ancêtres que pour vos descendants. Vous n'ignorez pas quel est le chemin qui doit vous conduire à la félicité & aux honneurs ; vous savez de même quelle est la voie qui mene aux infamies & aux miseres : suivez l'un sans relâche ; écartez-vous de l'autre avec toute l'attention dont vous êtes capables.

---

(1) Les Chinois distinguent la nuit en cinq parties, par les veilles qu'ils font battre d'intervalle en intervalle. La premiere veille est à l'entrée de la nuit, & la derniere se bat à l'aurore.

VII.

VII. PRÉCEPTE.

Il faut user d'économie.

L'HOMME ne doit rendre aucun de ses jours inutiles : il ne doit être aucun de ses jours sans avoir de quoi le passer. Il faut qu'il ait ordinairement quelque chose de réserve pour le temps de calamité. Ce n'est qu'en se conduisant ainsi, qu'on peut mériter le titre d'économe.

Les troupes sont payées aujourd'hui comme elles l'étoient autrefois ; cependant, parmi les Gens de guerre, on en trouve fort peu qui soient à leur aise. La prodigalité est la vraie cause de la misere où ils sont réduits pour la plupart. Ils savent en général qu'il est une vertu qui s'appelle économie ; du reste ils se mettent peu en peine de la connoître en détail & de la pratiquer. Ils veulent être propres & brillants dans leurs habits : ils veulent dans leur repas ce qu'il y a de meilleur, & dans leurs mets, ce qu'il y a de plus exquis.

C'est ainsi que dans le cours d'une Lunaison, ils consomment la paie de plusieurs mois (1). Ils empruntent ensuite pour

(1) Du temps de Kang-hi, il n'étoit pas rare de voir des Grands même aller à la Cour avec des bottes de toile. Aujourd'hui il n'est pas jusqu'aux moindres soldats qui ne soient tout habillés de soie, lorsqu'ils montent la garde, ou qu'ils font l'exercice. Pour ce qui est des mets exquis que l'Empereur leur reproche de vouloir dans leurs repas, il ne faut pas croire que ce soient des ragoûts finement apprêtés dont il veut parler : il veut leur dire seulement qu'ils ne doivent pas manger de la viande dans tous leurs repas ; car ici la viande est ce qu'il y a de plus exquis pour les Tartares & les Chinois de ces parties boréales. Du reste ils ne sont pas fort délicats sur le choix. Quelque viande que ce soit leur est bonne. La

avoir de quoi vivre ; ils paient de gros intérêts, & leurs dettes s'accumulent de jour en jour ; ils deviennent en peu de temps insolvables, & réduits aux dernieres extrémités. L'Etat ne cesse pas cependant de les entretenir. Leur solde est toujours exactement payée ; mais elle suffit à peine pour satisfaire une partie de leurs créanciers (1). Il en est d'autres qui, non contents de dissiper mal-à-propos leurs revenus, dissipent encore, en très peu de temps, tous les fonds qu'ils ont reçus de leurs ancêtres, ces fonds que les Chefs de leurs familles avoient obtenus pour prix de leur valeur, ou qu'ils avoient amassés à la sueur de leur front, en mettant en réserve chaque année, chaque lune, chaque jour même.

Pour obvier à de si grands désordres, j'ai cru devoir vous faire un précepte de la pratique d'une vertu que votre intérêt seul devroit vous faire embrasser à tous. Soyez économes ; ne faites plus désormais de folles dépenses en habits ; soyez sobres dans vos repas ; ne cherchez pas à avoir ce qu'il y a de plus délicat en fait de mets & de vins. Pour les mariages & les enterrements, ne faites que les dépenses qui sont absolument nécessaires (2) ; proportionnez tout à votre état & à vos

---

chair de cheval, de chameau, d'âne, & de chien même, est excellente à leur goût. Encore la plupart de ces animaux, quand on les vend au marché, sont morts ou de vieillesse ou de maladie ; car il est défendu de les tuer. Je parle des chameaux & des chevaux ; il n'en est pas de même des ânes & des chiens.

(1) Ce qui ruine la plupart des Mantchous est, 1°. leur gourmandise ; 2°. leurs emprunts fréquents. Ils sont obligés de payer un gros intérêt ; & au lieu de travailler à éteindre leurs dettes, ils en font sans cesse de nouvelles ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se trouve des gens assez bons pour leur prêter, quelque insolvables qu'ils les croient.

(2) Les mariages & les enterrements sont aujourd'hui les deux grandes

facultés : c'ést en ſe conduiſant ainſi que ceux qui ſont dans la pauvreté, pourront peu-à-peu acquérir des richeſſes, & que ceux qui ſont pourvus des biens de la fortune, pourront les conſerver & les augmenter.

Je finis cet article par cette ſentence de nos Anciens, que je vous ordonne de bien graver dans votre eſprit : *Avoir une eſpece de regret à un repas que l'on prend, c'eſt laiſſer un levain pour celui qui doit le ſuivre : porter ſes habits comme malgré ſoi, c'eſt travailler à de nouveaux vêtements.* Gens de guerre, faites bien attention à ce que j'ai dit dans cet article, & conformez-vous-y de toutes vos forces.

VIII. PRÉCEPTE.

Il faut s'abſtenir du vin & des liqueurs qui enivrent (1).

DANS les repas ordinaires, dans des jours de cérémonie, dans des invitations, & dans d'autres occaſions ſemblables, on ne ſauroit ſe diſpenſer de boire du vin, j'en conviens ; mais

affaires des Chinois & des Tartares Mantchous. Les enterrements ſurtout les ruinent. Ils croiroient n'avoir point d'honneur, s'ils ne procuroient pas à ceux qu'ils font enterrer une ſépulture honorable, & s'ils ne mettoient pas leurs corps dans une caiſſe de bon bois, &c.

(1) Le vin & les autres liqueurs enivrantes, qui ſont en uſage dans la Chine, ne ſont faites qu'avec différentes ſortes de grains ; comme bled, millet, riz, bled ſarrazin & autres ſemblables : ce vin & ces autres liqueurs ſont très malfaiſantes, elles ont les plus pernicieux effets. La plupart de ceux qui en boivent, même ſans excès, commencent d'abord par engraiſſer ; mais peu-à-peu ils tombent dans la phthiſie, perdent l'appétit de telle ſorte qu'ils ne ſauroient plus rien avaler, & meurent enſuite ſecs & décharnés comme des ſquelettes.

il y a des usages que l'honnêteté prescrit, & au-delà desquels il ne faut jamais aller. L'excès dans le boire renverse le naturel, & gâte les cœurs les plus droits & les mieux faits. Lorsqu'une fois un homme est adonné à la boisson, il n'est sorte de crimes dont il ne soit capable ; il y en a même qui deviennent furieux : qu'on leur dise un mot qui leur déplaise, aussi-tôt ils tirent le couteau (1), ou telle autre arme semblable, & courent pour égorger, ou pour se faire égorger eux-mêmes. La plupart, sans s'embarrasser de mourir ou de vivre, suivent précipitamment tout ce que leur dicte une aveugle fureur ; fureur toutefois qui n'aura point sa source dans les injures qu'ils pourront avoir reçues, mais uniquement dans le vin qu'ils auront pris avec excès.

La plupart des forfaits dont le Tribunal des crimes m'avertit chaque jour, n'ont guere été commis que par des gens plongés dans l'ivresse (2) : les prisons sont pleines de victimes de l'ivrognerie : elles regorgent de ces sortes de criminels qui, après avoir consumé tous leurs biens dans les débauches du vin, ont commis une infinité d'autres crimes, & ont entraîné

(1) Les Gens de guerre, Officiers, Soldats & autres, quels qu'ils soient, n'ont droit de porter les armes que lorsqu'ils sont en faction ; hors de là rien ne les distingue des simples citoyens, si ce n'est peut-être les marques de leur dignité, lesquelles néanmoins leur sont communes avec les Mandarins de Lettres de même grade : mais il n'est défendu à personne de porter un couteau à sa ceinture ; c'est même une partie des ornements chinois & tartares.

(2) Le Tribunal des crimes a ses jours d'audience, comme les autres Tribunaux. Il est obligé de faire à chaque fois un précis de toutes les affaires actuellement pendantes, d'annoncer le nombre des prisonniers, de spécifier leurs crimes, &c. Chaque Tribunal fait la même chose pour les affaires qui sont de son ressort. Ainsi l'Empereur est à-peu-près au fait de tout ce qui se passe dans tout son Empire.

dans leur malheur leurs femmes, leurs enfants, leurs parents & leurs aînés (1). C'est en vain qu'ils témoignent alors les regrets les plus amers; il n'est plus temps de changer de conduite, les supplices vont trancher le cours d'une vie qui n'a été qu'un tissu de déréglements & de crimes de toute espece. Il faudroit prévenir tous ces malheurs; & on le pourroit aisément, si, après s'être une fois enivré, on faisoit de sérieuses réflexions sur le pitoyable état où l'on s'est trouvé pendant l'ivresse, sans pudeur, sans honnêteté, sans raison & sans usage libre des sens: honteux de soi-même, on rougiroit d'une premiere faute, & cette honte salutaire seroit suivie du plus ferme propos de ne boire désormais qu'avec une extrême réserve.

---

(1) Lorsque quelqu'un est coupable de quelque crime, il est puni non seulement dans sa propre personne, mais encore dans celle de sa femme & de ses enfants, qu'on donne pour esclaves à quelques Seigneurs, s'ils sont de bonne famille, ou qu'on vend à qui veut les acheter, s'ils sont gens du commun. Cette loi, barbare en elle-même, est comme nécessaire: elle est une espece de frein qui arrête bien des crimes qui se commettroient sans cela. Ici les hommes ne s'embarrassent pas trop de mourir; pourvu qu'ils soient enterrés en lieu honorable, & qu'ils laissent des descendants qui les pleurent dans les temps prescrits, ils sont contents. La seule idée qu'ils pourroient être privés de ces honneurs, s'ils étoient surs que leurs femmes & leurs enfants ne dussent couler que des jours malheureux dans une honteuse servitude, les fait frémir, & les empêche de se livrer à certaines passions qu'ils suivroient aveuglément sans cette crainte. Malgré cela il ne s'en trouve encore que trop qui se défont eux-mêmes, pour se venger de leurs ennemis, ou pour telle autre raison semblable; mais ce sont des monstres, dont on a horreur, & que toute la nature abhorre. Je dis qu'ils se donnent la mort pour se venger de leurs ennemis, parce-que, suivant les loix du pays, quand quelqu'un a été trouvé mort, on recherche tous ceux qu'on croit avoir été ses ennemis, on les interroge, on les met à la question, pour savoir d'eux si, par leurs mauvaises manieres, ils n'ont pas porté cet homme à une action si détestable, &c.

La ſeule crainte des châtiments impoſés par les loix, pour tous ceux qui commettent des crimes, ne devroit-elle pas être plus que ſuffiſante pour détourner de la ſource empoiſonnée d'où dérivent la plupart de ces mêmes crimes ? Cependant, on ne le voit que trop; nulle conſidération n'eſt capable d'arrêter un buveur. Ce vice honteux lui ôte preſque la liberté ; la ſeule vue du vin lui fait oublier toutes ſes réſolutions ; il s'eſt enivré, il s'enivrera encore. Gens de guerre, évitez un excès ſi capable de vous déshonorer, d'abréger vos jours & de rendre inutiles le peu de ceux que vous aurez à vivre. Peres, meres, freres, parents, amis, vous êtes tous intéreſſés à les détourner de ce vice; ne leur épargnez pas les exhortations, pour leur faire garder à la rigueur un précepte que la bonté & la tendreſſe paternelles que j'ai pour eux & pour vous m'ont ſuggéré.

IX. PRÉCEPTE.

Il faut éviter le jeu.

PARMI les choſes qui portent un préjudice réel à l'homme; le jeu tient, ſans contredit, un des premiers rangs. Nous autres Mantchous, bons & ſinceres dans notre origine, attachés à nos devoirs, & uniquement occupés du ſoin de les remplir, nous étions bien éloignés d'avoir une telle paſſion : nous ne connoiſſions que des amuſements honnêtes & innocents. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui : j'apprends, avec un regret amer, qu'il s'en trouve parmi les nôtres qui jouent, & qui ſont même joueurs de profeſſion. Inſenſés, que prétendent-ils ? quelles peuvent être leurs vues ? Parmi ceux qui jouent, le plus grand nombre ſe ruine, & les autres, je veux

dire ceux même qui gagnent, loin de s'enrichir, s'appauvrissent tôt ou tard. Il n'est donc permis à personne de jouer; & si quelqu'un s'avise désormais de le faire, il enfreindra mes ordres, & il ne sera pas moins rebelle à ceux de la Providence (1), qui veut que chacun soit content de son sort.

Il n'est personne ici-bas qui n'ait sa part déterminée des biens de la Nature; mais la mesure des richesses de chacun ne dépend pas toujours des soins qu'il peut prendre pour les acquérir. L'état d'opulence & de pauvreté n'a point été laissé à notre choix: tout est réglé par la Providence. Cependant il se trouve des hommes assez stupides & assez méchants pour méconnoître cette Providence, & pour vouloir se soustraire à ses ordres absolus. Etouffant dans leurs cœurs les semences du bien que les loix humaines & celles de la Nature y avoient répandues, ils soupirent après le bien d'autrui, & cherchent à l'envahir par les voies les plus illicites. Leur cupidité va si loin, qu'ils ne font bientôt plus aucune difficulté de tromper, lorsqu'ils le peuvent impunément: ils mettent en usage toutes sortes d'artifices; ils gagnent chaque jour; chaque jour, les dépouilles des autres semblent devoir augmenter leurs trésors: mais tout cela n'est qu'une vaine apparence; ils ne tarderont pas à être dépouillés à leur tour.

Ce qui m'étonne encore davantage: c'est d'apprendre qu'il se trouve des hommes assez imbécilles pour se laisser tromper par ces joueurs de profession. On ne seroit pas la dupe de tels frippons, si l'on vouloit faire quelque attention sur leur con-

---

(1) Le caractere Chinois qu'on rend par ce son Ming, & le mot mantchou qui lui répond, peuvent s'expliquer également par le mot de *Providence*, ou par celui de *Destinée*, ou du *Fatum* des Anciens. Il a véritablement l'une & l'autre de ces significations, tant en Chinois qu'en Tartare-Mantchou.

duite. Ils séduisent d'abord de mille manieres ceux qu'ils veulent dépouiller; ils n'oublient rien pour leur donner insensiblement le goût du jeu; mais quand une fois ils les tiennent dans leurs filets, ils ne les laissent point échapper, qu'ils ne les aient entiérement ruinés.

Un homme chez qui la passion du jeu commence à s'insinuer, d'abord, joueur timide, ne donne au jeu que peu de temps; mais bientôt devenu plus hardi, néglige ses devoirs, il abandonne sa profession, il ne cultive plus l'art ou le métier dont il tiroit sa subsistance & celle de sa famille, il n'a plus d'autre occupation ni d'autres pensées que le jeu; il vend ses meubles, ses maisons & tout ce qu'il possede, jusqu'à ce qu'enfin réduit à une misere affreuse, sans ressource, sans honneur, sans réputation, il n'est plus qu'un objet méprisable aux yeux des hommes, & un vil rebut de la nature humaine, qui se trouve comme déshonorée de l'avoir produit.

Officiers, Soldats, Gens de guerre, qui que vous soyez, évitez un excès si criant; ne cherchez point à acquérir des richesses par d'autre voie que par celle de vos travaux & de vos épargnes: vous avez vos appointements fixes, ménagez-les; ne faites point de dépenses inutiles: vous avez des terres, cultivez-les avec soin & mettez à profit tout ce qu'elles vous rendront. Après avoir suffisamment pourvu à votre entretien & à celui de votre famille, mettez le superflu en réserve pour l'avenir, & pour les temps de calamité.

Dans la crainte où je suis que les Mantchous, mes esclaves, ne s'adonnent au jeu, j'ai voulu leur faire envisager une partie des désordres que cette funeste passion entraîne après elle; j'ai voulu les prévenir des dangers qu'ils couroient en s'y livrant. Instruits de mes intentions & de leurs devoirs, ils doivent étouffer toute pensée qui pourroit leur venir, de chercher

cher à s'enrichir par une voie non moins criminelle qu'inutile ; les châtiments ſuivront de près l'infraction à mes ordres ſur cet article. Que ceux qui, par une licence inique, ſont adonnés au jeu, aient à ſe corriger ſans délai (1).

X. PRÉCEPTE.

Il faut éviter les combats & les querelles.

L'AMOUR de la vie eſt naturel à l'homme : le ſoin de la conſerver eſt naturellement le premier de ſes ſoins : cependant il y a des gens aſſez inſenſés pour ne pas craindre de la perdre, en ſe livrant aux excès d'une colere aveugle, qui leur fait oublier ce qu'ils ſont & ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Leur colere, ou, pour mieux dire, leur fureur, vient quelquefois d'une haine invétérée qu'ils n'ont pas eu ſoin d'étouffer comme il faut, & qui ſe réveille à la premiere occaſion ; quelquefois auſſi elle leur vient pour avoir reçu quelque inſulte réelle ou imagi-

(1) Les Chinois & les Mantchous, qui ſont aujourd'hui dans la Chine, ſont peut être, de toutes les nations du monde, celles qui, en apparence, ont le plus d'averſion pour le jeu. Un joueur, un homme capable de tous les crimes, & un malfaiteur avéré, ſont ici des termes preſque ſynonymes. On ne laiſſe cependant pas que de jouer, & de jouer même avec fureur. On a fait en différents temps des ordonnances très ſéveres contre le jeu. Les Empereurs de cette Dynaſtie, par une politique ſemblable à celle d'un de nos Rois, qui, pour arrêter le cours du luxe qui ſe répandoit en France, permit aux courtiſannes ſeulement ce qu'il défendoit aux perſonnes d'honneur, en défendant rigoureuſement le jeu dans toute l'étendue de l'Empire, l'ont permis aux porteurs de chaiſe ſeulement, gens ſans aveu, qui ſont dans un mépris général ; mais cette politique n'a pas eu tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. L'Empereur régnant n'a excepté perſonne de la loi commune.

naire, dont ils croient devoir se venger sur-le-champ, à quelque prix que ce soit.

L'homme, dans quelque état que le Ciel l'ait fait naître, a des devoirs indispensables à remplir. Au-dessus de lui, il doit à ses ancêtres le soin de faire à temps réglés les cérémonies prescrites, pour marque de sa reconnoissance : au-dessous, il doit à ses enfants & à ses descendants le bon exemple & les instructions. Ces deux devoirs ne sont pas d'une petite conséquence ; ils sont indispensables. Comment peut-il se faire qu'on n'y donne pas toute son attention ? On les oublie entiérement en s'oubliant soi-même. La colere étouffe tout sentiment d'honneur, de bienséance & d'humanité : on ne pense plus à la conservation de sa propre vie ; comment penseroit-on à remplir ses autres obligations ?

Les disputes, les querelles & les combats ont leur principe dans l'impatience & dans l'orgueil. On ne sauroit rien souffrir ; on s'emporte pour la moindre chose ; la moindre chose blesse les cœurs naturellement inquiets & turbulents. Pour réprimer les saillies d'une colere naissante, il faut savoir prendre sur soi. Un homme qui ne sait point se modérer, qui n'est pas maître de soi, ne sauroit manquer d'être dans l'inquiétude. Celui au contraire qui se modere dans les occasions, acquiert une humeur douce, & jouit d'une tranquillité inaltérable ; il pardonne aisément les affronts même les plus outrageants ; ce que ne sauroit faire un homme qui a le trouble dans le cœur & l'inquiétude dans l'esprit.

Une autre source de querelles & de combats vient quelquefois de la mauvaise volonté de certaines gens qui vont semer la discorde & irriter des cœurs qui, par eux-mêmes, ne sont déjà que trop portés à la vengeance ; ils rappellent sans cesse le souvenir d'une injure qu'on avoit déjà peut-être ou-

bliée ; ils en exagerent la grandeur ; ils parlent ſans ceſſe de la honte qu'il y a à la laiſſer impunie ; ils fourniſſent des moyens, ils animent, ils engagent à des entrevues & à des explications, où, pour l'ordinaire, après quelques paroles, on en vient aux injures, & des injures aux coups & au mépris de ſa propre vie. Avec quelle attention ne devroit-on pas éviter d'être les victimes de ces perturbateurs du repos public !

Dans le fort de la diſpute il ne manque guere de ſe trouver quelqu'un qui exhorte à la paix, & qui ſe donne pour entremetteur entre les deux partis ; mais on ne l'écoute point ; la vengeance & la colere étouffent la raiſon & tous les motifs qu'elle peut ſuggérer ; on court à ſa propre perte, ſans s'embarraſſer des chagrins cuiſants ni des malheurs qu'on va cauſer à toute ſa famille & à ſa poſtérité (1). Lorſque quelqu'un a été tué, il

---

(1) Les querelles & les combats dont l'Empereur parle ici, ne regardent guere que les Mantchous ; car, pour les Chinois, il eſt rare qu'ils en viennent à ces ſortes d'extrémités. Les vrais Chinois ne vont guere au-delà des injures, ou tout au plus de quelques coups de poings ; & encore lorſqu'ils veulent ſe battre, ils ne le font point ſans de longues délibérations : ils commencent par ôter leurs habits, ils les mettent proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qui ne leur coûte rien, que les vêtements qui leur coûtent de l'argent : quand celle-là eſt écorchée, diſent-ils, on en eſt quitte pour attendre patiemment la guériſon ; mais quand ceux-ci ſont déchirés, il faut en acheter de nouveaux.

Après que leurs vêtements ſont à l'abri de toute inſulte, ils ſe provoquent mutuellement, & ſe diſent, par-ci par-là, quelques injures pendant l'eſpace d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure, juſqu'à ce que quelqu'un des ſpectateurs, dont la curioſité de ſavoir le ſujet de la diſpute eſt déjà ſatisfaite, s'ennuyant de ne plus rien entendre de nouveau, ſe mette

faut que ſon meurtrier meure auſſi; c'eſt la loi de l'Empire. Ne l'oubliez pas, gravez-la profondément dans votre eſprit, rappellez-en le ſouvenir lorſque les mouvements de l'indignation & de la colere commencent à s'élever dans votre cœur : n'attendez pas pour cela que les ſemences de la haine aient pris racine; n'attendez pas le moment de la diſpute; il ne ſeroit plus temps alors. Penſez auſſi que vous n'êtes pas les maîtres de vos perſonnes, pour en diſpoſer à votre gré; elles appartiennent à l'Empire & à vos Familles; c'eſt pour l'Empire & pour vos Familles que vous devez les conſerver : un ſeul moment d'oubli vous rendroit coupables envers l'un & envers les autres.

---

en devoir de les ſéparer; les champions font d'abord quelques difficultés; mais dociles enſuite, ils ſe ſéparent & s'en vont chacun de ſon côté.

Les Mantchous & tous ceux qui ſont ſous les bannieres ſont un peu plus furieux. Ils mettent quelquefois le couteau à la main, & ils s'égorgent : c'eſt, la plupart du temps, ſans en avoir l'intention; car aujourd'hui les mœurs chinoiſes les ont preſque tous ſubjugués, & il n'y a guere de combats que parmi ce qu'il y a de plus vil, ou parmi ceux qui ſont pris de vin.



LES TREIZE ARTICLES
SUR
L'ART MILITAIRE.

OUVRAGE composé en Chinois par SUN-TSE, Général d'Armée dans le Royaume de OU, & mis en Tartare-Mantchou par ordre de l'Empereur KANG-HI, l'année 27e du cycle de 60, c'est-à-dire, l'année 1710.

PREFACE.

AVANT que d'expoſer les Ouvrages de Sun-tſe, il convient, diſent les Commentateurs, de faire connoître ſa perſonne, & de donner une idée de ſes talents pour former les troupes & pour en entretenir la diſcipline militaire. Voici en peu de mots comment ils rempliſſent ce double objet, & l'Hiſtoire vraie & ſuppoſée qu'ils racontent de ce Général.

Sun-tſe, diſent-ils, né ſujet du Roi de Tſi (1), étoit l'homme le plus verſé qu'il y ait eu dans l'art militaire. L'Ouvrage qu'il a compoſé & les grandes actions qu'il a faites, ſont une preuve de ſa profonde capacité & de ſon expérience conſommée en ce genre. Avant même qu'il eût acquis cette grande réputation qui le diſtingua depuis dans toutes les Provinces qui compoſent aujourd'hui l'Empire, & dont la plupart portoient alors le nom de Royaume, ſon mérite étoit connu dans tous les lieux voiſins de ſa patrie.

Le Roi de Ou (2) avoit quelques démêlés avec les Rois de Tchou & de Ho-lou (3). Ils étoient ſur le point

(1) Le Royaume de Tſi étoit dans le Chan-tong.

(2) Le Royaume de Ou étoit dans le Tche-kiang. Il s'étendoit dans le Kiang ſi, & dans le Kiang-nan, & occupoit une partie de chacune de ces Provinces.

(3) Le Royaume de Ho-lou étoit dans le Chan-tong. On l'appelloit plus communément le Royaume de Lou.

d'en venir à une guerre ouverte, & de part & d'autre on en faisoit les préparatifs. Sun-tse ne voulut pas demeurer oisif. Persuadé que le personnage de spectateur n'étoit pas fait pour lui, il alla se présenter au Roi de Ou pour obtenir de l'emploi dans ses armées. Le Roi, charmé qu'un homme de ce mérite se rangeât dans son parti, lui fit un très bon accueil. Il voulut le voir & l'interroger lui-même. » Sun-tse, lui dit-il, j'ai vu l'Ouvrage que vous avez composé sur l'art militaire, & j'en ai été content; mais les préceptes que vous donnez me paroissent d'une exécution bien difficile; il y en a même quelques-uns que je crois absolument impraticables : vous-même, pourriez-vous les exécuter ? car il y a loin de la théorie à la pratique. On imagine les plus beaux moyens lorsqu'on est tranquille dans son cabinet & qu'on ne fait la guerre qu'en idée; il n'en est pas de même lorsqu'on se trouve dans l'occasion. Il arrive alors qu'on regarde souvent comme impossible ce qu'on avoit envisagé d'abord comme fort aisé «.

Prince, répondit Sun-tse, je n'ai rien dit dans mes Ecrits que je n'aie déjà pratiqué dans les armées; mais ce que je n'ai pas encore dit, & dont cependant j'ose assurer aujourd'hui Votre Majesté, c'est que je suis en état de le faire pratiquer par qui que ce soit, & de le former aux exercices militaires quand j'aurai l'autorité pour le faire.

Je

Je vous entends, répliqua le Roi : vous voulez dire que vous instruirez aisément de vos maximes, des hommes intelligents, & qui auront déjà la prudence & la valeur en partage ; que vous formerez sans beaucoup de peine aux exercices militaires, des hommes accoutumés au travail, dociles, & pleins de bonne volonté. Mais le grand nombre n'est pas de cette espece.

N'importe, répondit Sun-tse : j'ai dit *qui que ce soit*, & je n'excepte personne de ma proposition : les plus mutins, les plus lâches & les plus foibles y sont compris.

A vous entendre, reprit le Roi, vous inspireriez même à des femmes les sentiments qui font les Guerriers ; vous les dresseriez aux exercices des armes.

Oui, Prince, répliqua Sun-tse d'un ton ferme, & je prie Votre Majesté de n'en pas douter.

Le Roi, que les divertissements ordinaires de la Cour n'amusoient plus guere dans les circonstances où il se trouvoit alors, profita de cette occasion pour s'en procurer d'un nouveau genre. Qu'on m'amene ici, dit-il, cent quatre-vingts de mes femmes. Il fut obéi, & les Princesses parurent. Parmi elles il y en avoit deux en particulier que le Roi aimoit tendrement ; elles furent mises à la tête des autres. Nous verrons, dit le Roi en souriant, nous verrons, Sun-tse, si vous nous tiendrez parole. Je vous constitue Général de ces nouvelles troupes. Dans toute l'étendue de mon palais vous n'avez qu'à

choisir le lieu qui vous paroîtra le plus commode pour les exercer aux armes. Quand elles seront suffisamment instruites, vous m'avertirez, & j'irai moi-même pour rendre justice à leur adresse & à votre talent.

Le Général qui sentit tout le ridicule du personnage qu'on vouloit lui faire jouer, ne se déconcerta pas, & parut au contraire très satisfait de l'honneur que lui faisoit le Roi, non seulement de lui laisser voir ses femmes, mais encore de les mettre sous sa direction. Je vous en rendrai bon compte, Sire, lui dit-il, d'un ton assuré, & j'espere que dans peu Votre Majesté aura lieu d'être contente de mes services; elle sera convaincue, tout au moins, que Sun-tse n'est pas homme à s'avancer témérairement.

Le Roi s'étant retiré dans un appartement intérieur, le Guerrier ne pensa plus qu'à exécuter sa commission. Il demanda des armes & tout l'équipage militaire pour ses soldats de nouvelle création; & en attendant que tout fût prêt, il conduisit sa troupe dans une des cours du palais, qui lui parut la plus propre pour son dessein. On ne fut pas long-temps sans lui apporter ce qu'il avoit demandé. Sun-tse adressant alors la parole aux Princesses : Vous voilà, leur dit-il, sous ma direction & sous mes ordres : vous devez m'écouter attentivement, & m'obéir dans tout ce que je vous commanderai. C'est la premiere & la plus essentielle des loix militaires : gardez-vous bien de l'enfreindre. Je veux que dès demain vous fas-

ſiez l'exercice devant le Roi, & je compte que vous vous en acquitterez exactement.

Après ces mots il les ceignit du baudrier, leur mit une pique à la main, les partagea en deux bandes, & mit à la tête de chacune, une des Princeſſes favorites. Cet arrangement étant fait, il commence ſes inſtructions en ces termes: Diſtinguez-vous bien votre poitrine d'avec votre dos, & votre main droite d'avec votre main gauche? Répondez. Quelques éclats de rire furent toute la réponſe qu'on lui donna d'abord. Mais comme il gardoit le ſilence & tout ſon ſérieux: oui, ſans doute, lui répondirent enſuite les Dames d'une commune voix. Cela étant, reprit Sun-tſe, retenez bien ce que je vais dire. Lorſque le tambour ne frappera qu'un ſeul coup, vous reſterez comme vous vous trouvez actuellement, ne faiſant attention qu'à ce qui eſt devant votre poitrine. Quand le tambour frappera deux coups, il faut vous tourner de façon que votre poitrine ſoit dans l'endroit où étoit ci-devant votre main droite. Si au lieu de deux coups vous en entendiez trois, il faudroit vous tourner de ſorte que votre poitrine fût préciſément dans l'endroit où étoit auparavant votre main gauche. Mais lorſque le tambour frappera quatre coups, il faut que vous vous tourniez de façon que votre poitrine ſe trouve où étoit votre dos, & votre dos où étoit votre poitrine.

Ce que je viens de dire n'eſt peut-être pas aſſez clair;

je m'explique. Un ſeul coup de tambour doit vous ſignifier qu'il ne faut pas changer de contenance, & que vous devez être ſur vos gardes : deux coups, que vous devez vous tourner à droite : trois coups, qu'il faut vous tourner à gauche ; & quatre coups, que vous devez faire le demi-tour. Je m'explique encore.

L'ordre que je ſuivrai eſt tel : Je ferai d'abord frapper un ſeul coup : à ce ſignal vous vous tiendrez prêtes à ce que je dois vous ordonner. Quelques moments après, je ferai frapper deux coups : alors, toutes enſemble, vous vous tournerez à droite avec gravité ; après quoi je ferai frapper non pas trois coups, mais quatre, & vous acheverez le demi-tour. Je vous ferai reprendre enſuite votre premiere ſituation, &, comme auparavant, je ferai frapper un ſeul coup. Recueillez-vous à ce premier ſignal. Enſuite je ferai frapper, non pas deux coups, mais trois, & vous vous tournerez à gauche ; aux quatre coups vous acheverez le demi-tour. Avez-vous bien compris ce que j'ai voulu vous dire ? S'il vous reſte quelque difficulté, vous n'avez qu'à me la propoſer, je tâcherai de vous ſatisfaire. Nous ſommes au fait, répondirent les Dames. Cela étant, reprit Sun-tſe, je vais commencer. N'oubliez pas que le ſon du tambour vous tient lieu de la voix du Général, puiſque c'eſt par lui qu'il vous donne ſes ordres.

Après cette inſtruction répétée trois fois, Sun-tſe

rangea de nouveau ſa petite armée ; après quoi il fait frapper un coup de tambour. A ce bruit toutes les Dames ſe mirent à rire : il fait frapper deux coups , elles rirent encore plus fort. Le Général ſans perdre ſon ſérieux, leur adreſſa la parole en ces termes : Il peut ſe faire que je ne me ſois pas aſſez clairement expliqué dans l'inſtruction que je vous ai donnée. Si cela eſt , je ſuis en faute ; je vais tâcher de la réparer en vous parlant d'une maniere qui ſoit plus à votre portée (& ſur-le-champ il leur répéta juſqu'à trois fois la même leçon en d'autres termes) : puis , nous verrons , ajouta-t-il , ſi je ſerai mieux obéi. Il fait frapper un coup de tambour , il en fait frapper deux. A ſon air grave , & à la vue de l'appareil bizarre où elles ſe trouvoient , les Dames oublierent qu'il falloit obéir. Après s'être fait quelques moments de violence pour arrêter le rire qui les ſuffoquoit , elles le laiſſerent enfin échapper par des éclats immodérés.

Sun-tſe ne ſe déconcerta point ; mais du même ton dont il leur avoit parlé auparavant , il leur dit : Si je ne m'étois pas bien expliqué , ou que vous ne m'euſſiez pas aſſuré d'une commune voix , que vous compreniez ce que je voulois vous dire , vous ne ſeriez point coupables : mais je vous ai parlé clairement , comme vous l'avez avoué vous-mêmes ; pourquoi n'avez - vous pas obéi ? Vous méritez punition , & une punition mili-

taire. Parmi les gens de Guerre, quiconque n'obéit pas aux ordres de ſon Général, mérite la mort : vous mourrez donc. Après ce court préambule, Sun-tſe ordonna à celles des femmes qui formoient les deux rangs de tuer les deux qui étoient à leur tête. A l'inſtant, un de ceux qui étoient prépoſés pour la garde des femmes, voyant bien que le Guerrier n'entendoit pas raillerie, ſe détache pour aller avertir le Roi de ce qui ſe paſſoit. Le Roi dépêche quelqu'un vers Sun-tſe pour lui défendre de paſſer outre, & en particulier de maltraiter les deux femmes qu'il aimoit le plus & ſans leſquelles il ne pouvoit vivre.

Le Général écouta avec reſpect les paroles qu'on lui portoit de la part du Roi; mais il ne déféra pas pour cela à ſes volontés. Allez dire au Roi, répondit-il, que Sun-tſe le croit trop raiſonnable & trop juſte pour penſer qu'il ait ſi-tôt changé de ſentiment, & qu'il veuille véritablement être obéi dans ce que vous venez annoncer de ſa part. Le Prince fait la loi; il ne ſauroit donner des ordres qui aviliſſent la dignité dont il m'a revêtu. Il m'a chargé de dreſſer aux exercices des armes cent quatre-vingts de ſes Femmes, il m'a conſtitué leur Général; c'eſt à moi à faire le reſte. Elles m'ont déſobéi, elles mourront. A peine eut-il prononcé ces derniers mots, qu'il tire ſon ſabre, & du même ſang froid qu'il avoit témoigné juſqu'alors, il abat la tête aux deux qui commandoient les autres. Auſſi-tôt il en met deux autres à leur

place, fait battre les différents coups de tambour dont il étoit convenu avec sa troupe; & comme si ces femmes eussent fait toute leur vie le métier de la guerre, elles se tournerent en silence & toujours à propos.

Sun-tse adressant la parole à l'Envoyé: Allez avertir le Roi, lui dit-il, que ses femmes savent faire l'exercice; que je puis les mener à la guerre, leur faire affronter toute sorte de périls, & les faire passer même au travers de l'eau & du feu.

Le Roi ayant appris tout ce qui s'étoit passé fut pénétré de la plus vive douleur. J'ai donc perdu, dit-il, en poussant un profond soupir, j'ai donc perdu ce que j'aimois le plus en ce monde... Que cet Etranger se retire dans son pays. Je ne veux ni de lui, ni de ses services.... Qu'as-tu fait, barbare?... Comment pourrai-je vivre désormais! &c.

Quelque inconsolable que le Roi parût, le temps & les circonstances lui firent bientôt oublier sa perte. Les ennemis étoient prêts à fondre sur lui; il redemanda Sun-tse, le fit Général de ses armées, & par son moyen il détruisit le Royaume de Tchou (1). Ceux de ses voisins qui lui avoient donné le plus d'inquiétudes auparavant, pénétrés de crainte au seul bruit des belles actions de

(1) Le Royaume de Tchou étoit dans le Ho-nan. Kin-tcheou en étoit la Capitale.

Sun tſe, ne penſerent plus qu'à ſe tenir en repos ſous la protection d'un Prince qui avoit un tel homme à ſon ſervice.

Telle eſt l'idée que les Chinois donnent de leur Héros. De l'événement qu'ils racontent, & que je viens de raconter d'après eux, ſoit qu'il ſoit réel, ſoit qu'il ſoit ſuppoſé, on conclut également que la ſévérité eſt la baſe ſur laquelle appuie la plus grande autorité du Général. Cette maxime, qui peut-être n'eſt pas bonne chez les Nations d'Europe, eſt excellente pour les Aſiatiques, chez qui l'honneur n'eſt pas toujours le premier mobile.





LES TREIZE ARTICLES DE SUN-TSE.

ARTICLE PREMIER.

Fondements de l'Art Militaire.

SUN-TSE dit: les troupes ſont la grande affaire d'un État; c'eſt d'elles que dépend la vie ou la mort des Sujets, l'agrandiſſement ou la décadence de l'Empire : ne pas faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qui les concerne, ne pas travailler à les bien régler, c'eſt montrer une trop grande indifférence pour la conſervation ou pour la perte de ce qu'on a de plus cher, & c'eſt ce qu'on ne doit pas trouver parmi nous.

Cinq choſes principales doivent faire l'objet de nos continuelles méditations, & de tous nos ſoins (1). Semblables à

(1) C'eſt aux Militaires en général, que l'Auteur adreſſe la parole dans tout ce qu'il dit dans ſon Traité, mais plus particuliérement aux Généraux & aux Officiers.

ces fameux Artistes, qui, ayant entrepris quelques chefs-d'œuvre de leur Art, ont toujours présent à l'esprit le but qu'ils se sont proposé, mettent à profit tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, & n'oublient rien pour se procurer de nouvelles connoissances & tous les secours qui peuvent les conduire heureusement à leur fin. Si nous voulons que la gloire & les succès accompagnent nos armes, nous ne devons jamais perdre de vue la *Doctrine*, le *Ciel*, la *Terre*, le *Général* & la *Discipline* (1). La *Doctrine* nous fera naître à tous des sentiments uniformes ; elle nous inspirera une même maniere de vivre & de mourir, & nous rendra également intrépides dans les malheurs & dans la mort.

Si nous connoissons bien le *Ciel*, nous n'ignorerons point ce que c'est que ces deux grands principes Yn & Yang ; nous saurons le temps de leur union & de leur mutuel concours pour la production du froid, du chaud, de la sérénité ou de l'intempérie de l'air.

La *Terre* n'est pas moins digne de notre attention, que le

---

(1) Par le mot de *Doctrine* on peut entendre ici la Religion, puisque la Doctrine est en effet toute la Religion des Chinois, de ceux au moins que les ridicules superstitions de l'idolâtrie n'ont pas infectés. Cette *Doctrine*, dont l'Auteur veut parler, est celle qui apprend aux hommes une morale dictée par les lumieres de la raison.

Par le *Ciel*, l'Auteur entend la connoissance des choses purement naturelles que le Ciel offre à nos yeux sous les différents climats, dans les différentes saisons & sous les différentes températures de l'air. Il entend aussi la connoissance des deux principes *Yn* & *Yang*, par lesquels toutes les choses naturelles sont formées & par lesquels les éléments reçoivent leurs différentes modifications. En général l'*Yn* & l'*Yang* sont, dans le système de la Physique Chinoise, les deux principes, qui, mis en action par un principe supérieur, qu'ils appellent *Tai-ki*, peuvent produire tout ce qui compose cet Univers.

Ciel; étudions-la bien, & nous aurons la connoiſſance du haut & du bas, du loin comme du près, du large & de l'étroit, de ce qui demeure & de ce qui ne fait que paſſer.

La Doctrine, l'équité, l'amour pour ceux en particulier qui nous ſont ſoumis, & pour tous les hommes en général, la ſcience des reſſources, le courage & la valeur, telles ſont les qualités qui doivent caractériſer celui qui eſt revêtu de la dignité de *Général;* vertus néceſſaires, pour l'acquiſition deſquelles nous ne devons rien oublier; ſeules elles peuvent nous mettre en état de marcher dignement à la tête des autres.

Aux connoiſſances dont je viens de parler, il faut ajouter celle de la *Diſcipline.* Poſſéder l'art de ranger les troupes; n'ignorer aucune des loix de la ſubordination & les faire obſerver à la rigueur; être inſtruit des devoirs particuliers de chaque Officier ſubalterne; ſavoir connoître les différents chemins par où on peut arriver à un même terme; ne pas dédaigner d'entrer dans un détail exact de toutes les choſes qui peuvent ſervir, & ſe mettre au fait de chacune d'elles en particulier; tout cela enſemble forme un corps de diſcipline dont la con-

---

Par la *Terre*, l'Auteur entend probablement la connoiſſance de la géographie, & de la topographie de chaque lieu en particulier.

La maniere dont s'expriment les Chinois eſt relative à leur façon d'enviſager les choſes. Quoique la plupart aient de l'eſprit, quoique leur eſprit ſoit pour l'ordinaire bon & juſte, quoiqu'il y ait de la clarté & de la fineſſe dans leurs idées, cependant la maniere dont ils les rendent, eſt ſouvent un énigme qu'on a bien de la peine à déchiffrer. S'ils ont pluſieurs choſes à exprimer, & qu'un ſeul caractere les leur repréſente; ils l'emploient ſans héſiter, ne faiſant point attention que ceux qui liront leur Ouvrage, n'ayant pas comme eux la tête remplie du ſujet qu'ils ont traité, ne prendront pas, peut-être, ou ne prendront qu'une partie de leur penſée. Je remarque ceci une fois pour toutes.

noiſſance pratique ne doit point échapper à la ſagacité ni aux attentions du Général.

Vous donc, que le choix du Prince a placés à la tête des armées, jettez les fondements de votre ſcience militaire ſur les cinq principes que je viens d'établir; la victoire ſuivra par-tout vos pas : vous n'éprouverez au contraire que les plus honteuſes défaites, ſi, par ignorance ou par préſomption, vous venez à les omettre ou à les rejetter.

Avec les connoiſſances que je viens d'indiquer, vous ſaurez quel eſt celui qui, parmi les Rois qui gouvernent le monde (1), a le plus de doctrine & de vertus (2); vous connoîtrez les grands Généraux qui peuvent ſe trouver dans les différents Royaumes. Si c'eſt en temps de guerre, vous pourrez conjecturer aſſez ſurement quel eſt celui des rivaux qui doit l'emporter; & ſi vous devez entrer vous-même en lice, vous pourrez raiſonnablement vous flatter de devenir victorieux.

Avec ces mêmes connoiſſances, vous n'ignorerez point en quel temps le Ciel & la Terre ſeront d'accord (3) pour favoriſer la ſortie des troupes auxquelles vous preſcrirez les routes qu'elles doivent tenir, & dont vous reglerez à propos toutes les marches; vous ne commencerez ni ne terminerez jamais la campagne hors de ſaiſon; vous connoîtrez le fort & le foi-

(1) Par *les Rois qui gouvernent le monde*, l'Auteur entend les différents Princes qui gouvernoient alors la Chine.

(2) Les mots que j'ai rendus par ceux de *doctrine* & de *vertu*, peuvent ſignifier encore ici *coutumes*, *mœurs*, *uſages*, &c.

(3) Suivant les principes de la phyſique Chinoiſe, c'eſt l'accord du ciel & de la terre qui produit la beauté des ſaiſons, &c. Par le ciel & la terre, les Chinois entendent auſſi les deux principes généraux *Yn* & *Yang*, ou, comme je l'ai déjà remarqué, la matiere en état de recevoir toutes ſortes de modifications par le mouvement qui lui eſt imprimé par le *Tai-ki*.

ble, tant de ceux qu'on aura confiés à vos ſoins, que des ennemis que vous aurez à combattre : vous ſaurez en quelle quantité & dans quel état ſe trouveront les munitions de guerre & de bouche des deux armées : vous diſtribuerez les récompenſes avec libéralité, mais avec choix, & vous n'épargnerez pas les châtiments quand il en ſera beſoin.

Admirateurs de vos vertus & de votre bonne conduite, les Officiers Généraux ne ſe feront pas moins un plaiſir délicat, qu'un rigoureux devoir de vous ſeconder. Ils entreront dans toutes vos vues, & leur exemple entraînant infailliblement celui des ſubalternes, les ſimples ſoldats concourront eux-mêmes de toutes leurs forces à vous aſſurer les plus glorieux ſuccès. Vous ſerez eſtimé, reſpecté, chéri de votre nation, & les peuples voiſins viendront avec joie ſe ranger ſous les étendarts du Prince que vous ſervez, ou pour vivre ſous ſes loix, ou pour obtenir ſimplement ſa protection (1).

C'eſt encore avec ces connoiſſances, qu'également inſtruit de ce que vous pourrez & de ce que vous ne pourrez pas, vous ne formerez aucune entrepriſe, ſans la conduire à une heureuſe fin. Vous verrez ce qui ſera loin de vous, comme ce qui ſe paſſera ſous vos yeux, & ce qui ſe paſſera ſous vos yeux, comme ce qui en eſt le plus éloigné. S'il y a quelques diſſentions parmi vos ennemis, vous en profiterez habilement pour attirer les mécontents dans votre parti. Les récompenſes ne ſeront pas plus épargnées que les promeſſes & les dons.

(1.) L'Auteur parle pour le pays & pour le temps où il vivoit. L'Empire de la Chine étoit alors diviſé en pluſieurs Etats, & il étoit rare qu'il n'y eût pas quelque guerre entre ceux qui les gouvernoient. Comme les intérêts étoient différents, on cherchoit à ſe les procurer par des voies propres à réuſſir : une des plus ſures étoit d'attirer ſes voiſins dans ſon parti.

Si vos ennemis ſont plus puiſſants & plus forts que vous, vous ne les attaquerez point, vous éviterez avec un grand ſoin d'en venir aux mains avec eux ; vous cacherez toujours avec une extrême attention l'état où vous vous trouverez. Il y aura des occaſions où vous vous abaiſſerez, & d'autres où vous affecterez d'avoir peur. Vous feindrez quelquefois d'être foibles afin que vos ennemis, ouvrant la porte à la préſomption & à l'orgueil, viennent ou vous attaquer mal-à-propos, ou ſe laiſſent ſurprendre eux-mêmes & tailler en pieces honteuſement. Vous ferez en ſorte que ceux qui vous ſont inférieurs ne puiſſent jamais pénétrer vos deſſeins. Vous tiendrez vos troupes toujours alertes, toujours en mouvement & dans l'occupation, pour empêcher qu'elles ne ſe laiſſent amollir par un honteux repos. Vous ne ſouffrirez aucune diſſention parmi vos gens, & vous n'oublierez rien pour les entretenir dans la paix, la concorde & l'union, comme s'ils ne faiſoient tous qu'une ſeule & même famille. Enfin votre ſage prévoyance vous ayant fait ſupputer juſqu'où pouvoit aller la conſommation des vivres & des autres choſes d'un uſage journalier, vous ſerez toujours abondamment pourvu de tout, & après les plus glorieux exploits, vous reviendrez dans le ſein de votre famille pour y jouir tranquillement du fruit de votre victoire parmi les acclamations de vos concitoyens, qui ne ceſſeront de vous combler d'éloges, comme vous étant redevables de tous les avantages d'une douce paix. Telles ſont en général les réflexions que ma propre expérience m'a dictées, & que je me fais un devoir de vous communiquer.



ARTICLE II.

Des commencements de la Campagne.

SUN-TSE dit : je ſuppoſe que vous commencez la campagne avec une armée de cent mille hommes, que vous êtes ſuffiſamment pourvu des munitions de guerre & de bouche, que vous avez deux mille chariots, dont mille ſont pour la courſe, & les autres uniquement pour le tranſport (1) ; que juſqu'à cent lieues de vous, il y aura par-tout des vivres pour l'entretien de votre armée (2) ; que vous faites tranſporter avec ſoin tout ce qui peut ſervir au raccommodage des armes & des chariots ; que les artiſans & les autres qui ne ſont pas du corps des ſoldats, vous ont déjà précédés ou marchent ſéparément à votre ſuite ; que toutes les choſes qui ſervent pour des uſages étrangers (3), comme celles qui ſont purement pour la guerre, ſont toujours à couvert des injures de l'air & à l'abri des accidents fâcheux qui peuvent arriver. Je ſuppoſe encore que vous avez mille onces d'argent à diſtribuer aux troupes (4) chaque

(1) A traduire le texte à la lettre, il faudroit dire : *Des chariots pour courir, mille ; des chariots couverts de peaux, mille.*

(2) Ce paſſage pourroit encore être traduit de la maniere ſuivante : *Que vous avez toujours des vivres pour pouvoir conſumer durant le trajet de mille Li* ; c'eſt-à-dire, de cent lieues ; car dix li chinoiſes font à-peu-près une lieue de vingt au degré.

(3) Le texte ſemble dire : *les choſes qui ſont pour les étrangers*, plutôt que *les choſes qui ſont pour des uſages étrangers.*

(4) Dans le temps & le pays où vivoit l'Auteur, mille onces d'argent étoient une ſomme très conſidérable. D'ailleurs, il peut ſe faire que Sun-tſe ne veuille parler que de la paie des ſoldats, & qu'il ne comprenne

jour, & que leur ſolde eſt toujours payée à temps & dans la plus rigoureuſe exactitude : dans ce cas vous pouvez aller droit à l'ennemi ; l'attaquer & le vaincre ſeront pour vous une même choſe. Je dis plus : ne differez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes contractent la rouille, ni que le tranchant de vos épées s'émouſſe. S'il s'agit de prendre une ville, hâtez-vous d'en faire le ſiége ; tournez d'abord toutes vos vues de ce côté-là, dirigez là toutes vos forces : il faut ici tout bruſquer ; ſi vous y manquez, vos troupes courent riſque de tenir long-temps la campagne ; en ce cas, de combien de malheurs n'allez-vous pas devenir la funeſte ſource ? Les coffres du Prince que vous ſervez s'épuiſeront, vos armes perdues par la rouille ne pourront plus vous ſervir, l'ardeur de vos ſoldats ſe ralentira, leur courage & leurs forces s'évanouiront, les proviſions ſe conſumeront, & peut-être même vous trouverez-vous réduit aux plus fâcheuſes extrémités. Inſtruits du pitoyable état où vous ſerez alors, vos ennemis ſortiront tout frais, fondront ſur vous, & vous tailleront en pièces. Quoique juſqu'à ce jour vous ayiez joui

---

point dans ces mille onces d'argent les appointements des Officiers. Une once d'argent vaut aujourd'hui à la Chine ſept livres dix ſols de notre monnoie : or, mille onces d'argent pour une armée de cent mille hommes ne ſeroient qu'un ſol & demi par tête ; ce qui, dans le temps préſent, ſeroit très peu de choſe. Il peut ſe faire encore que les mille onces d'argent que l'Auteur exige ne ſoient que par-deſſus la paie ordinaire. Cette derniere conjecture, qui eſt la plus conforme au texte, tel que je l'ai expliqué, ne me paroît pas trop bien fondée : car l'Etat s'étant chargé de tout temps de l'entretien des femmes, des enfants, & de toute la famille de ceux qui ſont à la guerre, il n'eſt pas vraiſemblable, qu'outre le payement ordinaire de chaque ſoldat, il y eût des dons journaliers, tels que ceux que Sun-tſe exige.

d'une grande réputation, vous ne pourrez déſormais vous montrer avec honneur. En vain dans d'autres occaſions aurez-vous donné des marques éclatantes de votre valeur, toute la gloire que vous aurez acquiſe ſera effacée par ce dernier trait. Je le répete; on ne ſauroit tenir les troupes long-temps en campagne, ſans porter un très grand préjudice à l'Etat, & ſans donner une atteinte mortelle à ſa propre réputation.

Ceux qui poſſedent les vrais principes de l'Art Militaire, n'y reviennent pas à deux fois. Dès la premiere campagne tout eſt fini; ils ne conſument pas pendant trois années de ſuite des vivres inutilement. Ils trouvent le moyen de faire ſubſiſter leurs armées aux dépens de l'ennemi, & épargnent à l'Etat les frais immenſes qu'il eſt obligé de faire, lorſqu'il faut tranſporter bien loin toutes les proviſions. Ils n'ignorent point, & vous devez le ſavoir auſſi, que rien n'épuiſe tant un Royaume que les dépenſes de cette nature; car ſoit que l'armée ſoit aux frontieres, ou qu'elle ſoit dans les pays éloignés, le peuple en ſouffre toujours; toutes les choſes néceſſaires à la vie augmentent de prix, elles deviennent rares, & ceux même qui, dans les temps ordinaires, ſont le plus à leur aiſe, n'ont bientôt plus de quoi les acheter. Le Prince ſe hâte de faire ramaſſer le tribut des denrées que chaque famille lui doit (1); & la miſere ſe répandant du ſein des villes juſques dans les campagnes, des dix parties du néceſſaire on eſt obligé d'en retrancher ſept. Il n'eſt pas juſqu'au Souverain qui ne reſſente ſa part

(1) Le plus ancien des tributs qui ſe ſoit levé à la Chine étoit une dîme ſur toutes les terres en état d'être cultivées. Peu-à-peu les Empereurs ont impoſé d'autres droits ſur les métaux, ſur les différentes marchandiſes & ſur certaines denrées. Ils ont établi des droits d'entrée pour des marchandiſes de différentes provinces; en un mot, ils ont aujourd'hui des Douanes ſur le même pied à-peu-près que dans les Royaumes d'Europe.

des malheurs communs. Ses cuiraſſes, ſes caſques, ſes fleches, ſes arcs, ſes boucliers, ſes chars, ſes lances, ſes javelots, tout cela ſe détruira. Les chevaux, les bœufs même qui labourent les terres du Domaine, dépériront, & des dix parties de ſa dépenſe ordinaire, il ſe verra contraint d'en retrancher ſix. C'eſt pour prévenir tous ces déſaſtres qu'un habile Général n'oublie rien pour abréger les campagnes, & pour pouvoir vivre aux dépens de l'ennemi, ou tout au moins pour conſumer les denrées étrangeres, à prix d'argent, s'il le faut.

Si l'armée ennemie a une meſure de grain dans ſon camp, ayez-en vingt dans le vôtre (1); ſi votre ennemi a cent vingt livres de fourrage pour ſes chevaux, ayez-en deux mille quatre cents pour les vôtres (2). Ne laiſſez échapper aucune occaſion de l'incommoder, faites-le périr en détail, trouvez les moyens de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piege; diminuez ſes forces le plus que vous pourrez, en lui faiſant faire diverſion, en lui tuant de temps en temps quelque parti, en lui en-

---

(1) Le texte dit : *Si votre ennemi a un Tchoung, ayez-en vingt.* Ce Tchoung eſt une ancienne meſure qui contenoit dix *hou*, plus quatre boiſſeaux, c'eſt-à-dire, ſoixante & quatre boiſſeaux, car un hou valoit dix boiſſeaux. Un boiſſeau de riz, par exemple, peſe communément dix livres chinoiſes : la livre chinoiſe eſt de ſeize onces; & l'once chinoiſe eſt à l'once de Paris, comme dix eſt à neuf, ou, plus exactement, comme neuf eſt à huit; car l'once de Paris vaut huit gros, & l'once de la Chine vaut neuf de ces mêmes gros. J'en ai fait moi même l'épreuve il y a quelques années, ſur des balances extrêmement juſtes de part & d'autre.

(2) Le texte dit : *Si votre ennemi a de la paille, des herbes & du grain pour ſes chevaux, la valeur d'un ché, &c.* Le ché eſt une meſure contenant cent vingt livres de poids; ou autrement, le ché eſt une meſure qui contient dix autres meſures à-peu-près de la même grandeur qu'un boiſſeau chinois.

levant de ſes convois, de ſes équipages, & d'autres choſes qui pourront vous être de quelque utilité.

Lorſque vos gens auront pris ſur l'ennemi au-delà de dix chars, commencez par récompenſer libéralement tant ceux qui auront conduit l'entrepriſe, que ceux qui l'auront exécutée. Employez ces chars aux mêmes uſages que vous employez les vôtres, mais auparavant il faut en ôter les marques diſtinctives qui pourront s'y trouver (1). Traitez bien les priſonniers, nourriſſez-les comme vos propres ſoldats; faites enſorte, s'il ſe peut, qu'ils ſe trouvent mieux chez vous qu'ils ne le ſeroient dans leur propre camp, ou dans le ſein même de leur patrie. Ne les laiſſez jamais oiſifs, tirez parti de leurs ſervices avec les défiances convenables, & pour le dire en deux mots, conduiſez-vous à leur égard comme s'ils étoient des troupes qui ſe fuſſent enrôlées librement ſous vos étendards (2).

---

(1) *Il faut en ôter les marques diſtinctives qui pourront s'y trouver.* Ces marques diſtinctives conſiſtoient principalement dans la couleur dont le bois des chars ou chariots étoit peint, dans certains caracteres qui y étoient gravés, & ſur-tout dans un petit étendard quarré, ſur lequel étoient certaines figures qui ſervent de diſtinction de quinze en quinze hommes, de dix en dix, &c. Il y en avoit même de cinq en cinq hommes; mais ceux-ci, outre qu'ils étoient plus petits, étoient de forme triangulaire. Les uns & les autres étoient appellés du nom général *Tou*, qui ſignifie étendard, pavillon, drapeau, &c.

(2) Il étoit facile au vainqueur d'employer ſes priſonniers aux mêmes uſages que ſes propres ſoldats, parceque ceux contre leſquels on étoit en guerre, ou pour mieux dire, parceque les parties belligérentes parloient un même langage, & ne formoient entre elles qu'une ſeule & même nation; c'étoient des Chinois qui combattoient contre d'autres Chinois: je parle ici des guerres les plus ordinaires.

Si vous faites exactement ce que je viens de vous indiquer, les succès accompagneront tous vos pas, par-tout vous serez vainqueur ; vous ménagerez la vie de vos soldats, vous affermirez votre pays dans ses anciennes possessions vous lui en procurerez de nouvelles, vous augmenterez la splendeur & la gloire de l'Etat, & le Prince ainsi que les sujets, vous seront redevables de la douce tranquillité dans laquelle ils couleront désormais leurs jours. Quels objets peuvent être plus dignes de votre attention & de tous vos efforts (1) !

---

(1) C'est de l'habileté & de la bonne conduite d'un Général que dans tout son Traité, Sun-tse fait dépendre le bonheur & toute la gloire d'un Royaume. Cette maxime n'a pas lieu seulement dans les anciens Livres ; aujourd'hui même elle est encore dans toute sa vigueur. Mais comme tous les bons succès sont attribués au Général, c'est le Général aussi qui est responsable de tous les événements fâcheux. Coupable ou non coupable, qu'il y ait de sa faute, ou qu'il n'y en ait point, dès qu'il n'a pas réussi, il faut qu'il périsse, ou, tout au moins qu'il soit châtié. Une telle conduite paroît d'abord contraire à la raison ; mais en l'approfondissant un peu, on ne la trouve plus telle, respectivement aux peuples chez qui elle a lieu. C'est en effet de la persuasion où chacun est ici que cette maxime est réduite en pratique, que dépend une partie du bon ordre qui regne dans l'Empire Chinois.



ARTICLE. III.

De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat.

SUN-TSE dit : voici quelques maximes dont vous devez être pénétré avant que de vouloir forcer des villes, ou gagner des batailles.

Conserver les possessions & tous les droits du Prince que vous servez, voilà quel doit être le premier de vos soins : les agrandir en empiétant sur les ennemis, c'est ce que vous ne devez faire que lorsque vous y serez forcé.

Veiller au repos des villes de votre propre pays, voilà ce qui doit principalement vous occuper : troubler celui des villes ennemies, ce ne doit être que votre pis-aller.

Mettre à couvert de toute insulte les villages amis, voilà ce à quoi vous devez penser : faire des irruptions sur les villages ennemis, c'est ce à quoi la nécessité seule doit vous engager.

Empêcher que les hameaux, que les chaumines même des sujets de votre Souverain ne souffrent le plus petit dommage, c'est ce qui mérite également votre attention : porter le ravage dans les hameaux ou dans les chaumines de vos ennemis, c'est ce qu'une disette de tout doit seule vous faire entreprendre (1).

(1) Un Commentateur Chinois donne un sens un peu différent au commencement de cet Article. Quoique son explication soit conforme à l'ancienne morale chinoise, j'ai cru néanmoins ne devoir pas la suivre, parcequ'elle m'a paru ne pas rendre le véritable sens de l'Auteur, & contredire même quelques-uns de ses principes. Voici la version de cet Inter-

Ces maximes une fois bien gravées dans votre cœur, vous pouvez aller attaquer des villes, ou donner des batailles, je ſuis garant du ſuccès. Je dis plus : euſſiez-vous cent combats à livrer, cent victoires en ſeroient le fruit. Cependant ne cherchez pas à dompter vos ennemis au prix des combats & des victoires ; car s'il y a des cas où ce qui eſt au-deſſus du bon, n'eſt pas bon lui-même, c'en eſt ici un où plus on s'éleve au-deſſus du bon, plus on s'approche du pernicieux & du mauvais.

Sans donner de batailles, tâchez d'être victorieux : ce ſera là le cas où plus vous vous éleverez au-deſſus du bon, plus vous approcherez de l'incomparable & de l'excellent. Les grands Généraux en viennent à bout en découvrant tous les artifices de l'ennemi, en faiſant avorter tous ſes projets, en

---

prete. » Conſerver les poſſeſſions des ennemis, eſt ce que vous devez faire en premier lieu, comme ce qu'il y a de plus parfait ; les détruire, doit être l'effet de la néceſſité. Veiller au repos & à la tranquillité des Kun, des Lu, des Tſou & des Ou de vos ennemis ; c'eſt ce qui mérite toutes vos attentions : les troubler & les inquiéter, c'eſt ce que vous devez regarder comme indigne de vous... Si un Général, continue l'Interprete, en agit ainſi, ſa conduite ne différera pas de celle des plus vertueux perſonnages ; elle s'accordera avec le ciel & la terre, dont les opérations tendent à la production & à la conſervation des choſes plutôt qu'à leur deſtruction.... Le ciel n'approuva jamais l'effuſion du ſang humain : c'eſt lui qui donne la vie aux hommes ; lui ſeul doit être le maître de la trancher.... Voilà, ajoute-t-il, le véritable ſens des paroles de Sun-tſe «.

Ce que j'ai rendu par les mots de villes, villages, hameaux & chaumines, eſt ce que les Chinois appellent Kiun (ou Kun) Lu, Tſou & Ou. Voici l'explication littérale de chacun de ces mots. Un *Kun* eſt un lieu qui contient douze mille cinq cents hommes ; un *Lu* contient cinq cents familles ; un *Tſou* contient cent habitants, & un *Ou* eſt l'habitation de cinq familles ſeulement.

ſemant la diſcorde parmi ſes gens, en les tenant toujours en haleine, en empêchant les ſecours étrangers qu'il pourroit recevoir, & en lui ôtant toutes les facilités qu'il pourroit avoir de ſe déterminer à quelque choſe d'avantageux pour lui.

Si vous êtes forcé de faire l'attaque d'une place & de la réduire, diſpoſez tellement vos chars (1), vos boucliers & toutes les machines néceſſaires pour monter à l'aſſaut, que tout ſoit en bon état lorſqu'il ſera temps de l'employer. Faites en ſorte ſur-tout que la reddition de la place ne ſoit pas prolongée au-delà de trois mois. Si, ce terme expiré, vous n'êtes pas encore venu à bout de vos fins, ſurement il y aura eu quelques fautes de votre part; n'oubliez rien pour les réparer. A la tête de vos troupes, redoublez vos efforts; en allant à l'aſſaut imitez la vigilance, l'activité, l'ardeur & l'opiniâtreté des fourmis (2). Je ſuppoſe que vous aurez fait auparavant les

---

(1) L'Auteur parle ici des chars appellés *Lou.* Ces ſortes de chars étoient à quatre roues, & pouvoient contenir à l'aiſe environ une dixaine de perſonnes. Ils étoient couverts de cuirs ou de peaux de bêtes; il y avoit tout autour une eſpece de galerie faite de groſſes pieces de bois. Sur la couverture de cuir il y avoit de la terre pour la fureté de ceux qui étoient dans ces chars, & pour empêcher qu'ils ne fuſſent incommodés par les traits, les pierres & les autres choſes que lançoient les ennemis. Chacun de ces chars étoit comme une eſpece de petite fortereſſe, de laquelle on attaquoit & on ſe défendoit. Ils étoient ſur-tout en uſage dans les ſiéges: on s'en ſervoit auſſi dans les batailles rangées. Dans ce dernier cas ils étoient placés à la queue de l'armée; & après une défaite, on ſe mettoit à l'abri derriere, & l'on s'y défendoit comme on l'auroit fait dans une place de guerre. Tant que le vainqueur n'en étoit pas maître, il ne pouvoit pas ſe flatter d'avoir réduit l'ennemi. C'étoit encore au milieu de ces chars qu'on plaçoit ce qu'il y avoit de plus précieux.

(2) La comparaiſon d'une armée à des fourmis pourra paroître déplacée

retranchements & les autres ouvrages néceſſaires, que vous aurez élevé des redoutes (1) pour découvrir ce qui ſe paſſe chez les aſſiégés, & que vous aurez paré à tous les inconvénients que votre prudence vous aura fait prévoir. Si avec toutes ces précautions, il arrive que de trois parties de vos ſoldats vous ayez eu le malheur d'en perdre une, ſans pouvoir être victorieux, ſoyez convaincu que vous n'avez pas bien attaqué.

Un habile Général ne ſe trouve jamais réduit à de telles extrémités : ſans donner des batailles, il ſait l'art d'humilier ſes ennemis ; ſans répandre une goutte de ſang, ſans tirer même l'épée, il vient à bout de prendre les villes : ſans mettre les pieds dans les Royaumes étrangers, il trouve le moyen de les conquérir ; & ſans perdre un temps conſidérable à la tête de ſes troupes, il procure une gloire immortelle au Prince qu'il ſert, il aſſure le bonheur de ſes compatriotes, & fait que l'Univers lui eſt redevable du repos & de la paix : tel eſt le but auquel tous ceux qui commandent les armées doivent tendre ſans ceſſe & ſans jamais ſe décourager.

Il y a une infinité de ſituations différentes dans leſquelles vous pouvez vous trouver par rapport à l'ennemi. On ne ſauroit les prévoir toutes ; c'eſt pourquoi je n'entre pas dans un

---

à ceux qui n'ont pas ſuivi ces inſectes de près ; mais nos Naturaliſtes ſavent encore mieux que les Chinois, que la fourmi eſt peut-être de tous les animaux celui qui a le plus d'acharnement au combat. On en voit qui, partagées en deux ne lâchent point priſe, & excitent même l'ennemi.

(1) Ce que j'ai rendu par le mot de *redoutes*, étoient des eſpeces de tours faites de terres. Elles étoient plus hautes que les murailles des villes qu'on aſſiégeoit ; du haut de ces tours, ou plutôt du haut de ces terraſſes, on tâchoit de découvrir les différentes manœuvres des aſſiégés pour la défenſe de la place. L'Interprete Chinois les appelle des montagnes de terre.

plus

plus grand détail. Vos lumieres & votre expérience vous ſuggéreront ce que vous aurez à faire, à meſure que les circonſtances ſe préſenteront ; néanmoins je vais vous donner quelques conſeils généraux dont vous pourrez faire uſage dans l'occaſion.

Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que ne l'eſt l'ennemi, environnez-le de toutes parts ; ne lui laiſſez aucun paſſage libre ; faites en ſorte qu'il ne puiſſe ni s'évader pour aller camper ailleurs, ni recevoir le moindre ſecours. Si vous avez cinq fois plus de monde que lui, diſpoſez tellement votre armée, qu'elle puiſſe l'attaquer par quatre côtés à la fois, lorſqu'il en ſera temps. Si l'ennemi eſt une fois moins fort que vous, contentez-vous de partager votre armée en deux (1). Mais ſi de part & d'autre il y a une même quantité de monde, tout ce que vous pouvez faire c'eſt de haſarder le combat ; ſi au contraire vous êtes moins fort que lui, ſoyez continuellement ſur vos gardes, la plus petite faute ſeroit de la derniere conſéquence pour vous. Tâchez de vous mettre à l'abri ; & évitez autant que vous le pourrez d'en venir aux mains avec lui : la prudence & la fermeté d'un petit nombre de gens peuvent venir à bout de laſſer & de dompter même une nombreuſe armée.

Celui qui eſt à la tête des armées peut ſe regarder comme le ſoutien de l'Etat, & il l'eſt en effet. S'il eſt tel qu'il doit être, le Royaume ſera dans la proſpérité ; ſi au contraire il n'a pas les qualités néceſſaires pour remplir dignement le poſte

---

(1) Le nombre de dix eſt le terme de comparaiſon le plus ordinaire des Chinois. Ainſi, au lieu de traduire comme je l'ai fait : *Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que l'ennemi*, &c. on pourroit dire : Si vous êtes à l'ennemi comme dix eſt à un, comme dix eſt à cinq, &c.

qu'il occupe, le Royaume en souffrira infailliblement, & se trouvera peut-être réduit à deux doigts de sa perte. Un Général ne peut bien servir l'Etat que d'une façon ; mais il peut lui porter un très grand préjudice de bien des manieres différentes. Il faut beaucoup d'efforts & une conduite que la bravoure & la prudence accompagnent constamment pour pouvoir réussir : il ne faut qu'une faute pour tout perdre ; & parmi les fautes qu'il peut faire, de combien de sortes n'y en a-t-il pas ? S'il leve des troupes hors de saison, s'il les fait sortir lorsqu'il ne faut pas qu'elles sortent, s'il n'a pas une connoissance exacte des lieux où il doit les conduire, s'il leur fait faire des campements désavantageux, s'il les fatigue hors de propos, s'il les fait revenir sans nécessité, s'il ignore les besoins de ceux qui composent son armée, s'il ne sait pas le genre d'occupation auquel chacun d'eux s'exerçoit auparavant, afin d'en tirer parti suivant leurs talents ; s'il ne connoît pas le fort & le foible de ses gens, s'il n'a pas lieu de compter sur leur fidélité, s'il ne fait pas observer la discipline dans toute la rigueur, s'il manque du talent de bien gouverner, s'il est irrésolu & s'il chancelle dans les occasions où il faut prendre tout-à-coup son parti, s'il ne sait pas dédommager à propos ses soldats lorsqu'ils auront eu à souffrir, s'il permet qu'ils soient vexés sans raison par leur Officiers, s'il ne sait pas empêcher les dissensions qui pourroient naître parmi les Chefs : un Général qui tomberoit dans ces fautes épuiseroit d'hommes & de vivres le Royaume, déshonoreroit sa patrie, & deviendroit lui-même la honteuse victime de son incapacité (1).

---

(1) Il paroît que l'Auteur exige un trop grand détail de la part d'un Général, sur tout lorsqu'il dit qu'il doit savoir le genre d'occupation auquel s'exerçoient tous ceux qui composent une armée, avant qu'ils fussent en-

Pour être victorieux de ſes ennemis, cinq choſes principalement ſont néceſſaires à un Général. 1°. Savoir quand il eſt à propos de combattre, & quand il convient de ſe retirer. 2°. Savoir employer le peu & le beaucoup ſuivant les circonſtances. 3°. Montrer autant d'affection aux ſimples ſoldats qu'on peut en témoigner aux principaux Officiers. 4°. Profiter de toutes les circonſtances prévues ou imprévues. 5°. Etre sûr de n'être point démenti par le Souverain dans tout ce qu'on peut tenter pour ſon ſervice & pour la gloire de ſes armes. Avec cela, ſi vous joignez à la connoiſſance que vous devez avoir de vous-même, & de tout ce que vous pouvez ou ne pouvez pas, celle de tous ceux qui ſont ſous vos ordres, euſſiez-vous cent guerres à ſoutenir, cent fois vous ſerez victorieux. Si vous

---

rôlés, détail qui ne paroît pas praticable, ni même poſſible. Il eſt à préſumer que Sun-tſe ne prétend pas que celui qui eſt à la tête d'une armée connoiſſe nommément tous ceux qui la compoſent; mais ſeulement il exige qu'il les connoiſſe en général par le miniſtere des Officiers ſubalternes. D'ailleurs, les mots chinois *San-kun*, & les mots tartares *Ilan-tchohai-kun*, qui en ſont la traduction, peuvent ſignifier également les trois différentes claſſes dont une armée eſt compoſée; c'eſt-à-dire, les Officiers Généraux, les Officiers ſubalternes, & les ſimples ſoldats. Alors l'Auteur exigeroit ſeulement du Général une connoiſſance exacte des trois ordres de ſon armée, déſignés par les mots de San-kun, qui ſignifient des trois Kun. Un *Kun*, à le prendre à la lettre, eſt proprement un aſſemblage de quatre mille hommes. Ainſi, dans ce ſens, l'armée dont parle Sun-tſe ne ſeroit compoſée que de douze mille hommes. Elle ſeroit encore plus foible, ſi un Kun, comme on le trouve dans quelques Dictionnaires, n'étoit que l'aſſemblage de deux mille cinq cents hommes; ce ſeroit une armée de ſept mille cinq cents hommes ſeulement; ce qui n'eſt pas vraiſemblable: en général, par les mots de San-kun, dans les anciens Livres qui traitent de la guerre, on entend une armée entiere, de quelque nombre qu'elle ſoit compoſée.

ne connoissez que ce que vous pouvez vous-même, & si vous ignorez ce que peuvent vos gens, vous vaincrez une fois; une fois vous serez vaincu: mais si vous n'avez ni la connoissance de vous-même, ni celle de ceux à qui vous commandez, vous ne compterez vos combats que par vos défaites.

ARTICLE IV.

De la contenance des Troupes.

SUN-TSE dit: Anciennement ceux qui étoient expérimentés dans l'art des combats, ne s'engageoient jamais dans des guerres qu'ils prévoyoient devoir ne pas finir avec honneur. Avant que de les entreprendre, ils étoient comme surs du succès. Si l'occasion d'aller contre l'ennemi n'étoit pas favorable, ils attendoient des temps plus heureux. Ils avoient pour principe, que l'on ne pouvoit être vaincu que par sa propre faute, & qu'on n'étoit jamais victorieux que par la faute des ennemis. Ainsi, les habiles Généraux savoient d'abord ce qu'ils devoient craindre ou ce qu'ils avoient à espérer, & ils avançoient ou reculoient la campagne; ils donnoient bataille ou ils se retranchoient, suivant les lumieres qu'ils avoient, tant sur l'état de leurs propres troupes, que sur celui des troupes de l'ennemi. s'ils se croyoient plus forts, ils ne craignoient pas d'aller au combat, & d'attaquer les premiers. S'ils voyoient au contraire qu'ils fussent plus foibles, ils se retranchoient, & se tenoient sur la défensive.

L'art de se tenir à propos sur la défensive, ne le cede point à celui de combattre avec succès. Ceux qui veulent réussir dans le premier, doivent s'enfoncer jusqu'au centre de la terre. Ceux au contraire qui veulent briller dans le second, doivent s'éle-

ver jusqu'au neuvieme ciel (1). Sa propre conservation est le but principal qu'on doit se proposer dans ces deux cas. Savoir l'art de vaincre comme ceux qui ont fourni cette même carriere avec honneur, c'est précisément où vous devez tendre: vouloir l'emporter sur tous, & chercher à raffiner dans les choses militaires, c'est risquer de ne pas égaler les grands maîtres, c'est s'exposer à rester même infiniment au-dessous d'eux; car c'est ici où ce qui est au-dessus du bon, n'est pas bon lui-même. Remporter des victoires par le moyen des combats, a été regardé de tout temps par l'Univers entier comme quelque chose de bon: mais j'ose vous le dire, c'est encore ici où ce qui est au-dessus du bon, est souvent pire que le mauvais.

Il ne faut pas que les quadrupedes aient une force extraordinaire pour porter vers la fin de l'automne la quantité de nouveaux poils dont leurs corps se chargent chaque jour: il ne faut pas avoir les yeux bien pénétrants pour découvrir les astres qui nous éclairent: il ne faut pas avoir l'oreille bien

---

(1) Le Commentateur Chinois explique cette derniere phrase de la maniere suivante. « Pour se mettre en défense contre l'ennemi, il faut être caché dans le sein de la terre, comme ces veines d'eau dont on ne sait pas la source, & dont on ne sauroit trouver les sentiers. C'est ainsi que vous cacherez toutes vos démarches, & que vous serez impénétrable... Ceux qui combattent, continue-t-il, doivent s'élever jusqu'au neuvieme ciel; c'est-à-dire, il faut qu'ils combattent de telle sorte, que l'Univers entier retentisse du bruit de leur gloire, & que leurs belles actions soient approuvées dans le ciel même ». Le texte traduit à la lettre, diroit: « Ceux qui veulent réussir dans les premiers, doivent s'enfoncer jusqu'à « la neuvieme terre....» Quelques Auteurs Chinois conçoivent la terre composée de neuf enveloppes ou couches concentriques, comme ils conçoivent les cieux divisés en neuf spheres, qui font chacune un ciel particulier.

délicate pour entendre le tonnerre lorſqu'il gronde avec fracas ; rien de plus naturel, rien de plus aiſé, rien de plus ſimple que tout cela. Les habiles Guerriers ne trouvent pas plus de difficultés dans les combats. Ils ont tout prévu ; ils ont paré de leur part à tous les inconvénients ; ils ſavent la ſituation des ennemis, ils connoiſſent leurs forces, & n'ignorent point ce qu'ils peuvent faire, & juſqu'où ils peuvent aller ; la victoire eſt une ſuite naturelle de leur ſavoir & de leur bonne conduite.

Tels étoient nos Anciens : rien ne leur étoit plus aiſé que de vaincre ; auſſi ne croyoient-ils pas que les vains titres de vaillants, de héros, d'invincibles, fuſſent un tribut d'éloges qu'ils euſſent mérité. Ils n'attribuoient leurs ſuccès qu'au ſoin extrême qu'ils avoient eu d'éviter juſqu'à la plus petite faute.

Avant que d'en venir au combat, ils tâchoient d'humilier leurs ennemis ; ils les mortifioient, ils les fatiguoient de mille manieres. Leurs propres camps étoient des lieux toujours à l'abri de toute inſulte, des lieux toujours à couvert de toute ſurpriſe, des lieux toujours impénétrables. Ces Généraux croyoient que pour vaincre il falloit que les troupes demandaſſent le combat avec ardeur ; & ils étoient perſuadés que lorſque ces mêmes troupes demandoient la victoire avec empreſſement, il arrivoit ordinairement qu'elles étoient vaincues (1). C'eſt ainſi que d'un ton aſſuré ils oſoient prévoir les triomphes ou les défaites avant même que d'avoir fait un pas pour s'aſſurer des uns ou pour ſe préſerver des autres.

---

(1) Selon le Commentateur, Sun-tſe ne veut point dans les troupes une confiance trop aveugle, une confiance qui dégénere en préſomption. Il prétend que les troupes qui demandent la victoire ſont des troupes ou amollies par la pareſſe, ou timides, ou préſomptueuſes. Des troupes au contraire qui, ſans penſer à la victoire, demandent le combat, ſont, ſelon lui, des troupes endurcies au travail, des troupes vraiment aguerries, des troupes toujours ſures de vaincre.

Vous donc qui êtes à la tête des armées, n'oubliez rien pour vous rendre dignes de l'emploi que vous exercez. Jettez les yeux ſur les meſures qui contiennent les quantités, & ſur celles qui déterminent les dimenſions : rappellez-vous les regles du calcul : conſidérez les effets de la balance : examinez ce que c'eſt que la victoire : faites ſur tout cela de profondes réflexions, & vous aurez tout ce qu'il faut pour n'être jamais vaincus par vos ennemis.

Les conſidérations ſur les différentes meſures vous conduiront à la connoiſſance de ce que la terre peut offrir d'utile pour vous : vous ſaurez ce qu'elle produit, & vous profiterez toujours de ſes dons : vous n'ignorerez point les différentes routes qu'il faudra tenir pour arriver ſurement au terme que vous vous ſerez propoſé.

Par les regles du calcul vous apprendrez à diſtribuer, toujours à propos, les munitions de guerre & de bouche, à ne jamais donner dans les excès du trop ou du trop peu.

La balance fera naître en vous l'amour de la juſtice & de l'équité ; les récompenſes & les châtiments ſuivront toujours l'exigence des cas.

Enfin, ſi vous rappellez dans votre eſprit les victoires qui ont été remportées en différents temps, & toutes les circonſtances qui les ont accompagnées, vous n'ignorerez point les divers uſages qu'on en aura faits, & vous ſaurez quels ſont les avantages qu'elles ont procurés, ou quels ſont les préjudices qu'elles auront portés aux vainqueurs eux-mêmes.

Vingt onces ne firent jamais équilibre avec douze grains (1).

---

(1) Il y a dans le texte : *Un Y ſurpaſſe un Tchou....* Un Y eſt une meſure qui contient vingt onces chinoiſes. Un Tchou eſt la douzieme partie du centieme d'une once. J'ai déjà dit plus haut ce que c'étoit que l'once chinoiſe.

Si ces deux ſortes de poids ſont placés ſéparément dans les deux baſſins d'une même balance, les onces enleveront les grains, ſans preſque aucun obſtacle de la part de ceux-ci. Soyez à vos ennemis ce que les onces ſont aux grains. Après un premier avantage, n'allez pas vous endormir, ou vouloir donner à vos troupes un repos hors de ſaiſon. Pouſſez votre pointe avec la même rapidité qu'un torrent qui ſe précipiteroit de mille toiſes de haut (1). Que votre ennemi n'ait pas le temps de ſe reconnoître, & ne penſez à recueillir les fruits de votre victoire que lorſque ſa défaite entiere vous aura mis en état de le faire ſurement, avec loiſir & tranquillité.

ARTICLE. V.

De l'habileté dans le gouvernement des Troupes.

SUN-TSE dit: Ayez les noms de tous les Officiers tant généraux que ſubalternes; inſcrivez-les dans un catalogue à part, avec la note des talents & de la capacité de chacun d'eux, afin de pouvoir les employer avec avantage lorſque l'occaſion en ſera venue. Faites en ſorte que tous ceux que vous devez commander ſoient perſuadés que votre principale attention eſt de les préſerver de tout dommage. Les troupes que vous ferez avancer contre l'ennemi doivent être comme des pierres

---

(1) Il y a dans le texte: *Qui ſe précipiteroit de la hauteur de mille Jin* ou *Jen*. Un Jen eſt la meſure de huit pieds chinois. Le pied chinois moderne ordinaire eſt au pied de roi, à très peu de choſe près, comme 264 eſt à 266. Le pied chinois ancien eſt au pied chinois moderne, comme 236 eſt à 264. Cette évaluation, qui eſt inutile ici, pourra peut-être avoir ſon utilité dans la ſuite.

que

que vous lanceriez contre des œufs. De vous à l'ennemi il ne doit y avoir d'autre différence que celle du fort au foible, du vuide au plein. Attaquez à découvert, mais ſoyez vainqueur en ſecret. Voilà en peu de mots en quoi conſiſte l'habileté & toute la perfection même du gouvernement des troupes. Le grand jour & les ténebres, l'apparent & le ſecret; voilà tout l'art. Ceux qui le poſſedent ſont comparables au Ciel & à la Terre, dont les opérations ne ſont jamais ſans effet: ils reſſemblent aux fleuves & aux mers dont les eaux ne ſauroient tarir. Fuſſent-ils plongés dans les ténebres de la mort, ils peuvent revenir à la vie: comme le ſoleil & la lune, ils ont le temps où il faut ſe montrer, & celui où il faut diſparoître; comme les quatre ſaiſons, ils ont les variétés qui leur conviennent: comme les cinq tons de la muſique, comme les cinq couleurs, comme les cinq goûts, ils peuvent aller à l'infini. Car qui a jamais entendu tous les airs qui peuvent réſulter de la différente combinaiſon des tons? Qui a jamais vu tout ce que peuvent préſenter les couleurs différemment nuancées? Qui a jamais ſavouré tout ce que les goûts différemment tempérés peuvent offrir d'agréable ou de piquant (1). On n'aſſigne cependant que cinq couleurs & cinq ſortes de goûts.

Dans l'Art Militaire & dans le bon gouvernement des troupes, il n'y a, en général, que deux ſortes de choſes, celles qu'il

(1) Les anciens Chinois comptoient ſeulement cinq tons pleins, qu'ils déſignoient par les noms Koung, Chang, Kio, Tché, Yu. Ils admettoient cinq couleurs principales, qui ſont le jaune, le rouge, le verd, le blanc & le noir. Ils ne connoiſſoient que cinq ſortes de goûts fondamentaux dont ils prétendoient que tous les autres participoient. Ces cinq goûts ſont le doux, l'aigre, le ſalé, l'amer & le piquant. Le mot que je rends par celui de piquant, eſt Soan, qui ſignifie ail, ou telle autre choſe ſemblable & d'un goût approchant.

faut faire en secret, & celles qu'il faut faire à découvert : mais dans la pratique, c'est une chaîne d'opérations dont on ne sauroit voir le bout ; c'est comme une roue en mouvement, qui n'a ni commencement ni fin.

Dans l'Art Militaire, chaque opération particuliere a des parties qui demandent le grand jour, & des parties qui veulent les ténebres du secret. Vouloir les assigner, cela ne se peut ; les circonstances peuvent seules les faire connoître & les déterminer. On oppose les plus grands quartiers de rochers à des eaux rapides dont on veut resserrer le lit : on n'emploie que des filets foibles & déliés pour prendre les petits oiseaux. Cependant le fleuve rompt quelquefois ses digues après les avoir minées peu à peu, & les oiseaux viennent à bout de briser les chaînes qui les retiennent, à force de se débattre. Quelque bonnes, quelque sages que puissent être les précautions que vous aurez prises, ne cessez pas un moment d'être sur vos gardes ; veillez sur tout, pensez à tout : qu'une présomptueuse sécurité n'approche jamais de vous ni de votre camp.

Ceux-là possedent véritablement l'art de bien gouverner les troupes, qui ont su & qui savent rendre leur puissance formidable, qui ont acquis une autorité sans borne, qui ne se laissent abattre par aucun événement, quelque fâcheux qu'il puisse être ; qui ne font rien avec précipitation ; qui se conduisent, lors même qu'ils sont surpris, avec le sang-froid qu'ils ont ordinairement dans les actions méditées & dans les cas prévus long-temps auparavant, & qui agissent toujours dans tout ce qu'ils font, avec cette promptitude qui n'est guere que le fruit de l'habileté, jointe à une longue expérience.

La force de ces sortes de guerriers est comme celle de ces grands arcs qu'on ne sauroit bander sans le secours de quelque machine. Leur autorité a l'effet des terribles armes qu'on

lance avec des arcs ainsi bandés (1) : tout plie sous leurs coups, tout est renversé. Tels qu'un globe qui présente une égalité parfaite entre tous les points de sa surface, ils sont également forts par-tout; par-tout leur résistance est la même. Dans le fort de la mêlée & d'un désordre apparent, ils savent garder un ordre que rien ne sauroit interrompre; ils font naître la force du sein même de la foiblesse; ils font sortir le courage & la valeur du milieu de la poltronnerie & de la pusillanimité. Mais savoir garder un ordre merveilleux au milieu même du désordre, cela ne se peut, sans avoir fait auparavant de profondes réflexions sur tous les événements qui peuvent arriver. Faire naître la force, du sein même de la foiblesse, cela n'appartient qu'à ceux qui ont une puissance absolue (2) & une autorité sans bornes. Savoir faire sortir le courage & la valeur du milieu de la poltronnerie & de la pusillanimité, c'est être héros soi-même, c'est être plus que héros, c'est être au-dessus des plus intrépides.

Quelque grand, quelque merveilleux que tout cela paroisse, j'exige cependant quelque chose de plus encore de ceux qui gouvernent les troupes, c'est l'art de faire mouvoir à

---

(1) L'espece d'arc dont il est parlé étoit soutenu par une machine Il y en avoit qu'un seul homme pouvoit bander à deux mains, & c'étoient les moindres. Il y en avoit aussi où plusieurs hommes à la fois employoient leurs forces. On lançoit avec ces arcs plusieurs sortes d'armes, comme lances, javelots, traits, pierres, & autres choses semblables : on s'en sert encore aujourd'hui dans quelques campagnes contre les tigres. J'en ai vu qui m'ont paru ne pas différer de nos arbalêtes, quant à la forme.

(2) Par le mot puissance, il ne faut pas entendre ici domination, &c. mais cette faculté qui fait qu'on peut réduire en acte ce qu'on se propose. Dans l'idée de Sun-tse, un Général doit avoir cette faculté pour pouvoir exécuter tout ce qu'il envisage comme devant lui être avantageux.

ſon gré les ennemis. Ceux qui le poſſedent, cet art admirable, diſpoſent de la contenance de leurs gens & de l'armée qu'ils commandent, de telle ſorte qu'ils font venir l'ennemi toutes les fois qu'ils le jugent à propos : ils ſavent faire des libéralités quand il convient ; ils en font même à ceux qu'ils veulent vaincre : ils donnent à l'ennemi, & l'ennemi reçoit ; ils lui abandonnent, & il vient prendre. Ils ſont prêts à tout ; ils profitent de toutes les circonſtances ; ils ne ſe fient pas tellement à ceux qu'ils emploient, qu'ils n'en choiſiſſent d'autres pour être leurs ſurveillants ; ils ne comptent pas tellement ſur leurs propres forces, qu'ils ne mettent en uſage les autres moyens qu'ils croient pouvoir leur être utiles ; ils regardent les hommes contre leſquels ils doivent combattre, comme des pierres ou des pieces de bois qu'ils ſeroient chargés de faire rouler de haut en bas. La pierre & le bois n'ont aucun mouvement de leur nature ; s'ils ſont une fois en repos, ils n'en ſortent pas d'eux-mêmes, mais ils ſuivent le mouvement qu'on leur imprime ; s'ils ſont quarrés, ils s'arrêtent d'abord ; s'ils ſont ronds, ils roulent juſqu'à ce qu'ils trouvent une réſiſtance plus forte que la force qui leur étoit imprimée.

Vous donc qui commandez les armées, faites en ſorte que l'ennemi ſoit entre vos mains comme une pierre de figure ronde, que vous auriez à faire rouler d'une montagne qui auroit mille toiſes de haut ; c'eſt en cela qu'on reconnoîtra que vous avez de la puiſſance & de l'autorité, & que vous êtes véritablement digne du poſte que vous occupez.

ARTICLE VI.

Du plein & du vuide (1).

SUNT-TSE dit : Une des chofes les plus effentielles que vous ayez à faire avant le combat, c'eft de bien choifir le lieu de votre campement. Pour cela il faut ufer de diligence ; il ne faut pas fe laiffer prévenir par l'ennemi, il faut être campé avant qu'il ait eu le temps de vous reconnoître, avant même qu'il ait pu être inftruit de votre marche. La moindre négligence en ce genre peut être pour vous de la derniere conféquence. En général il n'y a que du défavantage à camper après les autres.

Celui qui eft chargé de la conduite d'une armée, ne doit point fe fier à d'autres pour un choix de cette importance ; il doit faire quelque chofe de plus encore. S'il eft véritablement habile, il pourra difpofer à fon gré du campement même & de toutes les marches de fon ennemi. Un grand Général n'attend pas qu'on le faffe aller, il fait faire venir. Si vous faites en forte que l'ennemi cherche à fe rendre de fon plein gré dans les lieux où vous voulez précifément qu'il aille, faites en forte auffi de lui applanir toutes les difficultés, & de lui lever tous les obftacles qu'il pourroit rencontrer ; car fi vous cherchez à l'attirer dans les lieux où il lui foit comme impoffible d'aller, dans des lieux mal-fains, ou dont les incon-

(1) Je ne vois pas trop comment le titre de cet Article s'accorde avec les chofes qu'il traite. Le manufcrit tartare que j'ai entre les mains, l'intitule de la maniere fuivante : ARTICLE SIXIEME. *Des véritables rufes.* Les autres Commentateurs ne parlent pas plus clairement.

vénients ſoient trop à découvert, vous ne réuſſirez pas, & vous en ſerez pour votre travail & pour vos peines, peut-être même pour quelque choſe de plus. La grande ſcience eſt de lui faire vouloir tout ce que vous ſouhaitez qu'il faſſe, & de lui fournir, ſans qu'il s'en apperçoive, tous les moyens de vous ſeconder.

Après que vous aurez ainſi diſpoſé du lieu de votre campement & de celui de l'ennemi lui-même, attendez tranquillement que votre adverſaire faſſe les premieres démarches; mais en attendant, tâchez de l'affamer au milieu de l'abondance, de lui procurer du tracas dans le ſein du repos, & de lui ſuſciter mille terreurs dans le temps même de ſa plus grande ſécurité. Si, après avoir long-temps attendu, vous ne voyez pas que l'ennemi ſe diſpoſe à ſortir de ſon camp, ſortez vous-même du vôtre; s'il ne veut pas ſe mettre en mouvement, mettez-vous-y vous-même; donnez-lui de fréquentes alarmes, faites-lui naître l'occaſion de faire quelque imprudence dont vous puiſſiez tirer du profit.

S'il s'agit de garder, gardez avec force : ne vous endormez point. S'il s'agit d'aller, allez promptement, allez ſurement par des chemins qui ne ſoient connus que de vous. Rendez-vous dans des lieux où l'ennemi ne puiſſe pas ſoupçonner que vous ayez deſſein d'aller. Sortez tout-à-coup d'où il ne vous attend pas, & tombez ſur lui lorſqu'il y penſera le moins.

Si après avoir marché aſſez long-temps, ſi par vos marches & contre-marches vous avez parcouru l'eſpace de mille li (1) ſans que vous ayez reçu encore aucun dommage, ſans

---

(1). J'ai déjà dit ailleurs qu'un Li chinois eſt la dixieme partie d'une lieue de vingt au degré.

même que vous ayez été arrêté, concluez, ou que l'ennemi ignore vos desseins, ou qu'il a peur de vous, ou qu'il ne sait pas garder les postes qui peuvent être de conséquence pour lui. Évitez de tomber dans un pareil défaut.

Le grand art d'un Général est de faire en sorte que l'ennemi ignore toujours le lieu où il aura à combattre, & de lui dérober avec soin la connoissance des postes qu'il fait garder. S'il en vient à bout, & qu'il puisse cacher de même jusqu'aux moindres de ses démarches, ce n'est pas seulement un habile Général, c'est un homme extraordinaire, c'est un prodige (1). Sans être vu, il voit; il entend, sans être entendu; il agit sans bruit & dispose comme il lui plaît du sort de ses ennemis.

De plus, si, les armées étant en présence, vous n'appercevez pas qu'il y ait un certain vuide qui puisse vous favoriser, ne tentez pas d'enfoncer les bataillons ennemis. Si, lorsqu'ils prennent la fuite, ou qu'ils retournent sur leurs pas, ils usent d'une extrême diligence, & marchent en bon ordre, ne tentez pas de les poursuivre; ou si vous les poursuivez, que ce ne soit jamais, ni trop loin, ni dans les pays inconnus. Si, lorsque vous avez dessein de livrer la bataille, les ennemis restent dans leurs retranchements, n'allez pas les y attaquer, sur-tout s'ils sont bien retranchés, s'ils ont de larges fossés, & des murailles élevées qui les couvrent. Si au contraire croyant qu'il n'est pas à propos de livrer le combat, vous voulez l'éviter, tenez-vous dans vos retranchements, & disposez-vous à soutenir l'attaque & à faire quelques sorties utiles. Laissez fatiguer les ennemis, attendez qu'ils soient ou

---

(1) Le Commentateur Tartare dit: *C'est un homme extraordinaire de la nature des esprits qui voient sans être vus, entendent, &c.*

en désordre ou dans une très grande sécurité : vous pourrez sortir alors, & fondre sur eux avec avantage. Ayez constamment une extrême attention à ne jamais séparer les différents corps de vos armées. Faites qu'ils puissent toujours se soutenir aisément les uns les autres ; au contraire faites faire à l'ennemi le plus de diversion qu'il se pourra. S'il se partage en dix corps, attaquez chacun d'eux séparément avec votre armée toute entiere ; c'est le véritable moyen de combattre toujours avec avantage. De cette sorte, quelque petite que soit votre armée, le grand nombre sera toujours de votre côté. Or toutes choses étant d'ailleurs égales, la victoire se déclare ordinairement pour le grand nombre.

Que l'ennemi ne sache jamais comment vous avez intention de le combattre, ni la maniere dont vous vous préparez à l'attaquer, ou à vous défendre. S'il l'ignore absolument, il fera de grands préparatifs, il tâchera de se rendre fort de tous les côtés, il divisera ses forces, & c'est justement ce qui fera sa perte.

Pour vous, n'en faites pas de même : que vos principales forces soient toutes du même côté ; si vous voulez attaquer de front, mettez à la tête de vos troupes tout ce que vous avez de meilleur. On résiste rarement à un premier effort, comme au contraire on se releve difficilement, quand on a d'abord du dessous. L'exemple des braves suffit pour encourager les plus lâches. Ceux-ci suivent sans peine le chemin qu'on leur montre ; mais ils ne sauroient eux-mêmes le frayer. Si vous voulez faire donner l'aile gauche, tournez tous vos préparatifs de ce côté-là, & mettez à l'aile droite ce que vous aurez de plus foible ; mais si vous voulez vaincre par l'aile droite, que ce soit à l'aile droite aussi que soient vos meilleures troupes & toute votre attention.

Ce

Ce n'eſt pas tout : comme il eſt eſſentiel que vous connoiſſiez à fond le lieu où vous devez combattre, il n'eſt pas moins important que vous ſoyez inſtruit du jour, de l'heure, du moment même du combat ; c'eſt une affaire de calcul ſur laquelle il ne faut pas vous négliger. Si l'ennemi eſt loin de vous, ſachez jour par jour le chemin qu'il fait, ſuivez-le pas à pas, quoiqu'en apparence vous reſtiez immobile dans votre camp : voyez tout ce qu'il fait, quoique vos yeux ne puiſſent pas aller juſqu'à lui, écoutez tous ſes diſcours, quoique vous ſoyez hors de portée de l'entendre : ſoyez témoin de toute ſa conduite, entrez même dans le fond de ſon cœur pour y lire ſes craintes ou ſes eſpérances.

Pleinement inſtruit de tous ſes deſſeins, de toutes ſes marches, de toutes ſes actions, vous le ferez venir chaque jour préciſément où vous voulez qu'il arrive. En ce cas vous l'obligerez à camper de maniere que le front de ſon armée ne puiſſe pas recevoir du ſecours de ceux qui ſont à la queue, que l'aile droite ne puiſſe pas aider l'aile gauche, & vous le combattrez ainſi dans le lieu & au temps qui vous conviendront le plus.

Avant le jour déterminé pour le combat, ne ſoyez ni trop loin, ni trop près de l'ennemi. L'eſpace de quelques Li ſeulement eſt le terme qui doit vous en approcher le plus, & dix Li entiers ſont le plus grand eſpace que vous deviez laiſſer entre votre armée & la ſienne.

Ne cherchez pas à avoir une armée trop nombreuſe, la trop grande quantité de monde eſt ſouvent plus nuiſible qu'elle n'eſt utile. Une petite armée bien diſciplinée eſt invincible ſous un bon Général. A quoi ſervoient au Roi d'Yué, les belles & nombreuſes cohortes qu'il avoit ſur pied, lorſqu'il étoit en guerre contre le Roi de Ou (1) ? Celui-ci avec

(1) Le Royaume d'Yué étoit dans le Tché-kiang, près de Chaog-kin-fou. Celui de Ou étoit dans le Kiang-nan, &c.

peu de troupes, avec une poignée de monde, le vainquit, le dompta, & ne lui laissa de tous ses Etats, qu'un souvenir amer, & la honte éternelle de les avoir si mal gouvernés.

Cependant si vous n'aviez qu'une petite armée, n'allez pas mal-à-propos vouloir vous mesurer avec une armée nombreuse, vous avez bien des précautions à prendre avant que d'en venir là. Quand on a les connoissances dont j'ai parlé plus haut, on sait s'il faut attaquer ou se tenir simplement sur la défensive; on sait quand il faut rester tranquille, & quand il est temps de se mettre en mouvement; &, si l'on est forcé de combattre, on sait si l'on sera vainqueur ou vaincu : à voir simplement la contenance des ennemis, on peut conclure sa victoire ou sa défaite, sa perte ou son salut. Encore une fois si vous voulez attaquer le premier, ne le faites pas qu'auparavant vous n'ayez examiné si vous avez tout ce qu'il faut pour réussir.

En déployant vos étendards, lisez dans les premiers regards de vos soldats : soyez attentif à leurs premieres actions; & par leur ardeur ou leur nonchalance, par leur crainte ou leur intrépidité, concluez un bon ou un mauvais succès. Ce n'est point un présage trompeur que celui de la premiere contenance d'une armée prête à livrer le combat. Il en est telle qui ayant remporté la plus signalée victoire, auroit été entiérement défaite, si la bataille s'étoit livrée un jour plutôt, ou quelques heures plus tard.

Il en doit être des troupes à-peu-près comme d'une eau courante. Si la source est élevée, la riviere ou le ruisseau coulent rapidement : si la source est presque de niveau, on s'apperçoit à peine de quelque mouvement : s'il se trouve quelque vuide, l'eau le remplit d'elle-même dès qu'elle trouve la moindre issue qui la favorise : s'il y a des endroits trop pleins, l'eau cherche naturellement à se décharger ailleurs.

Pour vous, si en parcourant les rangs de votre armée vous voyez qu'il y ait du vuide, il faut le remplir : si vous trouvez du surabondant, il faut le diminuer : si vous appercevez du trop haut, il faut l'abaisser : s'il y a du trop bas, il faut le relever. L'eau dans son cours suit la situation du terrein dans lequel elle coule : de même, que votre armée soit rangée conformément au lieu qu'elle occupe. L'eau qui n'a point de pente ne sauroit couler ; des troupes qui ne sont pas bien conduites ne sauroient vaincre, c'est le Général qui décide de tout. S'il est habile, il tirera parti des circonstances même les plus dangereuses & les plus critiques : il saura faire prendre la forme qu'il voudra, non-seulement à l'armée qu'il commande, mais encore à celle des ennemis. Les troupes quelles qu'elles puissent être n'ont pas des qualités constantes qui les rendent invincibles ; les plus mauvais soldats peuvent changer en bien & devenir peu-à peu d'excellents guerriers. Conduisez-vous conformément à ce principe ; ne laissez échapper aucune occasion, lorsque vous la trouverez favorable. Les cinq éléments (1) ne sont pas par-tout ni toujours également purs : les quatre saisons ne se succedent pas de la même maniere chaque année : le lever & le coucher du soleil ne sont pas constamment au même point de l'horizon : la lune n'est pas toujours également brillante. Une armée bien conduite & bien disciplinée, imite à propos toutes ces variétés.

(1) J'ai dit ailleurs que les Chinois admettent cinq éléments ou causes primitives dans la nature, dont toutes les choses participent plus ou moins. Ces cinq éléments sont la terre, le bois, l'eau, le feu & le métal.



ARTICLE VII.

Des avantages qu'il faut ſe procurer.

SUN-TSE dit : Après que le Général aura raſſemblé dans un même lieu toutes les troupes qu'il doit commander, il doit mettre ſon attention à leur procurer des campements avantageux ; car c'eſt de là principalement que dépend la réuſſite de ſes projets & de toutes ſes entrepriſes. Cette affaire n'eſt pas d'une exécution auſſi facile qu'on pourroit bien ſe l'imaginer ; les difficultés s'y rencontrent ſouvent ſans nombre, & de toutes eſpeces ; il ne faut rien oublier pour les applanir & pour les vaincre.

Les troupes une fois campées, il faut tourner ſes vues du côté du près & du loin, des avantages & des pertes, du travail & du repos, de la diligence & de la lenteur ; c'eſt-à dire, qu'il faut rendre près ce qui eſt loin, tirer profit de ſes pertes même, ſubſtituer un utile travail à un honteux repos, convertir la lenteur en diligence ; c'eſt-à dire encore, qu'il faut que vous ſoyez près lorſque l'ennemi vous croit bien loin ; que vous ayez un avantage réel, lorſque l'ennemi croit vous avoir occaſionné quelques pertes ; que vous ſoyez occupé de quelque utile travail, lorſqu'il vous croit enſeveli dans le repos, & que vous uſiez de toute ſorte de diligence, lorſqu'il ne croit appercevoir dans vous que de la lenteur : c'eſt ainſi qu'en lui donnant le change, vous l'endormirez lui-même pour pouvoir l'attaquer lorſqu'il y penſera le moins, & ſans qu'il ait le temps de ſe reconnoître.

L'art de profiter du près & du loin conſiſte à tenir l'ennemi éloigné du lieu que vous aurez choiſi pour votre campement,

& de tous les poſtes qui vous paroîtront de quelque conſéquence : il conſiſte à éloigner de l'ennemi tout ce qui pourroit lui être avantageux, & à rapprocher de vous tout ce dont vous pourrez tirer quelque avantage : il conſiſte encore à vous tenir continuellement ſur vos gardes pour n'être pas ſurpris, & à veiller ſans ceſſe pour épier le moment de ſurprendre votre adverſaire.

De plus, ne vous engagez jamais dans de petites actions que vous ne ſoyez sûr qu'elles tourneront à votre avantage, & encore ne le faites point, ſi vous n'y êtes comme forcé : mais ſur-tout gardez-vous bien de vous engager à une action générale, ſi vous n'êtes comme aſſuré d'une victoire complette. Il eſt très dangereux d'avoir de la précipitation dans des cas ſemblables ; une bataille riſquée mal-à-propos, peut vous perdre entiérement : le moins qu'il puiſſe vous arriver, ſi l'événement en eſt dangereux, ou que vous ne réuſſiſſiez qu'à demi, c'eſt de vous voir fruſtré de la plus grande partie de vos eſpérances, & de ne pouvoir parvenir à vos fins.

Avant que d'en venir à un combat définitif, il faut que vous l'ayez prévu, & que vous y ſoyez préparé depuis long-temps : ne comptez jamais ſur le haſard dans tout ce que vous ferez en ce genre : après que vous aurez réſolu de livrer la bataille, & que les préparatifs en ſeront déjà faits, laiſſez en lieu de ſureté tout le bagage inutile, faites dépouiller vos gens de tout ce qui pourroit les embarraſſer ou les ſurcharger ; de leurs armes même, ne leur laiſſez que celles qu'ils peuvent porter aiſément.

Si vous devez aller un peu loin, marchez jour & nuit ; faites le double du chemin ordinaire ; que l'élite de vos troupes ſoit à la tête ; mettez les plus foibles à la queue. Prévoyez tout, diſpoſez tout, & fondez ſur l'ennemi, lorſqu'il vous

croit encore à cent li d'éloignement : dans ce cas, je vous annonce la victoire. Mais si ayant à faire cent li de chemin avant que de pouvoir l'atteindre, vous n'en faites de votre côté que cinquante, & que l'ennemi s'étant avancé en ait fait autant ; de dix parties, il y en a cinq que vous serez vaincu, comme de trois parties il y en a deux que vous serez vainqueur. Si l'ennemi n'apprend que vous allez à lui que lorsqu'il ne vous reste plus que trente li à faire pour pouvoir le joindre, il est difficile que dans le peu de temps qui lui reste il puisse pourvoir à tout, & se préparer à vous recevoir.

Sous prétexte de faire reposer vos gens, gardez-vous bien de manquer l'attaque dès que vous serez arrivé. Un ennemi surpris est à demi vaincu ; il n'en est pas de même s'il a le temps de se reconnoître ; bientôt il peut trouver des ressources pour vous échapper, & peut-être même pour vous perdre. Ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer au bon ordre, à la santé, à la sureté de vos gens tant qu'ils seront sous votre conduite ; ayez grand soin que les armes de vos soldats soient toujours en bon état. Faites en sorte que les vivres soient sains, & ne leur manquent jamais ; ayez attention à ce que les provisions soient abondantes, & rassemblées à temps ; car si vos troupes sont mal armées, s'il y a disette de vivres dans le camp, & si vous n'avez pas d'avance toutes les provisions nécessaires, il est difficile que vous puissiez réussir. N'oubliez pas d'entretenir des intelligences secrettes avec les Ministres étrangers, & soyez toujours instruit des desseins que peuvent avoir les Princes alliés ou tributaires, des intentions bonnes ou mauvaises de ceux qui peuvent influer sur la conduite du maître que vous servez, & vous attirer des ordres ou des défenses qui pourroient traverser vos projets, & rendre par-là tous vos soins inutiles. Votre prudence & votre va-

leur ne ſauroient tenir long-temps contre leurs cabales ou leurs mauvais conſeils. Pour obvier à cet inconvénient, conſultez-les dans certaines occaſions, comme ſi vous aviez beſoin de lumieres : que tous leurs amis ſoient les vôtres : ne ſoyez jamais diviſé d'intérêt avec eux ; cédez-leur dans les petites choſes, en un mot entretenez l'union la plus étroite qu'il vous ſera poſſible (1).

Je demande de vous quelque choſe de plus encore : ayez une connoiſſance exacte & de détail de tout ce qui vous environne ; ſachez où il y a une forêt, un petit bois, une riviere, un ruiſſeau, un terrein aride & pierreux, un lieu marécageux & mal-ſain, une montagne, une colline, une petite élévation, un vallon, un précipice, un défilé, un champ ouvert ; enfin tout ce qui peut ſervir ou nuire aux troupes que vous commandez. S'il arrive que vous ſoyez hors d'état de pouvoir être inſtruit par vous même de l'avantage ou du

---

(1) L'Auteur veut parler ici de ces Princes qui avoient le Gouvernement des Provinces, & qui pouvoient refuſer à un Général des troupes ou des vivres, lui donner ou lui refuſer paſſage ſous le moindre prétexte. Ces ſortes de Gouverneurs étoient comme de petits Souverains dans leurs Provinces. Ils dépendoient, à la vérité, du Roi ou de l'Empereur dont ils recevoient leurs Gouvernements, ſouvent à titre de Principauté & de Royaume même ; mais quand une fois ils en étoient pourvus, ils y exerçoient une autorité qui ne différoit guere de celle du Souverain, ſur-tout dans le temps que l'Empire étoit démembré, & qu'on comptoit à la Chine pluſieurs Royaumes. Ils répréſentoient au Roi ou à l'Empereur ce que bon leur ſembloit ; & il ne leur étoit pas difficile de le faire pencher pour ou contre les intentions & les intérêts d'un Général. Le Général, de ſon côté, avoit un pouvoir ſans bornes dans ſon camp & dans ſon armée. C'eſt par ſes ſoins qu'on levoit les troupes ; c'eſt lui qui taxoit ce que chaque Province devoit fournir d'hommes, d'argent & de munitions ; en un mot, rien de tout ce qui avoit rapport à la guerre une fois conclue, ne ſe faiſoit que par ſes ordres.

défavantage du terrein, ayez au moins des guides fur lefquels vous puiffiez compter furement.

Dans les occafions où il s'agira d'être tranquille, qu'il regne dans votre camp une tranquillité femblable à celle qui regne au milieu des plus épaiffes forêts : lorfqu'au contraire il s'agira de faire des mouvements & du bruit, imitez le fracas du tonnerre : s'il faut être ferme dans votre pofte, foyez-y immobile comme une montagne : s'il faut fortir pour aller au pillage, ayez l'activité du feu : s'il faut éblouir l'ennemi, foyez comme un éclair : s'il faut cacher vos deffeins, foyez obfcur comme les ténebres. Gardez-vous fur toutes chofes de faire jamais aucune fortie en vain : lorfque vous ferez tant que d'envoyer quelque détachement, que ce foit toujours dans l'efpérance, ou, pour mieux dire, dans la certitude d'un avantage réel : pour éviter les mécontentements, faites toujours une exacte & jufte répartition de tout ce que vous aurez enlevé à l'ennemi.

A tout ce que je viens de dire, il faut ajouter la maniere de donner vos ordres, & de les faire exécuter. Il eft des occafions & des campements où la plupart de vos gens ne fauroient ni vous voir ni vous entendre : le tambour & le Lo (1), les étendards & les drapeaux peuvent suppléer à votre voix & à votre préfence. Inftruifez vos troupes de tous les fignaux que vous pouvez employer. Si vous avez à faire des évolutions pendant la nuit, faites exécuter vos ordres au bruit d'un grand nombre de tambours & de Lo : fi au contraire c'eft pendant le jour qu'il faut que vous agiffiez, employez les drapeaux & les

(1) Le Lo militaire eft un grand baffin d'airain d'environ trois pieds de diametre fur fix pouces de profondeur. On le frappe avec un bâton de bois. Cet inftrument s'entend de fort loin.

étendards

étendards pour faire ſavoir vos volontés. Le fracas d'un grand nombre de tambours & de Lo ſervira pendant la nuit autant à jetter l'épouvante parmi vos ennemis, qu'à ranimer le courage de vos ſoldats; l'éclat d'un grand nombre d'étendards, la multitude de leurs évolutions, la diverſité de leurs couleurs, & la bizarrerie de leur aſſemblage, en inſtruiſant vos gens, les tiendront toujours en haleine pendant le jour, les occuperont, & leur réjouiront le cœur, en jettant le trouble & la perplexité dans celui de vos ennemis. Ainſi, outre l'avantage que vous aurez de faire ſavoir promptement toutes vos volontés à votre armée entiere dans le même moment, vous aurez encore celui de laſſer votre ennemi, en le rendant attentif à tout ce qu'il croit que vous voulez entreprendre, de lui faire naître des doutes continuels ſur la conduite que vous devez tenir, & de lui inſpirer d'éternelles frayeurs.

Si quelque brave veut ſortir ſeul hors des rangs pour aller provoquer l'ennemi (1), ne le permettez point; il arrive rarement qu'un tel homme puiſſe revenir. Il périt pour l'ordinaire, ou par trahiſon, ou accablé par le grand nombre.

Lorſque vous verrez vos troupes bien diſpoſées, ne manquez pas de profiter de leur ardeur : c'eſt à l'habileté du Général à faire naître les occaſions, & à diſtinguer lorſqu'elles ſont favorables; mais il ne doit pas négliger pour cela de prendre l'avis des Officiers Généraux, ni de profiter de leurs lumieres, ſurtout ſi elles ont le bien commun pour objet.

---

(1) Il étoit permis autrefois, dans les armées Chinoiſes, à quiconque vouloit ſe faire un nom, de ſortir du camp, armé de pied en cap, & d'aller ſe préſenter devant l'armée ennemie. Lorſqu'il étoit à portée de ſe faire entendre, il défioit à un combat de corps à corps. Les deux Champions ſe battoient en préſence des deux armées; mais on employoit autant les artifices que la force, l'adreſſe ou la valeur.

Le temps & la température de l'air sont des circonstances qu'il ne faut pas négliger. Un bon Général tire parti de tout. L'air du matin & celui du soir donnent de la force. Les troupes sont fraîches le matin, elles ont le soir toute leur vigueur. L'air du milieu du jour les rend foibles & languissantes ; pendant la nuit elles sont fatiguées, & n'aiment que le repos, cela est ordinaire.

Lors donc que vous voudrez attaquer l'ennemi, choisissez, pour le faire avec avantage, le temps où les soldats sont censés devoir être foibles ou fatigués. Vous aurez pris auparavant vos précautions, & vos troupes reposées & fraîches auront, de leur côté, l'avantage de la force & de la vigueur.

Si vous voyez que l'ordre regne dans les rangs ennemis, attendez qu'il soit interrompu, & que vous apperceviez quelque désordre. Si leur trop grande proximité vous offusque ou vous gêne, éloignez-vous afin de pouvoir les attaquer quand ils viendront de loin.

Si vous voyez qu'ils aient de l'ardeur, attendez qu'elle se ralentisse, & qu'ils soient accablés sous le poids de l'ennui ou de la fatigue.

Si vous les voyez attroupés & rangés comme des cigognes, gardez-vous bien d'aller à eux.

Si, réduits au désespoir, ils viennent pour vaincre ou pour périr, évitez leur rencontre. S'ils se sauvent sur des lieux élevés, ne les y poursuivez point; si vous êtes vous-même dans des lieux peu favorables, ne soyez pas long-temps sans changer de situation. Si les ennemis, réduits à l'extrémité, abandonnent leur camp, & veulent se frayer un chemin pour aller camper ailleurs, ne les arrêtez pas.

S'ils sont agiles & lestes, ne courez pas après eux; s'ils manquent de tout, prévenez leur désespoir.

Voilà à peu près ce que j'avois à vous dire sur les différents avantages que vous devez tâcher de vous procurer, lorsqu'à la tête d'une armée vous aurez à vous mesurer avec des ennemis qui, peut-être aussi prudents & aussi vaillants que vous, ne pourroient être vaincus, si vous n'usez de votre part des petits stratagêmes dont je viens de parler.

ARTICLE VIII.

Des neuf changements (1).

I. SUN-TSE dit : Si vous êtes dans des lieux marécageux, dans des lieux où il y a à craindre les inondations, dans des lieux couverts d'épaisses forêts ou de montagnes escarpées, dans des lieux déserts & arides, dans des lieux où il n'y ait que des rivieres & des ruisseaux, dans des lieux enfin d'où vous ne puissiez aisément tirer du secours, & où vous ne seriez appuyé d'aucune façon, tâchez d'en sortir le plus promptement qu'il vous sera possible. Allez chercher quelque endroit spacieux & vaste, où vos troupes puissent s'étendre, d'où

(1) C'est encore ici où je ne vois pas comment le titre répond aux matieres dont l'Auteur traite dans cet Article. Voici comment débute le Commentateur.

« Quoique les changements qu'on peut faire dans la conduite d'une armée soient sans nombre, on les réduit ici à neuf, qui sont les principaux, ceux du moins dont on peut conclure tous les autres. On appelle changement tout ce qui est accessoire à la conduite ordinaire des troupes, ou bien une opération militaire à laquelle on se détermine, à raison de la circonstance actuelle ».

J'ai désigné, d'après le Commentateur Tartare, chaque changement par un chiffre que j'ai mis en marge.

elles puissent sortir aisément, & où vos Alliés puissent sans peine vous porter les secours dont vous pourriez avoir besoin.

II. Evitez avec une extrême attention de camper dans des lieux isolés ; ou si la nécessité vous y force, n'y restez qu'autant de temps qu'il en faut pour en sortir. Prenez sur-le-champ des mesures efficaces pour le faire en sureté & en bon ordre.

III. Si vous vous trouvez dans des lieux éloignés des sources, des ruisseaux & des puits, où vous ne trouviez pas aisément des vivres & du fourrage, ne tardez pas de vous en tirer. Avant que de décamper, voyez si le lieu que vous choisissez est à l'abri par quelque montagne au moyen de laquelle vous soyez à couvert des surprises de l'ennemi, si vous pouvez en sortir aisément, & si vous y avez les commodités nécessaires pour vous procurer les vivres & les autres provisions ; s'il est tel, n'hésitez point à vous en emparer.

IV. Si vous êtes dans un lieu de mort, cherchez l'occasion de combattre. J'appelle lieu de mort ces sortes d'endroits où l'on n'a aucune ressource, où l'on dépérit insensiblement par l'intempérie de l'air, où les provisions se consument peu à peu sans espérance d'en pouvoir faire de nouvelles ; où les maladies, commençant à se mettre dans l'armée, semblent devoir y faire bientôt de grands ravages. Si vous vous trouvez dans de telles circonstances, hâtez-vous de livrer quelque combat. Je vous réponds que vos troupes n'oublieront rien pour se bien battre. Mourir de la main des ennemis, leur paroîtra quelque chose de bien doux au prix de tous les maux qu'ils voient prêts à fondre sur eux, & à les accabler.

V. Si par hasard ou par votre faute votre armée se rencontroit dans des lieux pleins de défilés, où l'on pût aisément vous tendre des embûches, d'où il ne seroit pas aisé de vous sauver

en cas de pourſuite, où l'on pût vous couper les vivres & les chemins, gardez-vous bien d'y attaquer l'ennemi; mais ſi l'ennemi vous y attaque, combattez juſqu'à la mort. Ne vous contentez pas de quelque petit avantage ou d'une demi-victoire; ce pourroit être une amorce pour vous défaire entiérement. Soyez même ſur vos gardes après que vous aurez eu toutes les apparences d'une victoire complette.

VI. Quand vous ſaurez qu'une ville, quelque petite qu'elle ſoit, eſt bien fortifiée & abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche, gardez-vous bien d'en aller faire le ſiege; & ſi vous n'êtes inſtruit de l'état où elle ſe trouve qu'après que le ſiege en aura été ouvert, ne vous obſtinez pas à vouloir le continuer, vous courriez riſque de voir toutes vos forces échouer contre cette place, que vous ſeriez enfin contraint d'abandonner honteuſement.

VII. Ne négligez pas de courir après un petit avantage lorſque vous pourrez vous le procurer ſurement & ſans aucune perte de votre part. Pluſieurs de ces petits avantages qu'on pourroit acquérir & qu'on néglige, occaſionnent ſouvent de grandes pertes & des dommages irréparables.

VIII. Avant que de ſonger à vous procurer quelque avantage, comparez-le avec le travail, la peine, les dépenſes & les pertes d'hommes & de munitions qu'il pourra vous occaſionner. Sachez à peu près ſi vous pourrez le conſerver aiſément; après cela, vous vous déterminerez à le prendre ou à le laiſſer, ſuivant les loix d'une ſaine prudence.

IX. Dans les occaſions où il faudra prendre promptement ſon parti, n'allez pas vouloir attendre les ordres du Prince. S'il eſt des cas où il faille agir contre des ordres reçus, n'héſitez pas, agiſſez ſans crainte. La premiere & principale intention de celui qui vous met à la tête de ſes troupes, eſt que

vous ſoyez vainqueur des ennemis. S'il avoit prévu la circonſtance où vous vous trouvez, il vous auroit dicté lui-même la conduite que vous voulez tenir.

Voilà ce que j'appelle les neuf changements ou les neuf circonſtances principales qui doivent vous engager à changer la contenance ou la poſition de votre armée, à changer de ſituation, à aller ou à revenir, à attaquer ou à vous défendre, à agir ou à vous tenir en repos. Un bon Général ne doit jamais dire ; Quoi qu'il arrive, je ferai telle choſe, j'irai là, j'attaquerai l'ennemi, j'aſſiégerai telle place. La circonſtance ſeule doit le déterminer ; il ne doit pas s'en tenir à un ſyſtême général, ni à une maniere unique de gouverner. Chaque jour, chaque occaſion, chaque circonſtance demande une application particuliere des mêmes principes. Les principes ſont bons en eux-mêmes ; mais l'application qu'on en fait les rend ſouvent mauvais.

Un grand Général doit ſavoir l'art des changements. S'il s'en tient à une connoiſſance vague de certains principes, à une application uniforme des regles de l'art, à certaines loix de diſcipline toujours les mêmes, à une connoiſſance méchanique de la ſituation des lieux, &c, ſi je puis m'exprimer ainſi, à une attention diſtincte pour ne laiſſer échapper aucun avantage, il ne mérite pas le nom qu'il porte, il ne mérite pas même de commander.

Un Général eſt un homme qui, par le rang qu'il occupe, ſe trouve au-deſſus d'une multitude d'autres hommes ; il faut par conſéquent qu'il ſache gouverner les hommes ; il faut qu'il ſache les conduire ; il faut qu'il ſoit véritablement au-deſſus d'eux, non pas ſeulement par ſa dignité, mais par ſon eſprit, par ſon ſavoir, par ſa capacité, par ſa conduite, par ſa fermeté, par ſon courage & par ſes vertus. Il faut qu'il ſa-

che diſtinguer les vrais d'avec les faux avantages, les véritables pertes d'avec ce qui n'en a que l'apparence; qu'il ſache compenſer l'un par l'autre, & tirer parti de tout. Il faut qu'il ſache employer à propos certains artifices pour tromper l'ennemi, & qu'il ſe tienne ſans ceſſe ſur ſes gardes pour n'être pas trompé lui-même. Il ne doit ignorer aucun des pieges qu'on peut lui tendre : il doit pénétrer tous les artifices de l'ennemi, de quelque nature qu'ils puiſſent être; mais il ne doit pas pour cela vouloir deviner. Tenez-vous ſur vos gardes, voyez-le venir, éclairez ſes démarches & toute ſa conduite, & concluez. Vous courriez riſque autrement de vous tromper & d'être la dupe ou la triſte victime de vos conjectures précipitées.

Si vous voulez n'être jamais effrayé par la multitude de vos travaux & de vos peines, attendez-vous toujours à tout ce qu'il y aura de plus dur & de plus pénible. Travaillez ſans ceſſe à ſuſciter des peines à l'ennemi. Vous pourrez le faire de plus d'une façon; mais voici ce qu'il y a d'eſſentiel en ce genre.

N'oubliez rien pour lui débaucher ce qu'il y aura de mieux dans ſon parti; offres, préſents, careſſes, que rien ne ſoit omis; trompez même s'il le faut: engagez les gens d'honneur qui ſont chez lui à des actions honteuſes & indignes de leur réputation, à des actions dont ils aient lieu de rougir quand elles ſeront ſues, & ne manquez pas de les faire divulguer.

Entretenez des liaiſons ſecrettes avec ce qu'il y a de plus vicieux chez les ennemis; ſervez-vous-en pour aller à vos fins, en leur joignant d'autres vicieux.

Traverſez leur gouvernement, ſemez la diſſention parmi leurs Chefs, fourniſſez des ſujets de colere aux uns contre les autres, faites-les murmurer contre leurs Officiers, ameutez les Officiers ſubalternes contre leurs ſupérieurs, faites en ſorte qu'ils

manquent de vivres & de munitions, répandez parmi eux quelques airs d'une musique voluptueuse qui leur amollisse le cœur, envoyez-leur des femmes pour achever de les corrompre, tâchez qu'ils sortent lorsqu'il faudra qu'ils soient dans leur camp, & qu'ils soient tranquilles dans leur camp lorsqu'il faudroit qu'ils tinssent la campagne; faites-leur donner sans cesse de fausses alarmes & de faux avis; engagez dans vos intérêts les Gouverneurs de leurs Provinces: voilà à peu près ce que vous devez faire, si vous voulez tromper par l'adresse & par la ruse (1).

Ceux des Généraux qui brilloient parmi nos Anciens, étoient des hommes sages, prévoyants, intrépides & durs au travail. Ils avoient toujours leurs sabres pendus à leurs côtés; ils étoient toujours prêts à tout événement: s'ils rencontroient l'ennemi, ils n'avoient pas besoin d'attendre du secours pour se mesurer avec lui. Les troupes qu'ils commandoient étoient bien disciplinées, & toujours disposées à faire un coup de main au premier signal qu'ils leur en donnoient. Chez eux la lecture & l'étude précédoient la guerre & les y préparoient. Ils gardoient avec soin leurs frontieres, & ne manquoient pas de bien fortifier leurs villes. Ils n'alloient pas contre l'ennemi, lorsqu'ils étoient instruits qu'il avoit fait tous ses préparatifs pour les bien recevoir; ils l'attaquoient par ses endroits foibles, & dans le temps de sa paresse & de son oisiveté.

Avant que de finir cet Article, je dois vous prévenir contre cinq sortes de dangers, d'autant plus à redouter, qu'ils paroissent

---

(1) Il n'est pas nécessaire que je dise ici que je désapprouve tout ce que dit l'Auteur à l'occasion des artifices & des ruses. Cette politique, mauvaise en elle-même, ne doit avoir aucun lieu parmi des troupes bien réglées.

sent

ſent moins à craindre ; écueils funeſtes contre leſquels la prudence & la bravoure ont échoué plus d'une fois.

I. Le premier eſt une trop grande ardeur à affronter la mort ; ardeur téméraire, qu'on honore ſouvent des beaux noms de courage, d'intrépidité & de valeur, mais qui au fond ne mérite guere que celui de lâcheté. Un Général qui s'expoſe ſans néceſſité, comme le feroit un ſimple ſoldat, qui ſemble chercher les dangers & la mort, qui combat, & qui fait combattre juſqu'à la derniere extrémité, eſt un homme qui mérite de mourir. C'eſt un homme ſans tête, qui ne ſauroit trouver aucune reſſource pour ſe tirer d'un mauvais pas ; c'eſt un lâche qui ne ſauroit ſouffrir le moindre échec ſans en être conſterné, & qui ſe croit perdu ſi tout ne lui réuſſit.

II. Le ſecond eſt une trop grande attention à conſerver ſes jours. On ſe croit néceſſaire à l'armée entiere ; on n'auroit garde de s'expoſer : on n'oſeroit pour cette raiſon ſe pourvoir de vivres chez l'ennemi ; tout fait ombrage, tout fait peur ; on eſt toujours en ſuſpens, on ne ſe détermine à rien, on attend une occaſion plus favorable, on perd celle qui ſe préſente, on ne fait aucun mouvement ; mais l'ennemi eſt toujours attentif, profite de tout, & fait bientôt perdre toute eſpérance à un Général ainſi prudent. Il l'enveloppera, il lui coupera les vivres, & le fera périr par le trop grand amour qu'il avoit de conſerver ſa vie.

III. Le troiſieme eſt une colere précipitée. Un Général qui ne ſait pas ſe modérer, qui n'eſt pas maître de lui-même, & qui ſe laiſſe aller aux premiers mouvements d'indignation ou de colere, ne ſauroit manquer d'être la dupe des ennemis. Ils le provoqueront, ils lui tendront mille pieges que ſa fureur l'empêchera de reconnoître, & dans leſquels il donnera infailliblement.

IV. Le quatrieme eſt un point d'honneur mal entendu. Un Général ne doit pas ſe piquer mal-à-propos, ni hors de beſoin ;

il doit ſavoir diſſimuler ; il ne doit point ſe décourager après quelque mauvais ſuccès, ni croire que tout eſt perdu, parcequ'il aura fait quelque faute, ou qu'il aura reçu quelque échec. Pour vouloir réparer ſon honneur légérement bleſſé, on le perd quelquefois ſans reſſources.

V. Le cinquieme enfin eſt une trop grande complaiſance ou une compaſſion trop tendre pour le ſoldat. Un Général qui n'oſe punir, qui ferme les yeux ſur le déſordre, qui craint que les ſiens ne ſoient toujours accablés ſous le poids du travail, & qui n'oſeroit pour cette raiſon leur en impoſer, eſt un Général propre à tout perdre. Ceux d'un rang inférieur doivent avoir des peines ; il faut toujours avoir quelque occupation à leur donner ; il faut qu'ils aient toujours quelque choſe à ſouffrir. Si vous voulez tirer parti de leur ſervice, faites en ſorte qu'ils ne ſoient jamais oiſifs. Puniſſez avec ſévérité, mais ſans trop de rigueur. Procurez des peines & du travail, mais juſqu'à un certain point.

Un Général doit ſe prémunir contre tous ces dangers. Sans trop chercher à vivre ou à mourir, il doit ſe conduire avec valeur & prudence, ſuivant que les circonſtances l'exigent. S'il a de juſtes raiſons de ſe mettre en colere, qu'il le faſſe, mais que ce ne ſoit pas en tigre qui ne connoît aucun frein. S'il croit que ſon honneur eſt bleſſé, & qu'il veuille le réparer, que ce ſoit en ſuivant les regles de la ſageſſe, & non pas les caprices d'une mauvaiſe honte. Qu'il aime ſes ſoldats, qu'il les ménage ; mais que ce ſoit avec diſcrétion. S'il livre des batailles, s'il fait des mouvements dans ſon camp, s'il aſſiege des villes, s'il fait des excurſions, qu'il joigne la ruſe à la valeur, la ſageſſe à la force des armes ; qu'il répare tranquillement ſes fautes, lorſqu'il aura eu le malheur d'en faire ; qu'il profite de toutes celles de ſon ennemi, & qu'il le mette ſouvent dans l'occaſion d'en faire de nouvelles.

ARTICLE IX.

De la conduite que les Troupes doivent tenir (1).

SUN-TSE dit : Avant que de faire camper vos troupes, sachez dans quelle position sont les ennemis, mettez-vous au fait du terrein & choisissez ce qu'il y aura de plus avantageux pour vous. On peut réduire à quatre points principaux ces différentes situations.

I. Si vous êtes dans le voisinage de quelque montagne, gardez-vous bien de vous emparer de la partie qui regarde le nord; occupez au contraire le côté du midi : cet avantage n'est pas d'une petite conséquence. Depuis le penchant de la montagne, étendez-vous en sureté jusques bien avant dans les vallons ; vous y trouverez de l'eau & du fourage en abondance ; vous y serez égayé par la vue du soleil, échauffé par ses rayons & l'air que vous y respirerez sera tout autrement salubre que celui que vous respireriez de l'autre côté. Si les ennemis viennent par derriere la montagne dans le dessein de vous surprendre, instruit par ceux que vous aurez placés sur la cime, vous vous retirerez à loisir, si vous ne vous croyez pas en état de leur faire tête ; ou vous les attendrez de pied ferme pour les combattre, si vous jugez que vous puissiez être vainqueur sans

(1) Sun-tse met cet Article immédiatement après celui des neuf changements, dit un des Commentateurs, parcequ'il en est comme la suite, ou comme une espece de supplément & d'explication. Sun-tse, ajoute t-il, appelle savoir se conduire dans les troupes, cet art, par lequel, suivant les occasions, on se détermine à telle ou telle chose. Pour cela il faut être au fait du terrein, en savoir tirer parti, connoître ses propres avantages, & avoir connoissance des desseins des ennemis.

trop risquer : cependant ne combattez sur les hauteurs que lorsque la nécessité vous y engagera ; sur-tout n'y allez jamais chercher l'ennemi.

II. Si vous êtes auprès de quelque riviere, approchez-vous le plus que vous pourrez de sa source ; tâchez d'en connoître tous les bas-fonds & tous les endroits qu'on peut passer à gué. Si vous avez à le passer, ne le faites jamais en présence de l'ennemi ; mais si les ennemis, plus hardis, ou moins prudents que vous, veulent en hasarder le passage, ne les attaquez point que la moitié de leurs gens ne soit de l'autre côté ; vous combattrez alors avec tout l'avantage de deux contre un. Près des rivieres même tenez toujours les hauteurs, afin de pouvoir découvrir au loin ; n'attendez pas l'ennemi près des bords, n'allez pas au-devant de lui ; soyez toujours sur vos gardes, de peur qu'étant surpris vous n'ayez pas un lieu pour vous retirer en cas de malheur.

III. Si vous êtes dans des lieux glissants & humides, marécageux & mal sains, sortez-en le plus vîte que vous pourrez ; vous ne sauriez vous y arrêter sans être exposé aux plus grands inconvénients ; la disette des vivres & les maladies viendroient bientôt vous y assiéger. Si vous êtes contraint d'y rester, tâchez d'en occuper les bords ; gardez-vous bien d'aller trop avant. S'il y a des forêts aux environs, laissez-les derriere vous.

IV. Si vous êtes en plaine dans des lieux unis & secs, ayez toujours votre gauche à découvert ; ménagez derriere vous quelque élévation d'où vos gens puissent découvrir au loin. Quand le devant de votre camp ne vous présentera que des objets de mort, ayez soin que les lieux qui sont derriere puissent vous offrir des secours contre l'extrême nécessité.

Tels sont les avantages des différents campements ; avantages précieux, d'où dépend la plus grande partie des succès militaires. C'est en particulier parcequ'il possédoit à fond l'art

des campements, que l'Empereur Hiuen-yuen triompha de ses ennemis, & soumit à ses loix tous les Princes voisins de ses Etats (1).

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que les hauteurs sont en général plus salutaires aux troupes que les lieux bas & profonds, parceque c'est dans les lieux élevés qu'on trouve pour l'ordinaire cet air pur & sain qui met à couvert de bien des maladies dont on ne pourroit se préserver dans les lieux humides & bas. Dans les élévations même il y a un choix à faire; c'est de camper toujours du côté du midi, parceque c'est là qu'on trouve l'abondance & la fertilité. Un campement de cette nature est un avant-coureur de la victoire. Le contentement & la santé, qui sont la suite ordinaire d'une bonne nourriture prise sous un ciel pur, donnent du courage & de la force au soldat, tandis que la tristesse, le mécontentement & les maladies l'épuisent, l'é-

(1) Hiuen-yuen est un des noms qu'on donne à Hoang-ti, Fondateur de l'Empire Chinois. C'est du moins sous son regne que, le Gouvernement commença à prendre la forme qu'on observe chez des peuples civilisés. Hoang-ti avoit toutes les qualités qui font les grands Princes: il étoit habile Politique & grand Guerrier. On lui attribue des préceptes sur l'Art Militaire qu'on dit avoir été excellents; mais il n'en reste aucun vestige. Il vainquit un Roi barbare nommé Tche-yeou, dit l'Historien Chinois, dans un lieu qu'on appelloit alors Tchouo-lou (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui Tchouo-tcheou, qui n'est éloigné de Péking que de 120 li chinois, c'est-à-dire, de 12 lieues de 20 au dégré). Ce fut après cette expédition que Houng-ti ou Hiuen yuen mit tous ses soins à faire des regles sur l'Art Militaire. Dès-lors il ne manqua plus rien aux Chinois pour être la premiere Nation du monde. Le Peuple étoit fidele, sincere & respectueux, les Magistrats avoient la droiture & l'équité en partage; les Guerriers étoient prudents, vaillants & intrépides; les maladies étoient rares, &, comme on avoit l'art de les guérir, elles ne duroient pas long-temps, &c.

nervent, le rendent pusillanime & le découragent entiérement.

Il faut conclure encore que les campements près des rivieres ont leurs avantages qu'il ne faut pas négliger, & leurs inconvénients qu'il faut tâcher d'éviter avec un grand soin. Je ne saurois trop vous le répéter; tenez le haut de la riviere, laissez-en le courant aux ennemis. Outre que les gués sont beaucoup plus fréquents vers la source, les eaux en sont plus pures & plus salubres.

Lorsque les pluies auront formé quelque torrent, ou qu'elles auront grossi le fleuve ou la riviere dont vous occupez les bords, attendez quelque temps avant que de vous mettre en marche; sur-tout ne vous hasardez pas à passer de l'autre côté, attendez pour le faire que les eaux aient repris la tranquillité de leur cours ordinaire. Vous en aurez des preuves certaines si vous n'entendez plus un certain bruit sourd, qui tient plus du frémissement que du murmure, si vous ne voyez plus d'écumes surnager, & si la terre ou le sable ne coulent plus avec l'eau.

Pour ce qui est des défilés & des lieux entrecoupés par des précipices & par des rochers, des lieux marécageux & glissants, des lieux étroits & couverts, lorsque la nécessité ou le hasard vous y aura conduit, tirez-vous-en le plutôt qu'il vous sera possible, éloignez-vous-en le plutôt que vous pourrez. Si vous en êtes loin, l'ennemi en sera près: si vous fuyez, l'ennemi poursuivra, & tombera peut-être dans les dangers que vous venez d'éviter.

Vous devez encore être extrêmement en garde contre une autre espece de terrein. Il est des lieux couverts de broussailles ou de petits bois; il en est qui sont pleins de haut & de bas, où l'on est sans cesse ou sur des collines ou dans des vallons, défiez-vous-en; soyez dans une attention continuelle. Ces

ſortes de lieux peuvent être pleins d'embuſcades ; l'ennemi peut ſortir à chaque inſtant, vous ſurprendre, tomber ſur vous, & vous tailler en pieces. Si vous en êtes loin, n'en approchez pas ; ſi vous en êtes près, ne vous mettez pas en mouvement que vous n'ayez fait reconnoître tous les environs. Si l'ennemi vient vous y attaquer, faites en ſorte qu'il ait tout le déſavantage du terrein de ſon côté : pour vous, ne l'attaquez que lorſque vous le verrez à découvert. Enfin, quel que ſoit le lieu de votre campement, bon ou mauvais, il faut que vous en tiriez parti ; n'y ſoyez jamais oiſif, ni ſans faire quelque tentative ; éclairez toutes les démarches des ennemis ; ayez des eſpions de diſtance en diſtance, juſqu'au milieu de leur camp, juſque ſous la tente de leur Général. Ne négligez rien de tout ce qu'on pourra vous rapporter, faites attention à tout.

Si ceux de vos gens que vous avez envoyés à la découverte vous font dire que les arbres ſont en mouvement, quoique par un temps calme, concluez que l'ennemi eſt en marche. Il peut ſe faire qu'il veuille venir à vous ; diſpoſez toutes choſes, préparez-vous à le bien recevoir, allez même au-devant de lui. Si l'on vous rapporte que les champs ſont couverts d'herbes, & que ces herbes ſont fort hautes, tenez-vous ſans ceſſe ſur vos gardes ; veillez continuellement, de peur de quelque ſurpriſe. Si on vous dit qu'on a vu des oiſeaux attroupés voler par bandes ſans s'arrêter, ſoyez en défiance ; on vient vous eſpionner, ou vous tendre des pieges ; mais, ſi, outre les oiſeaux, on voit encore un grand nombre de quadrupedes courir la campagne, comme s'ils n'avoient point de gîte, c'eſt une marque que les ennemis ſont aux aguets. Si l'on vous rapporte qu'on apperçoit au loin des tourbillons de pouſſiere s'élever dans les airs, concluez que les ennemis ſont en marche. Dans les endroits où la pouſſiere eſt baſſe & épaiſſe,

ſont les gens de pied; dans les endroits où elle eſt moins épaiſſe & plus élevée, ſont la Cavalerie & les chars. Si on vous avertit que les ennemis ſont diſperſés & ne marchent que par pelotons, c'eſt une marque qu'ils ont eu à traverſer quelque bois, qu'ils ont fait des abattis, & qu'ils ſont fatigués; ils cherchent alors à ſe raſſembler. Si vous apprenez qu'on apperçoit dans les campagnes des gens de pied & des hommes à cheval aller & venir, diſperſés çà & là par petites bandes, ne doutez pas que les ennemis ne ſoient campés.

Tels ſont les indices généraux dont vous devez tâcher de profiter, tant pour ſavoir la poſition de ceux avec leſquels vous devez vous meſurer, que pour faire avorter leurs projets, & vous mettre à couvert de toute ſurpriſe de leur part. En voici quelques autres auxquels vous devez une plus particuliere attention.

Lorſque ceux de vos eſpions qui ſont près du camp des ennemis vous feront ſavoir qu'on y parle bas & d'une maniere myſtérieuſe, que ces ennemis ſont modeſtes dans leur façon d'agir & retenus dans tous leurs diſçours, concluez qu'ils penſent à une action générale, & qu'ils en font déjà les préparatifs : allez à eux ſans perdre de temps; ils veulent vous ſurprendre, ſurprenez-les vous-même. Si vous apprenez au contraire qu'ils ſont bruyants, fiers & hautains dans leurs diſcours, ſoyez certain qu'ils penſent à la retraite & qu'ils n'ont nullement envie d'en venir aux mains. Lorſqu'on vous fera ſavoir qu'on a vu quantité de chars vuides précéder leur armée (1), préparez-

(1) Lorſque les armées Chinoiſes alloient pour combattre, elles envoyoient une partie des chariots, fourgons & chars au-devant de l'ennemi, tant pour le tromper par l'appât de quelque butin, que pour ſe faire une eſpece de rempart contre toute ſurpriſe. Lorſque ces chars étoient attaqués, il ſe détachoit quelqu'un pour en donner avis au gros de l'armée.

vous

vous à combattre, car les ennemis viennent à vous en ordre de bataille. Gardez-vous bien d'écouter alors les propositions de paix ou d'alliance qu'ils pourroient vous faire, ce ne seroit qu'un artifice de leur part. S'ils font des marches forcées, c'est qu'ils croient courir à la victoire; s'ils vont & viennent, s'ils avancent en partie & qu'ils reculent autant, c'est qu'ils veulent vous attirer au combat; si, la plupart du temps, debout & sans rien faire, ils s'appuient sur leurs armes, comme sur des bâtons, c'est qu'ils sont aux expédients, qu'ils meurent presque de faim, & qu'ils pensent à se procurer de quoi vivre; si, passant près de quelque riviere, ils courent tous en désordre pour se désaltérer, c'est qu'ils ont souffert de la soif; si leur ayant présenté l'appât de quelque chose d'utile pour eux, sans cependant qu'ils aient su ou voulu en profiter, c'est qu'ils se défient ou qu'ils ont peur; s'ils n'ont pas le courage d'avancer, quoiqu'ils soient dans les circonstances où il faille le faire, c'est qu'ils sont dans l'embarras, dans les inquiétudes & les soucis.

Outre ce que je viens de dire, attachez-vous en particulier à savoir tous leurs différents campements : vous pourrez les connoître au moyen des oiseaux que vous verrez attroupés dans certains endroits; & si leurs campements ont été fréquents, vous pourrez conclure qu'ils ont peu d'habileté dans la connoissance des lieux. Les oiseaux peuvent vous servir encore à découvrir les pieges qu'ils vous tendent & à découvrir ceux de leurs espions qui viendroient pour reconnoître votre camp; faites attention seulement à leurs cris (1).

---

(1) L'Auteur ne dit point ici s'il veut parler des oiseaux qui sont en pleine campagne, ou seulement des oiseaux domestiques, dont on se servoit pour la garde, à peu-près comme on se sert des chiens. Il est vraisemblable, comme le dit un Commentateur, que parmi les espions, il y

Si vous apprenez que dans le camp des ennemis il y a des feſtins continuels, qu'on y boit & qu'on y mange avec fracas, ſoyez-en bien aiſe ; c'eſt une preuve infaillible que leurs Généraux n'ont point d'autorité.

Si leurs étendards changent ſouvent de place, c'eſt une preuve qu'ils ne ſavent à quoi ſe déterminer, & que le déſordre regne parmi eux. Si leurs Officiers ſubalternes ſont inquiets, mécontents, & qu'ils ſe fâchent pour la moindre choſe, c'eſt une preuve qu'ils ſont ennuyés ou accablés ſous le poids d'une fatigue inutile. Si dans des différents quartiers de leur camp on tue furtivement des chevaux, dont on permette enſuite de manger la chair (1), c'eſt une preuve que leurs proviſions ſont ſur la fin.

Telles ſont les attentions que vous devez à toutes les démarches que peuvent faire les ennemis. Je ſuis entré dans un détail de minuties dont la plupart vous paroîtront pour le moins inutiles ; mais mon deſſein eſt de vous prévenir ſur tout, & de vous convaincre que rien de tout ce qui peut contribuer à vous faire triompher n'eſt petit. L'expérience me l'a appris, elle vous l'apprendra de même ; je ſouhaite que ce ne ſoit pas à vos dépens. Encore une fois, éclairez toutes les démarches de l'ennemi, quelles qu'elles puiſſent être ; mais veillez auſſi ſur vos propres troupes ; ayez l'œil à tout, ſachez tout ; empêchez les vols & les brigandages, la débauche &

en avoit qui étoient uniquement chargés de faire attention aux mouvements, vol, chants, &c. des oiſeaux qui venoient du côté de l'ennemi.

(1) De temps immémorial il a été défendu à la Chine de tuer des chevaux, des bœufs, &c. pour en manger la chair ; non pas qu'ils croient que cette chair ſoit mauvaiſe, car ils la mangent très volontiers, lors même que ces animaux ſont morts de vieilleſſe ou de maladie, mais pour des raiſons politiques. En temps de guerre on ne permettoit pas de manger la chair d'aucune bête de ſomme, ſous quelque prétexte que ce fût.

l'ivrognerie, les mécontentements & les cabales, la paresse & l'oisiveté ; sans qu'il soit nécessaire qu'on vous en instruise, vous pourrez connoître par vous-même ceux de vos gens qui seront dans le cas ; & voici comment :

Si quelques-uns de vos soldats, lorsqu'ils changent de poste ou de quartier, ont laissé tomber quelque chose, quoique de petite valeur, & qu'ils n'aient pas voulu se donner la peine de la ramasser ; s'ils ont oublié quelque ustensile dans leur premiere station, & qu'ils ne le réclament point, concluez que ce sont des voleurs, punissez-les comme tels (1).

Si dans votre armée on a des entretiens secrets, si l'on y parle souvent à l'oreille ou à voix basse, s'il y a des choses qu'on n'ose dire qu'à demi-mot, concluez que la peur s'est glissée parmi vos gens, que le mécontentement va suivre, & que les cabales ne tarderont pas à se former : hâtez-vous d'y mettre ordre.

Si vos troupes paroissent pauvres, & qu'elles manquent quelquefois d'un certain petit nécessaire ; outre la solde ordinaire, faites-leur distribuer quelque somme d'argent : mais gardez-vous bien d'être trop libéral, l'abondance d'argent est souvent plus funeste qu'elle n'est avantageuse, & plus préjudiciable qu'utile ; par l'abus qu'on en fait, elle est la source de la corruption des cœurs & la mere de tous les vices.

Si vos soldats, d'audacieux qu'ils étoient auparavant, deviennent timides & craintifs, si chez eux la foiblesse a pris la place de la force, la bassesse, celle de la magnanimité, soyez sûr que leur cœur est gâté, cherchez la cause de leur dépravation, & tranchez-la jusqu'à la racine.

---

(1) Les voleurs ne sont pas traités à la Chine comme ils le sont en Europe : en France, par exemple, un voleur est pendu, ou envoyé aux galeres ; à la Chine il en est quitte pour quelques coups de bâton.

Si, ſous divers prétextes, quelques-uns vous demandent leur congé, c'eſt qu'ils n'ont pas envie de combattre, ne les refuſez pas tous; mais en l'accordant à pluſieurs, que ce ſoit à des conditions honteuſes.

S'ils viennent en troupe vous demander juſtice d'un ton mutin & colere, écoutez leurs raiſons, ayez-y égard; mais en leur donnant ſatisfaction d'un côté, puniſſez-les très ſévérement de l'autre.

Si, lorſque vous aurez fait appeller quelqu'un, il n'obéit pas promptement, s'il eſt long-temps à ſe rendre à vos ordres, & ſi, après que vous aurez fini de lui ſignifier vos volontés, il ne ſe retire pas, défiez-vous, ſoyez ſur vos gardes.

En un mot, la conduite des troupes demande des attentions continuelles de la part d'un Général. Sans quitter de vue l'armée des ennemis, il faut ſans ceſſe éclairer la vôtre; ſachez lorſque le nombre des ennemis augmentera, ſoyez informé de la mort ou de la déſertion du moindre de vos ſoldats.

Si l'armée ennemie eſt inférieure à la vôtre, & ſi elle n'oſe pour cette raiſon ſe meſurer avec vous, allez l'attaquer ſans délai, ne lui donnez pas le temps de ſe renforcer; une ſeule bataille eſt déciſive dans ces occaſions. Mais ſi, ſans être au fait de la ſituation actuelle des ennemis, & ſans avoir mis ordre à tout, vous vous aviſez de les harceler pour les engager à un combat, vous courez riſque de tomber dans ſes pieges, de vous faire battre, & de vous perdre ſans reſſource. Si vous ne maintenez une exacte diſcipline dans votre armée, ſi vous ne puniſſez pas exactement juſqu'à la moindre faute, vous ne ſerez bientôt plus reſpecté, votre autorité même en ſouffrira, & les châtiments que vous pourrez employer dans la ſuite, bien loin d'arrêter les fautes, ne ſerviront qu'à augmenter le nombre des coupables. Or, ſi vous n'êtes ni craint ni reſpecté,

si vous n'avez qu'une autorité foible, & dont vous ne sauriez vous servir sans danger, comment pourrez-vous être avec honneur à la tête d'une armée? comment pourrez-vous vous opposer aux ennemis de l'Etat?

Quand vous aurez à punir, faites-le de bonne heure & à mesure que les fautes l'exigent : quand vous aurez des ordres à donner, ne les donnez point que vous ne soyez sûr que vous serez exactement obéi : instruisez vos troupes; mais instruisez-les à propos; ne les ennuyez point, ne les fatiguez point sans nécessité; tout ce qu'elles peuvent faire de bon ou de mauvais, de bien ou de mal, est entre vos mains. Une armée composée des mêmes hommes peut être très méprisable, quand elle sera commandée par tel Général, tandis qu'elle sera invincible commandée par tel autre.

ARTICLE X.

De la connoissance du terrein (1).

SUN-TSE dit: Sur la surface de la terre tous les lieux ne sont pas égaux; il y en a que vous devez fuir, & d'autres qui doivent

(1) Cet Article a une liaison nécessaire avec le précédent, dit le Commentateur: la raison qu'il en rapporte, est que la marche des troupes ne sauroit se faire avec avantage, si celui qui est chargé de les conduire ne possede pas à fond la connoissance des lieux, tant de ceux qui sont dans son propre Royaume, que de ceux qui sont au-delà des frontieres, & chez son ennemi même. Il me semble que pour cette raison l'Article de la connoissance du terrein auroit dû précéder celui de la marche des troupes, ou du moins on auroit pu ne faire qu'un article des deux, puisque les mêmes choses y sont répetées. C'est le défaut général des Auteurs Chinois, de répéter souvent un même principe, un même raisonnement & les mêmes paroles.

être l'objet de vos recherches; tous doivent vous être parfaitement connus.

Les lieux étroits ou pleins de défilés, les lieux ſcabreux & entrecoupés par des précipices & des rochers, les lieux éloignés ou de difficile accès, les lieux qui n'ont point une communication libre avec un terrein plus ſpacieux & plus propre à vous fournir les ſecours dont vous pourriez avoir beſoin, ſont du nombre des premiers; tâchez de les connoître à fond, pour n'y pas engager votre armée mal-à-propos.

Tout lieu au contraire dans lequel il y auroit une montagne aſſez haute pour vous défendre de toute ſurpriſe, où l'on pourroit arriver, & d'où l'on pourroit ſortir par pluſieurs chemins qui vous ſeroient parfaitement inconnus, où les vivres ſeroient en abondance, où les eaux ne ſauroient manquer, où l'air ſeroit ſalubre & le terrein aſſez uni, un tel lieu doit faire l'objet de vos plus ardentes recherches. Mais ſoit que vous vouliez vous emparer de quelque campement avantageux, ſoit que vous cherchiez à éviter des lieux dangereux ou peu commodes, uſez d'une extrême diligence, perſuadé que l'ennemi a le même objet que vous.

Si le lieu que vous avez deſſein de choiſir eſt autant à la portée des ennemis qu'à la vôtre, ſi les ennemis peuvent s'y rendre auſſi aiſément que vous, il ne s'agit que de les prévenir. Pour cela faites des marches pendant la nuit; mais arrêtez-vous au lever du ſoleil, &, s'il ſe peut, que ce ſoit toujours ſur quelque éminence, afin de pouvoir découvrir au loin; attendez alors que vos proviſions & tout votre bagage ſoient arrivés; ſi l'ennemi vient à vous, vous l'attendrez de pied ferme, & vous pourrez le combattre avec avantage.

Ne vous engagez jamais dans ces ſortes de lieux où l'on peut aller très aiſément, mais d'où l'on ne peut ſortir qu'avec beaucoup de peine & une extrême difficulté; laiſſez un pareil

camp entiérement libre à l'ennemi : s'il eſt aſſez imprudent pour s'en emparer, allez à lui; il ne ſauroit vous échapper; vous le vaincrez ſans beaucoup de travail.

Quand une fois vous ſerez campé avec tout l'avantage du terrein, attendez tranquillement que l'ennemi faſſe les premieres démarches & qu'il ſe mette en mouvement. S'il vient à vous en ordre de bataille, n'allez au-devant de lui que lorſque vous verrez qu'il lui ſera difficile de retourner ſur ſes pas.

S'il a eu le temps de tout préparer pour le combat, & que l'ayant attaqué, vous ne l'ayez pas vaincu, il y a tout à craindre pour vous : ne revenez pas à une ſeconde charge; retirez-vous dans votre camp, ſi vous le pouvez, & n'en ſortez pas que vous ne voyiez clairement que vous le pouvez ſans danger. Vous devez vous attendre que l'ennemi fera jouer bien des reſſorts pour vous attirer; rendez inutiles tous les artifices qu'il pourroit employer.

Si votre rival vous a prévenu, & qu'il ait pris ſon camp dans le lieu où vous auriez dû prendre le vôtre, c'eſt-à-dire, dans le lieu le plus avantageux, ne vous amuſez point à vouloir l'en déloger en employant les ſtratagêmes communs; vous travailleriez inutilement.

Si la diſtance entre vous & lui eſt un peu conſidérable, & que les deux armées ſoient à peu près égales, il ne tombera pas aiſément dans les pieges que vous lui tendrez pour l'attirer au combat : ne perdez pas votre temps inutilement; vous réuſſirez mieux d'un autre côté. Ayez pour principe que votre ennemi cherche ſes avantages avec autant d'empreſſement que vous pouvez chercher les vôtres : employez toute votre induſtrie à lui donner le change de ce côté-là; mais ſurtout ne le prenez pas vous-même. Pour cela n'oubliez jamais qu'on peut tromper ou être trompé de bien des façons. Je ne

vous en rappellerai que ſix principales, parcequ'elles ſont les ſources d'où dérivent toutes les autres.

La premiere conſiſte dans la marche des troupes.

La ſeconde, dans leurs différents arrangements.

La troiſieme, dans leur poſition dans des lieux bourbeux.

La quatrieme, dans leur déſordre.

La cinquieme, dans leur dépériſſement.

Et la ſixieme, dans leur fuite.

Un Général qui recevroit quelque échec, faute de ces connoiſſances, auroit tort d'accuſer le Ciel de ſon malheur; il doit ſe l'attribuer tout entier.

Si celui qui eſt à la tête des armées néglige de s'inſtruire à fond de tout ce qui a rapport aux troupes qu'il doit mener au combat & à celles qu'il doit combattre; s'il ne connoît pas exactement le terrein où il eſt actuellement, celui où il doit ſe rendre, celui où l'on peut ſe retirer en cas de malheur, celui où l'on peut feindre d'aller, ſans avoir d'autre envie que celle d'y attirer l'ennemi, & celui où il peut être forcé de s'arrêter, lorſqu'il n'aura pas lieu de s'y attendre; s'il fait mouvoir ſon armée hors de propos; s'il n'eſt pas inſtruit de tous les mouvements de l'armée ennemie, & des deſſeins qu'elle peut avoir dans la conduite qu'elle tient; s'il diviſe ſes troupes ſans néceſſité, ou ſans y être comme forcé par la nature du lieu où il ſe trouve, ou ſans avoir prévu tous les inconvénients qui pourroient en réſulter, ou ſans une eſpece de certitude de quelque avantage réel; s'il ſouffre que le déſordre s'inſinue peu à peu dans ſon armée, ou ſi, ſur des indices incertains, il ſe perſuade trop aiſément que le déſordre regne dans l'armée ennemie, & qu'il agiſſe en conſéquence; ſi ſon armée dépérit inſenſiblement, ſans qu'il ſe mette en devoir d'y porter un prompt remede; un tel général ne peut être que la dupe des ennemis, qui lui donneront le change par des fuites étudiées, par des

des marches feintes, & par un total de conduite dont il ne ſauroit manquer d'être la victime. Les maximes ſuivantes doivent vous ſervir de regle pour toutes vos actions.

Si votre armée & celle de l'ennemi ſont à peu près en nombre égal & d'égale force, il faut que des dix parties des avantages du terrein vous en ayez neuf pour vous ; mettez toute votre application, employez tous vos efforts & toute votre induſtrie pour vous les procurer. Si vous les poſſédez, votre ennemi ſe trouvera réduit à n'oſer ſe montrer devant vous, & à prendre la fuite dès que vous paroîtrez ; ou s'il eſt aſſez imprudent pour vouloir en venir à un combat, vous le combattrez avec l'avantage de dix contre un. Le contraire arrivera, ſi, par négligence, ou faute d'habileté, vous lui avez laiſſé le temps & les occaſions de ſe procurer ce que vous n'avez pas.

Dans quelque poſition que vous puiſſiez être, ſi, pendant que vos ſoldats ſont forts & pleins de valeur, vos Officiers ſont foibles & lâches, votre armée ne ſauroit manquer d'avoir du deſſous ; ſi au contraire la force & la valeur ſe trouvent uniquement renfermées dans les Officiers, tandis que la foibleſſe & la lâcheté domineront dans le cœur des ſoldats, votre armée ſera bientôt en déroute ; car les ſoldats pleins de courage & de valeur ne voudront pas ſe deshonorer ; ils ne voudront jamais que ce que les Officiers lâches & timides ne ſauroient leur accorder, de même des Officiers vaillants & intrépides ſeront à coup sûr mal obéis par des ſoldats timides & poltrons.

Si les Officiers Généraux ſont faciles à s'enflammer, & s'ils ne ſavent ni diſſimuler, ni mettre un frein à leur colere, quel qu'en puiſſe être le ſujet, ils s'engageront d'eux-mêmes dans des actions ou de petits combats dont ils ne ſe tireront pas avec honneur, parcequ'ils les auront commencés avec précipitation, & qu'ils n'en auront pas prévu les inconvénients & toutes les ſuites ; il arrivera même qu'ils agiront

contre l'intention expresse du Général, sous divers prétextes qu'ils tâcheront de rendre plausibles ; & d'une action particuliere, commencée étourdiment & contre toutes les regles, on en viendra à un combat général, dont tout l'avantage sera du côté de l'ennemi. Veillez sur de tels Officiers, ne les éloignez jamais de vos côtés ; quelques grandes qualités qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ils vous causeroient de grands préjudices, peut-être même la perte de votre armée entiere.

Si un Général est pusillanime, il n'aura pas les sentiments d'honneur qui conviennent à une personne de son rang, il manquera du talent essentiel de donner de l'ardeur aux troupes ; il ralentira leur courage dans le temps qu'il faudroit le ranimer ; il ne saura ni les instruire, ni les dresser à propos ; il ne croira jamais devoir compter sur les lumieres, la valeur & l'habileté des Officiers qui lui sont soumis, les Officiers eux-mêmes ne sauront à quoi s'en tenir ; il fera faire mille fausses démarches à ses troupes, qu'il voudra disposer tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, sans suivre aucun systême, sans aucune méthode ; il hésitera sur tout, il ne se décidera sur rien, par-tout il ne verra que des sujets de crainte ; & alors le désordre, & un désordre général, regnera dans son armée.

Si un Général ignore le fort & le foible de l'ennemi contre lequel il a à combattre, s'il n'est pas instruit à fond, tant des lieux qu'il occupe actuellement, que de ceux qu'il peut occuper suivant les différents événements, il lui arrivera d'opposer à ce qu'il y a de plus fort dans l'armée ennemie ce qu'il y a de plus foible dans la sienne, à envoyer ses troupes lestes & aguerries contre les troupes pesantes, ou contre celles qui n'ont aucune considération chez l'ennemi, à faire attaquer par où il ne faudroit pas le faire, à laisser périr, faute de se-

cours, ceux des siens qui se trouveroient hors d'état de résister, à se défendre mal-à-propos dans un mauvais poste, à céder légérement un poste de la derniere importance; dans ces sortes d'occasions il comptera sur quelque avantage imaginaire qui ne sera qu'un effet de la politique de l'ennemi, ou bien il perdra courage après un échec qui ne devroit être compté pour rien. Il se verra poursuivi sans s'y être attendu; il se trouvera enveloppé, on le combattra vivement; heureux alors s'il peut trouver son salut dans la fuite: c'est pourquoi, pour en revenir au sujet qui fait la matiere de cet article, un bon Général doit connoître tous les lieux qui sont ou qui peuvent être le théâtre de la guerre, aussi distinctement qu'il connoît tous les coins & les recoins des cours & jardins de sa propre maison.

J'ai dit dans une autre occasion que l'amour pour les hommes en général, que la justice & le talent de distribuer à propos les châtiments & les récompenses, étoient les fondements sur lesquels on devoit bâtir tout systême sur l'art militaire; mais j'ajoute dans cet article, qu'une connoissance exacte du terrein est ce qu'il y a de plus essentiel parmi les matériaux qu'on peut employer pour un édifice aussi important à la tranquillité & à la gloire de l'Etat. Ainsi un homme que la naissance ou les événements semblent destiner à la dignité de Général, doit employer tous ses soins & faire tous ses efforts pour se rendre habile dans cette partie de l'art des Guerriers.

Avec une connoissance exacte du terrein, un Général peut se tirer d'affaire dans les circonstances les plus critiques; il peut se procurer les secours qui lui manquent, il peut empêcher ceux qu'on envoie à l'ennemi; il peut avancer, reculer & régler toutes ses démarches comme il le jugera à propos; il peut disposer des marches de son ennemi, & faire à son gré qu'il avance ou qu'il recule; il peut le harceler sans

crainte d'être surpris lui-même ; il peut l'incommoder de mille manieres, & parer, de son côté, à tous les dommages qu'on voudroit lui causer ; il peut enfin finir ou prolonger la campagne, selon qu'il le jugera plus expédient pour sa gloire ou pour ses intérêts.

Vous pouvez compter sur une victoire certaine, si vous connoissez tous les tours & tous les détours, tous les hauts & les bas, tous les allants & les aboutissants de tous les lieux que les deux armées peuvent occuper, depuis les plus près jusqu'à ceux qui sont les plus éloignés, parcequ'avec cette connoissance vous saurez (1) quelle forme il sera plus à propos de donner aux différents corps de vos troupes, vous saurez surement quand il sera à propos de combattre, ou lorsqu'il faudra différer la bataille, vous saurez interpréter la volonté du Souverain suivant les circonstances (2), quels que puissent être les ordres que vous en aurez reçus ; vous le servirez véritablement en suivant vos lumieres présentes, vous ne contracterez aucune tache qui puisse souiller votre réputation, & vous ne serez point exposé à périr ignominieusement pour avoir obéi (3). Servir votre Prince, faire l'avantage de l'Etat

---

(1) Je parlerai des différentes formes des Armées Chinoises, en expliquant les figures qui sont à la fin de l'Ouvrage.

(2) A traduire le texte à la lettre, il faudroit dire : Si vous croyez ne pas devoir risquer le combat, ne combattez point, quelque précis que puissent être les ordres que vous aurez reçus de livrer bataille. Si vous voyez au contraire qu'une bataille vous seroit très avantageuse, livrez-la hardiment, quoique votre Souverain vous ait ordonné de ne le pas faire. Votre vie & votre réputation ne courent aucun risque, & vous n'aurez aucun crime devant celui dont vous enfreindrez ainsi les ordres, &c. J'ai déjà dit ailleurs que la campagne étant une fois commencée, l'autorité du Général étoit sans borne.

(3) J'ai dit quelque part, que dans les principes du Gouvernement

& le bonheur des peuples, c'eſt ce que vous devez avoir en vue; rempliſſez ce triple objet, vous avez atteint le but.

Dans quelque eſpece de terrein que vous ſoyez, vous devez regarder vos troupes comme des enfants qui ignorent tout, & qui ne ſauroient faire un pas; il faut qu'elles ſoient conduites; vous devez les regarder, dis-je, comme vos propres enfants; il faut les conduire vous-même, il faut les aimer: ainſi s'il s'agit d'affronter les haſards, que vos gens ne les affrontent pas ſeuls, & qu'ils ne les affrontent qu'à votre ſuite: s'il s'agit de mourir, qu'ils meurent; mais mourez avec eux.

Je dis que vous devez aimer tous ceux qui ſont ſous votre conduite comme vous aimeriez vos propres enfants: il ne faut pas cependant en faire des enfants gâtés; ils ſeroient tels, ſi vous ne les corrigiez pas lorſqu'ils méritent de l'être, ſi, quoique plein d'attention, d'égards & de tendreſſe pour eux, vous ne pouviez les gouverner, ni vous en ſervir dans le beſoin, comme vous ſouhaiteriez pouvoir le faire.

Dans quelque eſpece de terrein que vous ſoyez, ſi vous êtes au fait de tout ce qui le concerne, ſi vous ſavez même par quel endroit il faut attaquer l'ennemi, mais ſi vous ignorez s'il eſt actuellement en état de défenſe ou non, s'il s'eſt diſpoſé à vous bien recevoir, & s'il a fait les préparatifs né-

---

Chinois, un Général malheureux eſt toujours un Général coupable. Ainſi, s'il perdoit la bataille pour avoir obéi aux ordres que ſon Maître lui a donnés avant ſon départ, on le feroit périr, quelques bonnes raiſons qu'il pût alléguer. On ne diroit pas qu'il n'a fait que ſe conformer à ce qu'on lui avoit preſcrit, on diroit qu'il eſt un lâche ou un étourdi; on diroit qu'il auroit dû interpréter la volonté de celui qui l'avoit mis à la tête de ſes troupes; on diroit qu'il ne ſait pas ſon métier, &c. . . . Car ici, plus que par-tout ailleurs, le Souverain n'a jamais tort. On a même pour maxime, qu'il ne ſauroit ſe tromper, &c.

cessaires à tout événement, vous ne sauriez vaincre qu'à demi.

Quoique vous ayez une pleine connoissance de tous les lieux, que vous sachiez même que les ennemis peuvent être attaqués, & par quel côté ils doivent l'être, si vous n'avez pas des indices certains que vos propres troupes peuvent attaquer avec avantage, j'ose vous le dire, vous ne sauriez vaincre qu'à demi.

Si vous êtes au fait de l'état actuel des deux armées, si vous savez en même-temps que vos troupes sont en état d'attaquer avec avantage, & que celles de l'ennemi leur sont inférieures en force & en nombre, mais si vous ne connoissez pas tous les coins & recoins des lieux circonvoisins, vous vaincrez peut-être; mais, je vous l'assure, vous ne sauriez vaincre qu'à demi.

Ceux qui sont véritablement habiles dans l'art militaire, font toutes leurs marches sans désavantage, tous leurs mouvements sans désordre, toutes leurs attaques à coup sûr, toutes leurs défenses sans surprise, leurs campements avec choix, leurs retraites par systême & avec méthode; ils connoissent leurs propres forces, ils savent quelles sont celles de l'ennemi, ils sont instruits de tout ce qui concerne les lieux.



ARTICLE XI.

Des neuf sortes de terreins (1).

SUN-TSE dit : Il y a neuf sortes de lieux qui peuvent être à l'avantage ou au détriment de l'une ou de l'autre armée. 1°. Des lieux de division ou de dispersion. 2°. Des lieux légers. 3°. Des lieux qui peuvent être disputés. 4°. Des lieux de réunion. 5°. Des lieux pleins & unis. 6°. Des lieux à plusieurs issues. 7°. Des lieux graves & importants. 8°. Des lieux gâtés ou détruits. 9°. Des lieux de mort.

I. J'appelle lieux de division ou de dispersion ceux qui sont près des frontieres dans nos possessions. Des troupes qui se tiendroient long-temps sans nécessité au voisinage de leurs foyers sont composées d'hommes qui ont plus d'envie de perpétuer leur race que de s'exposer à la mort. A la premiere nouvelle qui se répandra de l'approche des ennemis, ou de quelque prochaine bataille, chacun d'eux fera de tristes réflexions ; la facilité du retour en tentera plusieurs, ils succomberont, & leur exemple ne sera que trop funeste pour la multitude. Ils auront d'abord des Panégyristes, & ensuite

(1) Il y a, dit le Commentateur, neuf sortes de terreins où une armée peut se trouver ; il y a par conséquent neuf sortes de lieux sur lesquels elle peut combattre ; par conséquent encore il y a neuf manieres différentes d'employer les troupes, neuf manieres de vaincre l'ennemi, neuf manieres de tirer parti de ses avantages, & neuf manieres de profiter de ses pertes mêmes. C'est pour mieux faire sentir la nécessité de bien connoître le terrein, que Sun tse revient plus d'une fois au même sujet, & qu'il place cet Article immédiatement après celui où il traite expressément de la connoissance du terrein.

des imitateurs : l'armée ne fera plus un ſeul & même corps ; elle ſe diviſera en pluſieurs bandes, qui ne reconnoîtront chacune que les ordres particuliers de ceux qui les avoient d'abord conduites ; elles ſeront ſourdes à la voix du Général, & bientôt elles l'abandonneront entiérement ſous divers prétextes. Les plus conſtants, je veux dire ceux qui n'auront pas quitté encore le gros de l'armée, ſeront tous d'avis différent, ils ſeront ſans ceſſe diviſés ; & le Général ne ſachant plus quel parti prendre, ni à quoi ſe déterminer, tout ce grand appareil militaire ſe diſſipera & s'évanouira comme un nuage pouſſé par les vents (1).

II. J'appelle lieux légers ou de légereté ceux qui ſont près des frontieres, mais ſur les terres des ennemis. Ces ſortes de lieux n'ont rien qui puiſſe fixer. On peut regarder ſans ceſſe derriere ſoi, & le retour étant trop aiſé, il fait naître l'envie de l'entreprendre à la premiere occaſion, l'inconſtance & le caprice trouvent infailliblement de quoi ſe contenter.

III. Les lieux qui ſont à la bienſéance des deux armées, où l'ennemi peut trouver ſon avantage auſſi-bien que nous pouvons trouver le nôtre, où l'on peut faire un campement dont la poſition, indépendamment de ſon utilité propre, peut

---

(1) L'Auteur parle ici en particulier des troupes qui étoient fournies ou ſoudoyées par les petits Souverains des différentes provinces qui compoſent aujourd'hui l'Empire, & qui étoient eux mêmes Feudataires de l'Empire. Ces Princes étoient obligés de fournir à l'Empereur des troupes toutes les fois qu'ils en étoient requis ; mais ces troupes avoient leurs Officiers particuliers dont elles dépendoient entiérement & abſolument, hors des cas d'une bataille, d'un ſiege, d'un campement, & de toute autre opération militaire qui regarde le total de l'armée. Outre ces troupes, il y avoit encore des eſpeces de volontaires qui pouvoient ſe retirer ſous le moindre prétexte, après néanmoins en avoir demandé au Général un agrément qu'il ne leur refuſoit preſque jamais.

nuire

nuire au parti opposé, & traverser quelques-unes de ses vues; ces sortes de lieux peuvent être disputés, ils doivent même l'être.

IV. Par les lieux de réunion, j'entends ceux où nous ne pouvons guere manquer de nous rendre, & dans lesquels l'ennemi ne sauroit presque manquer de se rendre aussi, ceux encore où l'ennemi, aussi à portée de ses frontieres que vous l'êtes des vôtres, trouveroit, ainsi que vous, sa sureté en cas de malheur, ou les occasions de suivre sa bonne fortune, s'il avoit d'abord du dessus.

V. Les lieux que j'appelle simplement lieux pleins & unis, sont ceux qui, étant larges & spacieux, peuvent suffire également pour le campement des deux armées, mais où il n'est pas à propos, pour d'autres raisons, que vous livriez un combat général, à moins que la nécessité ne vous y contraigne, ou que vous n'y soyez forcé par l'ennemi, qui ne vous laisseroit aucun moyen de pouvoir l'éviter.

VI. Les lieux à plusieurs issues dont je veux parler ici, sont ceux en particulier qui peuvent faciliter les différents secours, & par où les Princes voisins peuvent aider celui des deux partis qu'il leur plaira de favoriser.

VII. Les lieux que je nomme graves & importants, sont ceux qui, placés dans les Etats ennemis, présentent de tous côtés des villes, des forteresses, des montagnes, des défilés, des eaux, des ponts à passer, des campagnes arides à traverser, ou telle autre chose de cette nature.

VIII. Les lieux où tout seroit à l'étroit, où une partie de l'armée ne seroit pas à portée de voir l'autre ni de la secourir, où il y auroit des lacs, des marais, des torrents, ou quelque mauvaise riviere, où l'on ne sauroit marcher qu'avec de grandes fatigues & beaucoup d'embarras, où l'on ne pourroit aller que par pelotons, sont ceux que j'appelle gâtés ou détruits.

IX. Enfin par des lieux de mort, j'entends tous ceux où l'on se trouve tellement réduit, que, quelque parti que l'on prenne, on est toujours en danger; j'entends des lieux dans lesquels, si l'on combat, on court évidemment risque d'être battu, dans lesquels, si l'on reste tranquille, on se voit sur le point de périr de faim, de misere ou de maladie; des lieux, en un mot, où l'on ne sauroit rester & d'où l'on ne peut sortir que très difficilement.

Telles sont les neuf sortes de terreins dont j'avois à vous parler; apprenez à les connoître, pour vous en défier, ou pour en tirer parti.

Lorsque vous ne serez encore que dans des *lieux de division*; contenez bien vos troupes; mais sur-tout ne livrez jamais de bataille, quelque favorables que les circonstances puissent vous paroître. La vue de la Patrie & la facilité du retour occasionneroient bien des lâchetés : bientôt les campagnes seroient couvertes de fuyards.

Si vous êtes dans des *lieux légers*, n'y établissez point votre camp; votre armée ne s'étant point encore saisie d'aucune ville, d'aucune forteresse, ni d'aucun poste important dans les possessions des ennemis, n'ayant derriere soi aucune digue qui puisse l'arrêter, voyant des difficultés des peines & des embarras pour aller plus avant, il n'est pas douteux qu'elle ne soit tentée de préférer ce qui lui paroît le plus aisé à ce qui lui semblera difficile & plein de dangers.

Si vous avez reconnu de ces sortes de lieux qui vous paroissent devoir être *disputés*, commencez par vous en emparer : ne donnez pas à l'ennemi le temps de se reconnoître, employez toute votre diligence, faites tous vos efforts pour vous en mettre dans une entiere possession; mais ne livrez point de combat pour en chasser l'ennemi. S'il vous a prévenu, usez de finesse pour l'en déloger; mais si vous y êtes une fois, n'en délogez pas.

Pour ce qui eſt des lieux de *réunion*, tâchez de vous y rendre avant l'ennemi ; faites en ſorte que vous ayez une communication libre de tous les côtés ; que vos chevaux, vos chariots & tout votre bagage puiſſent aller & venir ſans danger : n'oubliez rien de tout ce qui eſt en votre pouvoir pour vous aſſurer de la bonne volonté des peuples voiſins, recherchez-la, demandez-la, achetez-la, obtenez-la à quelque prix que ce ſoit, elle vous eſt néceſſaire ; & ce n'eſt guere que par ce moyen que votre armée peut avoir tout ce dont elle aura beſoin. Si tout abonde de votre côté, il y a grande apparence que la diſette regnera du côté de l'ennemi.

Dans *les lieux pleins & unis* étendez-vous à l'aiſe, donnez-vous du large, faites des retranchements pour vous mettre à couvert de toute ſurpriſe, & attendez tranquillement que le temps & les circonſtances vous ouvrent les voies pour faire quelque grande action.

Si vous êtes à portée de ces ſortes de lieux *qui ont pluſieurs iſſues*, où l'on peut ſe rendre par pluſieurs chemins, commencez par les bien connoître ; que rien n'échappe à vos recherches ; emparez-vous de toutes les avenues, n'en négligez aucune, quelque peu importante qu'elle vous paroiſſe, & gardez-les toutes très ſoigneuſement.

Si vous vous trouvez dans des lieux *graves & importants*, rendez-vous maître de tout ce qui vous environne, ne laiſſez rien derriere vous, le plus petit poſte doit être emporté ; ſans cette précaution vous courriez riſque de manquer des vivres néceſſaires à l'entretien de votre armée, ou de vous voir l'ennemi ſur les bras lorſque vous y penſeriez le moins, & d'être attaqué par pluſieurs côtés à la fois.

Si vous êtes dans des *lieux gâtés ou détruits*, n'allez pas plus avant, retournez ſur vos pas, fuyez le plus promptement qu'il vous ſera poſſible.

Si vous êtes dans des *lieux de mort*, n'héſitez point à combattre, allez droit à l'ennemi, le plutôt eſt le meilleur.

Telle eſt la conduite que tenoient nos anciens Guerriers. Ces grands hommes, habiles & expérimentés dans leur art, avoient pour principe que la maniere d'attaquer & de ſe défendre ne devoient pas être invariablement la même, qu'elle devoit être priſe de la nature du terrein que l'on occupoit, & de la poſition où l'on ſe trouvoit : ils diſoient encore que la tête & la queue d'une armée ne devoient pas être commandées de la même façon (1) ; que la multitude & le petit nombre ne pouvoient pas être long-temps d'accord ; que les forts & les foibles, lorſqu'ils étoient enſemble, ne tardoient guere à ſe déſunir ; que les hauts & les bas ne pouvoient être également utiles ; que les troupes étroitement unies pouvoient aiſément ſe diviſer, mais celles qui étoient une fois diviſées ne ſe réuniſſoient que très difficilement : ils répétoient ſans ceſſe qu'une armée ne devoit jamais ſe mettre en mouvement qu'elle ne fût ſure de quelque avantage réel, & que lorſqu'il n'y avoit rien à gagner, il falloit ſe tenir tranquille & garder le camp.

Pour raſſembler ſous un même point de vue la plupart des choſes qui ont été dites dans ce dernier article & dans ceux qui l'ont précédé, je vous dirai que toute votre conduite militaire doit être réglée ſuivant les circonſtances ; que vous devez attaquer ou vous défendre ſelon que le théâtre de la guerre ſera chez vous ou chez l'ennemi.

---

(1) Le Commentateur dit : Les Anciens avoient pour maxime de ne pas attaquer la tête & la queue d'une armée avec les mêmes deſſeins & la même vigueur ; ils diſoient *qu'il falloit combattre la tête & enfoncer la queue*, &c. Je crois que le Commentateur ne prend pas ici le vrai ſens de l'Auteur.

Si la guerre ſe fait dans votre propre pays, & ſi l'ennemi, ſans vous avoir donné le temps de faire tous vos préparatifs, vient avec toutes ſes forces pour l'envahir ou le démembrer, ou y faire des dégâts, ramaſſez promptement le plus de troupes que vous pourrez, envoyez demander du ſecours chez les voiſins & chez les alliés, emparez-vous des lieux qui peuvent être utiles à l'ennemi, qui ſont le plus à ſa bienſéance, ou ſur leſquels vous jugiez qu'il ait des vues, mettez-les en état de défenſe, ne fût-ce que pour l'amuſer & pour vous donner le temps de faire d'autres préparatifs; mettez une partie de vos ſoins à empêcher que l'armée ennemie ne puiſſe recevoir des vivres, barrez-lui tous les chemins, ou du moins faites qu'elle n'en puiſſe trouver aucun ſans embuſcades, ou ſans qu'elle ſoit obligée de l'emporter de vive force. Le villageois, les gens de la campagne peuvent en cela vous être d'un grand ſecours, & vous ſervir beaucoup plus utilement que ne feroient des troupes réglées: faites-leur entendre ſeulement qu'ils doivent empêcher que d'injuſtes raviſſeurs ne viennent s'emparer de toutes leurs poſſeſſions, & ne leur enlevent leurs peres, leurs meres, leurs femmes & leurs enfants. Ne vous tenez pas ſeulement ſur la défenſive, envoyez des partis pour enlever des convois, harcelez, fatiguez, attaquez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; forcez votre injuſte agreſſeur à ſe repentir de ſa témérité; contraignez-le de retourner ſur ſes pas, n'emportant pour tout butin que la honte de n'avoir pu vous endommager.

Si vous faites la guerre dans le pays ennemi, ne diviſez vos troupes que très rarement, ou mieux encore, ne les diviſez jamais; qu'elles ſoient toujours réunies & en état de ſe ſecourir mutuellement; ayez ſoin qu'elles ne ſoient jamais que dans des lieux fertiles & abondants. Si elles venoient à ſouffrir de la faim, la miſere & les maladies feroient bientôt

plus de ravage parmi elles que ne pourroit faire dans plusieurs années le fer de l'ennemi. Procurez-vous pacifiquement tous les secours dont vous aurez besoin ; n'employez la force que lorsque les autres voies auront été inutiles ; faites en sorte que les habitants des villages & de la campagne puissent trouver leurs intérêts à venir d'eux-mêmes vous offrir leurs denrées ; mais, je le répete, que vos troupes ne soient jamais divisées. Tout le reste étant égal, on est plus fort de moitié lorsqu'on combat chez soi. Si vous combattez chez l'ennemi, ayez égard à cette maxime, sur-tout si vous êtes un peu avant dans ses Etats : conduisez alors votre armée entiere ; faites toutes vos opérations militaires dans le plus grand secret, je veux dire qu'il faut empêcher qu'aucun ne puisse pénétrer dans vos desseins : il suffit qu'on sache ce que vous voulez faire quand le temps de l'exécuter sera venu.

Il peut arriver que vous soyez réduit quelquefois à ne savoir où aller, ni de quel côté vous tourner ; dans ce cas ne précipitez rien, attendez tout du temps & des circonstances, soyez inébranlable dans le lieu où vous êtes. Il peut arriver encore que vous vous trouviez engagé mal-à-propos ; gardez-vous bien alors de prendre une honteuse fuite, elle causeroit votre perte ; périssez plutôt que de reculer, vous périrez au moins glorieusement ; cependant faites bonne contenance. Votre armée, accoutumée à ignorer vos desseins, ignorera pareillement le péril qui la menace ; elle croira que vous avez eu vos raisons, & combattra avec autant d'ordre & de valeur que si vous l'aviez disposée depuis long-temps à la bataille. Si dans ces sortes d'occasions vous n'avez pas du dessous, vos soldats redoubleront de force, de courage & de valeur, votre réputation deviendra très brillante, & votre armée se croira invincible sous un Chef tel que vous.

Quelque critiques que puissent être la situation & les cir-

conſtances où vous vous trouvez, ne déſeſpérez de rien; c'eſt dans les occaſions où tout eſt à craindre, qu'il ne faut rien craindre; c'eſt lorſqu'on eſt environné de tous les dangers, qu'il n'en faut redouter aucun; c'eſt lorſqu'on eſt ſans aucune reſſource, qu'il faut compter ſur toutes; c'eſt lorſqu'on eſt ſurpris, qu'il faut ſurprendre l'ennemi lui-même. Inſtruiſez tellement vos troupes, qu'elles puiſſent ſe trouver prêtes ſans préparatifs, qu'elles trouvent de grands avantages là où elles n'en ont cherché aucun, que ſans aucun ordre particulier de votre part elles ſoient toujours dans l'ordre, que ſans défenſe expreſſe elles s'interdiſent d'elles-mêmes tout ce qui eſt contre la diſcipline.

Veillez en particulier avec une extrême attention à ce qu'on ne ſeme pas de faux bruits, coupez racine aux plaintes & aux murmures, ne permettez pas qu'on tire des augures ſiniſtres de tout ce qui peut arriver d'extraordinaire (1); aimez vos troupes, & procurez-leur tous les ſecours, tous les avantages, toutes les commodités dont elles peuvent avoir beſoin. Si elles eſſuient de rudes fatigues, ce n'eſt pas qu'elles s'y plaiſent; ſi elles endurent la faim, ce n'eſt pas qu'elles ne ſe ſoucient pas de manger; ſi elles s'expoſent à la mort, ce n'eſt point qu'elles n'aiment pas la vie. Faites en vous-même de ſérieuſes réflexions ſur tout cela.

Lorſque vous aurez tout diſpoſé dans votre armée, & que

---

(1) Un des Commentateurs rend le ſens de l'Auteur de la maniere ſuivante : *Si les Devins ou les Aſtrologues de l'armée ont prédit le bonheur, tenez-vous-en à leur déciſion; s'ils parlent avec obſcurité, interprétez en bien; s'ils heſitent, ou qu'ils ne diſent pas des choſes avantageuſes, ne les écoutez pas, faites-les taire.* Un autre Commentateur explique en moins de mots, mais d'une maniere plus énergique, ce qu'il croit être la penſée de Sun-tſe: *Dans le cas de quelque phénomene, ordonnez aux Aſtrologues & aux Devins de prédire le bonheur.*

tous vos ordres auront été donnés, s'il arrive que vos troupes nonchalamment aſſiſes donnent des marques de douleur, ſi elles vont juſqu'à verſer des larmes, tirez-les promptement de cet état d'aſſoupiſſement & de léthargie, donnez-leur des feſtins, faites-leur entendre le bruit du tambour & des autres inſtruments militaires, exercez-les, faites-leur faire des évolutions, faites-leur changer de place, menez les même dans des lieux un peu difficiles, où elles aient à travailler & à ſouffrir. Imitez la conduite de Tchouan-tchou & de Tſao-kouei (1), vous changerez le cœur de vos ſoldats, vous les accoutumerez au travail, ils s'y endurciront, rien ne leur coûtera dans la ſuite. Les quadrupedes regimbent quand on les charge trop, ils deviennent inutiles quand ils ſont forcés. Les oiſeaux, au contraire, veulent être forcés pour être d'un bon uſage. Les hommes tiennent un milieu entre les uns & les autres, il faut les charger, mais non pas juſqu'à les accabler; il faut même les forcer, mais avec diſcrétion & meſure.

Si vous voulez tirer un bon parti de votre armée, ſi vous voulez qu'elle ſoit invincible, faites qu'elle reſſemble au Chouai-jen. Le Chouai-jen eſt une eſpece de gros ſerpent qui ſe trouve dans la montagne de Tchang-chan (2). Si l'on frappe ſur la

(1) Tchouan-tchou & Tſao-kouei étoient deux perſonnages qui ne ſont guere recommandables que par leurs ruſes & leur cruauté, dont il eſt cité quelque trait dans l'Hiſtoire. Le premier étoit du Royaume de Ou, dans le Tché-kiang, & le ſecond du Royaume de Lou; dans le Chan-tong. Je ne vois pas comment Sun-tſe oſe propoſer aux Généraux qu'il veut former, de pareils hommes pour leur ſervir de modele. Il peut ſe faire qu'il y ait quelques traits de leur vie auxquels ſeuls il veut faire alluſion, quand il recommande aux Généraux d'imiter leur conduite.

(2) Tchang-chan eſt une fameuſe montagne dans le Chan-tong, & c'eſt celle dont on veut parler ici; car il y en a dans d'autres provinces qui portent le même nom.

tête

tête de ce ſerpent, à l'inſtant ſa queue va au ſecours, & ſe recourbe juſqu'à la tête : qu'on le frappe ſur la queue, la tête s'y trouve dans le moment pour la défendre : qu'on le frappe ſur le milieu ou ſur quelque autre partie de ſon corps, ſa tête & ſa queue s'y trouvent d'abord réunies. Mais cela peut-il être pratiqué par une armée, dira peut-être quelqu'un? Oui, cela ſe peut, cela ſe doit, & il le faut.

Quelques ſoldats du Royaume de Ou ſe trouverent un jour à paſſer une riviere en même temps que d'autres ſoldats du Royaume de Yue (1) la paſſoient auſſi ; un vent impétueux ſouffla, les barques furent renverſées, & les hommes ſeroient tous péris, s'ils ne ſe fuſſent aidés mutuellement : ils ne penſerent pas alors qu'ils étoient ennemis, ils ſe rendirent au contraire tous les offices qu'on pouvoit attendre d'une amitié tendre & ſincere. Je vous rappelle ce trait d'hiſtoire pour vous faire entendre que non ſeulement les différents corps de votre armée doivent ſe ſecourir mutuellement, mais encore qu'il faut que vous ſecouriez vos alliés, que vous donniez même du ſecours aux peuples vaincus qui en ont beſoin ; car s'ils vous ſont ſoumis, c'eſt qu'ils n'ont pu faire autrement ; ſi leur Souverain vous a déclaré la guerre, ce n'eſt pas leur faute. Rendez-leur des ſervices, ils auront leur tour pour vous en rendre auſſi.

En quelque pays que vous ſoyez, quel que ſoit le lieu que vous occupiez, ſi dans votre armée il y a des étrangers, ou ſi, parmi les peuples vaincus, vous avez choiſi des ſoldats pour groſſir le nombre de vos troupes, ne ſouffrez jamais que dans le corps qu'ils compoſent, ils ſoient ou les plus forts,

(1) Le Royaume de Yue occupoit une partie du Tché-kiang, une partie du Fou-kien, & une partie du Koang ſi. J'ai parlé plus haut du Royaume de Ou.

ou en plus grand nombre que vos propres gens. Quand on attache plusieurs chevaux à un même pieux, on se garde bien de mettre ceux qui sont indomptés, ou tous ensemble, ou avec d'autres en moindre nombre qu'eux, ils mettroient tout en désordre ; mais lorsqu'ils sont domptés, ils suivent aisément la multitude.

Dans quelque position que vous puissiez être, si votre armée est inférieure à celle des ennemis, votre seule conduite, si elle est bonne, peut la rendre victorieuse. A quoi vous serviroit d'être placé avantageusement, si vous ne saviez pas tirer parti de votre position ? A quoi servent la bravoure sans la prudence, la valeur sans la ruse ? Un bon Général tire parti de tout, & il n'est en état de tirer parti de tout, que parcequ'il fait toutes ses opérations avec le plus grand secret, qu'il sait conserver son sang-froid, & qu'il gouverne avec droiture, de telle sorte néanmoins que son armée a sans cesse les oreilles trompées & les yeux fascinés : il fait si bien que ses troupes ne savent jamais ce qu'elles doivent faire, ni ce qu'on doit leur commander. Si les événements changent, il change de conduite ; si ses méthodes, ses systêmes ont des inconvénients, il les corrige toutes les fois qu'il le veut, & comme il le veut. Si ses propres gens ignorent ses desseins, comment les ennemis pourroient-ils les pénétrer ?

Un habile Général sait d'avance tout ce qu'il doit faire ; tout autre que lui doit l'ignorer absolument. Telle étoit la pratique de ceux de nos anciens guerriers qui se sont le plus distingués dans l'art sublime du gouvernement. Vouloient-ils prendre une ville d'assaut, ils n'en parloient que lorsqu'ils étoient aux pieds des murs. Ils montoient les premiers, tout le monde les suivoit ; & lorsqu'on étoit logé sur la muraille, ils faisoient rompre toutes les échelles. Etoient-ils bien avant dans les terres des alliés, ils redoubloient d'attention & de

ſecret. Par-tout ils conduiſoient leurs armées comme un berger conduit un troupeau ; ils les faiſoient aller où bon leur ſembloit ; ils les faiſoient revenir ſur leurs pas , ils les faiſoient retourner , & tout cela ſans murmure , ſans réſiſtance de la part d'un ſeul.

La principale ſcience d'un Général conſiſte à bien connoître les neuf ſortes de terreins , afin de pouvoir faire à propos les neuf changements. Elle conſiſte à ſavoir étendre & replier ſes troupes ſuivant les lieux & les circonſtances , à travailler efficacement à cacher ſes propres intentions & à découvrir celles de l'ennemi , à avoir pour maxime certaine, que les troupes ſont très unies entre elles, lorſqu'elles ſont bien avant dans les terres des ennemis ; qu'elles ſe diviſent au contraire & ſe diſperſent très aiſément, lorſqu'on ne ſe tient qu'aux frontieres ; qu'elles ont déjà la moitié de la victoire , lorſqu'elles ſe ſont emparées de tous les allants & les aboutiſſants , tant dans l'endroit où elles doivent camper que des environs du camp de l'ennemi ; que c'eſt un commencement de ſuccès que d'avoir pu camper dans un terrein vaſte , ſpacieux , & ouvert de tous les côtés ; mais que c'eſt preſque avoir vaincu, lorſqu'étant dans les poſſeſſions ennemies , elles ſe ſont emparées de tous les petits poſtes, de tous les chemins, de tous les villages qui ſont au loin des quatre côtés, & que par leurs bonnes manieres , elles ont gagné l'affection de ceux qu'elles veulent vaincre, ou qu'elles ont déjà vaincus.

Inſtruit par l'expérience & par mes propres réflexions , j'ai tâché , lorſque je commandois les armées , de réduire en pratique tout ce que je vous rappelle ici. Quand j'étois dans des lieux *de diviſion* , je travaillois à l'union des cœurs & à l'uniformité des ſentiments ; lorſque j'étois dans des *lieux légers* , je raſſemblois mon monde , & je l'occupois utilement : lorſqu'il s'agiſſoit *des lieux qu'on peut diſputer* , je m'en emparois

le premier, quand je le pouvois ; si l'ennemi m'avoit prévenu ; j'allois après lui, & j'usois d'artifices pour l'en déloger ; lorsqu'il étoit question *des lieux de réunion*, j'observois tout avec une extrême diligence, & je voyois venir l'ennemi : *dans un terrein plein & uni*, je m'étendois à l'aise & j'empêchois l'ennemi de s'étendre : *dans des lieux à plusieurs issues*, quand il m'étoit impossible de les occuper tous, j'étois sur mes gardes, j'observois l'ennemi de près, je ne le perdois pas de vue : dans des *lieux graves & importants*, je nourrissois bien le soldat, je l'accablois de caresses : dans des *lieux gâtés ou détruits*, je tâchois de me tirer d'embarras, tantôt en faisant des détours, & tantôt en remplissant les vuides : enfin dans des *lieux de mort*, je faisois voir à l'ennemi que je ne cherchois pas à vivre. Les troupes bien disciplinées, ne se laissent jamais envelopper ; elles redoublent d'efforts dans les extrémités, elles affrontent les dangers sans crainte, elles se défendent avec vigueur, elles poursuivent l'ennemi sans désordre. Si celles que vous commandez ne sont pas telles, c'est votre faute ; vous ne méritez pas d'être à leur tête.

Si vous ne savez pas en quel nombre sont les ennemis contre lesquels vous devez combattre, si vous ne connoissez pas leur fort & leur foible, vous ne ferez jamais les préparatifs ni les dispositions nécessaires pour la conduite de votre armée ; vous ne méritez pas de commander.

Si vous ignorez où il y a des montagnes & des collines, des lieux secs ou humides, des lieux escarpés ou pleins de défilés, des lieux marécageux ou pleins de périls, vous ne sauriez donner des ordres convenables, vous ne sauriez conduire votre armée ; vous êtes indigne de commander.

Si vous ne connoissez pas tous les chemins, si vous n'avez pas soin de vous munir de guides surs & fideles pour vous conduire par les routes que vous ignorerez, vous ne parviendrez pas

au terme que vous vous propoſez, vous ſerez la dupe des ennemis ; vous ne méritez pas de commander.

Si vous ne ſavez pas combiner quatre & cinq tout à la fois (1), vos troupes ne ſauroient aller de pair avec celles des Pa & des Ouang (2).

Lorſque les Pa & les Ouang avoient à faire la guerre contre quelque grand Prince, ils s'uniſſoient entre eux, ils tâchoient de troubler tout l'univers (3), ils mettoient dans leur parti le plus de monde qu'il leur étoit poſſible, ils recherchoient ſurtout l'amitié de leurs voiſins, ils l'achetoient même bien cher, s'il le falloit : ils ne donnoient pas à l'ennemi le temps de ſe reconnoître, encore moins celui d'avoir recours à ſes alliés & de raſſembler toutes ſes forces, ils l'attaquoient lorſqu'il n'étoit pas encore en état de défenſe ; auſſi, s'ils faiſoient le ſiege d'une ville, ils s'en rendoient maîtres à coup sûr. S'ils vouloient conquérir une Province, elle étoit à eux ; quelques grands avantages qu'ils ſe fuſſent d'abord procurés, ils ne s'endormoient pas, ils ne laiſſoient jamais leur armée s'amollir par l'oiſiveté ou la débauche, ils entretenoient une exacte diſcipline, ils puniſſoient ſévérement, quand les cas l'exigeoient, & ils donnoient libéralement des récompenſes, lorſque les occaſions le demandoient. Outre les loix ordinaires de la guerre, ils en faiſoient de particulieres, ſuivant les circonſtances des temps & des lieux. Voulez-vous réuſſir ? prenez pour modele

---

(1) Un des Commentateurs dit : *Si vous ne ſavez pas combiner quatre & cinq tout à la fois*, c'eſt-à-dire, *ſi vous ne ſavez pas tirer avantage des différentes poſitions où vous pouvez vous trouver, &c.*

(2) Les mots de *Pa* & *Ouang* étoient des titres qu'on donnoit aux petits Souverains Feudataires de l'Empire. Le mot *Ti* étoit le titre qu'on donnoit à l'Empereur ſeulement.

(3) Ils tâchoient de troubler tout l'Univers, c'eſt-à dire tout l'Empire ; car les Chinois appellent leur Empire Tien hia, l'Univers, ou ce qui eſt ſous le Ciel.

de votre conduite celle que je viens de vous tracer; regardez votre armée comme un ſeul homme que vous ſeriez chargé de conduire, ne lui motivez jamais votre maniere d'agir; faites-lui ſavoir exactement tous vos avantages, mais cachez-lui avec grand ſoin juſqu'à la moindre de vos pertes; faites toutes vos démarches dans le plus grand ſecret; éclairez toutes celles de l'ennemi; ne manquez pas de prendre les meſures les plus efficaces pour pouvoir vous aſſurer de la perſonne de leur Général; tâchez de l'avoir vif ou mort (1); ne diviſez jamais vos forces; ne vous laiſſez jamais abattre à la vue d'un danger, quelque grand qu'il puiſſe être; ſoyez vainqueur, ou mourez glorieuſement.

Dès que votre armée ſera hors des frontieres, faites-en fermer les avenues; déchirez la partie du ſceau qui eſt entre vos mains (2); ne ſouffrez pas qu'on écrive ou qu'on reçoive

---

(1) Le texte dit expreſſément: *Faites tuer leur Général;* mais les Commentateurs adouciſſent un peu l'expreſſion: du reſte, cette maxime eſt encore en grand crédit aujourd'hui chez les *Tartares-Chinois.* Dès le commencement de la campagne, ils tendent à ſe rendre maîtres des Chefs du parti ennemi, & à les avoir morts ou vifs, ou par force ou par artifice. La raiſon qu'ils apportent pour excuſer cette coutume, c'eſt, diſent-ils, *que nous ne combattons jamais que contre des rebelles.* C'eſt de ce nom qu'ils appellent tous ceux de leurs voiſins qui ne veulent pas reconnoître l'Empereur pour leur légitime Souverain.

(2) Les Généraux avoient entre les mains la moitié d'un des ſceaux de l'Empire, dont l'autre moitié reſtoit entre les mains du Souverain ou de ſes Miniſtres; & quand ils recevoient des ordres, ces ordres n'étoient ſcellés que d'une moitié de ſceau, laquelle ils joignoient avec la leur, pour s'aſſurer qu'ils n'étoient pas trompés; mais quand une fois cette moitié de ſceau étoit déchirée ou rompue, ils n'avoient plus d'ordres à recevoir. Les inconvénients qui étoient arrivés par des ordres ſouvent contraires aux intérêts de l'Etat & aux véritables intentions du Souverain, obligerent à cette coutume. Ils penſent qu'un Général, choiſi par un Prince éclairé, eſt un

des nouvelles (1) ; aſſemblez votre Conſeil dans le lieu deſtin

homme ſur lequel on a droit de compter. Il eſt à préſumer, diſent ils, qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour venir à bout de ſes fins. Il eſt ſur les lieux, il voit tout, il ſait tout, ou par lui-même ou par ſes Emiſſaires : on peut donc croire raiſonnablement qu'il eſt beaucoup mieux en état de juger ſainement des choſes, que ne peut l'être un Miniſtre qui n'eſt peut-être jamais ſorti de la ſphere de la Cour, & qui a ſouvent des intérêts différents de ceux de ſon Souverain & de l'Etat. Tel eſt le raiſonnement que font les Chinois.

(1) Une autre maxime que la politique chinoiſe regarde comme d'une extrême importance, c'eſt celle par laquelle il eſt défendu à ceux qui ſont à l'armée d'écrire rien de ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux à leurs parents & à leurs amis. Par-là les Officiers Généraux ſont les maîtres d'écrire au Souverain tout ce qu'ils veulent, & de la maniere dont ils le jugent à propos. Ils ne courent point riſque de voir leur réputation entamée par des relations déguiſées ou fauſſes, faites ſouvent ſans connoiſſance de cauſe par des Officiers ſubalternes, qui leur prêtent des intentions qu'ils n'ont jamais eues, des deſſeins mal concertés auxquels ils n'ont jamais penſé, & un total de conduite qui n'a de réalité que dans leur imagination.

Tous les Officiers Généraux ont droit de s'adreſſer immédiatement à l'Empereur ; il y a même des temps & des circonſtances où ils doivent le faire par obligation. Quand ils ont quelques faits à annoncer, ou à faire paſſer quelque nouvelle juſqu'à la Cour, ils conviennent auparavant entre eux de la maniere dont ils doivent s'y prendre pour ne pas taire ce qu'il eſt à propos de dire, ou pour ne pas dire ce qu'il faudroit cacher. Il eſt difficile qu'ils puiſſent tous s'accorder à tromper leur maître dans une choſe de conſéquence ; ainſi l'on peut penſer raiſonnablement que l'Empereur eſt à-peu-près au fait du vrai : mais comme il n'y a que lui qui le ſache hors de l'armée, il n'en fait paſſer au public que ce qu'il juge à propos. Il fait compoſer des nouvelles plus ou moins favorables, ſuivant les circonſtances ; il ſe fait féliciter par les Princes, les Grands & les principaux Mandarins de l'Empire, ſur des ſuccès chimériques dont il s'applaudit aux yeux de ſes ſujets ; on les inſere dans les faſtes pour ſervir un jour de matériaux à l'hiſtoire de ſon regne. Si les armées, après pluſieurs campagnes, ſont enfin victorieuſes, tous les ſuccès annoncés en détail paſſent

à honorer les Ancêtres (1), & là, en présence de tout le monde, protestez-leur que vous êtes disposé à ne rien faire dont la honte puisse rejaillir sur eux ; après cela allez à l'ennemi.

Avant que la campagne soit commencée, soyez comme une jeune fille qui ne sort pas de la maison ; elle s'occupe des

---

pour constants ; il fait la paix, ou, comme ils disent ici, il pardonne aux peuples vaincus, leur fait des dons pour se les attacher, & leur fait promettre une soumission inviolable & éternelle. Si au contraire ses troupes ont été vaincues, il en est quitte pour faire couper quelques têtes, en disant qu'on l'a trompé. Il envoie de nouveaux Généraux avec des sommes considérables pour réparer les pertes passées, &, après une campagne, tout est soumis, tout est rentré dans l'ordre. Le secret de tout cela n'est su que de quelques Grands du Conseil secret de Sa Majesté, & le reste de l'Empire est toujours persuadé que le grand Maître qui gouverne la Chine n'a qu'à vouloir pour dompter le reste de l'Univers. Les Officiers & les Soldats se trouvent récompensés à leur retour, on les vante comme des héros, il ne leur vient pas même en pensée de contredire leurs panégyristes. Telle est la politique que les Chinois mettent en pratique aujourd'hui. En étoit-il de même autrefois ? il y a grande apparence ; c'est cependant ce que je n'oserois garantir.

(1) L'usage des Chinois, tant anciens que modernes, a toujours été d'avoir chacun chez soi un lieu destiné à honorer les Ancêtres. Chez les Princes, les Grands, les Mandarins, & tous ceux qui sont à leur aise, & qui ont un grand nombre d'appartements, c'est une espece de chapelle domestique dans laquelle sont les portraits ou les tablettes de tous leurs aïeux, depuis celui qu'ils comptent pour le chef de leur famille jusqu'au dernier mort, ou seulement le portrait ou la tablette du chef, comme représentant tous les autres. Cette chapelle ou salle n'a absolument point d'autre usage. Toute la famille s'y trouve dans des temps déterminés pour y faire les cérémonies d'usage : elle s'y transporte encore toutes les fois qu'il s'agit de quelque entreprise de conséquence, de quelque faveur reçue, de quelque malheur essuyé, en un mot pour avertir les Ancêtres & leur faire part des biens & des maux qui sont arrivés.

affaires du ménage, elle a soin de tout préparer, elle voit tout, elle entend tout, elle sait tout, elle ne se mêle d'aucune affaire en apparence. La campagne une fois commencée, vous devez avoir la promptitude d'un lievre qui, se trouvant poursuivi par des chasseurs, tâcheroit, par mille détours, de trouver enfin son gîte, pour s'y réfugier en sureté.

Ceux qui sont à l'étroit & qui n'ont que les appartements nécessaires pour loger les vivants, se contentent de placer dans un des fonds de leur chambre intérieure, s'ils en ont plusieurs, la simple tablette qui est censée représenter les Aïeux, à laquelle ils rendent leurs hommages & devant laquelle ils font toutes les cérémonies dont je viens de parler. Dans les camps & armées des anciens Chinois, le Général avoit dans sa tente, ou près de sa tente, un lieu destiné pour la tablette des Ancêtres. Il s'y transportoit, à la tête des Officiers Généraux, 1°. en commençant la campagne; 2°. lorsqu'il commençoit le siege de quelque place; 3°. à la veille d'une bataille, & enfin, toutes les fois qu'il y avoit apparence de quelque grande action. Là, après les prosternations & les autres cérémonies, il avertissoit ou donnoit avis de ce qui étoit sur le point d'arriver. Il protestoit à haute voix que dans toute sa conduite il ne feroit rien de contraire à l'honneur, à la gloire & à l'intérêt de l'Etat, & qu'il n'oublieroit rien pour se montrer digne descendant de ceux dont il tenoit la vie. Chaque Chef de Corps en faisoit de même à la tête de ceux qu'il commandoit, & dans son propre quartier. C'est peut-être à cette cérémonie, que les Chinois ont donné le nom de serment militaire : j'aurai occasion d'en parler dans la suite.



ARTICLE XII.

Précis de la maniere de combattre par le feu.

SUN-TSE dit: Les différentes manieres de combattre par le feu se réduisent à cinq. La premiere consiste à brûler les hommes ; la seconde, à brûler les provisions ; la troisieme, à brûler les bagages ; la quatrieme, à brûler les magasins ; & la cinquieme, à brûler l'attirail (1).

Avant que d'entreprendre ce genre de combat, il faut avoir tout prévu, il faut avoir reconnu la position des ennemis, il faut s'être mis au fait de tous les chemins par où il pourroit s'échapper ou recevoir du secours, il faut s'être muni des choses nécessaires pour l'exécution du projet, il faut que le temps & les circonstances soient favorables.

Préparez d'abord toutes les matieres combustibles (2) dont

(1) Les Commentateurs expliquent ainsi les cinq manieres de combattre par le feu. La premiere consiste, disent-ils, à mettre le feu dans tous les lieux où sont les ennemis, tels que le camp, les villages, les campagnes, & généralement tous les lieux dont ils pourroient tirer du secours. La seconde consiste *à brûler les provisions*, c'est-à-dire, les herbages, les légumes, & les autres choses semblables qui servent à la nourriture des hommes, & les fourages, grains, &c. dont on nourrit les chevaux & les autres bêtes de somme. La troisieme consiste *à brûler les bagages*, c'est-à-dire, les chariots, l'argent, les ustensiles, &c. La quatrieme consiste *à brûler les magasins*, c'est-à-dire, tous les amas de grains. La cinquieme consiste *à brûler l'attirail*, c'est-à-dire, les chevaux, les mulets, les armes, les étendards, &c.

(2) Ces matieres combustibles, disent les Commentateurs, sont la poudre à canon, les huiles, les graisses, les herbes seches, telles que l'armoise, les joncs, & autres semblables.

vous voulez faire uſage : dès qu'une fois vous aurez mis le feu, faites attention à la fumée. Il y a le temps de mettre le feu, il y a le jour de le faire éclater : n'allez pas confondre ces deux choſes. Le temps de mettre le feu eſt celui où tout eſt tranquille ſous le ciel, où la ſérénité paroît devoir être de durée. Le jour de le faire éclater eſt celui où la lune ſe trouve ſous quelqu'une de ces quatre conſtellations, Ki, Pi, Y, Tchen (1). Il eſt rare que le vent ne ſouffle point alors, & il arrive très ſouvent qu'il ſouffle avec force.

Les cinq manieres de combattre par le feu demandent de votre part une conduite qui varie ſuivant les circonſtances : ces variations ſe réduiſent à cinq. Je vais les indiquer, afin que vous puiſſiez les employer dans les occaſions.

1°. Dès que vous aurez mis le feu, ſi, après quelque temps, il n'y a aucune rumeur dans le camp des ennemis, ſi tout eſt tranquille chez eux, reſtez vous-même tranquille, n'entreprenez rien ; attaquer imprudemment, c'eſt chercher à ſe faire battre. Vous ſavez que le feu a pris, cela doit vous ſuffire : en attendant vous devez ſuppoſer qu'il agit ſourdement ; ſes effets n'en ſeront que plus funeſtes. Il eſt au-dedans ; attendez qu'il

---

(1) La conſtellation chinoiſe *Ki* eſt compoſée de quatre étoiles, dont la premiere eſt celle du pied du Sagittaire, deux autres ſont *e k δ* de ſon arc, & la quatrieme eſt *y* à la pointe auſtrale de la fleche. La conſtellation *Pi* eſt compoſée de deux principales étoiles, dont l'une eſt à la tête d'Andromede, & l'autre à l'extrémité de l'aile auſtrale de Pégaſe. La conſtellation *Y* eſt compoſée de vingt-deux étoiles, tant de la Coupe que de l'Hydre. La conſtellation *Tchen* eſt compoſée de quatre étoiles, dont l'une eſt à l'aile auſtrale, la ſeconde à la patte, la troiſieme au bec, & la quatrieme au devant de l'aile boréale du Corbeau.

Il y a toujours du vent, diſent les Commentateurs de Sun-tſe, lorſque la lune eſt ſous quelqu'une de ces conſtellations ; cela peut être vrai pour le pays où ils écrivent.

éclate & que vous en voyez des étincelles au-dedans, vous pourrez aller recevoir ceux qui ne chercheront qu'à se sauver.

2°. Si, peu de temps après avoir mis le feu, vous voyez qu'il s'éleve par tourbillons, ne donnez pas aux ennemis le temps de l'éteindre, envoyez des gens pour l'attiser, disposez promptement toutes choses, & courez au combat.

3°. Si, malgré toutes vos mesures & tous les artifices que vous aurez pu employer, il n'a pas été possible à vos gens de pénétrer dans l'intérieur, & si vous êtes forcé à ne pouvoir mettre le feu que par déhors, observez de quel côté vient le vent; c'est de ce côté que doit commencer l'incendie; c'est par le même côté que vous devez attaquer. Dans ces sortes d'occasions, qu'il ne vous arrive jamais de combattre sous le vent.

4°. Si pendant le jour le vent a soufflé sans discontinuer, regardez comme une chose sure que pendant la nuit il y aura un temps où il cessera : prenez là-dessus vos précautions & vos arrangements.

5°. Un Général qui, pour combattre ses ennemis, sait employer le feu toujours à propos, est un homme véritablement éclairé : un Général qui sait se servir de l'eau pour la même fin, est un excellent homme (1). Cependant il ne faut employer l'eau qu'avec discrétion. Servez vous-en, à la bonne heure; mais que ce ne soit que pour gâter les chemins par où les ennemis pourroient s'échapper ou recevoir du secours.

---

(1) Je ne vois pas trop à quel propos Sun-tse parle ici de l'eau. Les Commentateurs, au lieu d'éclaircir sa pensée, ne font que l'embrouiller. Ils disent, par exemple, qu'il ne faut point inonder les provisions des ennemis, qu'il ne faut pas inonder les ennemis eux-mêmes, & citent là-dessus plusieurs exemples, & en particulier celui d'une inondation faite par un de leurs Généraux, laquelle fit seule périr plus de monde qu'il n'en auroit péri dans plusieurs batailles rangées.

Les différentes manieres de combattre par le feu, telles que je viens de les indiquer, sont ordinairement suivies d'une pleine victoire dont il faut que vous sachiez recueillir les fruits. Le plus considérable de tous, & celui sans lequel vous auriez perdu vos soins & vos peines, est de connoître le mérite de tous ceux qui se seront distingués, c'est de les récompenser en proportion de ce qu'ils auront fait pour la réussite de l'entreprise. Les hommes se conduisent ordinairement par l'intérêt (1); si vos troupes ne trouvent dans le service que des peines & des travaux, vous ne les emploierez pas deux fois avec avantage.

Faire la guerre, est en général quelque chose de mauvais en soi. La nécessité seule doit la faire entreprendre. Les combats, de quelque nature qu'ils soient, ont toujours quelque chose de funeste pour les vainqueurs eux-mêmes; il ne faut les livrer que lorsqu'on ne sauroit faire la guerre autrement.

Lorsqu'un Souverain est animé par la colere ou par la vengeance, qu'il ne lui arrive jamais de lever des troupes: lorsqu'un Général trouve qu'il a dans le cœur les mêmes sentiments, qu'il ne livre jamais de combats. Pour l'un & pour l'autre ce sont des temps nébuleux: qu'ils attendent les jours de sérénité pour se déterminer & pour entreprendre.

S'il y a quelque profit à espérer en vous mettant en mouvement, faites marcher votre armée; si vous ne prévoyez aucun avantage, tenez-vous en repos: eussiez-vous les sujets les plus légitimes d'être irrité, vous eût-on provoqué, insulté même, attendez, pour prendre votre parti, que le feu de la

(1) Cette maxime est vraie dans toute son étendue pour le pays où vivoit l'Auteur. Je pense qu'il n'en est pas tout-à-fait de même pour l'Europe. Le seul amour de la gloire formeroit à peine là un médiocre guerrier: chez nous il forme les héros.

colere se soit dissipé, & que les sentiments pacifiques s'élevent en foule dans votre cœur : n'oubliez jamais que votre dessein, en faisant la guerre, doit être de procurer à l'Etat la gloire, la splendeur & la paix, & non pas d'y mettre le trouble, le désordre & la confusion. Ce sont les intérêts de la Nation & non pas vos intérêts personnels que vous défendez. Vos vertus & vos vices, vos belles qualités & vos défauts rejaillissent également sur ceux que vous représentez. Vos moindres fautes sont toujours de conséquence ; les grandes sont souvent irréparables, & toujours très funestes. Il est difficile de soutenir un Royaume que vous aurez mis sur le penchant de sa ruine ; il est impossible de le relever, s'il est une fois détruit (1) : on ne ressuscite pas un mort. De même qu'un Prince sage & éclairé met tous ses soins à bien gouverner, ainsi un Général habile n'oublie rien pour former de bonnes troupes, & pour les employer à la gloire, à l'avantage & au bonheur de l'Etat.

(1) L'Auteur parle ici des dynasties, lesquelles, une fois détruites, ne remontent plus sur le trône, parceque, pour l'ordinaire, le nouveau Conquérant éteint toute la race de celui qu'il vient de détrôner.



ARTICLE XIII.

De la maniere d'employer les dissentions & de mettre la discorde (1).

SUN-TSE dit : Si ayant sur pied une armée de cent mille hommes, vous devez la conduire jusqu'à la distance de mille li (cent lieues), il faut compter qu'au dehors, comme au-dedans (2), tout sera en mouvement & en rumeur. Les villes & les villages dont vous aurez tiré les hommes qui composent vos troupes ; les hameaux & les campagnes dont vous aurez tiré vos provisions & tout l'attirail de ceux qui doivent les conduire ; les chemins remplis de gens qui vont & viennent, tout cela ne sauroit arriver qu'il n'y ait bien des familles dans la désolation, bien des terres incultes, & bien des dépenses pour l'Etat.

Sept cents mille familles dépourvues de leurs chefs ou de leurs soutiens, se trouvent tout-à-coup hors d'état de vaquer à leurs travaux ordinaires (3) ; les terres privées d'un pareil

(1) Un des Commentateurs, voulant expliquer ce titre, dit : Pour faire la guerre avec avantage, il faut nécessairement se servir des dissentions & de la discorde : il faut savoir les faire naître ; il faut en profiter habilement. C'est l'art le plus utile, mais il est plein de difficultés, il n'y en a point de pareil dans le métier de la guerre ; il n'y en a point auquel un Général doive plus d'attention. Quelques-uns des Commentateurs ont intitulé cet Article, *De la maniere d'employer les Espions*, prétendant que, dans l'Art Militaire, savoir tirer parti des espions, est ce qu'il y a de plus utile pour un Général.

(2) *Au dedans, comme au dehors*, c'est-à-dire, dans les villes comme dans les campagnes.

(3) *Anciennement*, dit le Commentateur qui explique ce calcul de Sun-

nombre de ceux qui les faiſoient valoir, diminuent, en proportion des ſoins qu'on leur refuſe, la quantité comme la qualité de leurs productions. Les appointements de tant d'Officiers, la paie journaliere de tant de ſoldats & l'entretien de tout le monde creuſent peu-à-peu les greniers & les coffres du Prince comme ceux du peuple, & ne ſauroient manquer de les épuiſer bientôt.

Être pluſieurs années à obſerver ſes ennemis, ou à faire la guerre, ce n'eſt point aimer le peuple, c'eſt être l'ennemi de l'Etat; toutes les dépenſes, toutes les peines, tous les travaux & toutes les fatigues de pluſieurs années n'aboutiſſent le plus ſouvent, pour les vainqueurs eux-mêmes, qu'à une journée de triomphe & de gloire, celle où ils ont vaincu. N'employer pour vaincre que la voie des ſieges & des batailles, c'eſt ignorer également & les devoirs de Souverain & ceux de Général; c'eſt ne pas ſavoir gouverner, c'eſt ne pas ſavoir ſervir l'Etat.

Ainſi, le deſſein de faire la guerre une fois formé, les troupes étant déja ſur pied & en état de tout entreprendre, ne dédaignez pas d'employer les artifices. Commencez par vous mettre au fait de tout ce qui concerne les ennemis; ſachez exactement tous les rapports qu'ils peuvent avoir, leurs liaiſons & leurs intérêts réciproques; n'épargnez pas les grandes ſommes d'argent; n'ayez pas plus de regret à celui que vous ferez paſſer chez l'Etranger, ſoit pour vous faire des créatures, ſoit pour vous procurer des connoiſſances exactes, qu'à celui que vous emploierez pour la paie de ceux qui ſont enrôlés ſous vos étendards: plus vous dépenſerez,

---

tſe, *on diviſoit le peuple de huit en huit familles. Dans chaque huitaine de famille, il y en avoit une qui étoit inſcrite pour la guerre; les ſept autres lui fourniſſoient tout ce qui lui étoit néceſſaire tant en hommes, qu'en équipages.*

plus

plus vous gagnerez ; c'eſt un argent que vous placez, pour en retirer un gros intérêt. Ayez des eſpions par-tout, ſoyez inſtruit de tout, ne négligez rien de ce que vous pourrez apprendre ; mais quand vous aurez appris quelque choſe, ne la confiez pas indiſcretement à tous ceux qui vous approchent. Quand il s'agira d'employer quelque ruſe, comptez beaucoup plus ſur les meſures que vous aurez priſes pour la faire réuſſir, que ſur le ſecours des Eſprits que vous aurez invoqués (1).

Quand un habile Général ſe met en mouvement, l'ennemi eſt déjà vaincu : quand il combat, il doit faire lui ſeul plus que toute ſon armée enſemble ; non pas toutefois par la force de ſon bras, mais par ſa prudence, par ſa maniere de commander, & ſur-tout par ſes ruſes. Il faut qu'au premier ſignal une partie de l'armée ennemie ſe range de ſon côté pour combattre ſous ſes étendards : il faut qu'il ſoit toujours le maître d'accorder la paix & de l'accorder aux conditions qu'il jugera à propos. Le grand ſecret de venir à bout de tout conſiſte dans l'art de ſavoir mettre la diviſion à propos ; diviſion dans les villes & les villages, diviſion dans le dedans, diviſion entre les inférieurs & les ſupérieurs, diviſion de mort,

---

(1) Les Commentateurs ne ſont pas d'accord ſur le ſens de cette derniere phraſe. Les uns l'expliquent comme je l'ai expliquée ; les autres diſent qu'elle doit s'entendre de la maniere ſuivante, & l'expliquent ainſi : *Quand il s'agit d'employer quelque ruſe, cachez tellement vos deſſeins & les meſures que vous aurez priſes pour les faire réuſſir, que les eſprits eux-mêmes ne puiſſent pas les pénétrer, &c.* Une troiſieme interprétation dit : *Lorſque vous employerez quelque artifice, ce n'eſt pas en invoquant les Eſprits, ni en prévoyant à peu-près ce qui doit ou peut arriver, que vous le ferez réuſſir ; c'eſt uniquement en ſachant ſurement, par le rapport fidele de ceux dont vous vous ſervirez, la diſpoſition des ennemis, eu égard à ce que vous voulez qu'ils faſſent, &c.*

diviſion de vie. Ces cinq ſortes de diviſions ne ſont que les branches d'un même tronc. Celui qui ſait les mettre en uſage eſt un homme véritablement digne de commander; c'eſt le tréſor de ſon ſouverain & le ſoutien de l'Empire.

J'appelle diviſion dans les villes & les villages, ou ſimplement diviſion au dehors, celle par laquelle on trouve le moyen de détacher du parti ennemi les habitants des villes & des villages qui ſont de ſa domination, & de ſe les attacher de maniere à pouvoir s'en ſervir ſurement dans le beſoin. J'appelle diviſion dans le dedans celle par laquelle on trouve le moyen d'avoir à ſon ſervice les Officiers qui ſervent actuellement dans l'armée ennemie. Par la diviſion entre les inférieurs & les ſupérieurs, j'entends celle qui nous met en état de profiter de la méſintelligence que nous aurons ſu mettre entre les différents corps qui compoſent l'armée que nous aurons à combattre. La diviſion de mort eſt celle par laquelle, après avoir fait donner de faux avis ſur l'état où nous nous trouvons, nous faiſons courir des bruits injurieux à l'ennemi, leſquels nous faiſons paſſer juſqu'à la Cour de ſon Souverain, qui, les croyant vrais, ſe conduit en conſéquence envers ſes Généraux & tous les Officiers qui ſont actuellement à ſon ſervice. La diviſion de vie eſt celle par laquelle on répand l'argent à pleines mains envers tous ceux qui ayant quitté le ſervice de leur légitime Maître, ont paſſé de votre côté, ou pour combattre ſous vos étendards, ou pour vous rendre d'autres ſervices non moins eſſentiels.

Si vous avez ſu vous faire des créatures dans les villes & les villages des ennemis, vous ne manquerez pas d'y avoir bientôt quantité de gens qui vous ſeront entiérement dévoués: vous ſaurez par leur moyen les dipoſitions du grand nombre des leurs à votre égard: ils vous ſuggéreront la maniere & les moyens que vous devez employer pour gagner ceux de leurs

compatriotes dont vous aurez le plus à craindre ; & quand le temps de faire des sieges sera venu, vous pourrez faire des conquêtes, sans être obligé de monter à l'assaut, sans coup férir, sans même tirer l'épée.

Si les ennemis qui sont actuellement occupés à vous faire la guerre, ont à leur service des Officiers qui ne soient pas d'accord entr'eux : si de mutuels soupçons, de petites jalousies, des intérêts personnels les tiennent divisés, vous trouverez aisément les moyens d'en détacher une partie ; car quelque vertueux qu'ils puissent être d'ailleurs ; quelque dévoués qu'ils soient à leur Souverain, l'appât de la vengeance, celui des richesses ou des postes éminents que vous leur promettrez, suffiront de reste pour les gagner ; & quand une fois ces passions seront allumées dans leur cœur, il n'est rien qu'ils ne tentent pour les satisfaire.

Si les différents corps qui composent l'armée des ennemis ne se soutiennent pas entr'eux, s'ils sont occupés à s'observer mutuellement, s'ils cherchent réciproquement à se nuire, il vous sera aisé d'entretenir leur mésintelligence, de fomenter leurs divisions ; vous les détruirez peu-à-peu les uns par les autres, sans qu'il soit besoin qu'aucun d'eux se déclare ouvertement pour votre parti ; tous vous serviront sans le vouloir, même sans le savoir.

Si vous avez fait courir des bruits, tant pour persuader ce que vous voulez qu'on croie de vous, que sur les fausses démarches que vous supposerez avoir été faites par les Généraux ennemis : si vous avez fait passer de faux avis jusqu'à la Cour & au Conseil même du Prince contre les intérêts duquel vous avez à combattre : si vous avez su faire douter des bonnes intentions de ceux même dont la fidélité à leur Prince vous sera le plus connue, bientôt vous verrez que chez les ennemis les soupçons ont pris la place de la confiance, que les récompenses ont été

ſubſtituées aux châtiments & les châtiments aux récompenſes, que les plus légers indices tiendront lieu des preuves les plus convainquantes pour faire périr quiconque ſera ſoupçonné. Alors leurs meilleurs Officiers, leurs Miniſtres les plus éclairés ſe dégoûteront, leur zele ſe ralentira; & ſe voyant ſans eſpérance d'un meilleur ſort, ils ſe réfugieront chez vous, pour ſe délivrer des juſtes craintes dont ils étoient perpétuellement agités, & pour mettre leurs jours à couvert. Leurs parents, leurs alliés ou leurs amis ſeront accuſés, recherchés, mis à mort. Les brigues ſe formeront, l'ambition ſe réveillera, ce ne ſeront plus que perfidies, que cruelles exécutions, que déſordres, que révoltes de tous côtés. Que vous reſtera-t il à faire pour vous rendre maître d'un pays dont les peuples voudroient déjà vous voir en poſſeſſion (1)?

Si vous récompenſez ceux qui ſe ſeront donnés à vous pour ſe délivrer des juſtes craintes dont ils étoient perpétuellement agités, & pour mettre leurs jours à couvert; ſi vous leur donnez de l'emploi, leurs parents, leurs alliés, leurs amis ſeront autant de ſujets que vous acquerrez à votre Prince. Si

(1) Les avantages qu'on aſſure devoir être la ſuite & les effets des artifices qu'on ſuggere ici ſont réels: on pourroit le prouver par une foule d'exemples tirés de l'Hiſtoire Chinoiſe; mais ils ne concluent rien, ce me ſemble, pour les autres parties du monde, où chaque Royaume ſemble faire une Nation à part. La plupart des guerres que les Chinois ont faites, ont été contre d'autres Chinois, c'étoit une partie de la Nation qui combattoit contre l'autre: en conſéquence, il paroiſſoit ſouvent aſſez indifférent, pour le corps entier de cette même Nation, que la victoire ſe déclarât pour tel ou tel parti. La ceſſation de la guerre & des maux qu'elle entraîne néceſſairement étoit l'objet de ſes vœux, & il reconnoiſſoit pour maître celui dont il avoit lieu d'attendre de meilleurs traitements, après l'extinction entiere de ceux auxquels le trône pouvoit revenir par droit de ſucceſſion; ainſi, les malheureux & les vaincus étoit traités de rebelles.

vous répandez l'argent à pleines mains, ſi vous traitez bien tout le monde, ſi vous empêchez que vos ſoldats ne faſſent le moindre dégât dans les endroits par où ils paſſeront, ſi les peuples vaincus ne ſouffrent aucun dommage, aſſurez-vous qu'ils ſont déjà gagnés, & que le bien qu'ils diront de vous attirera plus de ſujets à votre Maître & plus de villes ſous ſa domination, que les plus brillantes victoires.

Soyez vigilant & éclairé; mais montrez à l'extérieur beaucoup de ſécurité, de ſimplicité & même d'indifférence; ſoyez toujours ſur vos gardes, quoique vous paroiſſiez ne penſer à rien; défiez-vous de tout, quoique vous paroiſſiez ſans défiance; ſoyez extrêmement ſecret, quoiqu'il paroiſſe que vous ne faſſiez rien qu'à découvert; ayez des eſpions par-tout; au lieu de paroles, ſervez-vous de ſignaux; voyez par la bouche, parlez par les yeux: cela n'eſt pas aiſé; cela eſt très difficile. On eſt quelquefois trompé lorſqu'on croit tromper les autres. Il n'y a qu'un homme d'une prudence conſommée, qu'un homme extrêmement éclairé, qu'un ſage du premier ordre qui puiſſe employer à propos & avec ſuccès l'artifice des diviſions. Si vous n'êtes point tel, vous devez y renoncer; l'uſage que vous en feriez ne tourneroit qu'à votre détriment.

Après avoir enfanté quelques projets, ſi vous apprenez que votre ſecret a tranſpiré, faites mourir ſans rémiſſion, tant ceux qui l'auront divulgué que ceux à la connoiſſance deſquels il ſera parvenu. Ceux-ci ne ſont point coupables encore à la vérité, mais ils pourroient le devenir. Leur mort ſauvera la vie à quelques milliers d'hommes, & aſſurera la fidélité d'un plus grand nombre encore.

Puniſſez ſévérement, récompenſez avec largeſſe: multipliez les eſpions, ayez-en par tout, dans le propre Palais du Prince ennemi, dans l'Hôtel de ſes Miniſtres, ſous les tentes de ſes Généraux; ayez une liſte des principaux Officiers qui

ſont à ſon ſervice ; ſachez leurs noms, leurs ſurnoms, le nombre de leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis, de leurs domeſtiques, que rien ne ſe paſſe chez eux que vous n'en ſoyez inſtruit.

Vous aurez vos eſpions par-tout : vous devez ſuppoſer que l'ennemi aura auſſi les ſiens. Si vous venez à les découvrir, gardez-vous bien de les faire mettre à mort ; leurs jours doivent vous être infiniment précieux. Les eſpions des ennemis vous ſerviront efficacement, ſi vous meſurez tellement vos démarches, vos paroles & toutes vos actions, qu'ils ne puiſſent jamais donner que de faux avis à ceux qui les ont envoyés.

Enfin, un bon Général doit tirer parti de tout ; il ne doit être ſurpris de rien, quoi que ce ſoit qui puiſſe arriver. Mais par-deſſus tout, & préférablement à tout, il doit mettre en pratique les cinq ſortes de diviſions. S'il a le véritable art de s'en ſervir, j'oſe l'aſſurer, il n'eſt rien qu'il ne puiſſe. Défendre les Etats de ſon Souverain, les agrandir, faire chaque jour de nouvelles conquêtes, exterminer les ennemis, fonder même de nouvelles Dynaſties, tout cela peut n'être que l'effet des artifices employés à propos. Le grand Y-yn (1) ne vivoit-

(1) Y-yn, qu'on appelloit auſſi Y tche, étoit Miniſtre du dernier des Empereurs de la Dynaſtie Hia. Cet Empereur étoit l'objet de l'exécration de tous ſes ſujets. Le ſage Y-yn l'avoit exhorté ſouvent à changer de conduite, mais toujours inutilement Rebuté de voir que malgré tous ſes ſoins & tout ſon zele, tant pour le bien public, que pour l'honneur & la gloire de ſon Prince, l'Empire alloit toujours en décadence, il ſe retira de la Cour, pour ne mener déſormais qu'une vie privée. Il paſſoit ſes jours à la campagne, où il cultivoit la terre de ſes propres mains. Ce fut dans cette ſolitude que Tcheng-tang, Prince du pays de Chang, lui fit ſavoir ſes intentions pour le bien de l'Empire, & l'engagea à retourner à la Cour, où il travailla efficacement à la fondation d'une nouvelle Dynaſtie, qui eſt celle de Chang, du nom de la Principauté où regnoit Tcheng-tang. Cette révolution arriva l'an 1770 avant Jéſus-Chriſt.

il pas du tems des Hia? c'eſt par lui cependant que s'établit la Dynaſtie Yn. Le célebre Lu-ya (1) n'étoit-il pas ſujet des Yn, lorſque, par ſon moyen, la Dynaſtie Tcheou monta ſur le Trône? Quel eſt celui de nos livres qui ne faſſe l'éloge de ces deux grands hommes? L'Hiſtoire leur a-t-elle jamais donné les noms de traîtres à leur Patrie, ou de rebelles à leurs Souverains? Bien loin de là, elle en parle toujours avec le plus grand reſpect. Ce ſont, dit-elle, des Héros, des Princes vertueux, de ſaints perſonnages (1).

Voilà tout ce qu'on peut dire en ſubſtance ſur la maniere d'employer les diviſions, & c'eſt par où je finis mes réflexions ſur l'Art des Guerriers.

---

(1) Lu-ya, plus connu ſous le nom de Tai-koung, étoit un des Principaux Officiers de l'empire ſous Tcheou, dernier Empereur de la Dynaſtie Yn, laquelle fut entiérement éteinte vers l'an 1122 avant Jéſus Chriſt. C'eſt aux conſeils, à la prudence, à la ſageſſe & aux vertus de ce Tai-koung que Ou-ouang doit la gloire qu'il eut d'avoir réuni en ſa faveur tous les cœurs des ſujets de la Dynaſtie qu'il éteignit.

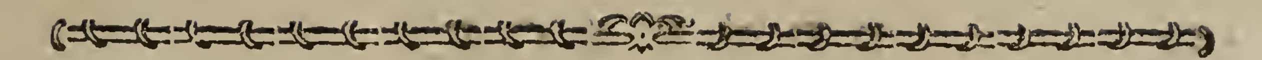
(2) Un des Commentateurs explique cette phraſe de la maniere ſuivante : *Que les noms de fourbe, de traître ou de rebelle ne vous épouvantent point; tout dépend de vos ſuccès. Quelques bonnes que ſoient vos intentions, ſi vous avez du deſſous & que vos deſſeins échouent, vous ſerez en horreur à la poſtérité, vous paſſerez pour un ambitieux, pour un perturbateur du repos public & pour quelque choſe de pis encore, pour un rebelle; mais au contraire ſi vous réuſſiſſez, on vous préconiſera comme un ſage, comme le pere du peuple, comme le reſtaurateur des Loix & le ſoutien de l'Empire; Y-yn & Lu-ya en ſont une preuve. Mais, à l'exemple de ces grands hommes, n'ayez que des intentions droites, n'entreprenez rien que de conforme à la juſtice, &, comme eux, vous vous ferez une réputation qui ne mourra jamais, &c.* La plupart des maximes qui ſont répandues dans cet article des diviſions, ſont condamnables, comme contraires à la probité & aux autres vertus morales dont les Chinois eux-mêmes font profeſſion; mais ces mêmes Chinois ſe croyent tout permis, quand il s'agit d'opprimer des ennemis qu'il regardent comme des rebelles. Cependant ils ne ſont pas tous du même avis à cet égard.



LES

LES SIX ARTICLES
SUR
L'ART MILITAIRE.

OUVRAGE composé en Chinois sur les Mémoires d'OU-TSE, Général d'Armée dans le Royaume d'Ouei, & mis en Tartare-Mantchou par les ordres de l'Empereur KANG-HI, l'année Keng-yn, 27e du cycle de 60, c'est-à-dire, l'an 1710.



PRÉFACE.

LES Commentateurs des six Articles sur l'Art Militaire commencent par donner une idée de l'Auteur avant que d'entreprendre d'expliquer son Ouvrage. Voici à-peu-près ce qu'ils en disent.

Ou-tse ayant mis des habits de Lettré (1), alla se présenter à Ouen-heou, Roi d'Ouei (2), dans le dessein de lui offrir quelques Mémoires qu'il avoit composés sur l'Art Militaire. Le Roi d'Ouei feignit d'abord de ne vouloir

(1) Les Chinois apportent deux raisons sur le déguisement d'Ou tse en Lettré. Les uns disent que ce grand Capitaine étoit véritablement un des plus fameux Lettrés de son temps; du moins paroît-il, par son Ouvrage, qu'il étoit fort versé dans l'Histoire ancienne & moderne : ils ajoutent que l'Ouvrage qu'il avoit composé étoit le fruit de ses lectures & de ses profondes réflexions, plutôt que de son expérience. Les autres disent qu'il se présenta en habit de Lettré, parceque dans le temps où il vivoit, c'étoit l'habillement sous lequel on pouvoit paroître avec plus de décence, en faveur duquel on avoit un accès libre par-tout, & avec lequel on pouvoit parler hardiment en présence des Souverains, qui étoient eux mêmes pleins de respect pour les personnes de cette profession. L'habillement des Lettrés étoit majestueux, sur-tout dans les jours de cérémonie, ou lorsqu'ils se montroient en public. D'ailleurs Ouen-heou étoit amateur des Lettres, & il suffisoit de les cultiver pour être bien venu auprès de lui.

(2) Ouen-heou, Roi d'Ouei, étoit de la Famille Impériale de Tcheou: on l'appelle aussi Ouen-kong. Il gouvernoit son Royaume ou sa Principauté d'Ouei dans le temps qu'Ouei-lié-ouang étoit sur le Trône impérial, c'est-à-dire, vers l'an 425 avant J.C. qu'on compte pour la premiere année de Ouei-lié-ouang.

Le Royaume d'Ouei étoit dans le Ho-nan, près de Kai-fong-fou. Ouei-che, pere d'Ouen-kong, fut le fondateur de cette Principauté. Quoique

pas accepter l'hommage du prétendu Lettré. » Que me » présentez-vous? lui dit-il; je n'aime point la guerre, » ni rien de tout ce qui peut avoir quelque rapport avec » elle «. Ou-tse, sans se déconcerter, répliqua hardiment: J'ai ramassé (1), avec des peines & des soins infinis, le détail des plus belles actions des grands hommes; je les ai suivis eux-mêmes dans toute leur conduite; j'ai tâché de pénétrer jusqu'aux principes qui les faisoient agir: ce travail pénible, rebutant même, je ne l'ai entrepris que dans l'espérance qu'il pourroit vous être de quelque utilité; & vous voudriez, Prince, me priver du fruit que je m'étois promis! vous voudriez vous-même vous priver de tous les avantages qui pourroient vous revenir des profondes réflexions que les exemples des siecles passés pourroient faire naître dans votre esprit! Non, vos pa-

---

Ouei-che ne fût d'abord qu'un rebelle, Ouei-lié ouang, pour s'accommoder aux temps & aux circonstances, le confirma dans sa possession, & le déclara Prince d'Ouei. Ce nouveau Prince ne jouit pas long-temps de sa dignité, car il mourut la même année, & eut pour successeur Ouen-kong, autrement dit Ouen-heou du nom de sa dignité de Heou. Ce Prince étoit recommandable par sa vertu, sa valeur, & en particulier par sa bonne foi & par son exactitude à tenir la parole qu'il avoit une fois donnée.

(1) Il ne paroît pas que les Mémoires que Ou-tse vouloit présenter au Roi d'Ouei subsistent encore. Celui de ses Ouvrages qui est intitulé, *les six Articles sur l'Art Militaire*, n'est probablement qu'un assemblage des préceptes de ce grand Général, accommodé par quelque Lettré postérieur. Quoi qu'il en soit, c'est un Ouvrage fort estimé, & qui a l'approbation générale, non seulement des Chinois, mais des Mantchous eux-mêmes, qui l'étudient, l'expliquent & le commentent en leur Langue.

roles ne sont pas pour cette fois les interpretes de vos sentiments.

Vous n'aimez rien, dites-vous, de tout ce qui a quelque rapport à la guerre ; cependant il n'est aucun temps de l'année où l'on n'égorge par vos ordres une grande quantité d'animaux de différentes especes : on en prépare les cuirs, on les teint en rouge ; pourquoi cela ? Vous-même, Prince, n'en avez-vous pas à votre usage, lesquels, chamarrés de différentes couleurs, représentent en particulier des figures de Rhinocéros (1)? C'est de ces sortes d'habillements qu'on vous voit ordinairement revêtu. Vous les portez en hiver, vous les portez en été ; ce sont vos habits de toutes les saisons. En hiver ils ne vous garantissent pas du froid, en été ils ne sauroient vous mettre à couvert de la chaleur. Vous ne sauriez précisément les porter par amour de la propreté, encore moins par délicatesse : à quel usage les destineriez-vous donc ?

Vous avez des étendards & des drapeaux, dont les uns ont deux toises quatre pieds de long & les autres une

(1) Les bêtes féroces sont en général le symbole de la guerre ; mais le Rhinocéros l'est encore plus particuliérement. Il est de plus le symbole de la valeur, en ce qu'étant beaucoup plus petit que l'Eléphant, il vient à bout cependant de le vaincre & de le tuer, non par la force, disent les Chinois, car l'Eléphant est plus fort que lui, mais par la valeur & la ruse. En cela, ajoutent-ils, il est le vrai modele d'un bon guerrier, qui doit réunir toutes ces qualités.

toise deux pieds (1). Vos chariots sont lourds & pesants ; les roues qui les traînent ne sont point ornées de rayons ; elles ne sont qu'un massif énorme destiné à soutenir les plus grands poids. Votre équipage n'est ni leste ni propre ; rien de tout ce qui le compose ne sauroit flatter agréablement la vue ; au contraire, tout en est désagréable, tout tient un peu de la férocité.

Ce n'est point pour les exercices de la chasse que vous disposez ainsi toutes ces choses ; elles ne pourroient que vous incommoder. Quels sont donc les usages auxquels vous les destinez ? Commenceriez-vous quelque campagne sans avoir fait de tels préparatifs, au risque de revenir sur vos pas ? Non, Prince, vous feriez auparavant tout ce que vous faites, & vous chercheriez dans votre Royaume, ce que peut-être vous ne faites pas aujourd'hui avec assez d'attention, vous chercheriez, dis-je, dans votre Royaume des personnes en état de se servir avec avantage de votre autorité & de tout ce que vous daigneriez leur confier.

C'est, Prince, à ce dernier article en particulier que vous devez tous vos soins. Si vous entreprenez la guerre, si vous n'employez pas ceux qui l'entendent & qui sont habiles dans cet art, vous vous trouverez vis-à-vis de

(1) La toise chinoise qu'on appelle Tchang, étoit composée alors, comme aujourd'hui, de dix pieds ; mais le pied d'alors pouvoit être plus court que notre pied de Roi d'environ un pouce & quelques lignes.

l'ennemi comme une poule devant un caſtor, ou comme une chienne vis-à-vis d'un tigre. Quelques efforts que puiſſent faire la poule & la chienne en combattant contre de tels adverſaires, elles ſeront miſes en pieces dans le premier aſſaut.

Dans le Royaume de Tcheng-ſang (1) régnoit autrefois un Prince vertueux & vrai Philoſophe ; il crut n'avoir pas beſoin d'entretenir continuellement des troupes, il licencia celles qu'il avoit ſur pied ; il perdit la couronne pour lui & pour ſes deſcendants.

Le Roi de Yeou avoit au contraire un grand nombre de gens à ſa ſolde. Ses ſujets étoient preſque tous ſoldats, il étoit lui-même très habile dans tous les exercices militaires; mais il négligea l'étude de ſon propre cœur, il ne ſe mit point en peine d'acquérir les connoiſſances qui ornent & perfectionnent l'eſprit. Après avoir eſſuyé bien des malheurs, il périt miſérablement avec ces mêmes troupes, ſur leſquelles ſeules il croyoit devoir s'appuyer.

Un Prince éclairé ſait mettre à profit ces exemples. Il évite les deux excès : au dedans, il travaille à perfectionner ſon cœur & à enrichir ſon eſprit ; il s'applique au dehors à former des guerriers & à ſe rendre expérimenté

(1) Le Royaume de Tcheng-ſang étoit dans le Chen-ſi ; ſa capitale étoit où eſt aujourd'hui Ngao-hou-hien.

lui-même dans tout ce qui concerne l'art de la guerre. Alors un tel Souverain eſt toujours en état d'attaquer ou de ſe défendre, & l'on ne ſauroit le prendre au dépourvu. Il profite de l'occaſion quand elle ſe préſente; & ce qu'il eſt néceſſaire qu'il faſſe dans un temps, il ne le differe point à un autre. Il ſait que ne pas aller à la rencontre de l'ennemi, lorſque les circonſtances l'exigent, eſt une auſſi grande faute que de ne pas ſe trouver en état de défenſe lorſqu'on eſt attaqué. Dans l'un & l'autre de ces cas on court riſque d'être perdu ſans reſſource, pour peu qu'on ſe néglige : en vain redoublera-t-on dans la ſuite d'attention & d'efforts ; en vain uſera-t-on de tous les ſtratagêmes, on ne ſauroit réparer une faute qui de ſa nature eſt irréparable. Il eſt rare qu'une bonne occaſion ſe préſente deux fois; il en eſt telle qui ne ſe repréſente jamais. Appliquer les plus excellents remedes à quelqu'un dont la mort auroit déjà fermé les yeux, c'eſt lui témoigner une tendreſſe hors de ſaiſon.

Le Roi qui avoit écouté juſqu'alors avec une extrême attention le diſcours du Militaire éloquent, ſe leve tout-à-coup, prend le carreau ſur lequel il avoit coutume de s'aſſeoir, le porte de ſa propre main dans la Salle deſtinée à honorer ſes Ancêtres; il ordonne à la Reine d'aller elle-même remplir une coupe de vin & de la lui

apporter.

apporter. Il offre cette coupe, en verſe la liqueur, & déclare Ou-tſe grand Général de ſes troupes.

Le nouveau Général ne fut pas long-temps ſans ſe faire connoître, & ſon nom répandit par-tout la terreur. Soixante & ſeize fois il fut obligé de combattre, ſoixante & quatre fois il fut pleinement victorieux, & douze fois ſeulement il ne fut ni vainqueur ni vaincu; la plus celebre de ſes victoires fut celle qu'il remporta près du fleuve Si-ho. Il étendit les limites des Etats de ſon Maître juſqu'à la diſtance de mille Li. Ce n'eſt qu'à la valeur & à la bonne conduite de ce grand homme, que Quen-heou fut redevable de tous ſes ſuccès.





LES SIX ARTICLES D'OU-TSE.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de l'Etat par rapport aux Troupes.

OU-TSE dit : Anciennement ceux qui avoient le gouvernement de l'Etat, regardoient l'instruction du peuple comme la premiere & la plus essentielle de toutes leurs obligations. Ils n'oublioient rien pour rendre leurs sujets doux & polis. Ils s'appliquoient sur-tout à empêcher qu'il n'y eût aucune dissention parmi eux ; mais si, malgré leur extrême vigilance & tous leurs soins, le feu de la discorde s'allumoit dans l'Etat, ils regloient leur conduite suivant les quatre circonstances dans lesquelles cela pouvoit arriver principalement.

En premier lieu, s'il y avoit quelques semences de troubles avant qu'on eût levé des troupes, on avoit pour maxime invariable de n'en point mettre sur pied.

Secondement, si, lorsque les troupes étoient déjà sur pied,

il y avoit quelques commencements de diviſion, on ne vouloit pas qu'on commençât la campagne.

En troiſieme lieu, ſi, la campagne étant déjà commencée, la diſcorde commençoit auſſi, on prétendoit qu'il ne falloit pas tenter le ſort d'un combat.

Quatriémement enfin, ſi dans le temps même du combat il arrivoit qu'il y eût quelque méſintelligence ou parmi les Généraux, ou parmi les différentes troupes qui compoſoient l'armée, on tenoit pour principe certain qu'il ne falloit pas remporter une entiere victoire (1). Telles ſont les regles que nos Anciens ſe preſcrivoient, telles ſont celles qu'un Prince éclairé doit ſuivre. Qu'il inſtruiſe le peuple, qu'il entretienne l'eſprit de concorde & d'union, il peut après cela commencer la grande affaire (2). Qu'il ſe garde bien de prêter jamais l'oreille aux baſſes paroles de la flatterie, & aux diſcours des hommes peu éclairés ou peu vertueux. S'il doit entreprendre la grande affaire, il ſe tranſportera d'abord dans la Salle deſ-

---

(1) J'ai déjà remarqué ailleurs que les Armées Chinoiſes étoient anciennement compoſées de troupes que fourniſſoient en partie les différents Princes Feudataires de l'Empire. Il n'eſt pas étonnant que dans le temps même du combat, il pût s'élever quelques troubles & quelques ſujets de diviſion ou parmi les Généraux, ou parmi les Soldats. La maxime qu'ils avoient de ne pas remporter une victoire entiere, eſt fondée apparemment ſur la juſte crainte où ils devoient être de la défection de quelques-uns des corps qui compoſoient l'armée, & qu'au lieu de combattre de concert l'ennemi commun, ils ne tournaſſent leurs armes les uns contre les autres. L'ennemi n'étant pas entiérement vaincu, on avoit toujours à craindre de ſa part; on devoit être par conſéquent ſur ſes gardes; ce qui donnoit le temps de tout pacifier.

(2) Par *la grande affaire*, il faut entendre la guerre; c'eſt de ce nom qu'on l'appelle communément dans la plupart des livres qui traitent de l'Art Militaire, & en particulier dans celui d'Ou-tſe.

tinée à honorer ſes Ancêtres (1), comme pour les avertir de ce qu'il doit faire, il conſultera les ſorts (2), il cherchera dans les révolutions céleſtes s'il trouve du favorable & du déſavantageux, & ſi tout eſt de bon augure, il entreprendra hardiment.

Un Roi qui veut bien gouverner, doit aimer tendrement ſes peuples ; ce n'eſt pas aſſez, il doit faire enſorte que juſqu'au moindre de ſes ſujets, tous ſoient perſuadés de ſa tendreſſe pour eux ; alors, quelque choſe qu'il puiſſe leur commander, il ſera toujours sûr d'être obéi, ſans répugnance de la part d'un ſeul ; leur fît-il affronter les plus grands périls, ils y courront avec joie : les fatigues, les peines, la mort même n'auront rien de rebutant, rien d'effrayant pour eux : ils ne craindront point de perdre la vie, quand ils l'expoſeront pour le bien de l'Etat ; & le peuple regardera comme indigne de vivre celui qui, par foibleſſe ou par lâcheté, auroit pris la fuite devant l'ennemi.

Ou-tſe dit : La doctrine fait rapporter les choſes à leurs principes, elle connoît la liaiſon qu'elles ont entre elles, & voit comment il faut faire pour agir conſéquemment. La vertu influe ſur les actions, elle les rend dignes d'éloges & de récompenſes ; la prévoyance rejette le mauvais pour lui ſubſtituer le bon : elle tire parti de tout : la néceſſité fait naître les reſſources ; c'eſt à la néceſſité que l'agriculture & les arts doivent leur origine.

---

(1) Une coutume très ancienne parmi les Chinois, eſt celle *d'avertir* les Ancêtres de ce qu'on doit entreprendre d'un peu conſidérable, pour implorer leur protection, & les remercier enſuite des ſuccès que l'on a reçus.

(2) *Il conſultera les ſorts*. Par les *ſorts*, ils entendent les Koua ou figures myſtérieuſes de Fou hi ; ils entendent auſſi l'inſpection de la tortue. Il y a dans le texte : *Il conſultera la grande tortue ;* cette eſpece d'animal eſt la baſe d'une foule de ſuperſtitions Chinoiſes ; il ſeroit trop long de les détailler ici.

Celui dont les actions ne sont ni réglées par la doctrine, ni soutenues par la prévoyance, ni soumises à la nécessité, ni conduites par la vertu, attirera infailliblement sur soi toutes sortes de disgraces & de malheurs, & mettra le désordre dans l'Etat, s'il est du nombre de ceux qui le gouvernent, ou s'il y occupe quelque poste éminent.

Le Sage suit la doctrine, se dirige par la prévoyance, se regle par la vertu, obéit à la nécessité. Il se plaît dans tout ce qui peut fomenter en lui l'amour des autres hommes; il ne s'écarte en rien de ce que prescrivent les usages & les bonnes mœurs : avec ces qualités fondamentales on s'éleve; sans elle on se détruit. Lorsque Tcheng-tang (1) voulut entreprendre la perte de Kie (2), il fut encouragé dans son projet, sollicité, pressé même & aidé par les Grands & par les Peuples qui étoient soumis aux Hia (3). Lorsque Ou-ouang en-

(1) Tcheng-tang étoit descendant, à la treizieme génération, d'un des Ministres de Chun qui s'appelloit Sie, lequel à cause de ses vertus & de sa bonne conduite, obtint le pays de Chang à titre de Principauté. Tous ses descendants gouvernerent successivement ce petit Etat jusqu'à Tcheng-tang, que la voix unanime des Grands & du Peuple plaça à la tête de tout l'Empire. Tcheng-tang est connu sous plusieurs noms; on l'appelle quelquefois Tien-y, d'autres fois Ly, & le plus souvent Tang-ouang. C'est sous ce dernier nom qu'il est célébré dans la plupart des Livres. C'est un des plus grands personnages qu'il y ait eus à la Chine. Il est recommandable sur-tout par sa vertu. Il est fondateur de la seconde Dynastie.

(2) Kie a été le dernier Empereur de la Dynastie Hia, laquelle avoit eu le grand Yu pour fondateur. Ce Kie étoit un monstre de cruautés & de débauches; c'est le Néron de la Chine. Il perdit l'Empire avec la vie, à Nan-tchao, dans le Ho-nan, où Tcheng-tang l'avoit poursuivi. Ce fut l'an mil sept cent soixante & six avant Jesus-Christ qu'arriva cet événement remarquable dans l'Histoire Chinoise.

(3) Hia est la premiere des Dynasties qui ait transmis l'Empire par voie de succession. Elle a commencé par le grand Yu, deux mille deux cents sept ans

treprit la perte de Tcheou-ouang (1), les sujets mêmes des Yn le comblerent d'éloges, l'aiderent de leurs conseils & le secoururent, en lui présentant la force de leurs bras (2). Tcheng-tang & Ouang réussirent l'un & l'autre dans leurs projets, parceque leurs vertus & leur bonne conduite les avoient rendus les favoris du Ciel & les délices des hommes.

Ou-tse dit : Pour affermir un Royaume & le rendre inébranlable dans les constitutions fondamentales de son Gouvernement, il faut avoir de bonnes troupes ; & pour avoir de bonnes troupes, il faut les former à la discipline, à la vertu, aux manieres & aux bonnes mœurs : il faut leur apprendre à rougir ; car quiconque sait rougir, ne fait jamais rien qui puisse le couvrir de honte aux yeux des hommes ; il évite même jusqu'à l'ombre du mal. Parmi les troupes ainsi formées, il faut choisir, tant Officiers que soldats, ceux qui auront le plus de talents & qui vous paroîtront plus propres aux exer-

---

avant Jesus-Christ, & a fini à Kie, l'an mil sept cent soixante & six avant l'Ere Chrétienne : ainsi elle a regné l'espace de quatre cents quarante-un ans, pendant lesquels elle a donné dix-sept Empereurs.

(1) Tcheou-ouang est le dernier des Empereurs de la seconde Dynastie nommée Chang ou Yn. Ce Prince se rendit l'esclave des volontés d'une femme qui étoit un monstre en cruautés. Tous ses sujets l'eurent en horreur, & le jour qui devoit décider par une bataille du sort de l'Empire, ses propres soldats se tournerent contre ceux qui lui restoient encore fideles, & passerent ensuite du côté de Ou-ouang, qui dès lors fut proclamé Empereur, &c.

(2) La Dynastie Yn est la même que la Dynastie Chang. Elle a commencé l'an mil sept cent soixante & six avant Jesus-Christ ; & après avoir donné vingt-huit Empereurs dans l'espace de six cents quarante-quatre ans, elle a fini par Tcheou-ouang. Elle porta le nom de Chang depuis Tcheng-tang jusqu'à Pan-keng, dix-septieme Empereur de cette famille. Elle prit celui d'Yn à l'occasion du changement de la Cour qui fut transportée à Po-tcheou.

cices militaires ; ce sont les seuls que vous devez envoyer contre l'ennemi ; ils combattront avec honneur, & ne reviendront que pour vous offrir leurs succès. Les plus foibles doivent rester pour la garde du Royaume & de tous les postes qui en dépendent : ils pourront en même temps vaquer aux exercices de la vie civile, & augmenter le nombre des bons citoyens.

Il est aisé de vaincre lorsqu'on livre des batailles : l'on ne remporte point de victoire si l'on se contente de garder. Cependant, quelque Royaume du monde que ce soit, je n'en excepte aucun, s'il est en guerre, & qu'il ait gagné jusqu'à cinq grandes batailles, il est nécessairement dans le désordre ; si quatre fois seulement il a été victorieux, il est surement en mauvais état ; si trois fois il a triomphé de ses ennemis, le Souverain qui le gouverne n'ira de pair qu'avec les Pa (1) : il égalera les Ouang, si deux fois seulement il a été victorieux. Mais si, après la premiere victoire, tous ses ennemis sont soumis, il mérite le titre de Ti ; il peut gouverner l'Univers. Parmi ceux qui ont remporté un grand nombre de victoires, il s'en trouve fort peu qui soient parvenus à être les maîtres du monde ; on en trouve beaucoup qui ont perdu leur Empire & la vie même.

Ou-tse dit : Dans le gouvernement des troupes, il y a cinq choses auxquelles il faut faire une extrême attention, parcequ'il y a cinq raisons principales pour lesquelles on se détermine ordinairement à faire la guerre.

La premiere est l'amour de la gloire & le desir de se faire un nom. La seconde est l'envie de se procurer certains avan-

---

(1) Le titre de Pa revient à celui de Marquis ou de Comte. Le titre de Ouang revient à celui de Prince. Le titre de Ti n'est donné qu'aux Empereurs de la Chine ; il signifie Empereur suprême.

tages, sans lesquels on se persuade qu'on ne sauroit vivre tranquillement & avec honneur. La troisieme est, lorsqu'on a changé de bien en mal. La quatrieme, lorsqu'il y a quelques dissentions intestines ou des troubles dans l'intérieur du Royaume; & la cinquieme, lorsqu'on se trouve réduit aux dernieres extrémités. Les troupes qu'on leve pour quelqu'une de ces raisons, peuvent être appellées chacune d'un nom particulier. J'appelle les premieres, les troupes qui doivent avoir la vertu pour guide. J'appelle les secondes, les troupes qui doivent être bien disciplinées; j'appelle les troisiemes, les troupes téméraires; j'appelle les quatriemes, des troupes cruelles; j'appelle les cinquiemes, des troupes opiniâtres.

Des troupes qui, dociles aux corrections qu'on leur fait, ne retombent plus dans les fautes qu'on leur a reprochées, sont surement des troupes vertueuses.

Des troupes dont un Général punit hardiment les fautes, quelles qu'elles puissent être, & quel que soit le rang qu'occupent ceux qui les ont commises, & qui, même en punissant, a l'approbation du plus grand nombre, sont sans contredit des troupes bien disciplinées.

Des troupes qu'on aura assemblées dans des mouvements de colere, d'indignation ou de vengeance, sont des troupes téméraires.

Des troupes, qui, sans aucune raison légitime & par l'appât seulement de quelque vil intérêt, s'assemblent pour combattre, & mettent le trouble dans l'Etat, sont des troupes véritablement cruelles.

Des troupes enfin qui, dans le temps où le peuple gémit sous la tyrannie de ceux qui le gouvernent, où les vivres n'abondent nulle part & où le Royaume est sur le penchant de sa ruine, achevent de le détruire en mettant en mouvement le gros de la Nation, sont des troupes plus qu'opiniâtres.

Ces

Ces cinq ſortes de troupes doivent être gouvernées d'une maniere particuliere à chacune.

Il faut éclairer, par de ſages inſtructions, les troupes qui ont la vertu en recommandation ; il faut leur apprendre les manieres & les leur faire obſerver (1).

Il faut empêcher que les troupes bien diſciplinées n'aient une trop haute opinion d'elles-mêmes ; il faut les humilier.

Il faut parler aux troupes téméraires ; il ne faut pas ceſſer de les exhorter, qu'on ne leur ait inſpiré de la docilité.

Il faut employer toutes ſortes de ſtratagêmes pour adoucir les troupes cruelles ; il faut les gagner par artifices.

Il faut employer l'autorité & toute la rigueur des Loix avec les troupes opiniâtres : il ne faut rien oublier pour les exterminer, ſi l'on ne peut pas les ramener à leur devoir par d'autres voies.

Ou-heou (2) dit un jour à Ou-tſe : Je ſerois bien-aiſe d'apprendre de vous trois choſes de la derniere importance pour moi. La premiere, comment il faut employer les troupes ; la ſeconde, comment on doit gouverner les hommes en général ; & la troiſieme, par quels moyens on peut parvenir à affermir un Royaume d'une maniere inébranlable. Je vais vous ſatisfaire, répondit Ou-tſe. Les grands Rois, ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans les anciens temps, mettoient tous leurs ſoins à cultiver la vertu ; vertueux eux-mêmes, ils vouloient que les Grands & tous ceux qui les approchoient le fuſſent auſſi : ils n'oublioient rien pour les rendre tels. Ils établirent d'abord d'excellentes loix de ſubordination, & ſe firent

(1) L'expreſſion Chinoiſe Ly, que j'ai rendue par celle de *maniere*, a un ſens beaucoup plus étendu. On pourroit l'expliquer par urbanité, politeſſe, attention à remplir tous les devoirs de ſon état, &c.

(2) Ou-heou étoit le fils de Ouen-heou, Roi de Ouei.

un devoir capital de les obſerver. Ils aſſignerent aux Magiſtrats leurs obligations envers le peuple, & aux peuples, ce qu'ils devoient aux Magiſtrats. Ils firent d'excellents établiſſements en tous genres, & ils eurent toujours égard aux circonſtances. Ils diſpoſoient tellement les choſes, qu'ils étoient toujours prêts à tout événement, & à couvert de toute ſurpriſe.

Hoan-koung, Roi de Tſi (1), imita leur exemple ; il avoit continuellement ſur pied cinquante mille hommes de troupes réglées, tout gens choiſis, tous gens intrépides, qui ne demandoient qu'à aller à l'ennemi, & auxquels il n'arriva jamais de reculer. Il fut craint & reſpecté de ſes voiſins, & fut le premier des Rois de ſon temps.

Ouen-koung, Roi de Tchin, avoit quarante mille hommes ſous les armes ; c'étoit l'élite de ſes ſujets : ils étoient toujours diſpoſés aux plus grandes entrepriſes. Auſſi, ni l'inquiétude, ni les chagrins n'approcherent jamais du Trône de cet excellent Prince (2).

Mou-koung, Roi de Tſin, n'eut jamais que trente mille

---

(1) Ce Hoan-koung, Roi de Tſi, s'eſt rendu recommandable par ſon bon gouvernement, par les victoires qu'il remporta ſur les Tartares & par la priſe de Y-koung, Prince de Ouei, qui s'étoit révolté contre Hoei-ouang, dix ſeptieme Empereur de la Dynaſtie des Tcheou. Après s'être rendu l'arbitre & preſque le maître de la plupart des petits Souverains de ſon temps, il mourut ſur la fin de la neuvieme année de Siang-ouang, c'eſt-à-dire, ſix cents quarante deux ans avant Jeſus-Chriſt, après avoir regné glorieuſement l'eſpace de quarante-trois ans.

(2) Ouen-koung fut regardé comme un des plus grands Princes de ſon temps ; il ſauva Siang-ouang, qui, ſans lui, auroit perdu l'Empire l'an ſix cent trente-ſix avant Jeſus-Chriſt. Il étoit recommandable ſur-tout par ſa prévoyance ; il ſavoit ſi bien prendre ſes meſures, que lorſqu'il entreprenoit quelque choſe, il étoit preſque ſûr de la conduire toujours avec ſuccès.

hommes ſur pied ; mais comme il eut ſoin de les former à tous les exercices de la guerre, il les rendit robuſtes, vaillants & intrépides. Il fut reſpecté, il fut craint, & vainquit plus d'une fois ſes ennemis (1).

Voilà, Prince, quels ſont les modeles ſur leſquels vous devez vous former ; réfléchiſſez ſur leur conduite ; vous y trouverez une excellente réponſe à la queſtion que vous m'avez faite. Cependant je vous dirai en général qu'un Roi qui eſt maître d'un grand Etat, doit faire conſiſter le principal de ſes ſoins à bien gouverner ſes peuples, en faiſant de bons réglements pour tout ce qui regarde le civil. Dès qu'une fois le corps du peuple eſt bien réglé, & peut vivre tranquillement à l'abri des Loix, il eſt temps de tourner ſes vues du côté des troupes ; & voici, à mon avis, comment on peut y procéder.

Les hommes qui compoſent une Nation n'ont pas tous le même génie, la même induſtrie, les mêmes talents ni les mêmes inclinations. Il s'en trouve parmi eux qui ont de l'audace, du courage, de l'ardeur, de la force, de la magnanimité, de la valeur, & autres qualités ſemblables qui les diſtinguent du reſte du peuple ; ce ſont ceux qu'on doit choiſir pour en compoſer le corps général de la Milice. Ce n'eſt pas tout, il y a un autre choix à faire, qui n'eſt pas d'une moindre importance ; le voici :

Outre ceux qui ont été reconnus capables de porter les armes, il faut encore avoir un autre corps de troupes diviſé en cinq claſſes.

---

(1) Mou-koung a rendu ſon nom illuſtre par les victoires qu'il remporta ſur les Tartares Occidentaux, auxquels il enleva douze villes conſidérables, dont les dépendances augmenterent de plus de mille Li la Principauté de Tſin. Ce grand homme mourut la trentieme année du regne de Siang-ouang, c'eſt-à-dire, ſix cents vingt un an avant Jeſus Chriſt.

La premiere sera composée de ceux qui ont de la force, de la valeur, & qui, faciles à s'enflammer, sont capables des plus hautes entreprises.

La seconde contiendra ceux qui savent faire usage de la force qu'ils peuvent avoir, quelle qu'elle soit, qui ne l'emploient qu'avec succès, qui aiment le métier de la guerre, & qui ne respirent que les combats.

La troisieme classe renfermera tous ceux, qui, doués d'une agilité naturelle & d'une extrême souplesse de corps, peuvent se transporter d'un lieu à un autre dans un très court espace de temps, peuvent grimper sur les montagnes, descendre dans les précipices, lasser même les chevaux à la course, supporter toutes sortes de fatigues, sans en être incommodés, sans avoir même besoin de chercher dans le repos à réparer leurs forces.

La quatrieme classe sera de ceux qui, ayant possédé autrefois des charges, soit dans la magistrature, soit ailleurs, les ont perdues par leur mauvaise conduite, ou en ont été ignominieusement dépouillés en punition de leurs fautes: des gens de cette espece voudront à coup sûr se rendre recommandables par quelque fait extraordinaire: ils voudront s'attirer la bienveillance du Prince, désarmer sa colere & se frayer de nouveaux sentiers vers les honneurs qu'ils ont perdus.

La cinquieme classe ne doit être composée que de ceux qui, ayant eu à défendre quelque ville ou quelques postes importants, les ont perdus, soit en les défendant mal, soit en les cédant à l'ennemi, sans y être contraints par la nécessité: revenus de leur crainte, & honteux de leur lâcheté, ils feront tous leurs efforts pour effacer, par des actions de bravoure, la tache ignominieuse dont ils s'étoient eux-mêmes souillés.

Les cinq classes que je viens d'assigner doivent être composées chacune de trois mille hommes; ce nombre suffit pour rendre une armée invincible. S'agit-il de combattre? c'est eux

qu'il faut d'abord oppoſer à l'ennemi. Faut-il faire le ſiege de quelque ville ? s'agit-il d'enlever quelque poſte ? c'eſt eux encore qui doivent faire les premieres tentatives ; il faut leur céder l'honneur des premiers exploits.

Voilà donc, dit Ou-heou, comment il faut compoſer le corps de la Milice ; mais apprenez-moi, je vous prie, quels ſont les moyens qu'il faut employer pour faire en ſorte que de telles troupes ne ſoient ſujettes à aucun changement, ni à des viciſſitudes fâcheuſes. Je voudrois ſavoir auſſi s'il y a quelque moyen d'être toujours victorieux de ſes ennemis, & d'empêcher qu'ils ne viennent jamais inquiéter notre Royaume. Pouvez-vous me ſatisfaire ſur toutes ces demandes ? Oui, Prince, répondit Ou-tſe ; & vous viendrez à bout de tout cela, ſi vous voulez ſuivre exactement ce que je vais vous enſeigner.

Un Roi doit commencer par acquérir la ſageſſe : s'il a la ſageſſe en partage, il choiſira parmi ceux de ſes ſujets qui exercent la profeſſion des armes ce qu'il y a de plus vertueux pour les placer à la tête des autres. Ceux qui n'ont qu'une vertu commune, ou qui n'en ont point du tout, ne doivent jamais exercer des emplois qui leur donneroient quelque autorité ; c'eſt bien aſſez pour eux qu'ils ſervent l'Etat en obéiſſant à ceux qui doivent les commander. Faites-en de même, votre armée ne ſe démentira point, vos troupes ne ſortiront jamais de cet état de vigueur qu'elles auront de leur nature, ſi elles ſont telles que je vous les ai déſignées.

En ſecond lieu, ſi vous faites en ſorte que le peuple travaille avec joie, qu'il ſoit toujours content, qu'il ſoit plein de ſoumiſſion & d'obéiſſance pour les Magiſtrats, qu'il puiſſe les enviſager comme autant de peres, ſoyez sûr que vous conſerverez vos Etats, qu'ils ſeront floriſſants, & que l'ennemi n'en approchera jamais, ſur-tout ſi vous vous conduiſez de telle

ſorte que vos ſujets louent toutes vos actions, qu'ils ne voient rien au deſſus de ce qui s'obſerve dans votre Royaume, qu'ils blâment au contraire les différents uſages des Royaumes voiſins ou ennemis. Si lorſque vous avez entrepris quelque choſe d'extraordinaire, il ne s'eſt point répandu de faux bruits parmi le peuple, & ſi l'on interprete en bien toutes vos actions, ſoyez sûr que vous ne ſerez jamais vaincu.

Un jour que Ouen-heou avoit aſſemblé ſon Conſeil, pour délibérer ſur une affaire de grande importance, il arriva qu'on n'y put rien déterminer, par le peu de déciſion ou le défaut de lumieres de ceux qui le compoſoient. Le Prince, de retour dans ſon appartement, ne donna aucune marque qu'il fût peu ſatisfait; il avoit au contraire un air ſerein & riant plus que de coutume; Ou-tſe s'en apperçut, & ne pouvant diſſimuler ſes ſentiments, il lui dit, d'un ton qui ſentoit le reproche: Prince, il faut que je vous rappelle un trait d'hiſtoire qui vient de ſe préſenter tout-à-coup à mon eſprit.

Tchoang-ouang, Roi de Tchou, aſſembla un jour les Etats de ſon Royaume, pour des affaires de la derniere importance; il lui arriva préciſément ce qui vient d'arriver à Votre Majeſté, & l'on ne ſe détermina à rien. Le Roi, après avoir quitté l'aſſemblée, avoit le viſage comme enflammé de colere. Chen-koung, un de ceux qui approchoient le plus près de ſa perſonne, & qui lui parloit avec liberté, lui témoigna ſa ſurpriſe de le voir ainſi altéré. Il eſt indigne d'un grand Prince, lui dit-il, de ſe montrer ainſi fâché. Quel ſi grand ſujet a pu faire diſparoître ainſi votre ſérénité ordinaire? Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre, répondit le Roi. J'ai toujours oui dire que les ſages ne manquerent jamais dans le monde, que, quelque mal gouverné que ſoit un Royaume, il y a toujours quelques hommes habiles, quelques perſonnages vertueux, quelques hommes éclairés & de bon conſeil:

qu'on m'amene celui qui pourroit être leur Maître, & ſur-le-champ je le fais Prince du titre de Ouang : qu'on m'indique ſeulement quelqu'un qui ſoit digne d'être leur ami, & je le décorerai du titre de Pa. Je n'ai pas le talent de bien gouverner, j'en ſuis convaincu ; ceux qui compoſent mon Conſeil & les Grands de mes Etats, n'ont pas les lumieres ſuffiſantes pour m'éclairer : helas ! que va devenir le Royaume de Tchou ? Voilà, Prince, pourſuivit Ou-tſe, ce qui fit naître une juſte indignation dans le cœur de Tchoang-ouang. Pour vous, vous n'êtes pas de même : on diroit que la joie regne dans votre cœur : vous paroiſſez bien-aiſe ; & moi je ſuis pénétré de la crainte la plus vive. A ces mots Ouen-heou changea de couleur.

ARTICLE II.

Combien il eſt important de bien connoître ſes ennemis.

OU-HEOU, inquiet ſur l'état préſent de ſes affaires, s'ouvrit un jour à Ou-tſe, & lui dépeignit ſon embarras en ces termes : Les choſes en ſont aujourd'hui à un tel point, que je ne ſais quel parti je dois prendre : mes Etats ſont tellement ſitués, que parmi les Princes mes voiſins, il n'en eſt aucun qui ne me cauſe de juſtes alarmes.

J'ai à l'occident le Royame de Tſin, dont je me trouve fort incommodé : au midi, j'ai le Roi de Tchou, qui me traverſe dans tous mes deſſeins : le Roi de Tſi me menace du côté de l'orient ; il fait continuellement des incurſions ſur mes Etats : par derriere, je ſuis barré par le Roi d'Yen : le Roi de Han m'empêche de faire un ſeul pas en avant : celui de Tchao me reſſerre du côté du nord ; enfin je ſuis ſans ceſſe

obſédé par quelqu'un de ces ſix Royaumes (1), dont les troupes peuvent attaquer mes Etats, qu'elles obſervent ſans ceſſe des quatre côtés. A en juger par les apparences, je ne ſuis pas trop en ſureté ; & je vous avoue que je commence à craindre quelque funeſte revers. Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de me mettre à l'abri de toute inſulte, & de me tirer d'affaire avec honneur, ſuppoſé qu'ils viennent à m'attaquer tous à la fois ?

Il eſt une crainte, dit Ou-tſe, qui eſt la ſource du repos & de la tranquillité d'un Etat : or, Prince, puiſque vous craignez, je regarde tous ceux qui auroient la témérité de vous attaquer, comme s'ils étoient déjà vaincus, & votre Royaume me paroît auſſi en ſureté que dans le temps de la plus profonde paix. Cependant, puiſque vous voulez une réponſe de moi, je vous dirai deux mots ſur chacun de vos voiſins, moins pour vous apprendre à les vaincre, que pour vous les faire connoître : *Un ennemi connu eſt plus qu'à demi vaincu.*

Le Royaume de Tſi (2) eſt grand, il eſt puiſſant ; mais ſa grandeur & ſa puiſſance ne ſont point ſtables, elles manquent par les fondements, & un rien peut les faire écrouler ; d'ailleurs ſes troupes ſont plus lourdes que fortes, plus peſantes que vigoureuſes.

Le Royaume de Tſin (3) a un grand nombre de ſoldats ſur pied ; mais tous ſes ſoldats ne ſauroient compoſer une véritable armée ; ce ſont pour l'ordinaire de petits corps en grand nombre à la vérité, mais ſi fort diſperſés qu'on ne peut les réunir lorſqu'il en eſt beſoin. Il eſt aiſé de les battre en détail.

---

(1) Tous ces Royaumes voiſins de celui d'Ouei ne ſont autres que les différentes Provinces qui environnent le Ho-nan.

(2) Le Royaume de Tſi étoit dans le Chan-tong.

(3) Le Royaume de Tſin étoit dans le Chen-ſi.

Le

Le Royaume de Tchou (1) est précisément le contraire de celui de Tsin ; ces troupes ne font ensemble qu'un seul & même corps ; elles se tiennent toujours réunies, elles ne savent ce que c'est que de se diviser pour faire diversion ; aussi gardent-elles difficilement une exacte discipline.

Le Royaume de Yen (2) n'a des troupes sur pied que pour garder ses propres Etats. Il se tient sur la défensive, & ne se met en mouvement que lorsqu'il est attaqué.

Les trois Tsin (3) ont de fort bonnes troupes, on ne sauroit en disconvenir ; mais ils ne pensent nullement à remuer : les embarras de la guerre ne sont pas de leur goût.

Ceux qui composent le Royaume de Tsi sont opiniâtres & de mauvais naturel ; ils sont riches & opulents ; mais leurs richesses sont mal partagées. Les Grands, à l'exemple de leur Roi, sont indolents, mols, fastueux & superbes : le Peuple foulé ne cherche que l'occasion de secouer le joug sous lequel il gémit. Ce Royaume est étendu, le Gouvernement est partagé entre beaucoup de personnes : mais comme les récompenses leur sont mal distribuées, que leurs appointements sont mal payés, qu'on n'y a nul égard au mérite, il y regne une mésintelligence générale & une si grande désunion, qu'une même personne n'est souvent pas d'accord avec elle-même. Par devant ils sont pesants, par derriere c'est la légéreté même, & dans leur plus grande pesanteur, ils n'ont pas la

(1) Le Royaume de Tchou étoit dans le Hou-kouang.

(2) Le Royaume de Yen étoit dans la Province de Pé-tché-ly. Le Royaume de Tchao étoit partie dans le Chan-tong & partie dans le Pé-tché-ly. Le Royaume de Han étoit dans le Chan-si.

(3) *Par les trois Tsin*, il entend sans doute le Royaume de Tchao, de Han & les autres qui composoient alors la Chine proprement dite.

moindre ſolidité (1) ; en un mot, il n'y a rien qui ſoit fixe chez eux, rien n'y eſt de durée.

Vous n'aurez pas de peine à les vaincre, ſi, partageant votre armée en trois corps, vous allez hardiment au combat. N'employez d'abord que les deux tiers de vos troupes, dont une partie tombera ſur leur gauche tandis que l'autre donnera ſur leur droite ; de ce qui vous reſtera, vous en ferez une eſpece de camp de réſerve pour vous en ſervir au beſoin.

Ceux de Tſin ne paroiſſent pas d'abord pouvoir être domptés aiſément : ils ſont naturellement forts & robuſtes. Leur pays eſt entrecoupé par un grand nombre de montagnes & de rivieres, leur gouvernement eſt exact & ſevere, les récompenſes & les châtiments y ſont diſtribués à propos, il n'eſt aucun d'eux qui ne ſoit porté d'affection aux exercices militaires ; ſouvent même on les voit ſe partager en pluſieurs corps d'armée, & aller porter la guerre de différents côtés ; du reſte ils ſont opiniâtres & ne ſavent ce que c'eſt que de ſe céder mutuellement. Voulez-vous les vaincre ? préſentez-leur l'appât de quelque gain ou de quelque rapine avantageuſe, ils s'y laiſſeront prendre, ils y courront avec avidité, ils auront promptement des troupes ſur pied, ils commenceront la campagne, mais ils ne la tiendront pas long-temps. Chacun d'eux n'ayant en vue qu'un intérêt propre, à peine auront-ils mis quelque village à contribution, à peine ſe ſeront-ils emparés de quelques troupeaux, ou de telle autre choſe ſemblable, que vous aurez voulu leur livrer, qu'ils penſeront à s'en retourner

(1) Je crois qu'on pourroit rendre ces dernieres lignes de la maniere ſuivante : *A l'extérieur ils ſont graves ; mais au fond c'eſt l'inconſtance même*, &c. Je ne ſais ce qu'il peut entendre par cette peſanteur & cette légéreté.

chez eux. En vain leurs Généraux voudront leur donner des ordres, ils ne ſeront plus écoutés : ce ne ſera plus une véritable armée, ce ſeront différents partis, ce ſeront pluſieurs petits corps qui, n'écoutant plus la voix de la raiſon, ni celle de l'équité, ne ſe conduiront plus que par les loix du caprice ou d'un petit intérêt préſent. Voilà leur maniere de faire la guerre.

Dès que vous les ſaurez ainſi diviſés, faites aller contre eux celles de vos troupes que vous aurez miſes en embuſcade ; ne vous amuſez pas à vouloir tailler en pieces ceux des ennemis qui pourront ſe rencontrer ſous vos pas : allez droit à leur camp, vous y ſurprendrez leurs Généraux & la plupart de leurs Officiers, qui, ſe trouvant comme abandonnés & hors d'état de défenſe, ſe rendront à vous preſque auſſi-tôt : les chefs une fois pris, il n'y a pas à craindre que le reſte puiſſe ſe rallier aiſément ; vous pouvez les regarder comme s'ils étoient déjà vos priſonniers & vos vaſſaux (1).

Ceux du Royaume de Tchou ſont naturellement foibles ; leur pays eſt large, leur maniere de gouverner eſt pleine de minuties ; ils ont un nombre prodigieux de loix ; ce qui rend le peuple triſte & craintif. Les troupes qu'ils ont actuellement ſur pied ſont toutes réunies ; mais cela ne ſauroit durer. Commencez par les harceler : allez les attaquer chez eux : affoibliſſez leur puiſſance le plus que vous pourrez : emparez-vous de leurs villages & de celles de leurs villes qui ſont ſans défenſe ; mais ne faites aucun mal à ceux qui les habitent. Après quelques légeres contributions, affranchiſſez-les de toutes ces loix minutieuſes qui les gênent ; bientôt ils ſeront vos amis, & vous en procureront d'autres, par les éloges qu'ils feront de leurs vainqueurs. Quand vous irez contre eux, n'em-

(1) Je ne vois pas trop comment ce que l'Auteur dit ici de ceux de Tſin s'accorde avec un gouvernement exact & ſévere, tel qu'il le leur donne.

portez rien avec vous qui puiſſe vous embarraſſer : allez & revenez ſur vos pas : retournez & revenez encore. Il n'eſt pas néceſſaire que vous livriez un ſeul combat ; vous viendrez à bout de les vaincre & de vous les ſoumettre en les harcelant.

Ceux qui compoſent le Royaume de Yen ſont bons & ſinceres : ils ſont pour la plupart doux & attentifs à remplir leurs devoirs : ils aiment la vertu & eſtiment la valeur ; mais ils n'ont pas d'induſtrie , & leurs lumieres ſont courtes. Ils ne forment aucun projet ni pour l'agrandiſſement de leur Royaume, ni pour toute autre choſe : ils ſe contentent de garder leurs poſſeſſions, ſans penſer à envahir celles de leurs voiſins. Obſervez-les, agacez-les, ſerrez-les de près, faites-les mouvoir, engagez-les dans de petites actions , bientôt vous les aurez réduits. Leurs Généraux ſont indéterminés , leurs ſoldats ſont craintifs : au ſeul aſpect de vos chars armés en guerre & de votre cavalerie , la peur les ſaiſira , vous les vaincrez ſans difficulté.

Les trois Tſin , qu'on appelle autrement le Royaume du milieu (ou la Chine), ne ſauroient vous nuire en aucune façon. Ceux qui l'habitent ne reſpirent que la paix ; leur gouvernement eſt fort uni : le peuple n'eſt point propre à la guerre ; le ſeul bruit des armes leur reſſerre le cœur & les fait trembler. Ils n'ont pas de bons Généraux : ceux qui ſont deſtinés pour le commandement de leurs armées , ſont tous ſans expérience ; d'ailleurs on en fait peu de cas & leurs appointements ſont très modiques : leurs troupes ſavent aſſez bien la théorie de la guerre ; mais comme elles ne ſont point d'humeur à expoſer leur vie , vous n'avez point à craindre de grandes actions de leur part. La maniere de les combattre avec ſuccès n'eſt pas difficile : après avoir rangé votre armée en bataille , ſoyez prêt à combattre ; mais ne commencez pas , laiſſez à l'ennemi le ſoin de faire les premieres tentatives. Si vous voyez qu'il ſoit en trop grand nombre pour oſer l'attaquer , reculez un peu , mais

en bon ordre. S'il vous pourſuit, attendez qu'il ait rompu ſes rangs : alors vous vous tournerez tout-à-coup contre lui. Si, après qu'il vous aura pourſuivi quelque temps, il ſe déſiſte & retourne ſur ſes pas, pourſuivez-le à votre tour, & ne le quittez point que vous ne l'ayez entiérement défait.

Parmi les troupes dont une armée eſt compoſée, il y a toujours quelques braves, quelques hommes plus forts & plus robuſtes que les autres; il y a toujours quelques hommes agiles & d'une légéreté plus qu'ordinaire, il y a toujours quelques hommes d'une intrépidité à toute épreuve. Ces hommes diſtingués des autres par quelqu'une des qualités que je viens de nommer, doivent l'être auſſi par les bons traitements & les récompenſes : ils ſont l'ame d'une armée, c'eſt d'eux en partie que dépendent tous les ſuccès ; ainſi il faut qu'un Roi, il faut qu'un Général ſache les employer ſuivant leurs talents.

Les braves doivent reſter dans les rangs : par leur contenance & leur maniere d'agir ou de combattre, ils inſpireront du courage & de la valeur aux plus lâches même.

Ceux qui ont de la force & qui ſont robuſtes, doivent avoir leur place parmi les travailleurs : faudra-t-il creuſer des canaux, des puits ou des foſſés ? faudra-t-il planter ou arracher des pieux ? faudra-t-il abattre des portes ou des murs ? ce ſont eux qu'il faut commander ; ils ſe feront obéir par la multitude, & viendront à bout de tout ce qu'ils entreprendront.

Ceux qui ſont agiles & légers à la courſe, doivent ſans ceſſe courir ; ils doivent harceler les ennemis, les provoquer, les inſulter, & leur enlever ſans ceſſe quelques proviſions ou quelques partis.

Les intrépides doivent être employés aux choſes extraordinaires : qu'ils aillent enlever les étendards des ennemis juſqu'au milieu de leurs rangs, juſqu'au centre de leur armée ; qu'ils

portent la terreur & la mort ſous la tente même de leurs Généraux. De tels hommes doivent vous être chers : il faut que vous leur témoigniez votre attachement & votre tendreſſe en les flattant, en leur donnant des éloges, en leur faiſant des dons, en les avançant dans les grades militaires : il faut que vos bienfaits s'étendent ſur toutes leurs familles ; il faut que leurs peres & meres, que leurs femmes & leurs-enfants ne puiſſent jamais regretter leur préſence : il faut quelquefois leur applanir le chemin du retour en leur accordant une honnête retraite : il faut que, rendus à leur famille, ils puiſſent briller encore parmi leurs concitoyens, & ſe diſtinguer dans les charges ou dignités civiles, comme ils l'ont fait dans les emplois militaires. Les ſujets d'un Royaume où le mérite ſera ainſi récompenſé, travailleront tous à ſe rendre dignes des bienfaits du ſage Roi qui les gouverne. Le peuple ſera un compoſé de vertueux & de ſages, & l'armée ſera une aſſemblée de héros.

Cependant comme l'eſpérance des récompenſes & des honneurs peut engager à faire le bien, il faut que la crainte des châtiments & de l'ignominie puiſſe empêcher de faire le mal : c'eſt pourquoi un bon Général doit être inſtruit juſques dans le plus petit détail, de tout ce qui concerne ceux de ſes Officiers ou de ſes ſoldats qui ſe ſont diſtingués des autres par quelqu'une des qualités dont je viens de parler ; il faut qu'il ſache tout leur bon & tout leur mauvais, & qu'il ait ſans ceſſe l'œil ſur eux, afin que s'ils viennent à s'égarer, il puiſſe les reprendre ou les punir, ſuivant la qualité de leurs fautes. Voilà, Prince, la réponſe à la queſtion que vous m'avez faite. Cela eſt très bien, dit Ouen-heou.

Ou-tſe dit : Abſtraction faite de tout le reſte, il y a huit manieres de combattre l'ennemi, en conſidérant la ſituation où il peut ſe trouver lorſque vous l'attaquerez, & où vous pourrez vous trouver vous-même.

Premiérement : pendant les rigueurs d'un froid très piquant, ou bien lorsqu'il souffle quelque vent impétueux, soyez toute la nuit sur pied, travaillez de toutes vos forces, rompez les glaces, passez les rivieres, qu'aucune difficulté ne vous arrête ; faites en sorte de pouvoir attaquer dès le grand matin. Les ennemis qui vous croiront encore bien loin, ne seront point sur leurs gardes : uniquement occupés à se garantir des injures de l'air, ils ne penseront à rien moins qu'à combattre. Le désordre où ils se trouveront à votre arrivée ne leur permettra pas même de se mettre en état de défense ; vous les enfoncerez, vous les battrez, vous les aurez à discrétion.

Secondement : pendant les plus grandes chaleurs de l'été, lorsque le soleil semble devoir tout embraser, mettez-vous en marche dès le soir, ne vous arrêtez pas de toute la nuit, ne prenez ni repas ni repos ; précipitez vos pas jusqu'au terme que vous vous êtes proposé.

En troisieme lieu : après que les armées auront été longtemps à s'observer, si les vivres commencent à vous manquer, si les troupes sont menacées de quelque grand malheur, & si vous ne voyez aucune issue pour vous tirer d'embarras, allez au combat.

Quatriémement : si les provisions sont épuisées au point qu'on en soit venu jusqu'à manger les chévaux ; si au défaut de riz on n'a pas même des herbages, & que de plus un ciel constamment couvert annonce des pluies qui doivent durer quelque temps, hâtez-vous d'aller au combat.

En cinquieme lieu : si vos troupes, en moindre nombre que celles des ennemis, sont outre cela campées en des lieux peu avantageux ; si les maladies regnent parmi les hommes ou parmi les chevaux ; si, pressé de toutes parts, vous n'avez

raisonnablement aucun secours à attendre, il faut absolument en venir aux mains; risquez le sort d'une bataille.

Sixiémement : quoique le soleil soit déjà prêt à se coucher, si tout-à-coup il vous vient des avis certains que l'ennemi n'est pas loin, qu'il a fait un long trajet, & que son intention est de se trouver le lendemain en présence, & de vous attaquer; ne perdez pas un moment; allez le surprendre lorsqu'il est sans armes & sans boucliers & qu'il ne pense qu'à se délasser de ses fatigues, à préparer son repas ou à se livrer au sommeil.

En septieme lieu : si chez les ennemis il y a des Généraux dont ils ne fassent pas grand cas; si leurs Officiers ne sont pas estimés, & qu'en conséquence les soldats n'osent pas se produire, allez au combat.

Huitiémement enfin : avant que les ennemis aient rangé leur armée en bataille, avant même qu'ils aient campé lorsqu'ils auront passé en partie par quelque défilé ou par des endroits escarpés, attendez-les au passage, combattez-les....

Telles sont les occasions & les circonstances où vous ne devez point hésiter d'en venir aux mains & d'attaquer le premier; j'ose vous répondre d'un heureux succès.

Un bon Général ne doit pas se contenter de savoir quand il doit attaquer, il faut qu'il sache aussi quand & comment il doit battre en retraite & éviter tout combat. Il y a six sortes de circonstances où il faut bien se donner de garde de vouloir se mesurer avec l'ennemi.

La premiere : si vos ennemis sont maîtres d'un pays vaste & bien peuplé; si malgré la multitude des hommes qui l'habitent, la plupart y vivent à leur aise ou dans l'abondance, & si leurs armées sont nombreuses & bien entretenues, le meilleur parti que vous ayez à prendre, est d'éviter tout combat, & de ne pas même entreprendre la guerre.

La

La ſeconde : ſi vos ennemis ſont gouvernés par un bon Roi, par un Roi qui gagne les cœurs de ſes ſujets en les comblant de bienfaits, vous ne gagneriez rien en combattant; vos victoires même vous deviendroient funeſtes : le plus sûr & le meilleur pour voûs eſt de vous retirer.

La troiſieme : des ennemis chez qui la vertu eſt récompenſée & le vice puni, ſans aucune diſtinction, ſont des ennemis que vous devez redouter : ils ne ſe contentent pas d'aimer la juſtice en toutes choſes, ils pratiquent ce qu'elle enſeigne. Qu'obtiendrez-vous par les armes, que vous ne puiſſiez obtenir par la négociation ?

La quatrieme ; ſi vos ennemis ſont tels qu'ils mettent à la tête des autres ceux qui ſe ſont rendu recommandables par quelques belles actions, qu'ils donnent les emplois importants aux ſages qu'ils peuvent avoir parmi eux, qu'ils choiſiſſent pour les expéditions ceux qui ont une capacité reconnue; évitez leur rencontre; n'ayez rien à démêler avec eux.

La cinquieme : en général, ne combattez jamais avec des ennemis plus nombreux & mieux armés que vous.

La ſixieme : ſi vos ennemis peuvent recevoir du ſecours de quelques-uns de leurs voiſins, s'ils ſont ſous la protection de quelque grand Prince, s'ils ont beaucoup d'alliés, n'héſitez pas à prendre le parti de la retraite ou à faire la paix; c'eſt le parti le plus sûr & le plus glorieux pour vous. Pour tout dire en deux mots, connoiſſez parfaitement toutes les difficultés que vous auriez à vaincre, n'ignorez aucun des riſques que vous pourriez courir d'être vaincu : c'eſt ſur ces connoiſſances que vous devez prendre votre parti.

Ou-heou dit : En voyant les dehors de l'ennemi, je voudrois pouvoir connoître ce qu'il a déterminé dans le ſecret de ſon Conſeil; lorſqu'il vient à nous pour nous attaquer ou pour s'emparer de quelques-unes de nos poſſeſſions, je voudrois ſa-

voir au juste quelles sont les véritables raisons qui l'ont déterminé, quelles sont les mesures qu'il a prises, & ce que je dois faire pour rompre ses desseins : pourriez-vous m'apprendre le moyen d'en venir à bout ?

Je vais tâcher de vous satisfaire, répondit Ou-tse.

Si les ennemis s'avancent tranquillement de votre côté, & avec nonchalance ; s'il paroît qu'ils ne sont en garde sur rien ; si vous voyez leurs drapeaux & leurs étendards flotter, sans ordre & sans distinction, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; si leurs cavaliers & leurs fantassins semblent s'entretenir en chemin, ne cherchez pas à pénétrer leurs desseins, ils n'en ont aucun ; un seul des vôtres peut en battre dix des leurs. S'ils entrent dans vos possessions avant l'arrivée des Gouverneurs de Province qui doivent leur amener des troupes ; si leurs généraux ne se sont point abouchés ensemble pour concerter un dessein général d'attaque ; si leur Roi n'est pas d'accord avec ses Grands ; s'il y a de la mésintelligence dans leur conseil ; s'ils entreprennent quelque chose avant que de s'être fortifiés dans leur camp ; si, avant que d'avoir fait les circonvallations & dressé les palissades, le grand nombre de leurs soldats témoigne de la crainte, que vous importe d'en savoir davantage ? Combattez hardiment, vous ne sauriez être vaincu.

Ou-heou dit à Ou-tse : Je veux savoir de vous quelles sont en général les circonstances les plus propres pour combattre l'ennemi.

Il est aisé de vous satisfaire, répondit Ou-tse. Pour combattre l'ennemi avec avantage, il faut commencer par le bien connoître ; je veux dire qu'il faut que vous sachiez en quoi il peut manquer dans la conduite des troupes, & que vous soyez au fait de tous les embarras où il peut se trouver, afin de pouvoir en profiter pour l'exécution de vos desseins. Ainsi

lorſque l'ennemi viendra de loin, dans le temps que ſes troupes ſont le plus fatiguées, avant qu'il ait rangé ſon armée en bataille, attaquez-le. Vous pouvez l'attaquer encore un peu avant le temps du repos, pendant qu'il ſe diſpoſe à prendre ſes repas : il faut l'attaquer lorſque vous le ſaurez dans un état de miſere ou d'extrême fatigue, lorſqu'il n'aura pas pour lui l'avantage du terrein, lorſqu'il aura laiſſé paſſer le temps favorable pour lui, & qu'il s'obſtinera à pourſuivre des projets qu'il devroit abandonner, lorſqu'ayant à paſſer par des endroits peu ſpacieux, la tête de ſon armée ne ſauroit être ſecourue par le reſte de ſes troupes; lorſqu'ayant eu une riviere à paſſer, il n'y a que la moitié de ſon armée qui ſoit en-deçà, tandis que le reſte cherche encore un paſſage de l'autre côté; lorſque leurs drapeaux & leurs étendards ſont pêle-mêle & ſans diſtinction; lorſqu'ils changent la diſpoſition où ils étoient auparavant; lorſqu'il y a de la méſintelligence entre les Généraux & les troupes qu'ils commandent. Dans toutes ces circonſtances, allez avec intrépidité contre des ennemis qui ne ſauroient vous réſiſter, ne perdez pas un moment de temps; il n'y a pas à délibérer; leur ſituation, l'état préſent où ils ſe trouvent, tout vous promet un heureux ſuccès.



ARTICLE III.

Du gouvernement des Troupes.

Ou-heou dit à Ou-tſe : Dites-moi, je vous prie, par où il faut commencer, & ce qu'il faut faire pour bien gouverner les troupes.

Ou-tſe répondit : Pour bien gouverner les troupes, il faut avant toutes choſes ſavoir clairement ce que c'eſt que les quatre ſortes de légéretés, les deux ſortes de gravités, & l'unique & véritable force.

Qu'entendez-vous par-là ? reprit Ou-heou : donnez-m'en une explication claire. Je vais tâcher de vous ſatisfaire, répondit Ou-tſe. Légéreté des chevaux ſur la ſurface de la terre, légéreté des chars ſur les chevaux, légéreté des hommes dans les chars, légéreté des ſoldats dans le combat, telles ſont les quatre ſortes de légéretés qu'il faut connoître & ſe procurer.

Savoir quels ſont les lieux difficiles & ſcabreux, pour les éviter ; connoître les chemins pleins & unis, pour les ſuivre, c'eſt rendre la terre aiſée ſous les pieds des chevaux.

Avoir un grand ſoin des chevaux, ne manquer jamais de leur donner la paille & les grains dans les temps convenables, c'eſt rendre les chars légers ſur leurs corps, graiſſer à propos les roues, c'eſt rendre le poids des hommes moins peſant ſur les chars.

Les armes bien affilées, les cuiraſſes à l'épreuve de tous les traits, rendent le ſoldat léger dans le combat. Récompenſer à propos le mérite, punir les fautes, & les punir ſuivant leur griéveté, & ſans acception de perſonne, voilà les deux ſortes de gravités. Vous les poſſéderez au point qu'il faut, ſi les ré-

compenses sont données avec libéralité, & si les châtiments sont distribués avec rigueur. Etre ferme & inébranlable quand il s'agit de faire observer la discipline, voilà l'unique & véritable force. Si vous avez toutes ces qualités, vous serez à la tête d'une armée invincible.

Que faut-il faire encore, dit Ou-heou, pour s'assurer de la victoire ?

Gouvernez bien vos troupes, répondit Ou-tse, & vous vaincrez. Quoi ! reprit le Prince, ne faut-il pas outre cela avoir une bonne armée ? ne faut-il pas avoir un grand nombre de gens de guerre ou tout au moins en avoir autant que les ennemis peuvent en avoir eux-mêmes ? Cela n'est pas nécessaire, répondit Ou-tse : eussiez-vous une armée composée d'un million d'hommes, si vous ne savez pas distinguer & récompenser le mérite, si vous n'employez pas les châtiments, si lorsque vous faites battre sur les bassins, vos troupes ne s'arrêtent pas, si elles n'avancent pas au signal que leur en donneront les tambours, ne comptez pas sur elles, vous n'avez rien à en espérer, vous serez vaincu.

Bien gouverner les troupes, c'est pouvoir les mettre en mouvement, ou les tenir dans l'inaction toutes les fois qu'on le veut; c'est savoir & pouvoir les faire marcher sans obstacles, les faire reculer sans danger, &, soit qu'elles avancent ou qu'elles reculent, les contenir de façon qu'elles gardent toujours leurs rangs, c'est savoir mettre les différents corps qui composent votre armée dans une telle disposition qu'ils puissent tous, sans en excepter aucun, obéir aux signaux d'un même étendard toutes les fois que vous le jugerez à propos; c'est, dans un cas de déroute, savoir rallier promptement ceux qui seroient débandés, ou qui auroient fui; c'est savoir faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en seroient écartés; c'est savoir maintenir les soldats dans la joie, sans pour-

tant autoriser le désordre; c'est savoir leur inspirer la crainte en même temps que la confiance; c'est savoir les occuper continuellement sans les fatiguer; c'est faire ensorte de mériter le glorieux titre de leur pere, & de leur inspirer les tendres sentiments de fils.

Ou-tse dit : Tout homme de guerre doit regarder le champ de bataille comme le lieu où il doit finir ses jours : s'il cherche à vivre, il périra; si au contraire il ne craint pas de mourir, sa vie est en sureté. Des guerriers prêts à combattre peuvent se comparer à des nautonniers qui seroient dans un vaisseau percé, ou à des gens qui se trouveroient dans une maison que le feu seroit sur le point de réduire en cendres; s'ils ne se donnent toutes sortes de mouvements pour éteindre l'incendie. Ceux qui sont dans l'un ou l'autre de ces cas, n'attendent pas & ne perdent pas le temps à délibérer sur ce qu'il faudroit faire; ils agissent, ils travaillent de toutes leurs forces, ils n'esperent pas qu'il leur vienne des secours extraordinaires pour les tirer d'embarras; ce n'est que dans leur courage, dans leur adresse & dans leur activité, qu'ils espérent trouver leur salut. Tels doivent être les Guerriers au moment du combat: en attendant l'ennemi il faut tout prévoir; quand on est en présence il faut faire usage de ce qu'on a prévu, il faut vaincre ou mourir.

Ou-tse dit : un Guerrier sans aucun talent pour son art est un homme mort : un Guerrier sans expérience est un homme vaincu; c'est pourquoi, instruire les soldats, les exercer souvent, sont les deux points essentiels du gouvernement des troupes. Ayez un homme qui soit parfaitement instruit de tout ce qui concerne l'art militaire, il peut en peu de temps en rendre dix autres aussi habiles que lui : dix peuvent en former cent : cent en formeront mille : mille peuvent facilement en former dix mille. Si dans votre armée il y a dix mille

hommes de bonnes troupes, il ne tiendra qu'à vous de la rendre telle qu'elle ne soit composée que d'excellents guerriers, quelque nombreuse qu'elle puisse être. Rapprocher les objets éloignés, & les envisager comme s'ils étoient présents; dans le temps de l'abondance, prévoir celui de la disette & s'y préparer; faire prendre promptement & sans embarras une forme circulaire à des troupes qui seroient rangées en quarré; savoir les faire arrêter tout à coup lorsqu'elles sont dans le plus fort de l'action; pouvoir les faire mettre en mouvement avec diligence & sans confusion, dans le temps même qu'elles ne respirent que le repos; les faire passer quand on le veut & comme on le veut de la droite à la gauche & de la gauche à la droite; pouvoir changer dans un moment la disposition totale de son armée, sans le moindre désordre, c'est être en état de commander. Ce n'est qu'à ces conditions qu'on peut se flatter d'avoir des soldats bien instruits & bien exercés dans l'art qu'ils professent, & d'avoir d'excellents guerriers.

Ou-tse dit: Tous les hommes dont une armée est composée ne peuvent pas être employés indifféremment à tout: il y a un choix à faire, & un Général doit y avoir égard. Voici, à mon avis, ce qu'il est à propos d'observer

Les hommes de petite taille peuvent se servir avec avantage de la pertuisane & de la lance: ce sont les armes qui leur conviennent. Les fleches & les javelots doivent être destinés à ceux qui sont d'une taille avantageuse. Ceux qui ont du courage doivent être chargés des drapeaux & des étendards, ceux qui ne sont susceptibles d'aucune crainte doivent porter les tambours & les bassins. Le soin des chevaux & de tout ce qui les concerne doit être confié à ceux qui sont d'une complexion foible, ou qui n'ont aucune force de corps; il faut les envoyer au fourrage & à la découverte des lieux. Ceux qui ont des lumieres & un jugement sain doivent être consultés dans tout ce qu'on entreprend, ils doivent traiter les af-

faires. Outre ce que je viens de dire, il faut encore que vous vous conduisiez de telle façon que tous les habitants des villages qui sont voisins des lieux où vous avez établi votre camp, que tous les paysans des campagnes d'alentour soient dans vos intérêts; ils peuvent vous être d'un grand secours, ou vous porter un préjudice considérable, par les avis faux ou vrais, par les instructions bonnes ou mauvaises qu'ils sont en état de vous donner. Il faut que votre armée soit tellement rangée que tous les corps qui la composent puissent mutuellement se defendre & se secourir au premier besoin. Il faut que tout le monde soit attentif au son des tambours & des bassins, & obéisse promptement à tous les signaux qui seront donnés.

Les signaux ordinaires du tambour seront, le premier, pour ordonner les préparatifs, le second, pour obliger chaque corps à se placer dans le quartier qu'on lui aura assigné, le troisieme, pour inviter au repas, le quatrieme, pour obliger à endosser la cuirasse & à se revêtir de ses armes; lorsqu'on entendra le cinquieme, on formera les rangs & l'on se tiendra prêt à marcher; & au sixieme, on déploiera les étendards, on se mettra en marche, ou on commencera l'action.

Ou-heou demanda à Ou-tse: Peut-on savoir surement quand il est à propos de faire avancer les troupes & quand il faut les arrêter? Ou-tse lui répondit: Ne couvrez jamais le foyer du ciel: ne vous élevez point jusques sur la tête du dragon. J'appelle foyer du ciel les vallées profondes ou les gorges qui sont entre des montagnes; gardez-vous bien d'y conduire jamais votre armée. J'appelle tête du dragon le haut de ces montagnes escarpées dont la cime va se perdre dans les nues; n'entreprenez point d'y faire monter vos troupes.

Il faut absolument que les dragons noirs soient à la gauche, & les tigres blancs à la droite. Les Oiseaux rouges doivent être

placés

placés à la tête, & les Eſprits qui préſident aux armes, à la queue : le centre eſt la place des ſept Étoiles (1) ; par leur influence & par leur arrangement, elles mettront en mouvement tout ce qui les environne. Il faut qu'en les voyant, tous les corps de l'armée ſachent ce qu'ils doivent faire.

Si, lorſqu'on eſt ſur le point de combattre, le vent ſouffle du côté qui vous eſt oppoſé, ne ſortez pas de vos lignes ; ou ſi vous en êtes déjà ſorti, tâchez d'y rentrer pour attendre que le vent ait ceſſé ou qu'il vous ſoit devenu favorable. Le vent contraire eſt un ennemi beaucoup plus dangereux que celui qui eſt armé de fleches & de dards.

Ou-heou demanda à Ou-tſe : Comment faut-il pourvoir à la nourriture des hommes & des chevaux, lorſqu'on eſt en campagne ?

Ou-tſe répondit : Je vais vous apprendre comment il faut faire pour avoir de bons chevaux : je ſatisferai dans un autre temps au reſte de la demande que vous me faites.

Les chevaux, pour être bons, doivent être entretenus proprement. Il faut qu'ils ſoient dans des lieux où il y a de bons pâturages. En hiver, il faut les tenir à l'abri des grands froids, & en été ils ne doivent pas être expoſés aux exceſſives chaleurs. En tout temps leur nourriture ne doit être que ſuffiſante. S'il y a du trop, ils deviennent pareſſeux & indociles ; s'il y a du trop peu, ils deviennent foibles & languiſſants : dans l'un ou l'autre de ces deux excès, ils ſont également inutiles. Il

(1) Tout ce qui eſt dit dans cette phraſe ne regarde que les drapeaux ou étendards ſur leſquels étoient peints les dragons noirs, les tigres blancs, les oiſeaux rouges ; les Eſprits qui préſident aux armes & les ſept étoiles. Ceux qui avoient ſur leurs habillements ou ſur leurs boucliers les mêmes ſymboles étoient rangés ſous les étendards dont ils portoient les marques, & aux ſignaux deſquels ils obéiſſoient.

faut qu'il y ait un temps réglé pour les faire paître, & un temps fixe pour les abreuver. Il ne faut laiſſer paſſer aucun jour ſans les bouchonner & les étriller. Il faut ſur-tout que leur criniere & leur queue ſoient toujours en bon état. La propreté ſert beaucoup à empêcher qu'ils ne contractent des maladies; elle les entretient frais & diſpos, & les rend propres à tout. Il faut accoutumer leurs oreilles à toute ſorte de bruit, & leurs yeux à toute ſorte d'objets. Des chevaux indociles & ombrageux cauſent quelquefois la perte de toute une armée. Ne les faites pas courir hors de propos : donnez-leur un pas qui tienne le milieu entre le trot & le galop : qu'ils ſoient formés à prendre tous les mouvements que vous voudrez leur donner : qu'ils puiſſent avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche ſelon que vous le leur indiquerez. Il faut que les hommes ſoient accoutumés aux chevaux, & que les chevaux connoiſſent les hommes : qu'un même cheval ait toujours une même bride, une même ſelle, un même mors. Ne changez aucune de ces choſes ſans néceſſité; qu'elles ſoient toujours propres, en bon état, & bien aſſorties. S'il arrive quelquefois que, le jour étant ſur ſon déclin, vous vous trouviez encore éloigné du gîte, ne preſſez pas pour cela vos chevaux. Il vaut mieux que les hommes ſouffrent quelque choſe, que les chevaux ſoient haraſſés. Il eſt même à propos, dans ces ſortes d'occaſions, que tout le monde mette pied à terre, & qu'on mene les chevaux par la bride (1); car plus vous les ménagerez, mieux ils vous

(1) C'eſt une coutume à la Chine de délaſſer les bêtes de ſomme, chevaux, mulets & autres, en les faiſant aller & venir à pas comptés pendant environ une demi-heure de temps, ſur-tout ſi c'eſt après une courſe un peu longue. Si on n'uſoit pas de cette précaution, les bêtes ſeroient bientôt hors de ſervice.

Les Chinois de même que les Tartares ne ferrent pas leurs chevaux.

ſerviront, quand il s'agira de combattre l'ennemi. Si vous obſervez ce que je viens de dire, les mêmes chevaux pourront vous ſuffire à traverſer le monde entier.

ARTICLE IV.

Du Général d'Armée.

OU-TSE dit : Pour être en état de commander les armées, il ne faut pas être moins habile dans les Lettres que dans les Armes ; il faut ſavoir tirer parti du foible comme du fort. Il n'eſt perſonne qui ne ſe croie en état de donner des avis aux Généraux ; il n'eſt perſonne qui ne parle des qualités qu'il doit avoir ; mais la plupart le font ſans connoiſſance de cauſe, & regardent la valeur comme ce qu'il y a de plus eſſentiel pour celui qui eſt à la tête des troupes.

Qu'un Général ait de la valeur, à la bonne heure ; mais s'il n'a que cette qualité, je ne crains pas de le dire, il n'eſt point digne de commander. La valeur ſeule n'eſt pas aſſez prévoyante, elle va toujours en avant, & ne conſidere pas aſſez ſes véritables intérêts ; elle préſume trop d'elle-même, & ſe met trop aiſément au-deſſus de toute eſpece de crainte ; elle n'eſt pas aſſez attentive, & croiroit ſe dégrader ſi elle prenoit de certaines précautions, fuſſent-elles dictées par la ſageſſe elle-même. Cependant, il y a cinq articles auxquels un Général doit toute ſon attention. Le premier conſiſte dans la maniere de gouverner en général ; le ſecond, dans la maniere de faire les diſpoſitions & les préparatifs néceſſaires ; le troiſieme, dans la diligence à exécuter ce qu'on entreprend ; le quatrieme, dans l'exactitude à employer tous les moyens & à garder tous les uſages ; & le cinquieme, dans la maniere de prendre ſon parti dans les différentes occaſions qui peuvent ſe préſenter.

La maniere de gouverner doit être telle qu'on puiſſe donner ſes ordres, les faire exécuter par l'armée entiere avec la même facilité qu'on trouveroit à ne commander que quelques perſonnes. Les préparatifs ſeront tels qu'ils doivent être, ſi dès le premier jour de votre marche juſqu'à celui qui finira la campagne, vous ne ceſſez jamais d'être en état de faire face à l'ennemi, & de le combattre, quelque part que vous puiſſiez le rencontrer, & dans quelque circonſtance que ce puiſſe être.

Les projets une fois concertés, les meſures une fois priſes, il ne faut aucun délai dans l'exécution : rien ne doit plus arrêter ; on ne doit plus craindre ni les fatigues, ni les peines, ni les dangers, ni la mort même.

Par l'exactitude à employer tous les moyens & à garder tous les uſages, je n'entends autre choſe ici, ſi ce n'eſt qu'il faut toujours faire obſerver exactement la diſcipline militaire ; qu'il ne faut jamais s'endormir à l'abri de ſes proſpérités ; qu'après la victoire même la plus complette, il faut être prêt à ſe meſurer avec de nouveaux ennemis & à recommencer le combat.

La maniere de prendre ſon parti dans les différentes occaſions ne ſauroit ſe déterminer. C'eſt aux lumieres & à la prudence du Général, qu'il faut s'en rapporter. Que les châtiments & les récompenſes ſoient fixes : que les fautes reſtent rarement impunies; mais qu'une belle action ſoit toujours récompenſée. Dès qu'un Général a reçu de ſon Souverain l'ordre de ſe mettre à la tête de ſes troupes, il ne doit rentrer chez lui qu'après la défaite entiere des ennemis. Il n'a plus de maiſon, il n'a plus ni parents ni amis ; le camp, ſes ſoldats doivent lui tenir lieu de tout. S'il meurt à la tête de ſes troupes, le jour de ſa mort ſera un jour de triomphe pour lui & pour tous ceux qui lui appartiennent.

Ou-tse dit : Il y a quatre sortes d'attentions à faire pour celui qui est à la tête d'une armée. La premiere regarde le temps, la seconde, le lieu, la troisieme, les circonstances, & la quatrieme, l'état où les troupes se trouvent actuellement.

Dix mille Officiers, cent mille Soldats, toute une armée, de quelque nombre qu'elle soit composée, se trouvent à la disposition d'un seul homme ; & ce seul homme, c'est le Général. Quel temps plus favorable pour montrer ses vertus, pour faire paroître au grand jour ses belles qualités, pour illustrer sa patrie, pour immortaliser son nom & celui de son Roi ? C'est le temps de se surpasser lui-même, &, si j'ose le dire, de se mettre au-dessus de l'humanité.

Les chemins ne sont pas toujours unis, les routes ne sont pas toujours sures ; il y a des plaines & des montagnes, des lieux scabreux & des terreins aisés ; il y a des précipices & des défilés, des lieux arides & des lieux marécageux : un Général doit les connoître, pour en tirer tout le parti qui lui paroîtra le plus convenable & le plus avantageux. Rien ne doit lui échapper.

Les circonstances ne doivent point être l'effet du hasard ; un habile Général sait les faire naître à point nommé. Il sait l'art de commander & de se faire obéir ; il sait se faire aimer & craindre en même temps ; & comme il a l'estime des siens, on lui suppose les vues les plus profondes dans tout ce qu'il entreprend, n'y eût-il de sa part aucun dessein prémédité ; il sait l'art d'en imposer à l'ennemi, de semer la discorde parmi les Officiers généraux, tant de l'armée qu'il doit combattre que des villes qu'il veut conquérir, celui de faire en sorte que les subalternes les méprisent, de mettre la division entre leurs soldats, &, en un mot, celui de disposer d'eux tous à son gré.

Un Général peut raisonnablement se flatter des plus heureux succès, s'il a fait ensorte que ses troupes soient bien exercées

& propres à toutes les évolutions, s'il les a rendu ennemies de l'oisiveté & du repos, s'il les a rendu capables de souffrir la faim, la soif & la plus extrême fatigue sans se décourager; si les chars, tant ceux qui sont armés, que ceux qui sont pour le bagage, sont toujours en bon état; s'ils ont, par exemple, de bonnes roues, de solides ferrements, & si tout ce qui les compose est assez fort pour résister aux secousses des chemins les plus mauvais; si les barques, tant celles qui sont pour le transport des vivres & des munitions, que celles qui sont pour combattre, ont de bons avirons & de bons gouvernails, si elles sont fortes & bien lestées, si elles peuvent servir pour les différentes évolutions; si les chevaux peuvent être d'un bon service, c'est-à-dire, s'ils sont bien dressés, s'ils sont dociles au frein, & s'ils prennent tous les mouvements qu'on voudra leur donner. Celui qui sait avoir toutes ces attentions, & qui entre dans tous ces détails, comme pour se délasser, a quelques-unes des qualités qui constituent un bon Général. Mais il ne les a pas toutes encore: il faut de plus qu'il ait de la majesté, de la bravoure, de la vertu & de l'humanité; s'il est tel, il sera obéi, respecté, estimé, aimé des siens; il sera craint & redouté des ennemis: ses moindres volontés seront des ordres; tous ses combats seront des victoires; il sera le soutien de son Prince, la gloire de son regne, l'auteur de la tranquillité publique, & la terreur de ses ennemis.

Ou-tse dit: Les bassins & les tambours doivent parler aux oreilles, les drapeaux & les étendards doivent parler aux yeux, les récompenses & les châtiments doivent parler aux cœurs, Si le son des bassins & des tambours ne désigne pas clairement quels sont les ordres de celui à qui tout doit obéir, si les couleurs & les différents arrangements des drapeaux & des étendards n'instruisent pas suffisamment ceux dont ils doivent être suivis, si les châtiments & les récompenses n'ont rien qui puisse

piquer l'émulation ou inſpirer la crainte ; quelque puiſſant que ſoit un Royaume, quelque nombreuſe que ſoit une armée, on ne doit s'attendre qu'à des défaites & à des malheurs. Un bon Général doit donner ſes ordres d'une maniere claire & préciſe, ſans ambiguité ni confuſion : inſtruite de ſes volontés, l'armée entiere doit s'ébranler au premier de ſes ſignaux ; tous ceux qui la compoſent doivent être diſpoſés à toutes ſortes de marches & d'évolutions ; ils doivent être prêts à affronter la mort & à la recevoir avec joie pour l'honneur de la Patrie & la gloire du Souverain.

Ou-tſe dit : Un des points les plus eſſentiels pour le bon gouvernement des troupes, lorſqu'elles ſont à la veille de quelque grande action, ou lorſqu'elles ſont ſimplement en campagne, eſt de connoître à fond ceux contre leſquels on doit combattre. Il faut qu'un Général ſoit au fait de toutes les qualités, bonnes ou mauvaiſes, de ſon adverſaire ; il faut qu'il ait une attention continuelle à obſerver toutes ſes démarches, car c'eſt ſur elles qu'il doit régler ſa propre conduite : il faut qu'il ſache mettre à profit la moindre de ſes fautes, la plus petite de ſes inadvertences.

Si le Général ennemi eſt d'un tempérament qui le porte à la préſomption & à l'étourderie, il faut lui tendre des pieges, il faut ſans ceſſe lui donner le change ; s'il eſt avare, & qu'il préfere les richeſſes à l'honneur, les petits avantages à la gloire de ſe faire un nom, il faut le ſéduire par les promeſſes & le corrompre par l'argent ; s'il eſt ſans prévoyance, & que ſon camp ne ſoit pas abondamment pourvu de tout, il ne faut point en venir aux mains avec lui, il faut le laiſſer ſe morfondre & le réduire aux abois ; s'il ſouffre que les Officiers Généraux ſoient orgueilleux & dans l'abondance, tandis que les ſujets ſubalternes gémiſſent ſous le poids de la miſere & manquent preſque de tout, s'il laiſſe murmurer impunément & qu'il ſouffre

les diſſentions & les inimitiés qui pourroient naître parmi eux, il faut achever de les diviſer ; ſi , lorſqu'il s'agit d'avancer ou de reculer, il eſt comme en ſuſpens , ſans ſavoir à quoi ſe déterminer , il faut lui fournir de nouveaux ſujets de crainte & l'engager par-là à de fauſſes démarches ; s'il n'eſt pas aimé des troupes , s'il n'a pas leur confiance , & qu'à peine il en ſoit obéi & reſpecté, il faut faciliter les moyens de déſertion à tous ceux qui pourroient avoir envie de l'abandonner , & faire naître cette envie dans le cœur même de ſes plus fideles ſoldats. S'il eſt campé dans des lieux unis , tâchez de l'en faire ſortir, & conduiſez-le , pour ainſi dire , dans des lieux ſcabreux ; quand vous l'y verrez engagé donnez ſur lui avec toutes vos forces , & ôtez-lui tous les moyens de pouvoir retourner ſur ſes pas ; s'il eſt campé dans des lieux bas , d'où l'eau n'ait aucune iſſue pour pouvoir s'écouler , & qu'il vienne quelque pluie abondante , achevez de l'inonder ; s'il eſt campé dans de fertiles campagnes où il ait à ſouhait grains & fourage , profitez du premier vent pour tout conſumer par le feu ; enfin s'il eſt campé depuis long-temps dans un même lieu , & que ce ſoit la pareſſe ou la crainte qui l'y retienne , allez le prendre au dépourvu , vous l'enfoncerez ſans peine.

C'eſt fort bien , dit Ou-heou ; mais ſi je ne ſais point dans quel état ſont les ennemis ; ſi j'ignore entiérement quelles ſont les qualités bonnes ou mauvaiſes de leurs Généraux , que dois-je faire pour m'en inſtruire ? Je ſuppoſe que les deux armées ſont déjà en préſence & qu'elles s'obſervent mutuellement.

Voici , répondit Ou-tſe , comment vous pourrez en venir à bout.

Parmi ceux qui ne ſont pas entiérement de l'ordre inférieur , il faut choiſir ceux qui auront le plus de courage , le plus d'ardeur , & qui ſont prêts à tout entreprendre pour ſe faire un nom ou pour avancer leur fortune : compoſez-en un petit corps

&

& envoyez-le contre les ennemis, non dans le dessein de les vaincre par le moyen de ce petit nombre de braves que vous leur opposerez, mais seulement pour les connoître & pour les essayer. De votre côté soyez continuellement sur vos gardes, ayez l'œil à tout, que rien ne vous échappe : il faut que votre petit corps d'élite avance, recule, attaque, se défende & fasse généralement toutes les évolutions nécessaires pour faire développer tous les talents des ennemis, ou pour les mettre dans l'occasion de montrer leur peu d'habileté; vous pourrez alors faire les observations suivantes.

Si, à la premiere alarme que vous leur ferez donner, les ennemis ne font pas un bruit tumultueux dans leur camp; s'ils ne sortent pas de leurs lignes ou de leurs retranchements, & s'ils se donnent le temps de pouvoir tout considérer à loisir; si lorsque vous leur donnez l'appât de quelque avantage, ils font semblant de ne pas s'en appercevoir; si lorsqu'ils sont sortis de leurs lignes vous voyez qu'ils marchent en silence & en bon ordre, que leurs rangs sont bien formés & serrés à propos, & que loin de se laisser prendre aux pieges qu'on pourroit leur tendre, ils en dressent eux-mêmes pour attirer l'ennemi, soyez sûr que ce sont de bonnes troupes qui ont à leur tête d'excellents Généraux : ne vous pressez pas de les attaquer; vous courriez risque d'avoir du dessous. Si au contraire, dès que vos gens auront paru, les ennemis sont surpris de votre petit nombre, & courent à vous pour tenter de vous vaincre ou de vous enlever; s'ils ne gardent aucun ordre dans leur marche; s'ils vont avec une entiere sécurité & sans prendre les précautions que la prudence exige, n'hésitez point sur ce que vous avez à faire; un pareil ennemi ne peut être que vaincu; eût-il à sa disposition les armées les plus nombreuses, il ne sauroit vous résister.

ARTICLE V.

De la maniere de prendre ſon parti dans les différents changements qui peuvent arriver.

OU-HEOU dit : Si une armée dans laquelle il n'y auroit que de bons chars, d'excellents chevaux, des Généraux habiles & des troupes bien aguerries, rencontrant tout-à-coup l'ennemi, eſt miſe en déroute, & ſe trouve dans un déſordre affreux, ſans preſque s'en être apperçue ; que faut-il faire dans un cas pareil ?

Ou-tſe répondit : Il faut diſtinguer les différents temps où ce malheur peut arriver. Si c'eſt pendant la nuit que les ennemis ſoient venus vous ſurprendre, il faut recourir promptement aux tambours, aux trompettes & aux baſſins : ſi c'eſt en plein jour, il n'y a pas à délibérer, c'eſt aux drapeaux, aux étendards & aux pavillons que vous devez mettre le premier de vos ſoins : tous ces inſtruments doivent vous ſervir pour donner vos ordres ; il faut par conſéquent qu'ils ſoient à portée d'être vus ou entendus de tout le monde ; il faut qu'ils ſoient, pour ainſi dire, à vos côtés. Faites donner les différents ſignaux auxquels vos troupes doivent être accoutumées, ralliez-les promptement ; & s'il ſe trouve quelqu'un qui montre de la négligence à obéir, qu'il ſoit mis à mort ſur-le-champ : dans une telle circonſtance, vous ne devez votre ſalut qu'à votre ſévérité ; l'indulgence à laquelle vous pouvez être porté dans d'autres occaſions, cauſeroit ici votre perte. Votre armée une fois ralliée, combattez en bon ordre.

Je comprends, dit Ou-heou. Mais ſi, lorſque je m'y attendrai le moins, je vois tout-à-coup venir contre moi une armée très nombreuſe, que faut-il que je faſſe pour n'en être pas accablé ?

Ou-tſe répondit : Il faut diſtinguer les lieux où vous vous trouverez alors : ſi vous êtes dans des lieux vaſtes & ſpacieux, il faut vous retirer à petit bruit, & aller camper ailleurs : ſi vous êtes dans des lieux étroits, il faut vous retrancher, & attendre que l'ennemi vienne pour vous forcer ; en ce cas, dix contre un combattent à armes égales. En général, ce n'eſt que dans des lieux étroits, ſcabreux & de difficile accès, qu'une petite armée peut ſe meſurer avec une armée nombreuſe, & que dix mille hommes peuvent combattre contre cent mille.

Je ſuis au fait, reprit Ou-heou. Je me ſuppoſe à préſent dans une poſition toute ſinguliere ; la voici : Je ſuis à la tête d'une nombreuſe armée, compoſée d'excellentes troupes ; mais je ſuis campé de façon que derriere moi ſont des montagnes eſcarpées ; à gauche, je ne vois que des précipices ; à droite, j'ai des fleuves & des rivieres, & je n'ai devant moi que des lieux profonds & marécageux, pleins de dangers. Les ennemis ont élevé de fortes redoutes de diſtance en diſtance, ils ſont bien armés & bien retranchés. Si je veux retourner ſur mes pas, c'eſt comme ſi je voulois tranſporter des montagnes : ſi je veux avancer, c'eſt comme ſi je courois à ma perte. Les vivres ne me manquent point encore, mais enfin je ne ſaurois demeurer longtemps dans une pareille ſituation ſans m'expoſer à me voir réduit à ce qu'il y a de plus affreux. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faudroit que je fiſſe en pareil cas.

Ou-tſe dit : il n'eſt pas aiſé, Prince, de ſatisfaire à la queſtion que vous me faites. Vous vous ſuppoſez dans les plus terribles embarras où un Général puiſſe jamais ſe trouver : cependant comme ce que vous venez de dire peut arriver, voici comment vous pourriez vous tirer de ce mauvais pas, ſi vous aviez le malheur ou l'imprudence de vous y engager.

Il faudroit commencer par faire une revue générale de vos troupes ; vous les partageriez ensuite en cinq corps , qui seroient comme autant de petites armées qu'il faudroit faire défiler en même temps par autant de chemins particuliers. Il est vraisemblable que les ennemis ne sauroient alors à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre : ils vous supposeroient des vues que vous n'auriez peut-être pas ; ils craindroient d'être attaqués, & chercheroient à deviner par quel côté ; ils n'oseroient vous attaquer les premiers , parcequ'ils ignoreroient vos desseins ; & vous poursuivriez ainsi tranquillement votre route , soit pour aller au combat, soit pour battre en retraite , & vous tirer d'un lieu où vous pourriez si facilement périr vous & toute votre armée.

Dans ces circonstances, si vous croyez pouvoir vous battre avec succès , n'engagez aucun combat sans avoir fait les réflexions suivantes. Si vous devez craindre , ce ne sera ni par la bonté de votre cavalerie , ni par la valeur de vos troupes ; votre bonne conduite , votre prudence , votre habileté peuvent seules vous donner la victoire : ainsi, si les ennemis sont continuellement sur leurs gardes , s'ils connoissent toute l'importance des postes qu'ils occupent , s'ils maintiennent une exacte discipline parmi les soldats, contentez - vous d'abord de leur envoyer quelques détachements pour les harceler & les engager par-là à vous montrer ce qu'ils peuvent entreprendre. A cette ruse ajoutez-en une autre ; envoyez-leur des députés, écrivez-leur des lettres pour les amuser par la voie des négociations : s'ils se laissent prendre à cet artifice , allez les combattre lorsqu'ils s'y attendront le moins : si au-contraire ils sont dans de justes défiances , s'ils refusent d'entrer en pourparler , s'ils ne veulent point recevoir les lettres que vous leur aurez écrites , s'ils les brûlent sans vouloir même les lire auparavant ; si voyant que les gens que vous leur aurez

envoyés ne ſont que des eſpions, ils les traitent comme tels & les font mourir en conſéquence ; n'allez pas témérairement contre de tels ennemis, ne précipitez rien, donnez-vous le temps de tout prévoir & de pourvoir à tout. Si le haſard ayant fait naître l'occaſion de quelque action particuliere, il ſe trouve que vos gens aient eu du deſſous, gardez-vous bien d'en venir à une action générale, évitez même avec un grand ſoin juſqu'au plus petit combat, juſqu'à l'eſcarmouche : ſi au contraire vos troupes ont été victorieuſes, faites auſſi-tôt battre la retraite, empêchez-les d'aller à la pourſuite des fuyards : ſi les ennemis font ſemblant de prendre la fuite, ou cherchent par d'autres voies de vous attirer au combat, allez à eux en ordre de bataille, mais au petit pas. S'ils viennent à vous dans l'intention de vous forcer au combat, préparez-vous à les bien recevoir ; diſpoſez tellement votre armée, que tous les corps qui la compoſent puiſſent ſe ſoutenir mutuellement ; alors vous pourrez vous battre en toute ſureté & vous tirer avec honneur du mauvais pas où vous vous trouverez engagé.

C'eſt fort bien, reprit Ou-heou : mais voici une autre ſuppoſition que je fais. Mon armée ſe trouve vis-à-vis de celle de l'ennemi qui veut me forcer à un combat que j'ai deſſein d'éviter ; la terreur s'eſt emparée du cœur de mes ſoldats ; je voudrois me retirer & je ne trouve aucun chemin : comment ſortir de cet embarras ?

C'eſt, répondit Ou-tſe, en uſant de ſtratagêmes, que vous pouvez, en pareil cas, vous ſauver. Les circonſtances, votre ſituation, votre crainte même pourront vous les ſuggérer : cependant il faut avoir égard au nombre de vos troupes. Si elles ſont ſupérieures à celle des ennemis, tâchez de vous ouvrir un paſſage au travers de leurs bataillons ; ſi au contraire elles ſont moins nombreuſes, retranchez-vous le mieux que vous

pourrez ; uſez d'artifices, donnez le change, attendez le reſte du temps & des occaſions.

Me voici, dit Ou-heou, dans une ſituation encore plus fâcheuſe. Je me trouve engagé dans mille périls ; je ne vois autour de moi que précipices, que montagnes eſcarpées, que vallées profondes, que gorges, que défilés ; par ſurcroît de malheur une armée beaucoup plus nombreuſe que la mienne ſe montre tout-à-coup aux environs : que dois-je faire ?

Ne perdez pas un moment de temps, répondit Ou-tſe : précipitez vos pas, ſoit que vous vouliez atteindre ou éviter l'ennemi. Si la rencontre des deux armées s'eſt faite ſubitement, & qu'il faille en venir aux mains, ſans qu'il ſoit poſſible de l'éviter, faites pouſſer de grands cris à vos ſoldats : que le bruit des tambours, des trompettes & de tous les inſtruments de guerre ſe joigne aux henniſſements des chevaux pour effrayer ou pour faire illuſion à l'ennemi ; envoyez vos tireurs de flèches légeres & vos arbalétriers pour faire les premieres décharges ; ſoutenez-les, renouvellez-les, ayez ſans ceſſe des gens aux aguets qui obſervent tout, & qui vous rendent compte de tout ; envoyez-en d'autres pour enlever des vivres & des bagages : faites enſorte que l'ennemi puiſſe ſe perſuader qu'il y a pluſieurs armées à ſes trouſſes ; en l'attaquant de pluſieurs côtés à la fois, vous le déconcerterez entiérement.

Mais, reprit Ou-heou, ſi mon armée ſe trouve entre deux montagnes fort élevées & dans un chemin fort étroit, que dois-je faire ?

Il faut, répondit Ou-tſe, que vos meilleures troupes ſoient à la tête des autres, que votre cavalerie & vos chars armés ſoient placés ſéparément & en état de faire face à tout en cas d'attaque, que vos pavillons & vos étendards ſoient déployés, mais ſans être élevés. Dans cette diſpoſition, attendez de pied ferme que l'ennemi veuille entreprendre quelque

chose. S'il n'ose avancer & que vous ayez lieu de croire qu'il ne sait à quoi se déterminer, faites marcher promptement l'élite de vos troupes, ne lui donnez pas le temps de se reconnoître, poussez-le au-delà des montagnes; alors faites agir votre cavalerie & vos chars pour lui inspirer la crainte & le mettre entiérement en déroute.

Voilà, dit Ou-heou, la maniere de se tirer d'affaire lorsqu'on est engagé dans des défilés. Mais si, me trouvant avec mon armée dans des lieux humides, entrecoupés par des ravines & des ruisseaux, dans des lieux pleins de marais, de vase ou de boue, si mes chevaux & mes chars sont tellement embourbés qu'ils ne puissent m'être d'aucun secours; & si, par surcroît de malheur, n'ayant ni bateaux, ni radeaux, ni autres choses semblables, j'apprends tout-à-coup que l'ennemi vient à moi, dans la disposition de me combattre; quel parti dois-je prendre pour me tirer d'embarras?

Prince, répondit Ou-tse, laissez alors vos chevaux & vos chars se tirer tranquillement d'affaire du mieux qu'ils pourront. Pour vous, à la tête de ce que vous aurez de troupes légeres, avancez promptement du côté où vous découvrirez quelque hauteur. Si vous n'en appercevez aucune, faites attention au courant des ruisseaux, remontez vers leur source, vous ne tarderez pas à voir quelques côteaux ou quelques lieux plus élevés que les autres : rendez-vous-y le plutôt qu'il vous sera possible; & quand vous y serez arrivé, portez votre vue aussi loin qu'elle pourra s'étendre; examinez la contenance des ennemis; donnez les signaux nécessaires à vos troupes, tant à celles qui vous auront suivi, qu'à celles qui seront encore dans l'embarras. Si vous voyez que les ennemis s'engagent dans des lieux semblables à ceux que vous venez de quitter, attendez que la moitié de leur armée se soit mise hors d'état de pouvoir se-

courir l'autre ; alors allez tailler en pieces celle qui ſera le plus à votre portée.

Ou-heou dit : Si le ciel conſtamment couvert ſe décharge par une ſi grande abondance de pluie qu'il ſoit impoſſible de faire agir les chevaux & les chars, & que, dans ces circonſtances, l'ennemi venant des quatre côtés, la terreur & la conſternation ſe répandent dans mon armée, quel eſt le parti que je dois prendre ?

Il ne faut pas attendre, répondit Ou-tſe, que vous ſoyez inondé pour penſer à faire agir les chevaux & les chars : dès les premieres pluies mettez les uns & les autres dans une poſition avantageuſe ; faites-leur occuper les lieux élevés. Si vous avez manqué à cette précaution, à une premiere faute n'en ajoutez pas une ſeconde, en voulant tirer parti de ce qui ne peut que vous nuire ou vous incommoder ; mettez tous vos ſoins à dégager vos chevaux & vos chars, & par le moyen des plus forts aidez les plus foibles, afin que tous enſemble vous puiſſiez gagner les hauteurs : quand vous y ſerez parvenu, attendez ſans inquiétude juſqu'à ce que ceux que vous aurez envoyés à la découverte des chemins, viennent vous rendre compte de leur commiſſion ; alors, ou vous irez attaquer l'ennemi, ou vous vous tiendrez ſimplement ſur la défenſive, ſuivant que la prudence vous le ſuggérera. Si l'ennemi décampe le premier, ſuivez-le pas à pas, juſqu'à ce que vous ayez trouvé une occaſion favorable pour le combattre avec ſuccès.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire, dit Ou-heou. Ce n'eſt plus contre une armée entiere que je dois combattre, c'eſt contre une infinité de petits partis ; ce n'eſt plus contre des troupes aguerries qui m'attaquent à découvert, c'eſt contre différentes bandes de voleurs qui m'enlevent tantôt des beſtiaux, tantôt des équipages, tantôt des proviſions, & toujours

jours quelque choſe : comment venir à bout de pareils brigands ?

Le parti le plus sûr que vous puiſſiez prendre, répondit Ou-tſe, c'eſt d'être continuellement ſur vos gardes; il faut de plus que vos beſtiaux ne s'écartent pas trop loin hors du camp; il faut que les équipages ſoient toujours ſous les yeux de l'armée entiere; il faut que ceux que vous enverrez au fourrage ſoient toujours bien ſoutenus, & que ceux qui les ſoutiennent ſoient toujours prêts à tout événement; il faut outre cela mettre des troupes en embuſcade avec ordre de n'attaquer les partis ennemis que lorſque ceux-ci, chargés de butin, prendront à la débandade le chemin du retour; vous les mettrez aiſément en pieces dans un temps où ils penſeront à peine à ſe défendre, & où ils ſe trouveront entre deux feux.

Ou-tſe dit : après que vous vous ſerez rendu maître de quelque ville, voici comment vous devez vous conduire. Aſſemblez les principaux Officiers de votre armée, mettez-vous à leur tête, & rendez-vous dans le lieu où s'aſſemblent les Magiſtrats pour traiter les affaires ou juger les citoyens. Là, avec un air de bonté & d'affabilité propre à gagner les cœurs, donnez vos ordres en préſence des chefs & des principaux du lieu; faites-leur voir que le premier de vos ſoins eſt d'empêcher que les ſoldats ne ſe livrent au penchant qu'ils ont à commettre les crimes qu'ils ſe croient comme permis dans ces ſortes d'occaſions; defendez ſous de rigoureuſes peines qu'on ne faſſe aucun dégât, qu'on n'enleve rien de force; que les maiſons des citoyens ſoient comme ſacrées, qu'on ne tue pas même leurs animaux domeſtiques, qu'on n'arrache aucun arbre, qu'on ne détruiſe aucun bâtiment, qu'on ne brûle aucun magaſin. Faites aſſigner, par les magiſtrats mêmes du lieu, des logements pour vos troupes; tenez-vous-en d'abord à ce qu'ils auront déterminé, ſauf à vous de faire enſuite les chan-

gements qui vous paroîtront néceſſaires lorſque vous ſerez un peu mieux inſtruit. Dans la diſtribution des emplois & des graces, n'oubliez pas entiérement les gens du pays : en un mot, que les vaincus puiſſent ſe féliciter en quelque ſorte de vous avoir pour vainqueur (1).

ARTICLE VI.

Des véritables moyens d'avoir de bonnes troupes.

OU-HEOU demanda : Suffit-il pour avoir de bonnes troupes, de faire obſerver une exacte diſcipline, de punir ſévérement, & de récompenſer avec libéralité ?

Prince, répondit Ou-tſe, je n'entreprendrai pas de faire l'énumération de tous les cas & de toutes les circonſtances où les récompenſes doivent avoir lieu, ni de ceux où vous devez employer les châtiments. Faire uſage à propos des uns & des autres eſt un article très important, & auquel vous devez toute votre attention. Cependant ce n'eſt pas ſur cela ſeulement que vous devez vous appuyer ; il y a trois points eſſentiels d'où dépendent également la bonté de vos troupes & tous vos ſuccès.

Le premier : c'eſt de faire de ſi bonnes loix, que, dès qu'elles ſeront promulguées, tous ceux qu'elles regardent s'y ſoumettent avec plaiſir.

Le ſecond : c'eſt de faire en ſorte que dès qu'il y aura la

(1) Quoique les différentes queſtions de Ou-heou & les réponſes du Général aient été faites en différents temps, j'ai cru pouvoir les lier comme ſi elles avoient été faites dans une même converſation. Il y a ſimplement dans le texte, Ou-heou dit, Ou-tſe dit, &c. Du reſte je n'ai rien ajouté aux idées de l'Auteur, je les ai expliquées comme l'ont fait ceux des Commentateurs que j'ai conſtamment ſuivis dans tout le cours de cet Ouvrage.

moindre apparence de guerre, vos soldats ne soupirent qu'après le moment du départ, & que dès qu'ils seront rassemblés en corps d'armée, ils soient dans la plus grande joie quand ils se croiront à la veille d'un combat.

La troisieme enfin : c'est de disposer tellement le cœur de vos Guerriers, que ni leur éloignement au-delà des frontieres, ni leur séjour dans les lieux où ils pourront manquer de tout, ne puissent leur faire perdre courage ou ralentir leur ardeur, & qu'ils n'envisagent jamais la mort, de quelque part ou de quelque façon qu'elle leur vienne, que comme un sujet de joie & de triomphe pour le Prince, pour la Patrie, pour le Général, pour eux-mêmes, & pour tout ce qui leur appartient.

Ou-heou ne répliqua pas ; mais après avoir quitté Ou-tse ; il fit donner ordre à tous les gens de guerre qui étoient dans ses Etats, d'avoir à se rendre dans un certain temps dans le lieu qu'il leur détermina. Il fut obéi ; & quand l'assemblée fut formée, il s'y rendit en personne, & la fit partager en trois classes. La premiere étoit de ceux qui s'étoient rendu récommandables par quelque belle action, ou par leur habileté dans l'Art Militaire. La seconde étoit composée seulement de ceux qui avoient montré de la bonne volonté, & qui, sans s'être distingués par aucun trait particulier de bravoure ou de capacité, avoient cependant toujours été très assidus à remplir leurs devoirs, & n'avoient jamais commis de faute contre le service. La troisieme renfermoit tous ceux qui n'avoient encore donné aucune preuve de ce qu'ils pouvoient ou savoient faire dans l'exercice de leur profession (1).

---

(1) Il est à présumer que l'assemblée dont il s'agit ici, n'étoit composée que des Guerriers de l'ordre supérieur c'est-à dire des Officiers. Il ne paroît pas probable que le Roi voulût donner un festin à tous ceux qui avoient porté les armes. Quoi qu'il en soit, on conçoit quelle est l'idée de l'Auteur, & cela suffit.

On servit un repas magnifique, auquel le Roi ne dédaigna pas d'assister avec toute sa Cour. Tout y étoit somptueux, tout y étoit délicat, tout y inspiroit la joie. Il y avoit cependant une grande différence dans la maniere dont les convives furent placés & servis.

Ceux de la premiere classe étoient aux tables supérieures, lesquelles dressées sur une estrade fort élevée, & ornées avec beaucoup d'art & de goût, offroient un spectacle des plus brillants : les mets qu'on y servoit étoient variés, abondants & délicatement apprêtés.

Au bas de ces premieres tables, sur une estrade moins élevée, étoient ceux de la seconde classe. Il s'en falloit bien que leurs tables fussent aussi propres & aussi bien servies que celles de leurs voisins; mais rien ne leur manquoit de ce qui pouvoit satisfaire leur appétit.

Au bas de ces deux rangs de tables, on avoit dressé quelques ais assez mal rangés, où ceux de la troisieme classe eurent ordre de se placer. Il n'y avoit rien que de très commun dans les mets qu'on leur servit, & encore n'y en avoit-il pas abondamment.

Pendant tout le temps du festin, le Roi alloit de table en table, excitant les uns à manger, les autres à boire, & disant des paroles obligeantes à tous ceux en particulier qui avoient fait quelques belles actions; il les leur rappelloit agréablement; il leur demandoit des éclaircissements sur leurs familles, sur le nombre de leurs enfants, sur leurs talents, &c. & après leur avoir fait espérer qu'il alloit penser sérieusement à leur fortune, il leur fit distribuer, en attendant ces récompenses, de quoi se réjouir avec leurs parents & leurs amis, & leur fit à tous quelques petits présents. Avant que de les renvoyer, il voulut savoir de leurs propres bouches si, depuis qu'ils étoient au service, ils n'avoient pas été oubliés dans

la diſtribution des graces, & s'il n'étoit jamais arrivé que quelqu'une de leurs belles actions eût été ſans récompenſe. Ceux qui ſe trouverent dans le cas furent ſur-le-champ dédommagés avec uſure, & tous ſe retirerent pénétrés de joie, de ſatisfaction & de reconnoiſſance.

La fête n'auroit pas été complette, ſi les femmes de tous ces braves avoient été oubliées. Le Roi y avoit pourvu en ordonnant pour elles un feſtin particulier, après lequel on leur fit de ſa part de petits préſents conformes à leur état & à leur ſexe.

L'attention de ce grand Prince ne ſe borna pas à honorer les illuſtres Guerriers vivants; il voulut encore que ceux qui n'étoient plus, euſſent auſſi quelque part à ſes bienfaits : il ſe fit donner une liſte de tous ceux qui étoient morts au ſervice depuis qu'il étoit monté ſur le Trône; il en fit extraire les noms de ceux en particulier qui avoient perdu la vie ou en défendant la Patrie, ou en combattant contre l'ennemi, ou ſeulement à l'armée, dans le ſimple exercice de leur emploi : il voulut avoir une connoiſſance détaillée de tout ce qui concernoit les peres, meres, freres, fils & parents de tous ces braves militaires; & proportionnément au genre de mérite & à la nature des ſervices rendus, il aſſigna des titres & des penſions annuelles, non moins utiles à tous ceux qui devoient en jouir, que glorieuſes à la mémoire de ceux qui en étoient l'occaſion.

Après cette cérémonie & ces beaux réglements, trois années s'étoient à peine écoulées, que le Roi de Tſin penſa à la guerre : il envoya une armée formidable pour paſſer la riviere Si-ho & attaquer les Etats de Ouei, qui étoient gouvernés avec tant de ſageſſe par Ou-heou.

Dès que la nouvelle s'en fut répandue, il y eut un empreſſement général & une joie univerſelle dans tous les ordres de

l'Etat. Les Grands & le peuple, les femmes même, tout étoit en mouvement, tout étoit en action : les uns aiguiſoient leurs épées & leurs dards, les autres nétoyoient leurs caſques & leurs boucliers, les meres exhortoient leurs enfants, les femmes leurs maris, l'artiſan travailloit aux machines & aux inſtruments; le ſimple citoyen préparoit les denrées & les proviſions : dans la ſeule capitale dix mille hommes ſe trouverent en état d'entrer en campagne avant même que le Roi eût donné ſes ordres pour aſſembler les troupes.

Charmé d'une telle conduite & d'un empreſſement ſi univerſel de la part de ſes ſujets, Ou-heou fit appeller Ou-tſe, & lui dit : Général, j'ai profité de vos inſtructions; jugez-en par l'ardeur qu'on témoigne par-tout pour mon ſervice; mettez-vous promptement à la tête de mes troupes; elles ſeront de cinquante mille hommes effectifs; allez combattre les Tſin, & faites les repentir de leur témérité.

Prince, répondit Ou-tſe, il en eſt des hommes comme de l'air que nous reſpirons; rien n'eſt plus ſujet aux changements & aux viciſſitudes, rien ne demande davantage d'être connu & éprouvé. L'air eſt quelquefois pur & léger, quelquefois peſant & mal-ſain; il eſt tantôt froid & tantôt chaud, ſuivant les ſaiſons & les vents qui ſoufflent. Les hommes ſont pleins d'ardeur, de courage & de bonne volonté dans un temps; ils ſont pareſſeux, timides & indolents dans un autre. Un feu ſubit qui paroît d'abord devoir briller long-temps, s'éteint quelquefois bien vîte, & ne laiſſe pour tout veſtige qu'une fumée obſcure. S'habiller d'une même maniere dans toutes les ſaiſons, aller & venir, voyager ou ſe tenir tranquille chez ſoi, indifféremment en hiver comme en été, ſans avoir égard au temps ni aux circonſtances, c'eſt ce que les perſonnes ſenſées ne font jamais : vouloir mener à l'ennemi, ſans faire aucun choix, tous ceux qui montrent de la bonne volonté, c'eſt être impru-

dent, c'eſt être téméraire. Voudriez-vous, Prince, que votre Général ſe rendît la fable du Royaume de Ouei, qu'il devînt l'objet des railleries de vos ennemis, qu'il ſe perdît de réputation à la face de tout l'Univers, & qu'il exposât vos Etats à devenir la proie de ceux qui n'ont rien tant à cœur que de les envahir ? Non, ce n'eſt certainement pas ce que vous prétendez. Attendons une autre occaſion pour mettre à l'épreuve la bonne volonté de ceux de vos ſujets qui n'ont point encore porté les armes ; attendons que nous ayons le temps de les former dans l'exercice de pluſieurs campagnes, dans l'attaque ou la défenſe de quelque ville, ou dans l'enceinte d'un camp. Il faut aujourd'hui tout bruſquer : les ennemis entrent dans vos Etats ; ne leur donnez pas le temps de faire des conquêtes : ce n'eſt point avec cette multitude d'hommes ſans expérience, & dont la plupart ignorent peut-être encore les premiers éléments de la diſcipline militaire & de l'art des Guerriers, que vous pourrez en venir à bout. S'ils veulent me ſuivre, j'y conſens ; mais qu'il me ſoit permis d'emmener encore avec eux quelques corps de vieux ſoldats accoutumés à braver les dangers & la mort : un ſeul d'entre eux en vaut cent des autres, il peut devenir formidable à un millier d'ennemis ; & l'exemple de ce petit nombre peut vous former autant de héros que vous aurez de ſoldats.

Ou-heou fit attention à ce diſcours du Général, & lui permit de faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Ou-tſe ſe contenta d'ajouter aux troupes que le Roi avoit déja déſignées, & qui étoient actuellement ſur pied, cinq cents chars bien armés, & trois mille hommes de cavalerie : il ſe met à la tête de l'armée, part, atteint l'ennemi, le combat & remporte ſur lui une victoire complette. Son armée n'étoit que de cinquante & quelques mille hommes ; tandis que celle des Tſin, ſes ennemis, étoit de cinq cents mille. De

pareils succès, avec des forces si disproportionnées, ne sont dus qu'à l'art sublime de savoir gagner les cœurs.

Avant le combat Ou-tse harangua son armée en ces termes.

Officiers, soldats, vous tous qui êtes rangés sous mes étendards, écoutez-moi. Vous allez vaincre : mais pour vaincre, suivez l'ordre que je vais vous prescrire. Vous qui combattez dans les chars, ne vous attaquez qu'aux chars des ennemis, pour les briser ou pour les enlever. Cavaliers, ne taillez en pieces d'autres corps ennemis que ceux qui seront à cheval. Fantassins, n'enfoncez d'autres bataillons que ceux qui combattront comme vous à pied. Si vous renversez cet ordre, nulle gloire particuliere à attendre, nul avantage à espérer. Ou-tse fut obéi, & la victoire qu'il remporta fut célébrée dans tout l'Univers (1), qui en parle encore aujourd'hui avec admiration.

---

(1) Par l'Univers, on entend la Chine entiere, alors divisée en plusieurs Royaumes qui avoient leurs Souverains particuliers.



LES

LES CINQ ARTICLES
DU SE-MA-FA,
OU
PRINCIPES DE SE-MA
SUR L'ART MILITAIRE,

OUVRAGE composé en Chinois par SE-MA, Général d'Armée, & mis en Tartare-Mantchou par les ordres de l'Empereur KANG-HI, l'année Keng-yn, 27e du cycle de 60, c'est-à-dire, l'an 1710.



PREFACE.

En lisant le Se-ma-fa, j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru intéressantes : c'est ce qui m'a déterminé à traduire ce livre. Il ne contient rien de plus que les deux autres ; mais le sujet y est traité d'une maniere différente.

On ne doit pas s'attendre à y trouver des idées neuves, une méthode exacte & suivie, des descriptions curieuses de campements & de batailles, ni aucun de ces détails, dont ceux qui ont écrit sur la Tactique des Grecs & des Romains, ont embelli leurs Ouvrages. Ici c'est un ancien Chinois qui parle, & c'est à des Chinois qu'il parle. Son ton, sa maniere, tout est dans le goût de ceux de sa Nation ; aussi jouit-il d'une estime universelle. Il ne m'appartient point d'apprécier son mérite, la matiere qu'il traite n'est pas de mon ressort. Je prie le Lecteur François de ne pas le juger à la rigueur, & de rejetter sur moi tout ce qui pourroit se trouver dans cet Ouvrage de peu conforme aux principes de l'Art. Quoique j'aie fait tous mes efforts pour rendre les pensées de l'Auteur, il est probable qu'il y en avoit plusieurs que je n'aurai pas exactement rendues. C'est l'inconvénient qui arrive à tous ceux qui écrivent sur des matieres qu'ils n'entendent pas. Cela étant, me dira-t-on, pourquoi avez-vous écrit sur la guerre? C'est, répondrai-je, parceque des

personnes respectables, dont les prieres sont pour moi des ordres, l'ont voulu.

La Doctrine Militaire du grand Se-ma, exposée dans son Ouvrage, disent les Commentateurs, est suffisante pour former d'excellents Guerriers. Ceux qui servent dans les armées, & ceux qui les commandent, peuvent également en tirer leur profit. C'est un puits tout creusé; il n'y a qu'à savoir y puiser : c'est un fourneau où sont déjà les matieres combustibles; il n'y a plus qu'à y mettre le feu & à s'en servir : c'est un vaisseau mis à flot & déjà tout préparé; il ne faut plus que le diriger & le conduire, &c.

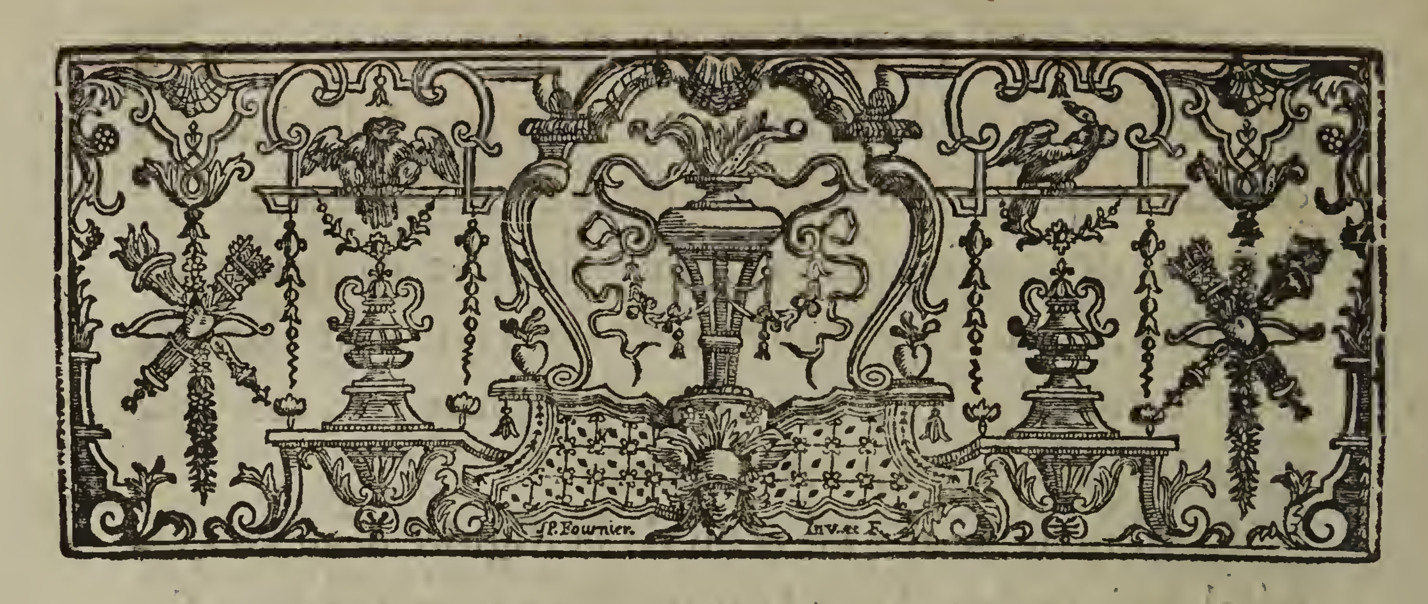
Se-ma, ajoutent les mêmes Commentateurs, a écrit cinq articles sur l'Art Militaire; ils sont si clairement énoncés & d'une pratique si utile, qu'en les étudiant, on s'instruit de tout ce qu'il y a de plus essentiel, & qu'en suivant ce qu'il indique, on est aisément vainqueur de tous ses ennemis.

Un jour que Se-ma donna commission à Tchouang-kia, un des Officiers Généraux de son armée, de se trouver devant Yen-tsin, cet Officier, par négligence ou par quelque autre motif qui n'étoit pas légitime, n'exécuta pas à point nommé l'ordre qu'il avoit reçu, il arriva plus tard qu'il ne devoit. Se-ma le fit venir en sa présence, & le fit mettre à mort à la tête de l'armée, sans égard à la qualité dont le coupable étoit revêtu, ni à ses parents,

qui étoient en crédit & en faveur, ni aux ſollicitations de tout ce qu'il y avoit de diſtingué dans ſes troupes. Cet exemple de ſévérité fut la cauſe primitive de toutes ſes victoires, car il n'y eut aucun des ſiens qui osât dans la ſuite enfreindre les regles de la diſcipline, & ſon ſeul nom devint la terreur des ennemis.

Le nom de Se-ma eſt celui de la dignité dont ce Général étoit revêtu. Ainſi l'on appelle communément Se-ma, comme qui diroit le Général par excellence. Son vrai nom eſt Jang-kiu, & Se-ma-fa eſt le titre de ſon Ouvrage.





LES CINQ ARTICLES DE SE-MA.

ARTICLE PREMIER.

De l'Humanité, &c.

LES anciens Sages, les premiers Légiſlateurs, regarderent *l'humanité* comme le principe univerſel qui devoit faire agir les hommes : ils fonderent ſur la *juſtice* l'art ſublime du gouvernement : ils établirent *l'ordre*, pour diriger la juſtice : ils donnerent des regles de *prudence*, pour fixer l'ordre : ils conſacrerent la *droiture*, pour ſervir de meſure à tout (1). Pour ranimer *l'huma-*

(1) Les cinq vertus que les Chinois regardent comme capitales, & qui font la baſe ſur laquelle ils appuient leur morale, leur politique & leur gouvernement, ſont ce qu'ils appellent *jen*, *y*, *ly*, *tche*, *ſin*; c'eſt-à-dire, *jen*, l'humanité, *y*, la juſtice, *tche*, la prudence, ou le ſage diſcernement réduit en pratique; *ly*, que j'ai rendu par *ordre*, ſignifie auſſi coutumes, mœurs, uſages conſacrés, politeſſe, cérémonies, &c. *ſin*, que j'ai rendu par *droiture*, ſignifie auſſi confiance, bonne foi, fidélité, &c.

nité qui s'éteignoit peu-à-peu dans le cœur des hommes, pour faire regner la *justice* dont on violoit les immuables loix, pour rétablir *l'ordre*, que les passions fougueuses troubloient sous les plus légers prétextes, pour faire valoir la *prudence* dont on méprisoit les regles; pour soutenir la *droiture* qu'on affectoit de méconnoître, ils furent contraints d'établir *l'autorité*; & pour assurer & affermir l'autorité, pour la venger & la défendre, ils eurent recours à la *guerre*. Ils avoient de *l'humanité*; ils étoient *justes*, ils aimoient *l'ordre*, ils avoient de la *prudence* & de la *droiture*, & ils firent la *guerre*. On peut donc faire la guerre, on peut combattre, on peut envahir des villes, des provinces & des royaumes. Vû l'état où sont actuellement les hommes, il n'y a plus de doutes à former à cet égard. Mais avant que d'en venir à ces extrémités, il faut être bien assuré qu'on a l'humanité pour principe, la justice pour objet, la droiture pour regle. On ne doit se déterminer à attenter à la vie de quelques hommes, que pour conserver la vie d'un plus grand nombre: on ne doit vouloir troubler le repos de quelques particuliers, que pour assurer la tranquillité publique: on ne doit nuire à certains individus, que pour faire du bien à l'espece: on ne doit vouloir que ce qui est légitimement dû, ne le vouloir que parcequ'il est dû, & ne l'exiger que comme il est dû. Il résulte de-là que la nécessité seule doit nous mettre les armes à la main. Or, si l'on ne fait la guerre que par nécessité, & avec les conditions que je viens d'indiquer, on aimera ceux même contre qui l'on combat, on saura s'arrêter aux milieu des plus brillantes conquêtes, on sacrifiera la valeur à la vertu, on oubliera ses propres intérêts pour rendre aux peuples, tant vainqueurs que vaincus, leur premiere tranquillité & le repos dont ils jouissoient auparavant.

Quand on a l'humanité pour principe, on n'entreprend pas la guerre hors de saison, on ne l'entreprend pas sans de légi-

times raiſons. On l'entreprendroit hors de ſaiſon ſi l'on faiſoit marcher les troupes pendant le temps des ſemailles ou de la récolte, pendant les grandes chaleurs de l'été, ou pendant les rigueurs de l'hiver, pendant le temps du grand deuil (1), ou pendant celui de quelque calamité publique, comme lorſque les maladies contagieuſes font de grands ravages parmi le peuple, ou lorſque, par l'intempérie de l'air ou le dérangement des ſaiſons, la terre, ſoit de votre côté, ſoit du côté de l'ennemi ſeulement, refuſe aux hommes ſes dons les plus ordinaires. La guerre ſe feroit ſans de légitimes raiſons, ſi on l'entreprenoit avant que d'avoir fait tous ſes efforts pour obtenir par des voies pacifiques ce qu'on veut ſe procurer par la force des armes; ſi, ſous divers prétextes, qui ne peuvent être que frivoles, on refuſoit opiniâtrement toute médiation; ſi enfin on ne prenoit conſeil que de ſoi-même, pour ſuivre les impulſions de quelque paſſion ſecrete, de vengeance, de colere ou d'ambition.

La guerre eſt par rapport au peuple, ce qu'une violente maladie eſt par rapport au corps. L'une demande autant de précautions que l'autre: dans les maladies; il y a le moment d'appliquer les remedes, le temps de les laiſſer agir, & celui où ils doivent produire leurs effets. Dans la guerre, il y a le temps de la commencer, le temps de la pouſſer, & celui de la ſuſpendre ou de la terminer. Ne pas faire ces diſtinctions; ou, ſi on les fait, n'y avoir pas les égards néceſſaires,

(1) Par le grand deuil on entend ici les trois années pendant leſquelles toutes les affaires ſont interdites à celui auquel la mort a enlevé ſon pere ou ſa mere. Comme ce terme eſt un peu long, on l'a reſtreint à cent jours ſous la dynaſtie préſente. Ainſi, ſi le Roi de l'un des deux partis ſe trouve dans les circonſtances du grand deuil, ce ſeroit, ſuivant la doctrine Chinoiſe, une très grande indécence que de faire la guerre.

c'eſt

c'eſt n'avoir aucun objet réel, c'eſt vouloir tout perdre, c'eſt n'avoir point d'humanité.

Si vous avez de l'humanité, vous ſaurez, vous ſentirez que tout affligé eſt reſpectable; vous n'ajouterez pas affliction ſur affliction, douleur ſur douleur, infortune ſur infortune. Dans ces ſortes d'occaſions, vous ne devez point avoir d'ennemi : quels ſentiments devez-vous donc avoir pour vos propres gens, pour vos amis même?

Si vous avez de l'humanité, loin de vous refuſer à tout accommodement raiſonnable, vous vous prêterez, ſans aucune difficulté, à tous ceux qui ne ſeront pas évidemment contraires à la gloire de votre regne, ou aux intérêts réels de votre peuple, vous n'oublierez rien pour les faciliter, vous en chercherez les occaſions, vous les ferez naître.

Anciennement on ne pourſuivoit pas les fuyards au-delà de cent pas; on n'infligeoit aucune peine à ceux qui, par maladie ou par foibleſſe, ſe rendoient plus tard que les autres dans les lieux déſignés. Dans les marches ordinaires, on n'alloit pas de ſuite au-delà de trois jours, & chaque journée ne ſurpaſſoit pas le nombre de 90 li (neuf lieues). Lorſqu'on étoit arrivé au terme, & que le corps d'armée étoit formé, on publioit les loix de la diſcipline, on inculquoit à chacun les devoirs particuliers qu'il devoit remplir; on inſtruiſoit, on exerçoit, on animoit à bien faire; on n'oublioit rien pour ſe faire écouter & obéir. Pénétrés des tendres ſentiments qu'inſpire l'*humanité*, les Chefs mettoient toute leur attention à préſerver le ſoldat des maladies, à le mettre à couvert de la diſette & des autres incommodités, à lui ôter tout ſujet légitime de mécontentement & de murmure. N'ayant que la *juſtice* pour regle, ils puniſſoient les fautes; mais ils les puniſſoient ſans cruauté, ſans emportement, ſans colere. Pleins d'amour pour l'*ordre*, ils le gardoient ſcrupuleuſement, juſ-

ques dans les plus petites choſes, & faiſoient enſorte que la multitude n'eût pas de ſatisfaction plus grande que celle de pouvoir les imiter. Après que l'armée étoit rangée en bataille, au premier coup de tambour, au premier ſignal, tout étoit prêt pour l'attaque. Les Généraux & les ſubalternes, les Officiers & les ſoldats, remplis d'eſtime les uns pour les autres, fruits de leur droiture réciproque, ſe croyoient mutuellement invincibles; &, de l'accord des cinq vertus capitales l'*humanité*, la *juſtice*, l'*ordre*, la *prudence* & la *ſincérité* ou la confiance mutuelle, réſultoit une ſixieme, la vertu propre aux gens de guerre, la *valeur*. Ceux qui les premiers s'érigerent en Souverains, prirent le Ciel & la Terre pour modeles de leur Gouvernement. Le Ciel domine ſur la Terre, il la couvre, il l'éclaire, il l'embellit, il la fertiliſe. La Terre reçoit du Ciel ſa force & la vertu qu'elle a de faire valoir ſes propriétés & de les mettre en œuvre pour la production de toutes choſes. C'eſt elle qui leur diſtribue, avec une économie merveilleuſe, les différents ſucs dont elles ont beſoin pour ſe former, ſe nourrir & parvenir à leur point de perfection: elle n'eſt jamais oiſive; elle travaille inſenſiblement, mais ſans diſcontinuer; elle travaille lentement, mais avec fruit.

Les anciens Sages raſſemblerent les hommes qui ne vivoient point encore en ſociété, les mirent à couvert, les inſtruiſirent, leur firent connoître leurs devoirs réciproques, firent naître les talents, les développerent, & en déterminerent l'application; ils fixerent des uſages, prépoſerent des Magiſtrats & des Officiers pour les faire obſerver, ſe mirent à la tête d'eux tous, eurent des ſujets, & furent Rois. Dès-lors les regles de ſubordination, les récompenſes & les châtiments furent établis. Il falloit mettre un frein aux paſſions, il falloit animer la vertu & détourner du vice. On détermina divers genres de ſupplices & de punitions, on aſſigna des préémi-

nences, on imagina des dignités & des honneurs. On créa une nouvelle espece de biens & de richesses, par l'idée & la valeur qu'on attacha à certains métaux ; biens de convention, richesses idéales, au moyen desquels on pouvoit se procurer les biens solides, les véritables richesses, tout ce qui étoit nécessaire à la vie & à l'entretien. On établit des titres pour servir de distinction entre les différents genres de mérite, & entre les différents degrés dans chaque genre : dès-lors il y eut des Princes, des Grands, des Mandarins & des Officiers de tous les Ordres : dès-lors il y eut des Provinces entieres données à titre de Souveraineté à ceux qui, par la qualité & l'importance de leurs services, avoient concouru d'une maniere extraordinaire au bien de la société. Comme tous ces établissements étoient à l'avantage de l'humanité, il falloit, par principe même d'humanité, empêcher qu'ils ne dégénérassent ; il ne falloit rien oublier pour les maintenir dans leur pureté primitive ; il fallut par conséquent corriger les infracteurs ; il fallut punir les réfractaires : de-là les dégradations & les humiliations, les privations des dignités & des revenus, les notes d'infamie & les proscriptions ; de là enfin les guerres.

Les guerres ne sont donc venues au secours des hommes que comme un remede à de plus grands maux, que comme un remede inévitable. Mais dans les premiers temps, que de précautions ne prenoit-on pas avant que de les entreprendre ? Dès qu'un Ouang, un Heou, un Po, ou tel autre petit Souverain feudataire de l'Empire, de quelque titre qu'il fût décoré, s'étoit rendu coupable de quelque crime, on le déféroit au Ty (à l'Empereur), comme au Maître absolu, qui avoit droit de le corriger, de le châtier, de le déposséder, & même de le mettre à mort, si le cas le requéroit. L'empereur de son côté, pour n'être pas trompé par de hardis calomnia-

teurs, & pour ne pas agir témérairement, en s'en rapportant à des délateurs passionnés ou indiscrets, envoyoit secrétement des Commissaires pour s'informer de la vérité. Si après toutes les informations & les recherches les plus exactes, il étoit prouvé que l'accusé étoit véritablement coupable, alors il l'avertissoit, & l'exhortoit à réparer ses fautes & à changer de conduite : il ne souffroit pas qu'on fît en son honneur les chansons ordinaires, pendant le temps des assemblées générales ; il en faisoit chanter au contraire de propres à le faire rentrer en lui-même, & dans lesquelles, sous le nom de quelque Prince supposé, on blâmoit tous les écarts dont on prétendoit le corriger.

Une conduite si douce de la part du Souverain envers des vassaux qu'il pouvoit châtier rigoureusement, engageoit plusieurs à se reconnoître & à rentrer de bonne foi dans les devoirs dont ils s'étoient écartés : alors ils rentroient en possession de leurs Etats. Ceux au contraire qui persistoient opiniâtrement dans le mal, étoient dépossédés & punis proportionnément à ce dont ils s'étoient rendu coupables. Rien n'étoit plus *humain*, rien n'étoit plus *équitable* que la maniere dont on se comportoit dans ces sortes d'occasions : tout s'y passoit avec *ordre*, tout s'y faisoit avec *prudence*, & la *droiture* la plus exacte réunissoit tous les cœurs. Le Souverain appelloit à la Cour celui qu'il vouloit châtier : s'il obéissoit exactement & sans délai, & si sa faute n'étoit pas du nombre de celles qui ne méritent aucun pardon, après quelque légere punition, on le retenoit pour l'employer, sans distinction, à tout ce qu'on jugeoit à propos, en ne lui donnant d'autre titre que celui de courtisan *apprentif de ses devoirs* (1). Il demeuroit

---

(1) J'ai rendu les mots chinois *hiao-li* par ceux d'apprentif de ses devoirs. *Hiao* veut dire *apprendre*, & *li* signifie, cérémonies, usages, mœurs,

ainſi ſans grade & ſans emploi fixe, juſqu'à ce qu'il eût donné des preuves ſuffiſantes de repentir, juſqu'à ce que, par de nouveaux mérites, il eût effacé les taches dont il s'étoit ſouillé, juſqu'à ce qu'enfin il ſe fût rendu digne de recevoir de nouveaux bienfaits, s'il n'obéiſſoit pas, ou ſi, ſous divers prétextes, il cherchoit à éluder les ordres qu'on lui avoit donnés, l'Empereur le déclaroit rébelle; mais cette déclaration ſe faiſoit avec tant d'appareil & de lenteur, que le coupable avoit encore tout le temps de rentrer dans le devoir.

On indiquoit une aſſemblée générale, on aſſignoit le jour où tout le monde devoit être rendu; &, ce jour arrivé, l'Empereur, à la tête de ſes Vaſſaux, des Princes, des Grands de tous les Ordres, & des cent principaux Mandarins de l'Empire, ſe rendoit au lieu déterminé pour cette cérémonie. Là il détailloit les fautes de celui contre lequel on alloit procéder. Il diſoit: » Le Prince, Ouang, Heou ou Po, de tel » endroit, a déſobéi à mes ordres, il a manqué à ſes princi» paux devoirs, à telle ou telle de ſes obligations envers moi » ou envers le peuple qui lui eſt confié; il a abandonné la » vertu pour ſe livrer au vice; il a renverſé l'ordre établi par » le Ciel; il a donné, ſans raiſon légitime, des ſujets de cha» grin à ceux qui, par leurs vertus ou par leurs talents, ne » méritoient que des récompenſes, ou tout au moins que des

---

devoirs, &c. La punition dont on parle ici eſt de temps immémorial, elle eſt encore en uſage aujourd'hui à l'égard des Mandarins que l'Empereur ne veut pas perdre entiérement. On les caſſe de leur emploi, & on les laiſſe dans quelque tribunal, ou ſous la direction de quelque Grand, qui s'en ſert comme bon lui ſemble pour le ſervice de Sa Majeſté. Des Mandarins ainſi punis ne manquent pas d'être bientôt rétablis; mais il faut pour cela que ceux à qui ils ont été confiés rendent un bon témoignage de leur conduite.

» éloges ou des encouragements, & telles autres choses semblables, après lesquelles il ajoutoit : Au surplus, il n'a écouté ni mes avis ni mes menaces, & il persiste dans ses crimes comme dans sa désobéissance. Je vous en avertis, vous qui, en vertu des dignités & des charges dont vous êtes honorés, devez concourir avec moi au maintien des Loix & au bon ordre de l'Empire, afin que nous prenions de concert les mesures les plus efficaces pour remédier au mal «.

Après que l'Empereur avoit ainsi parlé, cette auguste assemblée concluoit unanimement à la mort du rebelle, & au châtiment de tous ceux qui lui étoient dévoués, s'ils n'abandonnoient promptement son parti. On adressoit en commun une courte priere au suprême Empereur du Ciel, aux Esprits du soleil, de la lune, des étoiles, à tous les Esprits de la terre en général, & à ceux qui président aux générations en particulier. On s'adressoit aussi aux Ancêtres de tous les Rois, des Princes, des Grands & des Mandarins, pour les avertir de ce qu'on alloit faire, & on disoit : » Ce n'est que malgré nous que nous nous déterminons à renverser, à détruire, & à verser du sang ; que la faute en soit sur celui qui nous met dans cette triste nécessité ; nous sommes certains de ses crimes & de son obstination ; sa rébellion est manifeste : nous devons au Ciel, aux Esprits, à vous-mêmes & à tout l'Empire, de détruire ce qui mérite si peu d'être conservé, & de mettre à mort celui qui est si peu digne de vivre «.

Ce discours fini, l'Empereur nommoit les Généraux ; il choisissoit parmi ses Vassaux ceux qui devoient aller en personne contre le rebelle ; il déterminoit le nombre & la qualité des troupes que chacun devoit fournir ; il assignoit le temps précis où la campagne devoit commencer ; & avant que de congédier l'assemblée, il leur donnoit à tous les instructions suivantes.

» Vous êtes devenus les inſtruments des vengeances du Ciel:
» n'allez pas vous-mêmes, par vos propres crimes, encourir
» la diſgrace de ce même Ciel que vous devez venger. Com-
» battez avec courage, mais avec diſcrétion; combattez de
» toutes vos forces, mais ſans cruauté; en un mot, épargnez
» le ſang, le plus qu'il vous ſera poſſible, ſans nuire à votre deſ-
» ſein. Voici en particulier ce que je vous recommande, & ce
» que vous devez preſcrire à tous ceux qui ſeront ſous vos or-
» dres, afin qu'ils l'obſervent dans l'occaſion. Quand vous ſerez
» entrés dans les terres qui ſont ſous la domination du rebelle;
» pleins de reſpect pour les Eſprits qui y préſident, vous ne ferez
» rien qui puiſſe les déshonorer ou les attriſter. S'il ſe trouve
» des repréſentations de quelqu'un d'eux, vous ne les briſerez
» point: vous ne marcherez point à travers les terres où il y a
» du riz, ni ſur celles qui produiſent les autres choſes néceſſai-
» res à la vie: vous ne dégraderez pas les forêts, vous n'abat-
» trez pas les arbres qui portent du fruit, & vous ne foulerez
» pas les plantes & les herbes utiles. Vous ne nuirez point aux
» ſix ſortes d'animaux domeſtiques (1); vous n'emploierez pas
» la force pour vous en procurer l'uſage, encore moins pour
» vous les approprier: vous n'enleverez point les inſtruments
» du labourage, les uſtenſiles, ni rien de ce qui eſt néceſſaire
» à un ménage. Quand vous aurez pris quelque ville, vous
» n'en détruirez pas les murailles, vous veillerez à la conſer-
» vation de toutes les choſes qui ſont faites avec art, & au
» ſalut du citoyen. Quelque part que vous vous rencontriez,
» vous ne mettrez jamais le feu pour conſumer les campagnes

(1) Les Chinois comptent ſix ſortes d'animaux domeſtiques: 1°. le cheval, l'âne, le mulet & toute bête de ſomme: 2°. le bœuf, &c. 3°. le mouton, &c. 4°. le chien, le chat, &c. 5°. la poule, l'oie, & tous les oiſeaux de baſſe-cour: 6°. le cochon.

» ou les maiſons : vous donnerez du ſecours aux vieillards &
» aux enfants ; vous n'attaquerez point ceux qui ſont hors
» d'état de ſe défendre. Après un combat, vous aurez un ſoin
» particulier des bleſſés, vous les ferez panſer exactement ;
» & vous leur procurerez tous les autres ſoulagements qui dé-
» pendront de vous. Ceux des ennemis que vous trouverez
» avec des bleſſures, doivent éprouver les mêmes attentions
» de votre part, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à une par-
» faite guériſon ; alors vous les renverrez chez eux, en leur
» donnant libéralement de quoi vivre pendant la route, afin
» qu'ils ſervent de conſolation à leurs parents, & qu'ils ſoient
» auprès de leurs compatriotes des preuves non équivoques de
» votre humanité. Si vous rencontrez quelque parti ennemi,
» vous ne le combattrez pas, vous favoriſerez même ſa fuite,
» pour peu qu'il ſoit diſpoſé à la prendre. Votre principal objet
» eſt d'aller droit au rébelle : atteignez-le le plutôt que vous le
» pourrez ; combattez-le de toutes vos forces ; prenez-le mort
» ou vif : dès qu'il ſera en votre puiſſance, que tout acte
» d'hoſtilité ceſſe, & qu'on me donne promptement avis de
» tout «.

Voilà comment on ſe comportoit autrefois avant que d'entreprendre la guerre. Dans la maniere dont on procédoit pour la conclure, pour la déclarer, pour s'y préparer, pour la commencer, pour la finir, il n'y avoit rien qui ſe reſſentît de la paſſion : tout, au contraire, y reſpiroit l'humanité. Ce n'étoit qu'après avoir épuiſé toutes les autres reſſources, qu'on en venoit à cette dure néceſſité ; ce n'étoit que pour maintenir l'ordre, que pour faire obſerver les loix & fleurir la vertu ; ce n'étoit que pour délivrer le peuple de toute vexation, pour lui faciliter l'uſage légitime des commodités de la vie, & pour lui procurer cette douce tranquillité qui favoriſe l'induſtrie

l'industrie & le travail, & qui fait que chacun est content de son sort ; ce n'étoit enfin que parcequ'on y étoit obligé, & qu'il n'y avoit aucun moyen de s'en dispenser : aussi dès que celui qui en étoit l'occasion avoit été pris ou mis à mort, dès que les principaux coupables avoient été punis, la paix étoit rendue à l'Univers, & le peuple vaincu se faisoit un devoir & un plaisir de se soumettre aveuglément à un vainqueur dont il étoit sûr qu'il ne recevroit que de bons traitements & des bienfaits : tout rentroit alors dans l'ordre. On nommoit un nouveau Prince pour remplacer celui qu'on venoit de détrôner, & l'on travailloit efficacement à réformer tous les abus : on obvioit, autant qu'il étoit possible, aux inconvénients, aux prétextes & à tout ce qui pouvoit donner occasion à de nouveaux troubles : on déterminoit des cérémonies & une musique : on assignoit au nouveau Souverain le rang qu'il devoit tenir dans l'Empire ; & en lui désignant les neuf sortes de crimes dont il devoit avoir grand soin de purger ses Etats, & les neuf especes de châtiments qu'il devoit employer pour les punir, on lui faisoit entendre que s'il se trouvoit lui-même coupable, on le traiteroit, sans rémission, de la même maniere dont on vouloit qu'il traitât les autres, puisque c'étoit la loi générale de l'Empire. Sur cela on publioit de nouveau les articles suivants, dont on donnoit une nouvelle copie authentique à chacun des Princes qui avoient des terres à titre de Souveraineté.

1°. Quiconque, fier de sa puissance, de son autorité ou de sa force, opprimera les innocents, ou exercera quelque injustice envers les foibles ; *qu'il soit privé de tout emploi & dépouillé ignominieusement de tout ce dont il n'a pas eu honte d'abuser.*

2°. *On châtiera irrémissiblement par des supplices proportionnés tous ceux qui troubleront la tranquillité publique ou qui causeront quelques dommages aux citoyens qui vivent selon les loix.*

3°. *C'est dans le Tan* (1) *& sur l'Autel, qu'on doit décider du sort de ceux qui, durs & injustes chez eux, étendent leur dureté & leur injustice jusques chez leurs voisins, soit en empiétant sur leurs terres, soit en molestant leurs sujets.*

4°. *Qu'on soit exact à nettoyer les campagnes & les grands chemins de tous ceux qui peuvent y faire du dégât, ou les infester par leurs brigandages.*

5°. *Entrez à main armée dans les terres de tous ceux qui se croyant assez forts pour résister, ont refusé d'obéir aux ordres supérieurs.*

6°. *On doit faire rentrer en lui-même un Prince qui auroit fait mourir quelqu'un de ses proches, & exiger de lui les réparations convenables.*

7°. *On doit exterminer celui qui, de quelque maniere que ce puisse être, auroit procuré la mort à son légitime maître.*

8°. *On doit rompre toute communication avec ceux qui ne suivront pas les usages établis, qui enfreindront les loix, ou qui mettront quelque obstacle pour empêcher que le gouvernement n'ait son cours ordinaire.*

9°. *On éteindra toute la race de ceux qui, ne suivant aucune regle, se conduisent au-dehors & au-dedans, en brutes plutôt qu'en hommes* (2).

---

(1) Le *Tan*, dit un Commentateur, étoit un autel dressé dans le lieu où se tenoient les assemblées des Princes Vassaux de l'Empire. Sur cela je crois que c'étoit à l'assemblée générale à décider du sort de ceux, &c.

(2) Par ceux qui *se conduisent en brutes plutôt qu'en hommes*, il faut entendre, dit un Commentateur, tous ceux qui, sans être envoyés par aucune autorité légitime, s'assemblent par troupes & se répandent dans les campagnes & dans les villages pour y piller, détruire & commettre toutes sortes de crimes; ceux encore qui détruisent les sépultures, qui entrant dans les maisons y renversent les lieux destinés à honorer les Ancêtres, & consacrés aux Esprits qui président aux générations, &c. J'ai souligné

Ainsi finissoit la cérémonie, après laquelle chacun se retiroit pour se disposer à l'exécution de ce qui avoit été résolu d'un commun consentement.

ARTICLE II.

Précis des devoirs particuliers du Fils du Ciel (1).

Ce n'est point par flatterie que, d'un commun consentement, on a donné au Chef souverain de toute la Nation le nom sublime de Fils du Ciel : on a voulu faire entendre que de même que le Ciel travaille sans discontinuer à fournir à la Terre tout ce qui lui est nécessaire pour concourir à la production de toutes les choses dont elle renferme le principe dans son sein, ainsi celui qui est chargé de gouverner l'Empire, doit être occupé sans cesse à lui procurer tout ce qui peut contribuer à le maintenir dans l'ordre & dans la splendeur. Le Ciel & la Terre conservent entre eux un accord admirable; il en doit être de même de l'Empereur & de ses Sujets. Le Ciel répand ses influences sur la Terre; la Terre les reçoit

les neuf especes de punitions assignées aux neuf différentes sortes de crimes, afin qu'on y fît attention. Je crois que ces loix particulieres n'étoient données aux Vassaux de l'Empire, à toutes les déclarations de guerre qui se faisoient, que pour les engager à se tenir sur leurs gardes, & pour leur donner le droit de punir par eux-mêmes, sans qu'il fût besoin de recourir à l'Empereur, ceux de leurs sujets ou de leurs voisins qui se trouveroient dans le cas.

(1) Il ne s'agit dans cet Article que des devoirs particuliers de l'Empereur à l'égard des gens de guerre, qui sont appellés du nom général de Sujets. Autrefois, comme je l'ai dit dans une autre occasion, tous les Sujets étoient tenus, de sept en sept familles, de fournir, suivant l'accord fait entre elles, hommes, chevaux, chariots, &c.

& en profite : l'Empereur doit éclairer par ses instructions & exciter par ses exemples ; les Sujets doivent écouter avec docilité & suivre avec exactitude. Le Ciel ne se montre pas le même à tous les lieux de la terre indifféremment ; il repand ses bienfaits sur les uns, en même temps qu'il fait sentir ses rigueurs sur les autres. Le Souverain doit mettre une juste différence entre ceux de ses sujets qui se conduisent différemment. Il en est qui sont dignes de récompense ; il en est aussi qui ne méritent que des châtiments. Qu'il n'épargne pas ceux-ci, qu'il soit libéral envers les autres.

Tout fils du Ciel qu'il est, l'Empereur a lui-même ses instructions à suivre & ses exemples à imiter. Ses instructions sont dans les maximes établies par les Sages qui l'ont précédé ; il trouvera ses exemples dans la conduite de ces mêmes Sages qui ont gouverné avec tant de succès l'Empire qu'ils lui ont transmis. Si l'Empereur se conforme à ses modeles, les Sujets se conformeront au leur. Si le Souverain ne manque pas à ses prédécesseurs, les Sujets ne manqueront point à leur Souverain. Tous les devoirs réciproquement observés, voilà le terme. L'instruction & les exemples de la part du Souverain ; la docilité & l'exactitude de la part des sujets, voilà les chemins qui y conduisent.

Les loix de la subordination sont celles que les anciens Sages inculquerent avec le plus de soin. Pour les faire observer & en rendre la pratique d'éternelle durée, ils les établirent sur les fondements les plus solides, c'est-à-dire, sur la vertu, sur l'intérêt propre, sur la nécessité. La vertu les fit estimer, l'intérêt propre les fit accepter, la nécessité les fit suivre. La même chaîne qui lie les Sujets à leur Souverain, lie le Souverain à ses Sujets ; elle tient au même objet par ses deux bouts, le commandement & l'obéissance. Le commandement doit être absolu, mais éclairé ; il doit avoir de l'humanité, mais avec discrétion ;

il doit être plein de douceur, mais d'une fermeté à toute épreuve. L'obéissance doit être spontanée avec affection, prompte avec exactitude, fidelle avec constance. Un Souverain & des Sujets qui manqueroient de ces qualités respectives, manqueroient également leur but.

Chez nos Anciens le commandement n'étoit jamais au-dessus des forces de l'obéissance, & l'obéissance se prêtoit volontiers à toutes sortes de commandement ; la vertu ne mettoit point obstacle à la justice, & la justice ne nuisoit pas à la vertu ; la simple capacité ne portoit point envie à l'industrie, & l'industrie honoroit la capacité ; la valeur ne méprisoit pas la force, & la force n'opprimoit pas la valeur : toutes les vertus, tous les talents, toutes les qualités étoient de concert, & s'entr'aidoient mutuellement pour parvenir ensemble à la même fin.

On ne donnoit des ordres que pour pourvoir au bien commun, on ne les donnoit qu'à propos, on les faisoit exécuter avec regle : l'obéissance répondoit au commandement : on n'envoyoit pas de troupes contre un Royaume où les loix étoient en vigueur ; & quand on faisoit la guerre, on ne s'enrichissoit pas aux dépens des vaincus ; la vertu étoit d'accord avec la justice. Loin d'opprimer ses Sujets, le Souverain distinguoit leurs différents genres de mérite, il les employoit, il les honoroit, il les récompensoit à proportion ; l'envie ne pouvoit avoir lieu ; l'industrie & la capacité s'aidoient l'une & l'autre, & brilloient chacune d'un double éclat. Les Magistrats, dans l'enceinte des villes & des villages, les Généraux à l'armée & dans le camp, punissoient les fautes, sans distinction des coupables. Les vertus civiles florissoient au-dedans, les qualités guerrieres brilloient au-dehors ; le bon ordre régnoit par-tout, la valeur & la force concouroient à le faire observer.

Eclairés par les instructions du Souverain, animés par ses

exemples, les Sujets de tous les Ordres se portoient d'eux-mêmes à pratiquer la vertu, à suivre les loix, à se conformer aux usages, à contribuer de tout leur pouvoir à l'avantage & au bonheur de la société. Les Magistrats, les Officiers, tous ceux à qui le Souverain confioit quelque portion de son autorité, n'étoient pas des hommes que le hasard ou la faveur eussent élevés; c'étoient des hommes connus, des hommes éprouvés, des hommes long-temps exercés, des hommes enfin proposés par des Sages qui déterminoient en quelque sorte le choix qu'on en faisoit. Comme c'est d'un tel choix qu'on faisoit dépendre la gloire & le bonheur de l'Etat, le Prince y donnoit toute son attention, & n'oublioit rien de ce qu'il falloit pour le faire avec succès. Ainsi, soit en paix, soit en guerre, tout prospéroit dans l'Empire; suite naturelle du bon gouvernement.

Lorsque la nécessité faisoit recourir aux armes, & qu'il falloit ou combattre des ennemis, ou punir des rebelles, on mettoit tous ses soins à ce que la guerre ne fût pas de longue durée. On la terminoit en peu de temps, parceque personne n'avoit intérêt à en prolonger le cours: on combattoit sans animosité, parcequ'on ne combattoit que pour venger les loix & le bon ordre: on se dispensoit même de combattre, quelques préparatifs qu'on eût faits & quelque favorable que fût l'occasion, si, par artifice, ou autrement, on pouvoit engager les ennemis ou les rebelles à rentrer dans le devoir; & cette victoire étoit réputée la plus glorieuse, parcequ'elle étoit la victoire propre de la justice, & le triomphe de l'humanité.

Du temps du grand Yu (1) tout se concluoit dans l'enceinte

(1) Pour épargner au Lecteur la peine d'aller chercher ailleurs, je répéterai ici ce que j'ai dit peut-être plus d'une fois. Le grand Yu est le fondateur de la premiere Dynastie Chinoise connue sous le nom de *Hia*. Il monta

même du Palais. C'eſt là que les Chefs faiſoient le ſerment de venger le Ciel & les Ancêtres ; & quoique le commun des Sujets ignorât ce qui ſe paſſoit, il n'étoit aucun d'eux qui ne ſe prêtât à tout ce qu'on exigeoit, parcequ'il n'étoit aucun d'eux qui ne fût perſuadé de l'amour paternel dont l'Empereur étoit pénétré pour eux tous.

Les Empereurs de la Dynaſtie Hia, ſucceſſeur du grand Yu, après avoir délibéré dans le Conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire, donnoient leurs ordres en conſéquence, diſpoſoient tout pour la guerre ; & après que les préparatifs en étoient achevés, alors ſeulement on avertiſſoit les gens de guerre d'avoir à ſe tenir prêts, & on exigeoit d'eux le ſerment ordinaire. Mais comme il n'étoit perſonne qui ne fût convaincu de la tendre affection de ces grands Princes pour les peuples qui leur étoient ſoumis, & de la droiture de leurs intentions dans tout ce qu'ils entreprenoient, il n'étoit perſonne auſſi qui voulût en ſavoir plus qu'on ne vouloit lui en dire. L'unique ſollicitude de chacun étoit dans l'attention extrême qu'il avoit, & dans les ſoins qu'il ſe donnoit afin de ne manquer à rien de tout ce qu'il falloit pour exécuter avec ſuccès les ordres qui émanoient de l'autorité ſuprême.

ſur le trône l'an 2207 avant J. C. Il a eu dix ſept ſucceſſeurs de ſa race, laquelle perdit l'Empire l'an 1766 avant J. C. Les Chang ſuccéderent aux Hia l'an 1766 avant J. C. & ce fut le fameux Tcheng-tang qui fut le premier Empereur de cette ſeconde Dynaſtie, que l'on connoît également ſous le nom de *Yn*, & qui fut éteinte par les Tcheou, l'an 1122 avant J. C. Ou-ouang eſt le premier de cette troiſieme Dynaſtie qui fut reconnu Empereur. Lorſqu'on parle en général des trois premieres Dynaſties, on entend principalement ceux qui en ont été les fondateurs, & ceux de leurs deſcendants qui les ont imités dans la maniere de gouverner l'Empire ; car dans chacune de ces trois Dynaſties il y a eu de méchants Princes, qu'on ne prétend pas certainement donner pour modeles, &c.

Sous la Dynaſtie des Yn, les Empereurs donnoient leurs ordres comme ils le jugeoient à propos, ils mettoient des armées ſur pied, quand ils les croyoient néceſſaires : ils les faiſoient entrer en campagne dans le temps qu'ils déterminoient eux-mêmes ; & après que le camp avoit été tracé, les troupes avant que de s'y enfermer, prêtoient le ſerment ordinaire, en dehors de la porte, à meſure qu'elles ſe préſentoient pour entrer. Mais comme on étoit perſuadé dans tout l'Empire que le Souverain n'avoit d'autre but, dans tout ce qu'il faiſoit, que le bien réel de ſes ſujets, on étoit également ſatisfait de tout ce qu'on lui voyoit entreprendre, & l'on ſe portoit à tout avec un plaiſir égal, dès qu'il s'agiſſoit de lui obéir.

Pendant que les Tcheou gouvernoient l'Empire, il n'y avoit que les Généraux qui fiſſent le ſerment. Ils le faiſoient à la tête de l'armée, immédiatement avant le combat ; ils le faiſoient ſur le tranchant de leurs épées, & ils le faiſoient comme des victimes qui ſe dévouoient ſans retour pour le ſalut public. Leur intrépidité paſſoit juſques dans le cœur du moindre ſoldat ; & le peuple, ſous cette Dynaſtie, fut un peuple de guerriers.

Les ſerments de quelque nature qu'ils puiſſent être, ne doivent avoir lieu que pour les choſes du premier ordre & de la derniere importance. On en exigeoit anciennement des gens de guerre, non pas tant pour s'aſſurer de leur fidélité, que pour les convaincre qu'il n'y avoit rien au-deſſus de ce à quoi on alloit les employer. On vouloit les engager à ſe porter à cette grande affaire avec toute l'attention, tous les ſoins, toute l'ardeur & tous les égards qu'elle mérite, puiſque c'eſt d'elle que dépendent également le bonheur & le malheur de l'humanité. Avant que de l'entreprendre, les Souverains, les Généraux, les Officiers, les Soldats, le Peuple même, tous doivent

y voir de la juſtice & de la néceſſité, afin que, de quelque maniere qu'elle ſe termine, les générations qui ſuivront ne puiſſent pas leur imputer à crime le ſang qui va couler, ni les larmes qu'on va faire répandre.

Tels étoient les uſages que l'on obſervoit ſous les trois premieres Dynaſties. La fin qu'on ſe propoſoit étoit la même, mais on y arrivoit par différentes voies. Sous les Hia, la vertu étoit parvenue à ſon plus haut point de perfection : l'humanité & l'amour de l'ordre étoient gravés dans tous les cœurs, les Tribunaux n'étoient occupés que du ſoin de diſtribuer des récompenſes. Sous les Yn, on fut obligé d'employer la rigueur; on fit fleurir les loix en châtiant ceux qui les tranſgreſſoient; les exécutions des criminels ne ſe firent que dans les marchés publics; la juſtice fut exacte & inflexible. Les récompenſes & les châtiments eurent également lieu ſous les Tcheou : on diſtribuoit les dons dans l'enceinte des Tribunaux, en préſence des Grands & des principaux Mandarins : on infligeoit les peines à la vue de la multitude, au milieu des places publiques : la vertu, le mérite, les belles actions avoient leurs récompenſes; les vices, de quelque nature qu'ils fuſſent, avoient leurs châtiments. Les Hia gouvernerent en peres tendres; les Yn, en juges ſéveres; les Tcheou, en Souverains équitables. Le but des uns & des autres étoit de faire pratiquer le devoir; ils prirent différents moyens pour y parvenir. Un Empereur éclairé peut & doit trouver ſon modele dans quelqu'un des grands Princes de ces trois premieres Dynaſties : les circonſtances le détermineront pour le choix.

Avoir trop de troupes ſur pied eſt un déſavantage égal à celui d'en avoir trop peu : un ſage Souverain ſait prendre un juſte milieu. Il faut qu'il y en ait aſſez en tout temps pour faire aiſément le ſervice & pour la garde des principales villes. Dans les cas imprévus, ce nombre ſuffira, en attendant, pour re-

pouſſer ou pour amuſer un injuſte agreſſeur. Les ſoldats ne doivent être armés ni trop à la légere ni trop peſamment : leurs armes ne doivent être ni trop longues ni trop courtes. La longueur des armes en rend le maniement difficile ; leur briéveté en borne trop l'uſage. Si elles ſont trop longues, elles deviennent préjudiciables par l'embarras qu'elles cauſent ; ſi elles ſont trop courtes, elles deviennent inutiles. Des ſoldats trop peſamment armés n'ont plus de force pour combattre ; elle eſt employée toute à ſoutenir le poids dont ils ſont chargés : des ſoldats qui ſont armés trop à la légere, ne peuvent ni enfoncer l'ennemi, ni lui réſiſter ; ils ſont bientôt renverſés ou mis en fuite. La maniere la plus avantageuſe d'être armé, eſt celle qui nous met en état d'attaquer l'ennemi en même-temps que nous pouvons nous garantir des coups qu'il nous porte. Les armes doivent avoir un poids fixe & une meſure déterminée. Ce poids & cette meſure doivent être proportionnés à la taille & aux forces du commun des hommes.

Les chars ne doivent pas être par-tout ni toujours de même ; il doit y en avoir de différentes formes, ſuivant les différents uſages auxquels on les deſtine. Sous les trois premieres Dynaſties, il y avoit les chars *à crochets*, les chars *à tête de tigre*, les chars *précurſeurs*, les chars *accouplés*, & les chars *à tête de dragon*. Chaque eſpece de char avoit, outre cela, des marques diſtinctives particulieres déterminées par le Souverain lui-même. Sous les Hia, c'étoit une figure d'homme noir qu'on repréſentoit ſur les étendards ; ſous les Yn, ce furent des nuages ; & ſous les Tcheou, on y peignoit des portions d'une terre jaune. Les Hia furent bienfaiſants comme l'aſtre qui nous éclaire ; les Yn furent redoutables comme le tigre, & les Tcheou furent actifs comme le dragon. Le diſcernement, l'application à leurs devoirs, & les circonſtances les rendirent tels. Les uns & les autres travailloient de toutes leurs forces à former de bons guerriers ; mais

ils ne leur donnoient pas pour cela la préférence sur les autres membres de l'Etat. Ils savoient que lorsque les gens de guerre sont en nombre suffisant, dociles, bien choisis, robustes & bien disciplinés, l'Empire est à coup sûr dans un état de vigueur & de force propre à tout entreprendre, & que le peuple peut jouir tranquillement de tous les avantages de la paix; mais ils savoient aussi que s'il y a un grand nombre de troupes, & qu'elles soient sans talents, sans valeur, vicieuses & mal disciplinées, alors le peuple s'épuise, devient pauvre, hors d'état de remplir ses principales obligations, vicieux même, & quelquefois rébelle. C'est pourquoi ils avoient un grand soin d'instruire ceux qui suivoient le parti des armes, de leur inspirer la vertu, de les former à la discipline, d'empêcher qu'ils ne fussent à charge aux citoyens, qu'ils ne nuisissent au peuple, qu'ils n'épuisassent inutilement les provisions, qu'ils ne dépeuplassent les campagnes, qu'ils n'employassent les bêtes de somme dans les temps où elles sont nécessaires pour la culture des terres; en un mot, ils savoient éviter les deux extrémités, ils ne vouloient ni trop ni trop peu de troupes, ils n'en vouloient point d'inutiles, & ils n'en vouloient que parcequ'ils ne pouvoient pas ne pas en avoir. Ils avoient pour maxime que l'ordre est la base de tout, & ils le faisoient observer. Ils avoient des regles déterminées, au moyen desquelles les gens de guerre se préparoient à marcher sans confusion, à combattre sans désordre, à vaincre sans cruauté, à triompher sans orgueil, & ils les faisoient garder: ils mettoient une juste différence entre les différents corps de troupes qu'ils avoient sur pied; ils leur donnoient un arrangement convenable; ils faisoient en sorte que, lorsqu'on tenoit la campagne, les fantassins ne fussent pas obligés de marcher jusqu'à se fatiguer; que les chars ne fussent pas chargés jusqu'à pouvoir être endommagés; que les chevaux ne travaillassent pas jusqu'à être harassés. Ils disposoient tellement les choses, que tout le monde

devoit être prêt à obéir ſur-le-champ aux ordres qu'on pouvoit donner dans les occaſions même les plus imprévues : ils vouloient que les mieux diſciplinés d'entre les ſoldats fuſſent toujours à la tête des autres pour leur ſervir de modeles : ils vouloient enfin qu'une armée, en quelque poſition qu'elle pût ſe trouver, fût toujours dans l'abondance des vivres, des munitions & de toutes les choſes néceſſaires ; qu'elle fût toujours prête à faire face à l'ennemi, & à le combattre avec avantage ; que le ſervice ſe fît en tout avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe ; que les différents corps n'euſſent entre eux aucune altercation, aucun ſujet de jalouſie ; qu'ils fuſſent tous de concert pour atteindre le même but, & pour procurer enſemble le bonheur, la gloire & la tranquillité de l'Empire.

Ces ſages Souverains donnerent toujours aux lettres la préférence ſur les armes. Perſuadés que les richeſſes faiſoient diſparoître les qualités guerrieres pour leur ſubſtituer le luxe, la molleſſe & tous les vices qui en dépendent, ils ne ſouffroient point de Guerriers opulents. Convaincus que les richeſſes & l'autorité, lorſqu'elles ſont jointes à la force, peuvent cauſer les plus grands maux, peuvent ébranler l'Empire juſque dans ſes fondements, ils ne donnerent aux plus diſtingués d'entre les Guerriers, qu'un crédit limité, que des titres purement honorifiques, qu'une abondance ſans ſuperflu.

Ceux qui portent les armes ſont ſans ceſſe expoſés à s'écarter du ſentier qui conduit à la vertu ; ceux qui profeſſent les lettres doivent les y diriger : les Guerriers négligent ſouvent les cérémonies, & s'écartent des uſages établis ; les Lettrés doivent les y rappeller : les armes ſe plaiſent dans l'agitation & le tumulte ; les lettres aiment le repos & la paix : celles-là portent à la férocité ; celles-ci adouciſſent les mœurs. Tels étoient les principes ſur leſquels nos anciens Rois régloient leur conduite. Auſſi la vertu ne reſtoit jamais cachée ; on la produiſoit au grand jour : les

talents n'étoient point enfouis; on tiroit parti de tout: la valeur & les brillantes qualités qui l'accompagnent, n'étoient ni orgueilleuſes ni téméraires; la modeſtie & la prudence les conduiſoient.

Sous le Grand Yu, on n'avoit ni récompenſes ni châtiments déterminés; la *vertu* étoit à ſon plus haut point de perfection, & le peuple s'y portoit de lui-même. Sous les Hia, ſes ſucceſſeurs, on détermina des récompenſes, on ne fixa rien ſur les châtiments; le peuple, devenu moins ſimple & plus inſtruit, eut beſoin d'être excité; la *ſaine doctrine* fut entiérement développée & éclaircie dans tous ſes points. On prit une route oppoſée ſous les Yn. On établit des punitions, on fit pratiquer la vertu & fuir le vice, par la ſeule crainte des châtiments; l'*autorité* fut reſpectée, elle profita de tous ſes droits. Les Tcheou imiterent les uns & les autres; ils inſtruiſirent, ils encouragerent, ils inſpirerent de la crainte, ils donnerent des récompenſes, ils infligerent des peines; & les avantages qu'ils procurerent à l'Empire égalerent en peu de temps tous ceux de leurs ſages prédéceſſeurs.

Ces trois illuſtres Dynaſties ſe ſoutinrent avec gloire, autant de temps qu'elles ſuivirent tout ce que leurs fondateurs leur avoient tranſmis de doctrine & de réglements politiques pour le gouvernement de l'Empire; mais dès qu'une fois, ſous des Princes foibles, on commença à s'écarter de ce qui avoit été établi, & à négliger tantôt une coutume & tantôt une autre, les loix allerent en décadence, les mœurs ſe corrompirent: on forma des brigues; il y eut des complots & des révoltes, juſqu'à ce qu'enfin une nouvelle race vint s'aſſeoir ſur un trône qui étoit ſi mal occupé, & en exclut pour toujours ceux qui n'étoient pas dignes de le remplir. Quels exemples pour un Souverain que ceux que nous ont laiſſés les fondateurs & les premiers Rois de ces trois célebres Dynaſties! ils ſont dignes de tous nos

éloges ; ils ſont dignes de l'admiration de tous les hommes ; ils doivent être imités par ceux qui, tenant ſur la terre la place du Ciel, doivent donner des loix à l'Univers. Sous ces grands Princes, la vertu, le mérite & tous les talents étoient connus, étoient honorés, étoient employés avec toutes les diſtinctions qui leur convenoient ; & c'eſt pour cela que bien loin de s'éteindre ou de s'affoiblir, ils prenoient chaque jour de nouvelles forces, chaque jour ils brilloient d'un nouvel éclat. Le peuple n'étoit ni pareſſeux ni contraint ; il travailloit aſſidument, mais librement & avec joie. Les gens de guerre n'étoient jamais oiſifs ; leurs occupations ſe ſuccédoient les unes aux autres avec ordre & ſans diſcontinuer ; ils empêchoient qu'il n'y eût du déſordre dans les villes ; ils mettoient à couvert les campagnes ; ils veilloient à la ſureté des grands chemins. Les uns & les autres menoient une vie laborieuſe, mais exempte d'inquiétude & de peines ; les uns & les autres rempliſſoient leurs devoirs, parceque ceux qui étoient à leur tête, parceque les Souverains eux-mêmes rempliſſoient les leurs avec exactitude.



ARTICLE III.

Précis des Devoirs particuliers de ceux qui commandent (1).

L'AUTORITÉ reſpective eſt la baſe ſur laquelle eſt appuyé tout ce qui a rapport au Gouvernement, & c'eſt de l'uſage qu'on en fait que dépendent tous les ſuccès, quels qu'ils puiſſent être. Ainſi, régler & affermir l'autorité, eſt le premier & le plus important de tous les devoirs, & ce doit être l'objet des premieres attentions d'un Général.

Savoir connoître & apprécier une bonne action quelle qu'elle ſoit; diſtinguer, parmi les fautes que l'on commet, celles qui peuvent avoir des ſuites d'avec celles qui ne ſont d'aucune conſéquence, & faire réparer à propos les unes & les autres; avoir une fermeté à toute épreuve quand il s'agit de faire obſerver la diſcipline; inſtruire & exercer, ſans aucune exception, tous ceux qui doivent être employés; fermer toutes les voies de déſertion à ſes propres ſoldats, les ouvrir au contraire, & les faciliter aux ſoldats ennemis; recevoir avec bonté tous ceux du parti oppoſé, & pouvoir s'en ſervir comme de ſes propres gens; profiter des lumieres de tous ceux qui ſont en état de donner de bons conſeils, & avoir l'art de pénétrer leurs véritables ſentiments, lors même que par quelque motif de crainte, de politique ou d'intérêt, ils n'oſeroient les déclarer

(1) cet Article, diſent les Commentateurs, eſt très renommé parmi les gens de guerre : on le donne ici tel qu'il a été compoſé par Se-ma lui-même. Il eſt inconteſtablement de lui, ainſi que les deux ſuivants. Ceux qui embraſſent le parti des armes doivent y faire une attention particuliere, & mettre à profit toutes les maximes qui y ſont énoncées.

à découvert ; favoriser l'industrie & tous les talents militaires ; récompenser la valeur, punir la lâcheté, exciter l'émulation, étouffer les murmures, faire mouvoir tout le monde à son gré, comme on le veut & quand on le veut, c'est avoir établi l'autorité. Mais pour en venir à bout, il faut gagner les cœurs, s'attirer l'estime & se concilier une respectueuse crainte : il faut faire en sorte que tous ceux qui composent une armée soient unis de sentiments comme de conduite ; qu'ils se regardent mutuellement comme le soutien les uns des autres ; qu'ils n'aient tous qu'un même objet ; qu'ils soient prêts à tout sacrifier pour obéir au Général. Le Général lui-même doit obéir aux loix & à tout ce qu'elles prescrivent : il doit être éclairé, juste, impartial, plein de droiture, désintéressé, & il ne doit rien entreprendre que pour l'avantage commun. Par avantage commun, il faut entendre celui qui rejaillit, ou sur le corps général de la nation, ou simplement sur le total de l'armée. Un tel avantage est de tous le plus réel, le plus solide & le plus glorieux. Il n'est point sujet aux recherches toujours périlleuses pour ceux qui en sont l'objet, aux traits empoisonnés de l'envie, aux critiques calomnieuses, aux vicissitudes & aux renversements. Il est étayé par la multitude, protégé par le Souverain ; il se soutient par lui-même.

Un Général éclairé est comme un flambeau ardent qui répand au loin son éclat, & à la lueur duquel les Officiers des différents ordres conduisent surement tous ceux qui leur sont soumis. Un Général juste & sans partialité détruit tout sujet de mécontentement & de murmures, il se fait aimer, lors même qu'il inflige des peines & des châtiments. Un Général plein de droiture fait rougir à propos, ne craint point de reconnoître ses fautes & n'a pas honte de les avouer ; il travaille efficacement à les réparer. Un Général désintéressé n'épargne ni ses soins ni ses peines, sacrifie tout au bien de la patrie, n'est

jamais

jamais la dupe des artifices de l'ennemi, n'enfante point des projets d'ambition, ne cherche point à s'enrichir, ne se laisse pas corrompre par l'appât des honneurs & des richesses; il est à l'épreuve de tout. Un Général qui réunit dans sa personne toutes ces qualités, est sans contredit un bon Général : il sait que le moindre relâchement dans la discipline peut avoir des suites très funestes, & il empêche qu'il ne s'y en introduise : il sait que, malgré toutes ses attentions, il est presque impossible qu'il ne se glisse quelques abus; il est en état de les voir & il ne craint pas de les corriger : il sait que punir trop sévérement les petites fautes, est un aussi grand mal que celui de punir trop légérement les grandes; qu'une attention trop scrupuleuse à les punir toutes, est un aussi grand inconvénient que celui de n'en punir aucune; que laisser dans l'oubli ceux qui se sont distingués par leurs belles actions, c'est éteindre l'ardeur guerriere, & étouffer en quelque sorte l'amour de la gloire; & qu'exalter, faire valoir & payer, pour ainsi dire, toute action militaire qui n'a rien qui ne soit du devoir commun, c'est avilir la valeur & déprimer le vrai mérite. Ces deux excès étant également préjudiciables, il les évite l'un & l'autre, il prend un juste milieu; il punit & récompense à propos.

Sous un ciel favorable les provisions se font aisément, la joie regne dans tous les cœurs : sur un terrein avantageux les troupes peuvent se ranger à l'aise, elles peuvent se garantir de tous les accidents fâcheux. Quand on est en même temps sous un ciel favorable & sur un terrein avantageux, on peut tout mettre à profit. La salubrité de l'air, la facilité des évolutions, l'usage libre des armes, l'abondance & la bonté des aliments, l'aisance & la commodité, le contentement général, tout cela dépend des lumieres de celui qui commande, & de son attention à tirer parti du *ciel* & de la *terre*. Une armée qui se trouveroit exposée à une chaleur brûlante ou à un froid trop

rigoureux, à des vents impétueux ou à des pluies excessives, qui se verroit resserrée dans des lieux étroits & de difficile issue, ou qui se trouveroit dans des lieux stériles, mal-sains & où il y auroit à souffrir la faim, la soif & une disette de tout, n'est guere réduite à quelqu'une de ces extrémités que par la faute de son Général, qui n'a pas eu *du ciel & de la terre* (1) toutes les connoissances qu'il auroit dû se procurer pour remplir dignement son emploi.

Un bon Général doit avoir reconnu tous les postes importants, s'en être emparé, & les faire garder avec soin : il doit disposer ses troupes de telle sorte que celles qui ne combattent qu'avec des armes courtes (1), soient toujours soutenues par celles dont les armes peuvent atteindre au loin : il doit faire couvrir les unes & les autres par les arbalétriers, & par tous ceux en général qui peuvent lancer des fleches ou des javelots, il doit ranger ses soldats de façon que cinq ne fassent qu'un, & qu'un seul soit, pour, ainsi dire, quintuple de lui-même; c'est ainsi qu'il doit les faire combattre en les faisant circuler, & en les renouvellant sans cesse, pour avoir sans cesse des hommes toujours frais. Cinq hommes inséparablement unis, n'ayant qu'une même façon d'agir & de vivre, qu'un même but, qu'un même intérêt, ne voyant, ne parlant, n'entendant, ne sen-

---

(1) *La connoissance du ciel & de la terre*, dont il est parlé dans cet Article, n'est autre chose que la connoissance du climat particulier des lieux où le Général doit faire camper son armée. Celui qui commande les troupes doit savoir, dit Se-ma, en quel temps les pluies, les vents, les orages, les frimats, le chaud & le froid sont les plus ordinaires, afin de ne pas exposer son armée mal à propos. Voila ce que les Chinois appellent *la connoissance du ciel. Par la connoissance de la terre*, ils entendent ce que nous entendons nous-mêmes par les mots de géographie, topographie, &c.

(2) Les armes *longues & courtes* dont parle l'Auteur, & qui étoient

tant qu'en commun, n'étant affectés que des mêmes objets, & n'ayant, pour ainsi dire, que les mêmes passions, ne trouveront rien qui soit au-dessus de leur portée ; ils se soutiendront dans les marches, ils s'animeront dans les combats, ils s'éclaireront dans les doutes, ils se soulageront dans les peines, ils s'encourageront dans les craintes, ils se serviront mutuellement de frein contre les vols, les rapines, les brigandages, & contre toute action illicite & déshonorante.

Le Général a ses idées propres, les Officiers & les Soldats ont les leurs qui leur sont propres aussi : si elles different entre elles, rien ne réussira ; si elles s'accordent, tout ira bien. Faire préparer des magasins d'armes & de vivres, disposer des chevaux, des chariots & des bêtes de somme, assigner les postes & les emplois, ranger les troupes, les instruire & les exercer, les rendre promptes, lestes & vaillantes ; envoyer des espions chez les ennemis, en avoir dans son propre camp pour ne rien ignorer de ce qui s'y passe : tout cela regarde le Général. Mettre la main à l'œuvre, travailler avec ardeur & sans se rebuter, souffrir sans murmure la faim, la soif & la fatigue ; exécuter avec fidélité tous les ordres reçus, s'exposer sans crainte à tous les dangers dès qu'il s'agit d'obéir, remplir avec exactitude

---

en usage de son temps, sont de cinq sortes, dont les noms sont *Mou*, *Y*, *Yeou*, *Kou*, *Tchi*.

Le *mou* étoit fait avec du bois de bambou, un de ses bouts étoit armé de fer ; il étoit long de douze pieds. Le *y*, autrement dit *y-mo*, étoit une espece de lance ou de pique longue de vingt pieds ou de vingt pieds quatre pouces. Le *yeou*, ou autrement dit *yeou-mo*, étoit une espece de demi-pique longue de douze pieds. Le *kou* étoit une arme dont la longueur étoit de six pieds quatre pouces ; le fer en étoit plat & de la largeur de deux pouces. Le *tchi* étoit une arme dont il y avoit deux especes. Celles de la premiere étoient longues de vingt-quatre pieds, & celles de la seconde n'avoient que douze pieds de longueur.

jusqu'au plus petit de ses devoirs, c'est l'affaire des subalternes & des Soldats. Le Général & les troupes qu'il commande ne font entre eux tous qu'un seul & même corps. Une armée est comme un grand arbre, le Général en est le tronc, les Officiers & les Soldats en sont les branches.

Pour bien conduire une armée, pour la commander dignement, il faut de toute nécessité employer la *vertu*, la *valeur* & *l'art*; la *vertu*, dans la maniere de faire la guerre en général; la *valeur*, dans les batailles & les combats; l'*art*, dans la disposition & l'arrangement des troupes. Il faut employer les hommes à ce qu'ils aiment d'inclination; il faut leur fournir les moyens de déployer leurs talents & de les faire valoir; il faut prendre en tout le contrepied de l'ennemi.

Le *Ciel*, les *Avantages*, le *Bon*, sont trois choses auxquelles on doit une attention particuliere. Choisir tellement le jour où l'on doit faire quelque opération importante, qu'on ne puisse jamais être forcé de le changer; faire ses marches de telle maniere qu'elles soient toujours sures & sans obstacles; savoir saisir le moment de la victoire, c'est avoir fait attention au *Ciel*. Avoir en abondance toutes les provisions nécessaires en tout temps & en tout lieu, couler soi & les siens des jours sains, dans un contentement qu'on ne craint point de perdre, c'est avoir pourvu aux vrais *Avantages*. Maintenir le gros de l'armée dans une position toujours favorable & toujours prête à tout événement, garder toutes les loix d'une exacte discipline, quelque part & dans quelques circonstances qu'on se trouve, avoir su inspirer un empressement général à tout faire, à le faire sans crainte & avec soin, avoir mis toutes choses en état d'aller comme d'elles-mêmes, en conservant un ordre toujours égal, c'est avoir trouvé le *Bon*.

On peut dire en général qu'une armée nombreuse est une armée forte; mais on peut dire aussi qu'une armée trop nom-

breuſe eſt difficile à entretenir, à ranger, à conduire, à faire mouvoir, & que ce n'eſt qu'avec des peines infinies qu'on peut contenir une armée trop forte dans les bornes étroites de la diſcipline & du devoir. La principale force d'une armée conſiſte moins dans le nombre que dans le choix.

Une armée eſt toujours aſſez forte quand elle a des chars légers, des cavaliers agiles & adroits, des fantaſſins robuſtes & expérimentés, quand tous ceux qui la compoſent ſont dociles & bien exercés, quand au-dedans elle eſt toujours en bon ordre, quand au-dehors elle eſt toujours en état de faire toutes les évolutions à propos, quand elle peut aller & venir, s'étendre & ſe replier comme elle le veut & quand elle le veut. L'ignorance de bien des choſes qu'il faudroit ſavoir, le relâchement dans la diſcipline, un trop grand train, des embarras de toutes les eſpeces ſe trouvent, pour l'ordinaire, dans une armée trop nombreuſe. Que de monde ne faut-il pas pour avoir l'œil à tout, pour avoir ſoin de tout! Quel eſpace de terrein pour tant d'hommes, pour tant d'animaux, pour tant de chars, pour tant de proviſions, pour tant de bagages! Que d'hommes uniquement deſtinés à garder, à préparer, à conſumer, à vivre, & ſouvent même à détourner, à intimider, à débaucher, à nuire de mille façons! Comment un Général peut il voir d'un même coup d'œil ſon armée entiere? Comment peut-il en diſpoſer à ſon gré? Quelle attention peut-il faire à toutes les marques diſtinctives des différents corps qui la compoſent? Comment dans deux inſtants ſucceſſifs peut-il donner deux ordres différents & quelquefois contraires, ſuivant que les circonſtances l'exigent? Il voit ſa faute, il veut la réparer; il apperçoit le mal, il veut s'en préſerver: cela ne lui eſt pas poſſible; la machine eſt en mouvement, il faut qu'elle aille.

Rien n'eſt plus funeſte pour une armée que lorſque la déſobéiſſance aux Chefs, la déſunion entre les membres, les ſoup-

çons, les défiances mutuelles, les craintes mal fondées, la nonchalance, la pareſſe, & les autres paſſions ſe ſont emparées de la plupart des cœurs. Le déſordre, & un déſordre général, en eſt la ſuite; les pertes & les échecs continuels en ſont les triſtes effets. Qu'on étouffe l'orgueil dans ſon principe, qu'on éteigne la lâcheté dans ſa ſource, on aura paré à tout.

L'orgueil s'engendre de la vanité, & la vanité de l'amour-propre: la lâcheté vient de la crainte, & la crainte vient d'une fauſſe prévoyance portée à l'excès; mais l'orgueil & la lâcheté produiſent toutes ſortes de vices qui entraînent après eux tous les malheurs. Un Général qui a de la vanité, cherche les applaudiſſements. Plein de lui-même, il ſe perſuade qu'il n'y a de bons projets que ceux qu'il a enfantés, de bonnes meſures que celles qu'il prend, de bons deſſeins que ceux qu'il conduit, de bonnes routes que celles qu'il s'eſt tracées. Qui oſeroit le contredire? Même dans ſes plus grands écarts on le flatte, on lui prodigue les adulations. Les fautes les plus lourdes ne le détromperont pas, il les ignore. Eh! comment pourroit-il les connoître? on les lui cache avec ſoin, & il ſe les diſſimule à lui-même. Bientôt ſa vanité dégénere en pétulance & en orgueil; il ne voit plus rien, il n'entend plus rien, il ne ſait plus rien; il ſe rend odieux, on le déteſte, on le fait échouer, on le trahit, tout eſt perdu ſans reſſource.

Le défaut contraire produit les mêmes effets. Un Général qui ne croit pouvoir compter ſur rien, qui n'a point aſſez bonne opinion de ce que peuvent les ſiens, ni de ce qu'il peut lui-même, qui porte une fauſſe prévoyance à l'excès, a néceſſairement le cœur toujours à l'étroit. Il croit voir par-tout de juſtes ſujets de ſe défier; il ſoupçonne ſans fondement, il eſt minutieux, indécis, craintif, puſillanime; rien ne lui échappe, tout lui fait peur; les arbres des champs lui paroiſſent des armées, il voit ſous l'herbe rampante des ſoldats en embuſcade;

un mot échappé, un ſimple regard ſeront pour lui des ſignaux certains de trahiſon ou de révolte.

Que peuvent faire des troupes commandées par un tel homme? de quoi ſont-elles capables? Lâches comme lui, elles ne chercheront qu'à mettre leurs jours en ſureté. A la premiere occaſion, ou par une fuite précipitée, ou en baiſſant devant l'ennemi des armes qu'elles devroient employer à le combattre, ſans égard à quoi que ce ſoit, ſans regret & même ſans honte, elles ſacrifieront ignominieuſement leur propre honneur, celui de la Patrie, de leur Prince & de leurs Ancêtres. A ces vices dignes d'un opprobre éternel, je veux dire à l'orgueil & à la lâcheté, celui qui commande doit oppoſer les vertus dont il n'emprunte que trop ſouvent le maſque : la magnanimité & la prudence.

Qu'un Général ſoit magnanime, qu'il ſoit prudent, il ſera hardi ſans témérité, fier ſans préſomption, ferme ſans opiniâtreté, exact ſans petiteſſe, attentif ſans défiance, circonſpect ſans ſoupçon ; il connoîtra le grand & le petit, le fort & le foible, le peu & le beaucoup, le peſant & le léger, le loin & le près ; il ſaura ranger ſans confuſion, & combiner toujours à propos, ſuivant les circonſtances, le tems, & les lieux, les *trois*, les *cinq* & les *deux* de toutes eſpeces (1) ; il cherchera la véritable gloire, il remplira tous ſes devoirs ſans

---

(1) Les mots que j'ai ſoulignés ſont les propres termes chinois traduits à la lettre. J'ai mieux aimé employer une façon de parler barbare, que de m'expoſer à ne pas donner le vrai ſens de l'original ; car j'avoue que je n'entends guere ce qu'il veut dire par les *trois*, les *cinq*, & les *deux de toutes eſpeces.* Les Commentateurs ſe contentent de dire que les *ſoldats, en quelque nombre & quels qu'ils puiſſent être, ſeront toujours rangés comme ils doivent l'être, ſi le Général eſt tel qu'on vient de le dépeindre.* Ces Auteurs s'expliquent les uns par les autres, car ils ont tous les mêmes principes ou à peu près.

oſtentation comme ſans crainte ; il ſera véritablement digne de commander.

Dans quelque poſition qu'une armée puiſſe ſe trouver, il faut que celui qui la commande ait toujours des eſpions qui l'inſtruiſent fidellement de ce qui ſe paſſe *au loin ;* il faut qu'il voie par lui-même *tout ce qui eſt à portée d'être vu ;* il faut qu'il ſe ſouvienne ſans ceſſe que s'il a les armes à la main, c'eſt *la juſtice* qui les lui a confiées, & que s'il emploie des hommes pour combattre contre d'autres hommes, c'eſt *l'humanité* qui le lui commande : il doit toujours avoir préſent à l'eſprit, que la réuſſite de ſes entrepriſes & de toutes ſes opérations militaires dépendra de l'attention qu'il aura eue au *temps*, pour les commencer, & des meſures qu'il aura priſes ſuivant ſes *forces* & ſes *proviſions*, pour les conduire à une heureuſe fin : il ne doit jamais oublier que pour vaincre un ennemi, il faut le connoître, & qu'on ne le connoît bien que lorſqu'on ſait tout ce dont il peut être capable. Il faut ſur-tout qu'il ſe ſoit mis en état de n'être jamais pris au dépourvu, & de n'avoir à ſe défier de qui que ce ſoit. Avant de vous mettre en campagne, répandez les bienfaits à pleines mains, inſpirez la confiance publique : quand vous ſerez à l'armée, élargiſſez le cœur de vos ſoldats, faites regner l'abondance : lorſque vous combattrez, portez la terreur & l'effroi, ne redoutez rien pour vous-même.

Dans l'enceinte du Royaume, ſoyez débonnaire & ne reſpirez que concorde, paix & douceur ; à l'armée, faites obſerver la diſcipline & ne craignez pas de punir ; dans les combats, cherchez à qui porter des coups, & ne craignez pas d'en recevoir.

A la ville, ſoyez honnête, bon, vertueux & tendre : à l'armée, ſoyez actif, exact, plein de reſſources, vigilant, induſtrieux,

trieux, dissimulé même, & rusé s'il le faut : soyez ardent, infatigable, vaillant & intrépide les armes à la main.

Ce n'est qu'à ce prix que vous serez digne en quelque façon de commander une armée; mais vous mériterez le magnifique titre de grand Général, si vous rangez vos troupes *avec art*, si vous les postez *avec avantage*, si vous les faites combattre *à propos*, si vous les instruisez *en détail*, si vous les gouvernez avec *fermeté*, si vous récompensez avec *éclat*, si vous gardez avec *vigilance*, si vous supputez avec *exactitude*.

Vous aurez l'*art de bien ranger les troupes*, si vous combinez tous les différents corps dont elles sont composées, de façon qu'ils ne puissent jamais se nuire les uns aux autres, si vous les mettez en état de pouvoir toujours se secourir promptement, se remplacer facilement, se soutenir mutuellement; si vous faites ensorte qu'ils puissent agir en tout temps & se détacher sans inconvénient au premier signal qui leur sera donné, sans que leurs voisins en souffrent le moindre dommage; si vous le mettez à portée & en situation de voir tout ce qu'il faut voir, d'entendre tout ce qu'il faut entendre & de faire tout ce qu'il faut faire; si vous les placez de maniere à se servir mutuellement d'aiguillon à bien faire, & de barriere contre la mollesse, les murmures, les cabales, les désertions, la lâcheté & toute la foule des vices dont les gens de guerre, à la honte de ceux qui les commandent, ne se souillent que trop souvent.

Votre armée sera postée *avec avantage* si elle se trouve dans des lieux un peu élevés, d'où l'on puisse découvrir au loin, des quatre côtés, qui soient sains, fertiles, où il y ait de bonne eau & de gras pâturages, d'où vous puissiez sortir librement & sans craindre aucune embuscade, & où vous soyez toujours le maître de vous battre ou de refuser le combat,

ſans qu'on puiſſe jamais vous forcer à prendre un parti que vous croiriez ne devoir pas tourner à votre profit.

Le temps, l'heure, le moment, quelques petites circonſtances, ſuffiſent ſouvent pour aſſurer la victoire ; ainſi, ſavoir choiſir ce temps, cette heure, ce moment, ſavoir profiter de ces circonſtances pour engager, continuer & finir le combat, c'eſt *combattre à propos*. Je pourrois entrer ici dans un détail immenſe, mais votre ſagacité ſuppléera à ce que je n'oſerois dire ; quelques exemples ſuffiront pour vous faire comprendre ma penſée. Le matin ou le ſoir, lorſque le ſoleil donne dans les yeux des ennemis, à toute heure de la journée, lorſqu'un vent impétueux ſouffle du côté qui leur eſt oppoſé, lorſque la jonction de leurs différents corps d'armée ne s'eſt point encore faite, avant qu'ils aient reçu les renforts des troupes qu'ils attendent, lorſqu'ils ont beſoin de repos, lorſqu'ils ne ſont point ſur leurs gardes, lorſqu'ils ont ſouffert de la faim ou de la ſoif, lorſque quelqu'un de leurs Officiers Généraux, dont le mérite vous eſt connu, eſt abſent ou malade, attaquez ſans héſiter. Qu'une téméraire impétuoſité ne vous faſſe point oublier ce que vous vous devez à vous-même, & ce que vous devez à tous ceux que vous commandez ; qu'une ardeur aveugle ne vous faſſe point oublier ce que vous devez à l'humanité. Combattez vaillamment, mais avec meſure : ne réduiſez pas au déſeſpoir un ennemi qui peut encore vous nuire, contentez-vous d'un avantage médiocre, pourvu qu'il ſoit sûr, ſans en chercher de plus conſidérable, qui ſeroit douteux. Faites ſonner la retraite avant la nuit : ne permettez pas qu'on pourſuive les fuyards par bandes détachées ou par pelotons, au-delà du terme que vous aurez aſſigné, & ce terme doit être court. Après le combat, donnez à vos ſoldats le repos dont ils ont beſoin, mais ne les laiſſez pas dans une entiere ſécurité ; fai-

tes que tout ſoit diſpoſé, comme ſi le lendemain vous deviez combattre encore. Quand vous ſaurez que les ennemis ſont bien loin de vous, vous ferez alors ce qui eſt d'uſage en pareille occaſion.

Inſtruire en détail les troupes, c'eſt leur dire cent fois, c'eſt leur répéter ſans ceſſe ce qu'elles doivent faire & ce qu'elles doivent éviter, c'eſt les exercer à toutes les évolutions militaires, c'eſt les endurcir au travail, à la fatigue & aux peines de toutes eſpeces; c'eſt, en deux mots, les mettre en état de n'ignorer aucun de leurs devoirs, & de ſe faire une douce habitude de les remplir.

Gouverner avec fermeté, c'eſt employer toutes ſortes de moyens légitimes pour maintenir le bon ordre; c'eſt ſacrifier ſes intérêts perſonnels, ſa vie même, s'il le faut, pour faire garder la loi; c'eſt par conſéquent gouverner ſans crainte, ſans reſpect humain, ſans paſſion; c'eſt exiger de chacun l'accompliſſement de ſes devoirs, mais l'exiger avec les égards que demandent la juſtice, la prudence & l'humanité, c'eſt-à-dire, ſans dureté, ſans caprice, ſans opiniâtreté, ſans acception de perſonne.

Un Général ainſi ferme trouvera d'abord bien des difficultés à ſurmonter, on lui oppoſera bien des obſtacles, on blâmera ſa conduite, on le calomniera, on l'accuſera même, on tâchera de le noircir dans l'eſprit du Souverain ou de ſes Miniſtres, on lui fera des crimes de ce qui n'eſt en lui que vertu & pur zele pour le bien de ſon Maître & de la Patrie. Mais qu'il ne s'effraie point, qu'il ne ſe laiſſe point abattre, qu'il ſoit toujours le même, ſimple dans ſon exactitude, inébranlable dans ſon uniformité. Bientôt il ſurmontera tout, tout lui deviendra facile, tout pliera ſous les moindres ſignes de ſa volonté, & ceux même qui lui étoient les plus contraires, qui l'avoient le plus décrié, qui l'avoient pris pour l'objet

ordinaire de leurs médiſances ou de leurs railleries, dociles comme les autres, ſe prêteront à tout, ſe ſoumettront à tout, & lui donneront, comme les autres, les juſtes éloges qu'il mérite.

Récompenſer avec éclat, c'eſt reconnoître le mérite, les talents, les belles actions; c'eſt les faire valoir, c'eſt les relever, c'eſt flatter l'homme par ſon endroit ſenſible, c'eſt l'animer à bien faire, c'eſt l'encourager.

La valeur des récompenſes dépend de l'idée qu'on s'en forme. Attachez des diſtinctions aux choſes les plus ſimples, elles deviendront l'objet des recherches des plus grands hommes: n'accordez ces diſtinctions qu'à ceux qui les ont méritées, elles ſeront d'un prix ineſtimable, il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour les obtenir. Lors donc que quelqu'un de vos gens ſe ſera diſtingué par quelque haut fait, ou par quelque action extraordinaire, ne vous contentez pas de lui donner de ſtériles louanges, de le proclamer dans l'enceinte du camp, de lui faire aſſigner quelque modique penſion, ou de l'élever à quelque grade ſupérieur à celui qu'il occupoit; il ne faut pas effleurer ſimplement ſon cœur, il faut le pénétrer. Il faut qu'il puiſſe ſe flatter que la gloire qu'il acquiert n'eſt point une gloire éphémere que le même jour voit, pour ainſi dire, naître & mourir: il faut qu'il ait la conſolation de la voir rejaillir ſur ſes Ancêtres, & l'eſpérance qu'elle ſe perpétuera dans ſes deſcendants.

Pour cela, voici à-peu-près ce que vous pouvez faire. Dans les lettres que vous écrivez au Souverain, pour l'avertir juridiquement, & lui rendre compte de ce qui ſe paſſe (1), dites-lui:

(1) Ce que l'Auteur ſuggere ici eſt fondé ſur un uſage très ancien dans l'Empire, & qu'on a établi par un rafinement de politique, pour mettre l'honneur du Général & de ceux qu'il commande au jugement du ſeul Souverain, & celui du Souverain à la diſcrétion du Souverain lui-même, & pour em-

Un tel... fils d'un tel... de telle province.... de telle ville.... de tel village... commandant tel corps... Officier de telle garde, ou simple soldat, a fait telle chose... de telle & telle maniere..... malgré tels & tels obstacles qu'il a surmontés, &c. Pour le récompenser, je lui ai donné telle prérogative, telle marque de distinction... je l'ai élevé à telle place qui est la seule vacante que j'ai trouvée digne de lui, &c. j'en avertis Votre Majesté, afin que par la plénitude de sa puissance elle fasse en grand ce que je n'ai pu faire qu'en petit & en attendant, &c. Rien n'est impossible à des Guerriers qui s'attendront à être ainsi récompensés, sur-tout si le Prince ajoute aux bienfaits qui sont de coutume en pareille occasion, celui de donner de sa propre

---

pêcher que le public ne soit trompé par une foule de relations indiscretes dont les Auteurs, ou par ignorance, ou par prévention, ou par mauvaise volonté, sont presque toujours hors d'état de connoître le vrai. Cet usage consiste à empêcher que dès qu'une fois l'armée est en campagne, aucun de ceux qui la composent ne puisse écrire des lettres particulieres à qui que ce soit. Le Général & ceux de son Conseil ont seuls le privilege de faire passer des nouvelles, & encore ne peuvent-ils les faire passer qu'à l'Empereur, ou au tribunal de la guerre, pour rendre compte de leur conduite, & de tout ce qui est arrivé d'un peu intéressant. Ils écrivent pour l'ordinaire une lettre commune, laquelle est livrée ensuite au tribunal qui préside à l'histoire pour être insérée tout au long dans les fastes de l'Empire; c'est pourquoi ils n'écrivent rien qu'ils ne l'aient auparavant bien pesé & bien discuté entre eux. Il est difficile que tant de têtes s'accordent pour déguiser un fait particulier, sur-tout s'il est de quelque importance. S'il arrive que quelqu'un pense différemment des autres, il a le droit d'écrire secrétement à Sa Majesté pour l'informer de ce qu'il croit nécessaire. Celui qui en vient là doit être extrêmement sur ses gardes, car il risque le tout pour le tout. Si ces informations sont exactes, ceux qui en ont donné de fausses seront très certainement châtiés; mais si dans son procédé l'on découvre de l'étourderie, de la mauvaise foi, ou quelque passion secrete, il est perdu lui-même sans ressource.

main quelqu'une de ces *inſcriptions honorables* (1) qui font l'ornement d'une maiſon & la gloire de toute une famille.

Garder avec vigilance, c'eſt avoir pourvu de ſon mieux à tous les poſtes importants ou non, ſans vous fier trop à l'apparence; c'eſt les maintenir à l'abri des inſultes de l'ennemi, en vous ménageant la facilité de les ſecourir à la premiere attaque qu'on voudroit en faire; c'eſt avoir diſtribué des eſpions, en auſſi grand nombre & en autant de lieux qu'il faut, pour être averti de tout, toujours à temps & toujours à propos; c'eſt être toujours prêt à tout; c'eſt être dans une attention continuelle, c'eſt veiller, pour ainſi dire, lors même qu'on dort.

Supputer avec exactitude, c'eſt ſavoir jour par jour tout ce qui peut ſe conſumer & ce qui ſe conſume réellement de mu-

---

(1) J'ai traduit le mot de *pien* par ceux d'*inſcriptions honorables.* On en pourra ſubſtituer de plus propres, quand on ſaura ce que c'eſt que *pien.* Le *pien* conſiſte en trois, quatre, cinq ou ſix lettres chinoiſes, qui caractériſent directement la perſonne qu'on veut louer, ou qui expriment allégoriquement les qualités, les vertus ou belles actions de celui qui en eſt l'objet. L'Empereur écrit de ſa propre main ces lettres ou caracteres, en gros cadeau; on les grave ſur le bois ou ſur l'airain, on les encadre ſuivant les facultés de celui qui en fait les frais, c'eſt-à-dire, le plus magnifiquement qu'il eſt poſſible. On détermine un jour pour la cérémonie de la tranſlation du *pien.* Ce jour arrivé, des Mandarins, ſuivis d'un nombreux cortege, vont, au ſon des inſtruments, le porter juſqu'à la maiſon de celui qui a été jugé digne de cette faveur; là ils ſont attendus par d'autres Mandarins, ſur leſquels ils ſe déchargent, en arrivant, de ce précieux dépôt, & ceux-ci le placent avec beaucoup de reſpect dans l'endroit propre de ſa deſtination, lequel eſt pour l'ordinaire le plus apparent de la maiſon. Voici un exemple qui fera connoître quel eſt le goût de ces *pien.* Je prends celui que j'ai continuellement ſous les yeux, je veux dire celui dont l'Empereur Kang-hi honora le P. Parennin. Il ne conſiſte qu'en trois lettres qui ſont *ho-loun-koang;* ce qui ſignifie, *foyer où ſe réuniſſent les rayons de lumiere qui partent du dragon.* Le dragon eſt chez les Chinois un animal myſtérieux auquel ils at-

nitions de guerre & de bouche, & de provisions de toutes les especes; c'est les avoir tellement préparées, combinées & disposées, que, dans quelque circonstance qu'on se trouve, on n'en puisse jamais manquer, on en ait toujours en abondance; c'est savoir le temps précis, l'heure, le moment où les ennemis doivent recevoir des secours d'hommes, d'argent ou de munitions, pour y mettre obstacle, & les lui enlever même, suivant que les circonstances le permettront; c'est savoir en combien de temps on emportera tel ou tel poste, on arrivera dans tel ou tel endroit, on pourra faire telle ou telle opération, on rencontrera l'ennemi dans tel ou tel embarras, dans telle ou telle fâcheuse circonstance; c'est enfin

---

tribuent les plus grandes merveilles; il est aussi le symbole de l'Empereur. Ainsi, ce court éloge *ho-loung-koang*, peut signifier que celui pour qui il a été composé brilloit de la lumiere même du dragon, c'est-à-dire, qu'il avoit une pénétration, une sagacité, un brillant, & une maniere totale d'esprit qui le distinguoit du commun des hommes : il peut signifier aussi que l'Empereur, représenté par le dragon, l'honoroit de sa familiarité la plus entiere, & avoit répandu sur lui les bienfaits à pleines mains; bienfaits de la premiere espece, puisqu'ils sont représentés par les rayons du dragon, qui représentent eux mêmes tout ce qu'on peut imaginer de plus sublime. Ces trois caracteres *ho-loung-koang*, qui forment le *pien*, sont écrits de suite, à côté l'un de l'un, & non pas l'un sous l'autre. Dans le même cadre, au côté droit du *pien*, mais un peu au-dessous, est écrit en petits caracteres le nom chinois du P. Parennin, & au côté gauche sont écrits les année du regne, mois & jour auxquels cette distinction a été accordée. Au bas on a imprimé le sceau de Sa Majesté. Rien n'inspire plus de respect que ces sortes d'inscriptions, sur-tout si elles ont des *toui-tse* faits par quelque Prince ou par quelque Ministre, ou simplement par quelque habile Lettré. Ces *toui-tse* ne sont autre chose que l'explication du *pien*. Ils sont écrits en long, un caractere sous l'autre, & encadrés à-peu-près comme le *pien*, dont ils sont les pendants.

avoir si bien pris ses mesures, que tout arrive précisément comme on l'a prévu, & dans le temps qu'on l'a prévu.

La durée d'une chose, d'une affaire, d'un usage & de tout en général, est la mesure la plus juste de sa bonté. Tout ce qui n'est pas bon ne sauroit durer long-temps; tout ce qui n'est pas juste ne peut manquer d'être bientôt détruit : ainsi, dans le militaire comme dans le civil, nous devons regarder comme sacré tout ce que nous tenons encore de nos Anciens; son existence est une preuve de sa justice, sa durée nous garantit sa bonté. Il ne faut donc jamais faire d'innovation, il faut suivre les routes battues, à moins qu'un changement total dans les mœurs & dans les constitutions des choses ne vous contraigne de changer aussi : dans ce cas ne faites rien de vous-même, ne faites rien sans un mûr examen, sans de longues & de fréquentes délibérations.

La connoissance anticipée de tous les dangers auxquels on est exposé, en est comme le préservatif; l'attente où l'on a été des peines qu'on souffre, en adoucit les rigueurs; les dispositions où l'on a tâché de se mettre pour surmonter toutes sortes de fatigues & de travaux, relevent le courage, donnent des forces, & font qu'on ne se laisse point abattre. Il faut donc, avant que d'exiger le serment de vos troupes, les prévenir sur tout, les instruire clairement de tout, & ne leur laisser rien ignorer de tout ce à quoi leur profession les engage. Leur patience & leur courage seront par-là à l'épreuve de tout; elles ne se démentiront point dans l'occasion, elles seront toujours les mêmes.

Les bons présages inspirent la joie & la confiance; la joie & la confiance doivent regner dans votre camp, dans le cœur de chacun de vos soldats : il faut donc interpréter favorablement tout ce qui peut arriver d'extraordinaire; il faut empêcher qu'on

qu'on ne tire des augures ſiniſtres, tant des accidents qui ſont l'effet viſible de quelque cauſe naturelle, que de ceux dont on ignore la cauſe. Les meilleurs de tous les préſages, les plus sûrs, ſans contredit, d'un avenir heureux, ſont la juſtice de votre cauſe, les meſures que vous aurez priſes, la droiture de vos intentions, votre habileté, l'expérience & la valeur de vos Capitaines, la docilité & l'exactitude de vos ſoldats, & l'union intime de tous ceux qui compoſent votre armée.

L'uniformité du Gouvernement maintient toutes choſes dans leur état naturel; elle eſt la baſe du bon ordre & la ſource des heureux ſuccès. Il faut donc que votre maniere de gouverner ſoit toujours la même; qu'elle ne ſoit ſujette à aucun changement, & que vous ſoyez sûr d'être approuvé par le grand nombre toutes les fois que vous voudrez la mettre en pratique, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être. N'admettez donc rien qui ſoit hors de la portée du commun des hommes, rien d'injuſte, rien de rebutant, rien de trop difficile. Soyez diligent à inſtruire, clair & précis dans les ordres que vous donnez, conſtant à exiger, exact & inflexible à faire exécuter. N'ayez jamais d'humeur, jamais de caprice, jamais de vue d'intérêt propre. Soyez toujours affable, toujours bienfaiſant, toujours plein de cette tendreſſe effective que perſonne ne peut révoquer en doute.

L'homme... l'homme : la droiture... la droiture : l'interruption... l'interruption : la vigilance... la vigilance : que ces quatre mots ne ſortent jamais de votre mémoire (1).

---

(1) Je n'ai rien trouvé dans les Commentateurs qui donnât l'explication de ces quatre termes répétés. Ils ſe contentent de dire que ſi l'on en fait uſage à propos, après en avoir bien compris le ſens, il n'eſt rien qu'on ne puiſſe faire réuſſir, comme au contraire que tout eſt perdu ſans reſſource, ſi l'on vient à en abuſer.

Quand vous ferez fur le point de commencer le combat, tâchez d'émouvoir vos gens par les motifs qui vous paroiffent les plus propres à faire impreffion fur eux ; étudiez leur cœur, connoiffez ce qu'ils aiment, afin de pouvoir les conduire uniformément ; déterminez l'efpace de terrein que chaque corps doit occuper, la maniere dont il peut s'étendre & celle dont il peut fe refferrer ; affignez un terme au-delà duquel il ne foit plus permis d'avancer, & un autre jufqu'où l'on puiffe reculer, pour revenir enfuite fur fes pas. Donnez le change à l'ennemi par des fignaux trompeurs, ou par des fituations fimulées ; allez vous-même de rang en rang, pour voir fi tout eft dans l'ordre : ces précautions vous mettront en état de lire jufques dans le fond du cœur de tous vos foldats. Si vous jugez qu'ils fouhaitent avec ardeur d'en venir aux mains, ne perdez pas un moment de temps, faites donner le dernier fignal, & combattez. Si au contraire vous appercevez de la crainte, de la langueur ou de l'indifférence, faififfez le premier prétexte plaufible, & demeurez dans l'inaction jufqu'à un temps plus favorable.

Naturellement l'homme cherche à imiter ; s'il voit faire le bien, il fe porte de lui-même à le faire ; s'il voit faire le mal, il s'y livre & le fait comme fes modeles. Il n'eft perfonne qui ne fouhaite de jouir d'une bonne réputation ; il n'eft perfonne qui ne fouhaite de fe faire un nom. Si vous voulez que vos gens trouvent du plaifir à fe bien conduire, menez vous-même une conduite irréprochable : fi vous voulez qu'ils travaillent de toutes leurs forces à s'acquérir une réputation honorable, à fe faire un nom du côté de la valeur & des autres vertus guerrieres, donnez-leur-en vous-même l'exemple ; faites des actions extraordinaires, furpaffez-vous, pour ainfi dire, dans tout ce qui eft de votre devoir, dans tout ce qui peut faire l'admiration des hommes. Dans tout ce que vous ferez,

ſoit en bien, ſoit en mal, ſoyez convaincu que vous aurez toujours une foule d'imitateurs, qui ne tarderont pas de devenir eux-mêmes des modeles.

Quelque attentif que ſoit un Général, quelque bien qu'il ſe conduiſe, il arrive quelquefois que le déſordre ſe met parmi les troupes qu'il commande : pour y remédier, il n'y a pas de moyens plus sûrs & plus efficaces que ceux que je vais vous ſuggérer. Ils ſont au nombre de ſept ; je ne fais que les indiquer ; vos propres réflexions vous apprendront aſſez l'uſage que vous devez en faire. 1°. *L'humanité*, 2°. *la fermeté*, 3°. *la droiture*, 4°. *l'uniformité*, 5°. *la juſtice*, 6°. *les changements*, 7°. *l'application. L'humanité*, pour abattre tous les mouvements d'indignation, de colere & de vengeance qui s'élevent, dans ces ſortes d'occaſions, dans le cœur d'un Général, & pour empêcher qu'il ne porte la rigueur juſqu'à une ſévérité outrée, ou même juſqu'à la cruauté. *La fermeté*, pour ne pas ſe laiſſer abattre par la crainte ou par les difficultés, quelles qu'elles puiſſent être, & pour ne pas ſe laiſſer vaincre par les ſollicitations & les intrigues des protecteurs. *La droiture*, pour ſe mettre au-deſſus des préjugés, & pour ne pas prendre le change dans l'appréciation des fautes & dans la perquiſition de ceux qui les ont commiſes. *L'uniformité*, pour qu'on ſache à quoi s'en tenir par rapport à vous, pour pouvoir agir sûrement & efficacement, pour ôter tout prétexte aux ſoupçons, aux artifices, aux diſſimulations, aux craintes mal fondées. *La juſtice*, pour attribuer à chacun ce qui lui eſt dû, le crime au coupable, l'innocence à l'innocent, les châtiments aux faux délateurs, les récompenſes à ceux qui donnent de bons avis. *Les changements*, pour couper la trame des cabales & des complots, pour mettre des murs de diviſion entre les coupables, pour préſerver de la contagion ceux qui pourroient s'en laiſſer infecter, pour donner aux complices l'occaſion de ſe décéler les uns & les autres, par la

crainte mutuelle d'être prévenus. *L'application*, pour ne pas se laisser endormir ou surprendre, pour prendre toutes les mesures nécessaires & ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer à éteindre des étincelles qui pourroient causer le plus furieux embrâsement, si elles étoient négligées, ou pour étouffer l'incendie, s'il est déjà commencé.

Ce que je viens de dire suffit de reste pour vous mettre en état d'examiner vous-même & d'appliquer à propos les sept moyens de remédier aux troubles, aux révoltes, aux murmures, aux cabales, aux dissentions intestines & à toutes sortes de désordres, de quelque nature qu'ils soient.

Outre les regles générales de discipline qui sont communes à tous les gens de guerre, un bon Général peut & doit quelquefois en établir de particulieres qui soient proportionnées à la nature des troupes qu'il commande, à leur nombre, au temps, au lieu & aux circonstances : elles doivent être claires, en petit nombre, évidemment avantageuses & de facile exécution : elles doivent avoir le bon ordre & le bien commun pour objet : elles doivent regarder indistinctement tout le monde : il faut qu'il y ait des peines exemplaires & irrévocables pour les infracteurs, quel que soit le rang qu'ils occupent. L'observation ou l'infraction de ces regles dépendent également du Général : si ceux qui composent son armée sont convaincus de son humanité, de sa justice, de sa capacité, de son exactitude à observer les loix & à remplir tous ses devoirs particuliers, de sa droiture, de sa bonne-foi, de son impartialité & de toutes ces précieuses qualités qui font qu'un même homme est tout à la fois bon citoyen & grand homme de guerre, pleins de confiance & de respect, ils n'auront pas de plus doux plaisir que celui de lui obéir en tout ce qu'il jugera à propos de leur commander. Mais si, au contraire, ils jugent avec fondement que celui qui est à leur tête est un homme sans vertu, sans

probité, ſans mœurs, ou un homme vain, faſtueux & ſuperbe, qui, plein d'eſtime pour lui-même, ne daigne pas même conſulter les ſages dont il auroit honte de ſuivre les avis, ou un homme colere, emporté, vindicatif, cruel, à qui rien ne plaît, que tout irrite, & qui pour le moindre prétexte ſe porte aux plus violents excès, ou un homme peu attentif, négligent, avide d'un petit intérêt particulier, qu'il cherchera dans toutes les occaſions, au détriment même de l'intérêt commun, ils lui obéiront, parcequ'il a l'autorité en main; mais ce ſera d'une obéiſſance forcée dont ils chercheront à ſecouer le joug le plutôt qu'il leur ſera poſſible; ou ſi, par un malheur encore plus grand, ils aiment à obéir à un tel chef, c'eſt une preuve qu'ils lui reſſemblent. Dans ce cas je regarde l'Etat à deux doigts de ſa perte; il ne ſauroit manquer d'y avoir bientôt une révolution. C'eſt à vous, qui commandez les armées, à empêcher, par votre bonne conduite, que la poſtérité ne puiſſe jamais vous faire l'odieux reproche d'avoir contribué au bouleverſement de votre Patrie: c'eſt de vous que le Souverain & les Peuples qui lui ſont confiés ont droit d'attendre, celui-là une partie de la gloire de ſon regne, & ceux-ci une partie de leur félicité.



ARTICLE IV.

De la majeſté des Troupes (1).

LA majeſté dans les troupes eſt une certaine maniere de ſe montrer & d'agir, qui leur concilie le reſpect & la confiance de tous ceux qui ſe ſont déchargés ſur elles du ſoin de les protéger & de les défendre, en même temps qu'elle imprime la terreur & la crainte dans l'eſprit de tous ceux qu'elles doivent dompter ou combattre. Ainſi, pour qu'une armée ait cette majeſté ſi néceſſaire aux vues qu'elle ſe propoſe, *il faut de la fierté dans la contenance, de la fermeté dans le gouvernement, de la proportion dans les forces, de la modération dans la conduite, de l'uniformité dans les ſentiments.*

Par *fierté dans la contenance*, il ne faut point entendre cet extérieur dédaigneux & mépriſant, ce maintien faſtueux & ſuperbe, ce ton de voix bruſque & élevé, ces manieres inſultantes, ce total en un mot plus propre à révolter qu'à impoſer, plus propre à ſe faire mépriſer qu'à ſe faire craindre, plus propre à ſe rendre l'objet des plus ſanglantes railleries qu'à ſe concilier le reſpect & l'eſtime. Une telle fierté ne ſe trouve guere que dans le faux brave, ou le fanfaron. Celle dont je parle eſt d'une tout autre nature: c'eſt une fierté noble, qui, ſans mépriſer perſonne, ſans vouloir ſe mettre au-deſſus de qui que ce ſoit, jouit néanmoins de cette ſupériorité & de cette prééminence qu'on ne refuſa jamais au vrai mérite, & qui ſont l'effet néceſſaire d'une conduite tracée par la gravité, par la décence, par les bonnes mœurs, & par l'amour de la véritable gloire & de l'auſtere devoir.

A *la fierté de la contenance*, telle que je viens de la déſigner,

(1) Les Commentateurs diſent que cet Article regarde en particulier les fantaſſins.

il faut joindre *la fermeté dans le gouvernement.* Par *fermeté dans le gouvernement*, je n'entends point une sévérité outrée, qui ne fait grace à personne, qui ne distingue rien, qui érige les plus petites fautes en crimes capitaux, les plus légers manquements en fautes grieves, les oublis involontaires en manquements prémédités. Une telle fermeté, loin de concourir à affermir le gouvernement, ou à le décorer, n'est propre qu'à l'avilir ou à le détruire. Elle est un vice dans celui qui commande ; & j'exige de lui une vertu. Faire observer la discipline en la rendant aimable & de facile exécution ; faire remplir tous les devoirs en les faisant respecter jusques dans les moindres choses ; ne rien permettre qui puisse être contraire à l'ordre établi ; punir sans rémission les coupables, mais les punir de maniere qu'ils ne puissent attribuer qu'à la loi, & nullement à vous, le châtiment qu'ils éprouvent, de maniere même qu'en ne les épargnant pas, ils puissent vous savoir gré d'une punition méritée : voilà ce que je veux dire par *fermeté dans le gouvernement.*

Il y aura une juste *proportion dans les forces*, s'il n'est aucune sorte de combat que l'armée ne puisse livrer, s'il n'est aucune sorte d'armes avec lesquelles elle ne puisse attaquer ou se défendre, s'il n'est aucun corps chez l'ennemi auquel elle ne puisse opposer un autre corps de même nature, si le nombre des soldats est suffisant pour l'exécution de ce qu'on médite, si la quantité d'Officiers, tant généraux que subalternes, n'est ni en excès ni en défaut, si les différents corps sont tellement composés, sont tellement exercés, sont tellement distribués, sont en tel nombre & tellement pourvus, qu'ils fassent un total bien assorti & en état de tout entreprendre & de tout exécuter dans les occasions où il faudra les employer.

La *modération dans la conduite* est une vertu qui prend sa source dans la tranquillité de l'ame. Qu'on réprime la fougue

des paſſions, qu'on s'accoutume à enviſager de ſang froid tous les accidents de la vie, qu'on ſe tienne toujours en garde contre toute impreſſion fâcheuſe, qu'on ſe défie ſans ceſſe des premieres impulſions d'une colere aveugle, qu'on ſe donne le loiſir de tout peſer, de tout balancer, & l'on jouira de cette tranquillité d'ame dont la modération en toutes choſes ſera le fruit.

L'uniformité dans les ſentiments naît de l'eſtime réciproque des Officiers qui ſont perſuadés de la capacité de leur Général, des ſoldats qui ont confiance dans les talents de leurs Officiers : un Général qui croit pouvoir compter ſur les uns & ſur les autres, forme une armée dans laquelle regnent de concert la tranquillité, le bon ordre, la confiance & l'unanimité.

La ſcience de la guerre ſe réduit à certains principes, ces principes à certaines regles, & ces regles à certains uſages déterminés. La ſcience fait connoître les principes, & apprend l'art de les appliquer : de l'application & de la connoiſſance des principes, ſe forment les loix militaires, & les regles de la diſcipline : les loix militaires, & les regles de la diſcipline qui peuvent ſe varier à l'infini, ſont fixées à certains uſages dont la pratique a paru renfermer plus de convenance & d'utilité. Il faut donc connoître les principes afin de pouvoir en faire l'application ; il faut ſavoir les loix militaires & les regles de la diſcipline afin de pouvoir les obſerver ; il faut être au fait des uſages conſacrés afin de pouvoir s'y conformer ſans réſerve.

La maniere de s'aſſembler, de former les rangs, de ſe tenir droit ou aſſis, de ſe courber, de ſe relever, d'avancer, de reculer, d'attaquer & de ſe défendre, doit être le principal objet de l'attention, tant de ceux qui commandent que de ceux qui obéiſſent ; de ceux qui commandent, afin qu'ils aient égard au temps, au lieu & aux différentes circonſtances, afin de ne donner jamais leurs ordres hors de propos ; de ceux qui obéiſ-

ſent,

ſent, afin qu'ils puiſſent exécuter promptement & avec intelligence tout ce qui leur ſera commandé.

Après que les différents corps ſeront chacun au poſte qu'il doit occuper, & que les rangs ſeront formés, on ne doit plus entendre aucune ſorte de bruit. Tout le monde doit être attentif, ſe tenir gravement debout, & être tellement diſpoſé, qu'au premier mouvement qu'il faudra faire, qu'à la premiere évolution qu'on commandera, on puiſſe obéir promptement, avec aiſance & ſans confuſion. S'il s'agit d'avancer vers l'ennemi, il faut que le ſignal déſigne clairement par quel côté la marche doit ſe faire. On doit marcher avec gravité, mais ſans peſanteur, délibérément, mais ſans précipitation : on ne doit faire qu'un nombre de pas déterminés, après leſquels il faut s'arrêter & fléchir les genoux, comme ſi on vouloit s'aſſeoir; en s'accroupiſſant dans cette poſture, on attendra de nouveaux ſignaux.

Si les ennemis commencent à s'ébranler, il faut reſter immobiles & ſe donner le temps de les voir venir. Le courage & la crainte entrent également par les yeux : il faut que la vue ait le loiſir de reconnoître ceux qu'elle doit choiſir pour victimes, & qu'elle puiſſe ſaiſir leur image pour la dépouiller de tout ce qui paroît en elle de redoutable. Des troupes qui ſont ſans terreur à l'aſpect de ceux qu'elles doivent combattre, ſont des troupes qui ne reculeront pas; des troupes qui ſans ſe troubler voient avancer l'ennemi, & ne font aucun mouvement pour le prévenir ou ſe mettre en défenſe, ſont des troupes qui combattront avec ordre.

Les troupes de la gauche & celles de la droite doivent être au corps de l'armée ce que les ailes ſont aux oiſeaux. C'eſt par le moyen de leurs ailes que ceux-ci ont la facilité de ſe tranſporter rapidement d'un lieu à un autre, & de prendre, en fendant les airs, toutes les directions & toutes les routes

qu'ils jugent à propos : c'eſt par le moyen des troupes qui ſont à la droite , & de celles qui ſont à la gauche, qu'une armée doit être ſuſceptible de prendre ſur-le-champ telle combinaiſon qu'il plaira au Général de lui aſſigner. L'agilité & la force des oiſeaux ſont ordinairement en proportion avec la grandeur & la force de leurs ailes ; il en doit être de même d'une armée ; on doit former ſes deux ailes avec les troupes les plus leſtes , les plus aguerries & les mieux diſciplinées. Les troupes *peſantes*, celles, par exemple, qui ſont cuiraſſées , doivent former le corps , & la cavalerie doit environner le tout.

Lorſqu'il ſera temps de commencer le combat , le Général haranguera en peu de mots, & donnera ſes ordres. Les troupes avanceront à pas comptés , tant pour ne pas perdre haleine , que pour conſerver leur ſang froid ; & la cavalerie fera retentir les airs par le bruit de ſes inſtruments , & par ſes cris , auxquels ſe joindront les henniſſements des chevaux. Alors ceux qui ſont armés péſamment , s'ébranlent & portent les premiers coups. Le Général doit être très attentif à cette premiere charge. La contenance des ſiens ; celle des ennemis lui diront s'il y a quelque changement à faire dans la diſpoſition de ſon armée. Sans rien changer au corps , il fera prendre aux ailes telle forme qu'il jugera néceſſaire , & pourra diſpoſer d'une partie de la cavalerie , pour ſoutenir ceux qui pourroient avoir beſoin d'un prompt ſecours , pour n'être pas contraints à plier ſous les efforts des ennemis. De quelque maniere & en quelque temps que les troupes , en préſence de l'ennemi , s'avancent pour le combattre , ou attendent qu'il leur porte les premiers coups, elles ne doivent jamais ſe tenir directement en face , ni dans une poſition qui ſoit tout-à-fait droite ; mais tournées en demi-quart, la tête baiſſée & le corps un peu penché , elles feront promptement , mais ſans précipi-

tation, gravement, mais ſans peſanteur, les différentes évolutions qui leur ſeront commandées.

Le caſque & la cuiraſſe ne doivent être ni trop étroits ni trop peſants. S'ils ſerrent trop la tête & le corps, ou s'ils ſurchargent l'un & l'autre d'un poids inutile, de l'homme le plus agile, ils en font un homme lourd, & diminuent à coup sûr, dans tous ceux qui ſont ainſi gênés, les forces, l'adreſſe & la valeur. Un ſoldat dont la tête & le corps ne ſont pas à l'aiſe, & qui eſt affecté de quelque douleur ſourde, n'eſt pas la moitié de lui-même, il ne ſauroit combattre avec avantage.

Pour faire avancer vers l'ennemi, on frappera ſur le tambour un nombre de coups déterminé, & à quelque intervalle l'un de l'autre : pour engager le combat, on frappera ſur le tambour, mais précipitamment & à coups redoublés : pour arrêter la marche ou faire ceſſer le combat, on frappera ſur le *Lo* : s'il s'agit de revenir ſur ſes pas, c'eſt le tambour qui en donnera le ſignal; & l'intervalle qu'on mettra entre les différents coups ſera la meſure du nombre de pas que l'on doit faire & que le Général aura déterminé. Il n'y a pas de meilleur moyen, ni qui ſoit plus ſimple pour maintenir l'ordre & empêcher qu'une retraite qui n'a rien que de très honorable, n'ait l'air d'une fuite, & n'en acquiere quelquefois la réalité, par la confuſion où l'on doit être néceſſairement dans une marche inégale ou trop précipitée, ou par les attaques imprévues des ennemis, qui, perſuadés que vous fuyez, voudront par des efforts redoublés achever entiérement votre défaite.

S'il arrive que pendant la nuit on veuille faire quelque coup de main que les circonſtances auront déterminé, ou s'il eſt à propos d'aller ſurprendre l'ennemi dans ſon camp, pour l'attaquer lorſqu'il ſera le moins en état de défenſe, il faut que les hommes mettent dans leur bouche le bâillon qui eſt deſtiné à cet uſage & qu'ils portent toujours pendu à leur cou pour

s'en ſervir dans l'occaſion ; il faut auſſi qu'on mette à celle des chevaux le frein qui les empêche de hennir.

Si pendant les marches forcées il arrive que les troupes aient beſoin de ſe rafraîchir ou de prendre quelque nourriture, on doit le leur permettre : mais qu'elles le faſſent ſans s'arrêter, ſi cela ſe peut ; ou s'il faut néceſſairement qu'on s'arrête, que ce ne ſoit que pour un très court eſpace de temps.

Si ceux qui ſont à la tête ont quelques avis néceſſaires à donner à ceux qui les ſuivent, ou quelque choſe à faire ſavoir au Général, qu'ils diſent ce qu'ils ont à dire, mais à voix baſſe, à ceux du premier rang ; ceux du premier rang le diront ſur le même ton à ceux du ſecond, ceux du ſecond à ceux du troiſieme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'avis ſoit parvenu, & que le Général ſoit inſtruit.

Perſonne ne doit tourner la tête pour voir ce qui ſe paſſe derriere ſoi : ce point, qui eſt de la derniere importance, & dont l'infraction ſeroit ſujette aux plus terribles inconvénients, doit être obſervé très rigoureuſement, ſur-tout pendant le temps du combat. Porter les coups de la mort ou les recevoir, vaincre ou mourir, c'eſt là l'alternative pour laquelle il n'y a plus de choix à faire. Ainſi toute l'attention, tous les efforts ne doivent être dirigés que vers ce grand objet ; & l'on ne doit diſcontinuer d'aller toujours en avant qu'après qu'un ſignal contraire l'aura ordonné.

Dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, même pendant la plus grande ardeur du combat, on doit toujours accorder la vie à ceux qui la demanderont en s'avouant vaincus. On doit également recevoir au nombre des ſiens quiconque ſe ſera rendu volontairement, ou aura été pris, ou aura déſerté de chez l'ennemi. Un bon Général peut tirer un excellent parti de ces ſortes de gens, en les incorporant dans ſes propres troupes, conformément à leurs talents & au rang

qu'ils occupoient quand ils étoient dans leur propre pays, ou quand ils combattoient ſous les étendards de leur Prince.

Quand le Général donne ſes inſtructions pour l'ordre de bataille, il doit le faire clairement, ſans la moindre ambiguité, abſolument, en peu de mots & dans l'inſtant qui précede celui où doit commencer le combat. Il eſt eſſentiel que rien de ce qui doit ſe paſſer chez vous ne puiſſe tranſpirer chez l'ennemi. Votre plan une fois donné, agiſſez conformément & ne le changez que lorſque vous verrez évidemment qu'il y auroit du danger à le ſuivre. Si, après avoir tout diſpoſé & avoir donné les derniers ordres, il arrive que la bataille ſoit différée, il faut changer tous les arrangements projettés & en faire de nouveaux, dont on n'inſtruira les troupes que lorſqu'on ſera ſur le point d'en venir aux mains.

Les ſoldats ne doivent jamais prendre le repas immédiatement avant de ſe battre; il ne faut pas non plus qu'il y ait un intervalle de temps trop conſidérable entre la bataille & le repas. Le premier de ces deux excès rendroit vos guerriers peſants, pareſſeux, indolents & comme engourdis; & le ſecond les affoibliroit, & diminueroit leur courage en proportion de la diminution de leurs forces. Voici comment on peut éviter l'un & l'autre inconvénient le jour de la bataille. Cinq ou ſix heures avant qu'elle commence, il faut que tout le monde prenne ſa réfection. Généraux, Officiers & Soldats, tous doivent commencer & finir en même temps: tous, ce jour-là ſeulement, doivent avoir les mêmes mets & la même boiſſon, puiſque tous vont courir les mêmes riſques & eſſuyer les mêmes fatigues.

Il ne faut jamais que les troupes ſoient dans la perplexité. Si vous avez des raiſons pour croire que l'ennemi penſe à vous attaquer ou ſe diſpoſe à le faire, & des raiſons qui paroiſſent prouver qu'il ne penſe point à en venir aux mains, ne reſtez

pas dans le doute ; déterminez-vous à livrer la bataille , & attaquez le plus promptement qu'il vous sera possible : vous combattrez avec plus d'avantage que l'ennemi , parceque vous aurez pris des précautions qu'il n'aura pas le temps de se procurer. Lorsqu'il vous verra fondre sur lui , il ne pensera qu'à se défendre , & il le fera d'abord avec confusion : votre premier soin alors sera de vous emparer de tous les postes importants & de le chasser de tous ceux dont il pourroit se servir à votre détriment.

Tout doit être bien réglé dans une armée , tout doit y être bon , tout doit y être fort : ainsi des soldats bien nourris , bien disciplinés , récompensés , & punis à propos , excités par le bon exemple des Officiers , pleins de confiance dans leurs Généraux, n'ayant qu'un même cœur , qu'une même volonté , & ne tendant qu'à un même but , seront des hommes robustes , vaillants & intrépides , contents de leur sort , prêts à tout entreprendre & toujours en état d'exécuter avec succès ce qu'il y a de plus difficile & de plus périlleux. Des chevaux qu'on ne nourrira que de bons pâturages , qu'on n'abreuvera que d'une eau bien douce & bien claire , qui ne pâtureront jamais qu'aux mêmes heures & en quantité toujours égale , qu'on ne fatiguera jamais hors de propos , qu'on soignera toujours avec les mêmes attentions , auxquels on fera faire chaque jour des courses modérées , ou qu'on assujettira à quelque travail constant , seront des chevaux vigoureux , dont on pourra tirer , dans l'occasion , les services les plus essentiels. Les chars & en général toutes les machines qu'on emploie , tant pour le combat , que pour le transport des vivres , des munitions & de tout ce qui est nécessaire à une armée , auront toute la solidité nécessaire pour les usages auxquels il sont destinés , & ils vous procureront tous les avantages que vous pouvez en attendre , s'ils sont faits avec du bois qui n'ait jamais servi ,

& qui ait l'épaiſſeur & les autres dimenſions requiſes dans chacune de ſes pieces, ſi les ferrements ſont ſolides & nouvellement forgés, ſi les clous en ſont neufs, d'une groſſeur & d'une longueur proportionnées à ce qu'ils doivent conſolider. Qu'on ne s'y trompe point, c'eſt par les petites attentions qu'on vient à bout des plus grandes choſes. Un Général & des Officiers qui les négligent, échouent ſouvent dans leurs entrepriſes, quoique très bien concertées d'ailleurs, & quoiqu'ils aient fait en apparence tout ce qu'il falloit pour les voir couronnées des plus heureux ſuccès.

Ce qui touche de plus près les hommes doit être fait avec encore plus de ſoin. Les habits, les armes, les caſques, les cuiraſſes, les boucliers doivent être tels, que, ſans embarraſſer ceux qui les portent, ils puiſſent les mettre en état de parer les coups de l'ennemi, & leur donner la facilité de lui en porter. Des armes bien aiguiſées, des cuiraſſes & des caſques aſſez forts pour réſiſter au fer, inſpirent la confiance, augmentent le courage & ſervent comme de ſupplément aux forces ordinaires. Que l'eſprit d'une épargne ſordide ne vous ſuggere jamais de ces mauvaiſes raiſons, qui, préſentées ſous un certain jour, ſont quelquefois aſſez plauſibles pour en impoſer aux plus déſintéreſſés, comme aux mieux intentionnés. Sous l'apparence de quelques avantages préſents, ſont cachées les pertes les plus funeſtes.

L'homme, quel qu'il ſoit, n'eſt jamais bien-aiſe de mourir lorſqu'il peut ſans ignominie conſerver encore des jours qui ne lui ſont point à charge. La vertu, la valeur, l'amour du devoir, de la gloire & de la patrie, peuvent bien lui faire affronter les périls & la mort; mais il gardera toujours dans le fond de ſon cœur cette répugnance naturelle, qui le fait trembler, comme malgré lui, lorſqu'il voit de près le moment fatal qui peut lui arracher la vie. J'en appelle à l'expérience

des plus intrépides ; ils ne me démentiront pas, s'ils ſont ſinceres. On ne doit donc rien négliger pour raſſurer les ſoldats & leur inſpirer une eſpece de ſécurité contre tout ce qui peut trancher le fil de leurs jours : ils l'auront, cette confiance & cette eſpece de ſécurité, s'ils ſont armés de maniere à porter & à parer les plus terribles coups, & s'ils ſont aſſez bien défendus pour rendre inutiles la plupart de ceux qu'on leur portera.

Quand les troupes ſont en marche ou font leurs évolutions, elles doivent être légeres comme les oiſeaux ; quand elles gardent, elles doivent être comme clouées dans les poſtes qu'on leur a aſſignés ; quand elles ſe battent, elles doivent ſe ſoutenir & ſe ſuccéder mutuellement comme les rayons & tout ce qui compoſe une même roue Les hommes qui ne ſont pas au nombre des combattants, ainſi que les bêtes de ſomme, les chariots & tout le bagage, doivent être à la queue de l'armée, & dans un tel arrangement, que, ſans les faire mouvoir, ils puiſſent tout-à-coup ſe trouver à la tête ou aux ailes, ſuivant que le Général l'ordonnera. C'eſt ainſi qu'on peut tirer avantage de ce qui paroît être le plus inutile ; avantage des plus importants, puiſqu'il peut être un rempart contre les efforts de l'ennemi, & une barriere contre la lâcheté des fuyards (1).

(1) On explique comment tout cela peut être en même temps *un rempart contre les efforts de l'ennemi, & une barriere contre la lâcheté des fuyards*, en diſant que l'arrangement » en doit être à peu près tel que celui qu'on » remarque dans une ville bien percée. Il doit y avoir des murailles, des pla- » ces, des rues, des écuries, des magaſins, &c. Les charretes doivent être » diſpoſées de telle ſorte que de diſtance en diſtance des quatre côtés, il y » ait des eſpaces vuides, aſſez grands pour que cinq hommes puiſſent paſſer » de front avec aiſance. Après cinq rangs ainſi eſpacés, on laiſſera des vui- » des plus grands pour laiſſer paſſage à cinq cavaliers qui marcheroient de » front. Tous ces eſpaces, tant les grands que ceux qui ſont moindres, feront

pour

Pour ſavoir ſi votre armée a véritablement le deſir de vaincre, il faut tâcher de pénétrer les ſentiments de tous ceux qui la compoſent. Pour pouvoir conclure, ou, tout au moins, augurer avec fondement ſi vous ſerez vainqueur, il faut examiner la contenance de vos gens vis-à-vis de l'ennemi, & celle des ennemis vis-à-vis de vos gens. L'ardeur de vaincre, mais une ardeur modérée, ſoumiſe aux loix de la diſcipline : la crainte d'être vaincu, mais une crainte raiſonnable, qui, n'ôtant rien au courage, ne ſuggere que de légitimes précautions, ſont des avant-coureurs de la victoire. Un Général ne doit rien oublier pour inſpirer à ſes troupes ces deux ſortes de ſentiments; il doit faire ſon poſſible pour les détruire dans les troupes ennemies, s'il s'apperçoit qu'elles les ont. Les moyens d'y réuſſir ne lui manqueront pas, s'il connoît le cœur humain, & s'il ſait faire la guerre.

Il faut ſavoir diſcerner ce qui eſt important d'avec ce qui n'eſt d'aucune conſéquence, ce qui eſt indifférent d'avec ce qui peut avoir des ſuites. Quand vous ſerez chez l'ennemi, vous emploierez fréquemment les troupes légeres; quand vous ſerez chez vous, vous ferez uſage des troupes peſamment armées. Les premieres ſont plus propres à provoquer, à attaquer &

» fermés & ne s'ouvriront qu'aux ordres du ſeul Général. On comprend que
» lorſque l'armée a du deſſous, on peut tout-à-coup la faire paſſer à travers
» tous ces bagages, pour avoir le temps de la rallier, & que ce qui ſe fera
» avec facilité & dans un bon ordre par les propres troupes, ne pourra être
» fait qu'avec beaucoup de confuſion & de crainte par les troupes ennemies,
» qui ſoupçonneront toujours quelque ſtratagême ou quelques embuches.
» Dailleurs, ceux qui ayant pris mal-à-propos la peur, voudroient prendre
» la fuite, en ſeront empêchés, & auront le temps de ſe raſſurer quand ils
» ſe verront en quelque ſorte à couvert des pourſuites de l'ennemi. Le Gé-
» néral pourra donner ſes ordres avec plus de facilité, & on l'écoutera avec
» plus de ſang-froid, &c.

à faire du dégât, & les autres sont plus propres à conserver & à se défendre.

Ne tirez jamais en longueur ce qui doit être fait avec célérité : ne faites jamais précipitamment ce qui demande des réflexions & des préparatifs. N'entrez jamais trop avant dans les terres ennemies : vous devez prévoir la difficulté du retour en cas de malheur ; vous devez craindre la disette des vivres, les embûches, les trahisons, les perfidies, l'inconstance de ceux qui se seront soumis volontairement, l'esprit de revolte dans ceux que vous aurez forcés, l'affoiblissement de vos propres troupes, qui peut être suivi de la ruine entiere de votre armée, &, au défaut de tous ces inconvénients, la honte d'être obligé de revenir sur vos pas, sans avoir fait autre chose que perdre inutilement du temps & des hommes.

Dans les marches, on doit s'exercer aux évolutions qu'on doit faire avant, pendant, & après le combat : dans les haltes, on doit imiter les campements : dans les uns & dans les autres, il faut garder la discipline & être attentif à tout. Quand on attaque ou quand on se défend, il faut suivre en tout les ordres reçus & être toujours sur ses gardes, se soutenir mutuellement, & ne jamais s'oublier soi-même.

Des Généraux ombrageux, tristes ou vétilleurs, ne sauroient inspirer la grandeur d'ame, la sécurité ni la joie ; des Officiers qui obéissent avec peine ou négligemment, ne sauroient obtenir qu'une obéissance tronquée ou désagréable ; des Capitaines lents & indécis ne sauroient avoir des soldats actifs & déterminés. Les Chefs impriment la force, donnent le mouvement ; les membres se prêtent à tout.

Si les Chefs sont unis entre eux, si les chariots sont forts, les chevaux vigoureux & les provisions abondantes, quelque peu nombreuse que soit une armée, je la regarde comme invincible ; au contraire je regarde comme une armée déjà vaincue,

celle dont les Chefs seroient jaloux les uns des autres, auroient mutuellement de la défiance, & seroient toujours d'avis différent. Si les Généraux ont des prédilections marquées pour tel & tels corps, ils ne feront que médiocrement secondés par la multitude : s'ils sont entêtés de leurs propres idées, ils feront tuer beaucoup de monde; s'ils craignent de mourir, ils n'ont point de valeur ; s'ils s'exposent témérairement à la mort, ils ont du courage à la vérité, mais ils manquent de tête.

Il n'y a que cinq motifs légitimes pour lesquels tout Guerrier peut se faire tuer : l'amour de la gloire & l'espérance de rendre son nom recommandable à la postérité : une juste colere, comme lorsqu'on est accusé ou soupçonné sans fondement de manquer de courage, ou lorsqu'on est provoqué avec insulte par des ennemis qu'on méprise ou dont on est méprisé : la crainte d'être puni suivant toute la rigueur des loix, si l'on venoit à manquer à ses devoirs ou à les enfreindre, d'encourir la disgrace du Souverain ou des Généraux, de devenir l'objet de la raillerie de ses semblables, de déshonorer ses ancêtres, ses descendants & toute sa famille : la justice, parcequ'on se doit à son Prince & à l'Etat plus encore qu'à soi-même : enfin l'amour paternel, pour laisser à ses enfants un nom qui les fera valoir, & les récompenses que l'Etat a coutume d'accorder à la famille de quiconque est mort glorieusement pour le service de la Patrie (1).

(1) Dès que la guerre étoit terminée, l'Empereur se faisoit lire la liste de tous ceux qui s'y étoient distingués, & leur assignoit des récompenses proportionnées au genre & au nombre de leurs belles actions. Il donnoit aux morts des titres honorables, qui passoient à leurs enfants, auxquels il assignoit, outre cela, une subsistance honnête, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de pouvoir être employés ou dans la magistrature, ou dans le militaire, &c. L'Empereur aujourd'hui régnant a poussé jusqu'au scrupule

Le Ciel ne concourt pas moins que l'homme au gain ou à la perte d'une bataille. Le Ciel auroit beau être favorable, si l'homme ne le seconde pas, tout est perdu. Quoi que l'homme puisse faire, tout est perdu encore, si le Ciel s'oppose à ses desseins. Pour réussir, il faut le concours de l'un & de l'autre : mais pour échouer, il suffit que l'un des deux manque. Il suit de là que, quelques soins qu'on se soit donnés, quelques mesures que l'on ait prises, quelque habile que soit un Général, quelque expérimentés que soient des Officiers, quelque aguerris que soient des soldats, on peut éprouver les revers les plus funestes pour peu que le Ciel ne favorise pas l'homme, ou que l'homme ne seconde pas le Ciel. C'est dans ce cas que les sinistres événements s'appellent des *malheurs* : malheurs cependant dont un grand Général peut encore tirer parti.

Si l'on a des instructions à donner, des réprimandes à faire, des ordres ou des défenses à publier, il faut faire les attentions suivantes, pour que ce qu'on se propose ait à coup sûr son effet. Si l'on a en vue le corps entier de l'armée, il faut qu'entre la bataille, les instructions, les réprimandes, les ordres ou défenses, il n'y ait pas au-delà de trois jours d'intervalle. Si l'on n'en veut qu'à quelques corps seulement, l'intervalle de quelques

---

l'attention sur cet article. Après sa glorieuse conquête du royaume des Eleuths, & de tous les Hordes de Tartares jusqu'à *Badakchan* inclusivement, il créa plus de cinq cents dignités, charges ou emplois, pour être donnés à perpétuité aux descendants de ceux qui avoient fait leur devoir d'une maniere un peu au dessus de l'ordinaire ; & afin de n'oublier personne dans la distribution des graces, il a fait publier plusieurs fois dans les Gazettes que tout le monde peut lire, un ordre par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui croiroient avoir quelques prétentions, de mettre par écrit leurs noms, leurs titres, & les raisons qu'ils pourroient avoir d'espérer des récompenses, & de mettre le tout entre les mains du Commissaire nommé à cet effet, &c.

heures ſuffit : mais ſi l'on ne doit s'adreſſer qu'à un ſeul homme, il faut le faire ſur-le-champ & dans le moment même du combat. Ne faites jamais languir ceux à qui vous aurez à parler; dites-leur promptement ce que vous aurez à leur dire.

La perfection dans l'art de la guerre conſiſte à ſe ſoutenir, du commencement à la fin, de telle ſorte qu'on ne puiſſe ſe reprocher aucune faute : pour cela, il faut avoir tout calculé & tout prévu avant que de l'entreprendre; il faut que tout ſoit prêt, que tout ſoit bien diſpoſé quand on la commence; il faut ſavoir mettre tout à profit quand une fois on l'a commencée; il faut ſe procurer un avantage réel en la terminant.

La victoire que remporte une armée eſt la victoire de chacun des particuliers qui la compoſent : il n'en eſt aucun qui ne puiſſe, à juſte titre, s'appeller victorieux, quel que ſoit le poſte qu'il ait occupé, pourvu qu'il ait fait ſon devoir. Les ſept ſortes de tambours, les étendards de toutes les couleurs & de toutes les formes ſont les directeurs & les guides d'une armée bien diſciplinée : il n'eſt perſonne dans une armée qui ne leur doive toute ſon attention, afin de pouvoir faire, à point nommé, les évolutions commandées. Les tambours & les étendards doivent être connus des corps particuliers auxquels ils appartiennent. Il y a les tambours porte-étendards, les tambours des chars, les tambours de la cavalerie, les tambours des fantaſſins, les tambours communs, les tambours de la tête & les tambours de la queue. Tous ces tambours doivent être dans un même lieu, lorſqu'on doit commencer la bataille, & c'eſt à eux que le Général s'adreſſe pour donner ſes ordres. Dès que tous les tambours ſont rendus au lieu déſigné, le Général leur ordonne de battre la charge; alors la cavalerie & les chars ſe placent à la tête de l'armée, & l'infanterie s'avance à petit pas juſqu'à la portée du trait, pour commencer le combat dans l'ordre qui aura déjà été détérminé ou qui ſera

indiqué ſur-le-champ. Les chars s'ouvrent, la cavalerie revient par les côtés, & les fantaſſins avancent toujours & combattent, en avançant, juſqu'à ce qu'ils aient enfoncé les ennemis.

Une armée qui eſt forte & bien diſciplinée, ne doit pas perdre le temps en délibérations ou en eſcarmouches, ou en de petits combats qui ne peuvent aboutir à rien de déciſif. Il faut que, le plutôt qu'il ſera poſſible, elle en vienne à une bataille générale. En commençant la bataille, il ne faut pas que tous les corps donnent à la fois; la confuſion & le déſordre y régneroient infailliblement, & la déroute pourroit ſuivre de près le déſordre & la confuſion.

Ranger une armée en bataille n'eſt pas une choſe difficile; ce qu'il y a de difficile, c'eſt de combattre ſans s'écarter de l'arrangement qui a été déterminé. Il eſt aiſé de donner de bons ordres & de les donner à propos; mais il eſt très difficile de les faire exécuter, & d'obtenir leur entier accompliſſement. Placer des ſoldats à tels ou tels poſtes qui ſont eſſentiels, c'eſt ce que tout le monde peut faire; mais les placer à propos, mais ne placer que ceux qui ſont en état de les garder & de les défendre, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Bien des perſonnes ſont en état de donner de bons conſeils; mais on en trouvera peu qui ſoient diſpoſées à les ſuivre. Tout le monde peut bien parler; mais tout le monde ne peut pas bien faire.

Les hommes ne ſont pas par-tout les mêmes; & il y a autant de différence entre le naturel des uns & des autres, entre leurs mœurs, leurs inclinations, leurs uſages, leurs talents, leur éducation, leur force, leurs bonnes ou mauvaiſes qualités, qu'il y en a entre les différents pays qui les ont vu naître. Les habitants des villes différent des villageois, & ceux-ci des ſimples campagnards. Il ſeroit abſurde de prétendre

qu'ils fuſſent également propres à tout, & qu'on pût les employer indifféremment à tout.

Il eſt eſſentiel que le commun des troupes ne ſache jamais l'état bon ou mauvais de l'armée : il faut que les ſimples ſoldats & les Officiers ſubalternes ne ſoient jamais aſſez inſtruits de la ſupériorité de leurs forces ſur celle des ennemis, pour ſe livrer à une préſomptueuſe ſécurité : il faut également qu'ils ignorent leur propre foibleſſe, afin qu'une lâche crainte ne s'empare pas de leurs cœurs.

Après la bataille, ſi l'on eſt victorieux, il faut partager également les fruits & les honneurs de la victoire. Il ne faut pas que tels & tels corps veuillent s'attribuer excluſivement aux autres une gloire qui doit être commune à tous; car tous ont vaincu, ſi tous ont fait leur devoir : ce qui n'empêchera pas néanmoins les diſtinctions & les récompenſes que méritent les actions perſonnelles. Il ne s'agit ici que de ce qui regarde la victoire en général.

Si, après la bataille gagnée, le Général veut livrer un nouveau combat & pouſſer à bout ou réduire au déſeſpoir des ennemis qui peuvent encore avoir des reſſources, qu'il prenne bien toutes ſes meſures, qu'il n'agiſſe qu'à coup sûr; car s'il vient à être vaincu, toute la honte de la défaite ne tombera que ſur lui. A la tête de ſes troupes, il doit alors combattre en ſimple ſoldat, pour trouver les ſuccès ou la mort.

Lorſque l'armée eſt en campagne, quand elle eſt dans l'enceinte d'un camp, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonſtances, elle doit ſe conduire de telle ſorte que le peuple ait toujours lieu de croire que ſi elle a les armes à la main, ce n'eſt que pour la défendre; que ſi elle conſume des denrées, ce n'eſt que pour mettre à couvert ſes moiſſons & ſes récoltes; que ſi elle détruit, ce n'eſt que pour conſerver; que ſi elle cauſe quelques deſordres particuliers,

ce n'eſt que pour aſſurer l'ordre général ; que ſi elle fait la guerre, ce n'eſt que pour avoir la paix ; que ſi elle lui cauſe certains préjudices paſſagers, ce n'eſt que pour lui procurer les ſolides avantages qui doivent faire ſon bonheur. Le peuple en ſera convaincu, ſi l'humanité, la juſtice, la décence, la gravité, les bonnes mœurs regnent parmi les Officiers & les ſoldats ; & ce peuple une fois convaincu, il n'eſt rien à quoi il ne ſe porte, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour entretenir de tels guerriers. Il ſe privera avec plaiſir d'une partie même du néceſſaire, pour leur procurer l'abondance ; il prodiguera ſes forces, ſa ſanté, ſa vie même pour concourir à des ſuccès dont il croira devoir partager le fruit.

Il eſt de la dignité d'une armée de ne jamais ſe compromettre : la gloire ou l'ignominie de la Nation, l'honneur ou le déshonneur du Souverain, la perte ou le ſalut de l'Empire dépendent de la maniere dont elle ſe conduira. Elle ne doit donc jamais s'expoſer mal-à-propos ; elle ne doit faire aucune fauſſe démarche, aucun faux pas ; elle ne doit livrer des batailles, donner des combats, faire des eſcarmouches, avancer ou reculer, ſans que de dix parties il y en ait huit pour croire que ce qu'elle fait eſt bien, & mérite l'applaudiſſement général. Elle doit donc être toujours ſur ſes gardes, pour ne pas donner dans les pieges de l'ennemi ; elle ne doit rien oublier pour parer, autant qu'il eſt poſſible, à tous les inconvénients. Telles ont été les maximes de nos Anciens : c'eſt d'après eux que je les propoſe ; c'eſt d'après mon expérience que je les garantis.



ARTICLE

ARTICLE V.

Idée générale de la maniere dont il faut employer les Troupes.

De quelque nombre qu'une armée soit composée, il y a des regles générales, suivant lesquelles on ne sauroit se dispenser de la conduire ; & il y en a de particulieres, dont on ne doit faire usage que suivant le temps, le lieu & les circonstances. Les premieres sont toujours les mêmes ; elles doivent être invariables ; tous ceux qui sont destinés à commander les troupes doivent les savoir & les observer. Les secondes sont de pur choix ; mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir bien choisir. Je vais établir quelques principes généraux, sur lesquels les Militaires éclairés pourront exercer leur génie, en les développant & en en fixant l'application.

1°. Si l'armée est peu nombreuse, il faut en fortifier chaque rang le plus qu'il sera possible, il faut lui faire occuper un petit espace de terrein : si l'armée est nombreuse, il faut l'étendre, il faut en multiplier les rangs, il faut la gouverner dans toute la rigueur des loix. Une petite armée ne peut se procurer que de petits avantages ; mais ces petits avantages multipliés la font parvenir à son but. Une grande armée peut tout d'un coup parvenir à son but ; mais tout d'un coup aussi elle peut manquer son objet.

2°. Une armée nombreuse doit être ferme & comme immobile dans son camp ; elle n'en doit jamais changer le lieu, à moins qu'une nécessité absolue ne l'y oblige ; elle n'en doit sortir que pour combattre. Une petite armée ne doit avoir aucun lieu fixe ; elle doit toujours être en action & en marche.

3°. Quand une armée nombreuse est en présence de l'ennemi, elle doit s'arrêter, ou pour commencer elle-même le combat, ou pour attendre que l'ennemi le commence. Il n'en doit pas être ainsi d'une armée peu nombreuse ; elle doit sans cesse aller & revenir sur ses pas, afin de pouvoir fatiguer l'ennemi & le combattre en détail.

4°. Autant qu'il sera possible, il faut que le grand nombre attaque le moindre ; il faut que le fort attaque le foible ; il faut opposer des troupes fraîches à celles qui seront déjà fatiguées ou qui auront souffert.

5°. Il faut donner du repos aux troupes avant que d'engager le combat ; il ne faut pas que les mêmes combattent trop longtemps de suite ; il faut les soutenir en tout temps & les relever à propos.

6°. Si le gros de l'armée paroît en suspens, ou douter de la victoire, ou craindre d'être vaincu, il ne faut pas laisser à la perplexité ou à la crainte le temps de se fortifier : le Général doit prendre alors ses arrangements, ou pour différer la bataille, ou pour en changer l'ordre, ou pour aller camper ailleurs.

7°. Quand il y aura quelque coup de main à faire, soit pour piller des magasins ou pour enlever quelque parti, il faut agir avec tout le secret, toute la prudence, toute la sûreté possibles, & sans bruit. Aucun étendard ne doit être déployé, aucun instrument ne doit se faire entendre, aucune parole ne doit sortir de la bouche de qui que ce soit. Il faut outre cela que quelques corps considérables accompagnent d'un peu loin ceux qui seront commandés pour le pillage, afin de les secourir au cas qu'ils soient les moins forts, de les soutenir au cas qu'ils soient repoussés, de leur servir d'asyle au cas qu'ils soient mis en fuite, & de mettre à couvert le butin, pour être porté en sûreté jusqu'au gros de l'armée.

8°. Si l'on s'apperçoit que le nombre des ennemis est diminué considérablement, & qu'en conséquence la crainte se soit emparée de ceux qui restent, il faut soi-même faire semblant d'avoir peur ; il faut faire semblant de vouloir décamper pour éviter le combat. Vous leur inspirerez de la présomption ; ils ne seront pas sûr leurs gardes, & vous les attaquerez lorsqu'ils s'y attendront le moins.

9°. Dans quelque bataille, combat ou action que ce puisse être, il faut toujours tourner le dos au vent ; il faut toujours voir devant soi quelque lieu élevé dont on puisse s'emparer, pour s'y fortifier en cas de défaite ; il faut qu'à gauche & à droite il y ait quelque montagne ou quelque défilé dont vous soyez le maître.

10°. Ne vous engagez jamais dans des lieux marécageux ; ne combattez jamais sur un terrein qui auroit la figure d'une tortue renversée ; vous pouvez cependant y camper, mais pour peu de temps seulement.

11°. Quand tout sera disposé pour le combat, ne vous pressez pas de le commencer ; soyez attentif à tout ce que fera l'ennemi. S'il vient à vous, attendez-le de pied ferme, examinez par où & comment il débutera ; ne faites d'abord que vous défendre, pour juger, par sa maniere, de tout ce dont il est capable ; & quand vous aurez connu son fort & son foible, vous pourrez donner des preuves de votre capacité en le combattant avec avantage, jusqu'à ce que vous ayez emporté sur lui une victoire complette. Si l'ennemi, aussi attentif & aussi rusé que vous, prend de son côté les mêmes mesures que vous prenez du vôtre, gardez-vous bien de tomber dans ses pieges ; vous seriez bientôt la victime de votre impatience ou de votre ardeur immodérée. Il faut alors rentrer dans votre camp, vous y fortifier & y demeurer jusqu'à ce

que des circonſtances favorables vous obligent à en ſortir pour courir à la victoire.

12°. Ne vous réglez jamais ſur les paroles vagues qui pourront vous venir de la part ou du côté des ennemis ; ne vous réglez que ſur leur conduite : ne vous fiez pas à ce qu'on pourra vous dire ; voyez par vous-même.

13°. Soyez attentif à tout ce que fera l'ennemi ; ſuivez-le dans toutes ſes opérations : s'il ſe met en mouvement, mettez-vous en mouvement auſſi ; s'il fait un pas, ſachez où il le dirige, & ſuivez-le ; s'il eſt en ſuſpens, ſoyez en ſuſpens auſſi, ou faites ſemblant d'y être ; s'il délibere, délibérez de votre côté : oppoſez la force à la force, l'artifice à l'artifice, la ruſe à la ruſe : imprimez-lui toutes les craintes, mais ne ſouffrez pas qu'il vous en imprime aucune ; ou ſi vous en avez qui ſoient bien fondées, ne les montrez pas au-dehors ; faites en ſorte qu'on ne puiſſe pas même les ſoupçonner.

14°. Si l'ennemi eſt vaincu, & qu'il veuille prendre la fuite, ne l'en empêchez pas ; ſuivez-le d'un peu loin, & toujours en bon ordre. Vos troupes auront le temps de ſe repoſer ; celles de l'ennemi, celui d'augmenter leur crainte ; & s'il faut en venir à un nouveau combat, vous y acquerrez une nouvelle gloire.

15°. Ce qui paroît fuite de la part de l'ennemi, ne l'eſt pas toujours : c'eſt quelquefois une prudente retraite ; c'eſt ſouvent un artifice pour attirer ceux contre leſquels il doit combattre, dans les pieges qu'il leur a dreſſés. C'eſt pour cette raiſon qu'il ne faut jamais ſe preſſer d'aller à ſa pourſuite.

Soyez toujours en défiance ; ſachez quels ſont les chemins par où il peut aller, & ceux par où vous pourrez revenir ſur vos pas, en cas de néceſſité : cette attention devient indiſpenſable, ſi vous vous trouvez dans le voiſinage de quelque ville

dont les habitants ne ſoient pas ſujets du Prince que vous ſervez.

16°. Toute expédition militaire a ſes dangers, ſes pertes, ſes inconvénients : la plus glorieuſe, la plus utile eſt celle qui en a le moins. Quelque forte que ſoit une armée, quelque bien qu'on la conduiſe, quelques meſures que l'on ait priſes, il y aura toujours quelque choſe à ſouffrir, quelque funeſte événement qu'on n'aura pas prévu, quelque échec auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre; on fera toujours quelque faute; on manquera toujours à quelque choſe : il faut alors faire uſage de toute la force d'ame dont on peut être doué, ne pas ſe décourager, & réparer ſans inquiétude tout ce qui peut être réparé.

17°. L'homme eſt ce qu'il y a de plus précieux ſous le ciel : il faut épargner ſon ſang, il faut abréger ſes peines ; par conſéquent il ne faut pas faire durer la guerre ; il faut la terminer le plutôt qu'il ſe pourra, dût-on céder quelque choſe de ſes intérêts particuliers ; dût-on l'acheter à prix d'argent, pourvu que la gloire de l'Etat & l'intérêt des Peuples le demandent ainſi.

18°. Tout Guerrier qui eſt à l'armée ne doit plus avoir d'intérêt propre, plus d'affaires particulieres, plus de deſirs inquiétants, plus de parents, plus d'amis ; les affaires de l'Etat, l'intérêt de l'Etat, le deſir d'augmenter la gloire de l'Etat en le ſervant de tout ſon pouvoir, ſont les ſeules choſes qui doivent l'occuper. Ses parents, ſes amis, ſa femme, ſes enfants, toute ſa famille, ſont l'Etat ; l'Etat doit lui tenir lieu de tout ; hors de l'Etat, rien ne doit plus être pour lui.

19°. Une armée compoſée de Guerriers ainſi diſpoſés ſera une armée propre à tout, une armée forte, une armée invincible : elle ne comptera les ſieges que par les priſes des villes,

& les combats que par ſes victoires. Tout ce que je viens de dire n'eſt qu'un précis de la doctrine & des uſages des grands hommes qui ont illuſtré notre Empire, depuis lès temps les plus reculés juſqu'à celui où nous vivons. Puiſſions-nous laiſſer à nos deſcendants les mêmes exemples que nos ancêtres nous ont tranſmis!



EXTRAIT DU LIVRE
INTITULÉ
LOU-TAO,
SUR L'ART MILITAIRE.

PRÉFACE

PRÉFACE.

Ce qu'il y a d'essentiel dans la Tactique Chinoise est renfermé dans les Ouvrages des trois Auteurs célebres que j'ai taché d'expliquer d'après les Commentateurs Chinois & Tartares, & avec le secours de quelques Officiers, & de plusieurs habiles Lettrés. Quand on aura lu Sun-tse, Ou-tse & Se-ma, on saura sur quels principes les anciens Chinois faisoient la guerre, & les différentes manieres dont ils la faisoient. Tout ce qu'on trouve d'important dans les Dialogues entre Li-chemin (dit autrement Tai-tsoung) & Tching-yao-che (appellé aussi Ouei-koung,) n'est qu'une amplification ou une explication détaillée des treize Articles de Sun-tse & des six Articles de Ou-tse. Les vingt-quatre Articles que Yu-leao-tse a donnés sur l'Art Militaire, contiennent à-peu-près les mêmes choses, quant à l'essentiel, que celles qu'on lit dans les Auteurs que je viens de nommer; & tout ce qui est rapporté dans le Lou-tao n'est guere différent de ce qui se trouve dans l'Ouvrage de Sun-tse en particulier; car ce grand Guerrier en a fait la base de son systême & la regle de sa conduite dans les différentes opérations militaires.

Le Lou-tao est divisé en soixante articles, qui sont autant de dialogues entre Ouen-ouang & Tai-koung, entre Ou-ouang & le même Tai-koung.

Je n'oserois garantir, dit un Critique Chinois, *que cet Ouvrage ait réellement pour Auteur Tai-koung, comme quelques-uns l'ont prétendu ; tout ce que j'ose assurer, c'est que les soixante Dialogues qui composent le Lou-tao, sont un précis de la Doctrine Militaire des fondateurs de notre Monarchie, depuis Hoang-ti jusqu'à Ou-ouang, dont Tai-koung fut l'instituteur. Je crois*, ajoute-t-il, *que quelque habile homme, amateur de l'antiquité, a extrait de tous les livres qui parlent de nos premiers Empereurs, & de ce qui s'est fait sous leur regne, tout ce qu'il a trouvé qui avoit rapport à la guerre, & qu'il a donné au résultat de ses recherches la forme que nous lui voyons. Au reste, c'est un excellent Ouvrage, qui peut faciliter beaucoup l'intelligence de celui de Sun-tse.*

Je ne dirai donc rien de plus sur l'Art Militaire des Chinois, puisque tout ce qui le concerne est renfermé dans les Ouvrages dont j'ai donné la traduction ; j'ajouterai seulement ici ce que je croirai mériter quelque attention parmi les choses qui n'ont point été dites ; je le tire du Lou-tao.





EXTRAIT DU LIVRE INTITULÉ LOU-TAO, SUR L'ART MILITAIRE.

I.

De la maniere dont on faisoit anciennement les Généraux.

DITES-MOI, je vous prie, dit Ou-ouang à Tai-koung, comment je dois élever quelqu'un à la dignité de Général d'armée.

Prince, lui répondit Tai-koung, la dignité de Général d'armée est une des plus importantes de l'Empire : il faut que celui que vous voudrez en décorer en soit digne ; il faut qu'il en connoisse toutes les obligations, & qu'il soit en état de les remplir.

Ce n'est pas ce que je demande pour le présent, interrompit

Ou-ouang; je veux ſeulement que vous m'indiquiez quelques cérémonies, au moyen deſquelles je puiſſe inſpirer du reſpect pour un emploi qu'on ne ſauroit trop reſpecter, & qui ſoient capables de pénétrer ceux que j'éleverai, de l'importance de leurs obligations, & de la crainte ſalutaire de les enfreindre.

Je vous entends, reprit Tai-koung; je vais vous ſatisfaire. Après que le Souverain, de l'avis de ſon Conſeil, a réſolu de faire la guerre, il doit convoquer une aſſemblée générale des Grands de ſa Cour, parmi leſquels ſe trouvera celui ſur qui il a jetté les yeux pour commander ſes troupes. L'aſſemblée étant formée, & tout le monde ayant pris ſa place, le Roi prendra la parole & dira : *J'ai fait choix d'un tel pour mettre à la tête de mes armées : qu'il ſe montre.* Le *Général déſigné* s'avancera juſqu'auprès du Trône, où il ſe tiendra debout pour écouter les ordres qui lui ſeront donnés; & le Roi continuera ainſi : *La gloire ou l'ignominie d'une Nation, le bonheur ou le malheur d'un Etat, la tranquillité ou les inquiétudes d'un Souverain ſont à la diſpoſition d'un Général. Vous, que j'ai choiſi pour remplir ce poſte important, voulez-vous l'accepter? êtes-vous réſolu d'en remplir exactement toutes les obligations?* Le *Déſigné* répondra : *Je ferai tous mes efforts pour ne pas me rendre indigne des bontés de mon Souverain. Je l'eſpere*, dira le Roi, *& dès-à-préſent je vous éleve à cette ſublime dignité : allez vous préparer à recevoir mes derniers ordres. Qu'on inſcrive ſon nom dans les Regiſtres.* Après ces mots le Roi rentrera dans ſon appartement & tout le monde ſe retirera. Le *Général nommé* ſe purifiera pendant trois jours, jeûnera, & s'abſtiendra de tout ce qui pourroit le ſouiller. Au commencement du quatrieme jour, il ſe rendra au Palais : on l'introduira dans la Salle des Ancêtres, où le Roi & toute ſa Cour ſe tranſporteront auſſi. Quand tout le monde ſera arrivé à la porte de la Salle, le Roi, précédé de ceux qui portent la grande & la petite

hache (1), entrera le premier, & tournant la face du côté de l'occident, il ſe tiendra debout. Le *Général nommé* entrera de ſuite, & tournant la face vers le côté par où il eſt entré, il ſe tiendra également debout. Alors le Roi prenant entre ſes mains la petite hache, en ſéparera le fer d'avec le manche, & remettra le manche au Général : en lui diſant : *D'ici-bas juſqu'au Ciel donnez des ordres & faites-les exécuter.* Il prendra alors la grande hache, en ſéparera également le manche d'avec le fer, & remettra le fer entre les mains du Général, en lui diſant : *Du lieu que vous foulez aux pieds, juſqu'au centre de la terre, donnez des ordres, & faites-les exécuter. Général, combattez les ennemis quand vous pourrez le faire avec avantage ; ne les combattez point quand vous n'aurez pas d'heureux ſuccès à eſpérer. Ne dites jamais : Les troupes que j'ai ſous mes ordres ſont en grand nombre, celles de l'ennemi ſont peu nombreuſes ; les troupes de l'ennemi ſont fortes & aguerries, celles que je conduis ſont foibles & hors d'état de leur réſiſter. Ne vous eſtimez jamais trop vous-même, ne mépriſez jamais l'ennemi, ne faites jamais cas de votre ſentiment plus que du ſentiment des autres, ayez de la déférence pour les avis de tous, n'enviſagez pas d'un même œil les choſes importantes & celles qui ne le ſont point, ne trouvez rien de difficile dans tout ce qui peut regarder le Service ; ſoyez le modele ſur lequel tout le monde puiſſe ſe former, donnez l'exemple à tous. S'il faut s'expoſer, ne le faites jamais que vos troupes ne le faſſent en même temps : s'il faut prendre les repas, ne les prenez qu'aux heures qui ſont réglées pour tout le monde. Souffrez le froid & le chaud comme le moindre de vos ſoldats. Quand*

---

(1) La petite hache, que les Chinois appellent *fou-tſe*, eſt à-peu-près comme nos haches ordinaires. La grande hache, ou la hache d'armes eſt beaucoup plus groſſe : elle a le fer arrondi en demi-cercle & le manche fort long.

vous vous comporterez comme je viens de le dire, il n'eſt rien dont vous ne puiſſiez venir à bout. Le Roi ayant ceſſé de parler, le Général ſe mettra à genoux, & répondra en ces termes : *J'ai toujours oui dire que, pour maintenir un Royaume dans un état floriſſant, il falloit de braves guerriers au dehors, & de ſages miniſtres au dedans; que les uns & les autres ne devoient former entre eux tous qu'un même cœur & une même volonté, & qu'il ne falloit pas que ceux du dedans vouluſſent gouverner ceux du dehors, ni que ceux du dehors vouluſſent gouverner ceux du dedans. On ſert le Prince & la Patrie au dehors comme au dedans; tout doit être égal pour de bons ſujets : ainſi point de jalouſie ni de ſoupçons parmi eux, point d'accuſations réciproques. Pour moi, ſur qui Votre Majeſté vient de ſe décharger d'une partie de ſon autorité, qui ai reçu de ſes mains l'une & l'autre hache, comment oſerois-je ne pas remplir mes devoirs juſqu'à la mort ? comment oſerois-je revenir en vie, ſi je n'ai dompté vos ennemis ? Donnez-moi, Seigneur, vos derniers ordres, donnez-moi les marques de ma dignité, & je pars...* Après avoir reçu le ſceau, il continuera ainſi : *Déſormais les troupes n'ont plus d'ordre à recevoir que de moi; c'eſt moi ſeul qui ſerai l'organe qui leur tranſmettra vos volontés; à moi ſeul appartiendra le droit de les punir & de les récompenſer. Tant que nous ſerons en corps d'armée, plus de Ciel au deſſus de notre tête, plus de terre ſous nos pieds, plus d'ennemis devant nous, plus de Souverain derriere nous; plus rien à craindre : la mort ou la victoire* (1).

Voilà, continua Tai-koung, ce que vous pouvez établir pour parvenir à la fin que vous vous propoſez : il me ſemble

(1) Je crois que tout ce qu'on fait dire au Général, après qu'il a reçu le ſceau & les autres marques de ſa dignité, eſt le ſerment qu'on faiſoit anciennement dans la Salle des Ancêtres : il ne faut pas en prendre les termes à la lettre. Par le *Ciel*, il faut entendre les vents, la pluie, les frimats, &c.

qu'après que vous aurez fait un Général avec de pareilles cérémonies, vous pouvez vous dispenser de donner des ordres pour qu'on le respecte. Cela est très bien, répondit Ou-ouang; mais avant que de quitter cet article, j'ai encore quelques demandes à vous faire. Je voudrois savoir un expédient court & facile, au moyen duquel un Général fût toujours sûr du respect, de l'estime & de l'obéissance des troupes dans tout ce qu'il leur commande. Rien de si aisé, rien de si sûr que ce que je vais vous proposer, répondit Tai-koung. Qu'un Général punisse de mort un homme d'un rang distingué, s'il a manqué à son devoir, & on le respectera : qu'il traite bien ceux d'un rang inférieur, & on l'estimera : qu'il garde inviolablement toutes les regles de la discipline militaire, & on lui obéira. Je suis au fait, reprit Ou-ouang, &c.

Par la *Terre*, il faut entendre les mauvais chemins, les hauts, les bas, les précipices, &c. *Plus d'ennemis devant nous*, c'est-à-dire, avec autant d'assurance & de tranquillité que s'il n'y avoit aucun obstacle de la part des ennemis, &c.



II.

De la maniere dont le Souverain & le Général se communiquoient leurs secrets.

Ou-ouang s'entretenant un jour avec Tai-koung, lui dit : Il y a long-temps que je cherche en moi-même quelque moyen facile & sûr pour instruire de mes intentions un Général de mes armées qui seroit déjà bien avant dans le pays ennemi, & cela, sans qu'il fût possible à tout autre, qui n'auroit pas mon secret, de savoir ou de pouvoir pénétrer ce que je veux dire. J'ai déjà imaginé bien des manieres, mais toutes souffrent des difficultés & sont sujettes à des inconvénients ; c'est pour cette raison que je n'oserois les mettre en pratique : voyez vous-même si vous ne trouveriez pas quelque expédient pour faire ce que je propose. Je voudrois aussi que le Général pût m'instruire à son tour, sans que ni ceux de l'armée, ni les ennemis, ni les Grands de ma Cour, ni les Ministres, pussent pénétrer son secret. Je comprends ce que vous voulez, répondit Tai-koung : je vais vous suggérer deux moyens qui me paroissent bons ; vous vous en servirez si vous les trouvez tels. Le premier sera pour les affaires qui n'exigeront pas de détails ni de grandes explications pour être comprises, & le second pour celles où les détails & les explications sont nécessaires.

Premier moyen. Quelques jours avant que votre Général parte pour se rendre à l'armée, il faut lui donner une audience particuliere, de telle sorte qu'il n'y ait que vous & lui, & que personne au monde ne puisse entendre ni deviner ce qui se passera dans cet entretien secret. Vous vous ferez muni de

de huit petites planches, d'un bois ordinaire, ſur leſquelles vous écrirez vous-même, ou vous ferez écrire par votre Général, des caracteres quelconques du haut en bas de chacune. Vous fendrez enſuite les morceaux de bois, de façon que les caracteres ſe trouvent partagés dans leur longueur, comme le haſard le déterminera, ſans y chercher aucun art, ni aucune ſymmétrie. Vous garderez pour vous les huit premieres moitiés, & vous donnerez les huit autres à votre Général, afin qu'en les rapprochant, dans les occaſions où vous vous en ſervirez, vous ſoyez mutuellement ſurs que vous vous parlez l'un à l'autre, & que vous n'êtes entendus que de vous ſeuls. Vous ferez enſuite vos conventions ſecretes, que vous écrirez, chacun à part, ſur vos moitiés de planches à-peu-près de la maniere ſuivante, ſur la premiere, qui ſera de la longueur de dix pouces, *victoire complette;* & dans la lettre qui ſera écrite de l'armée, il n'y aura que ces mots, *la tablette de dix pouces.* Sur la ſeconde planche vous écrirez, *défaite des ennemis, priſe du Général;* & dans la lettre qui viendra de l'armée, on déſignera ſeulement la longueur de la ſeconde tablette, qui ſera de neuf pouces, en diſant: *la tablette de neuf pouces.* Si l'on veut annoncer la priſe de quelque ville, on écrira ces mots, *la tablette de huit pouces*, qui eſt la longueur de la troiſieme planche. Pour faire ſavoir que les ennemis ſont décampés & ſe ſont retirés au loin, on déſignera la longueur de la quatrieme planche qui doit être de ſept pouces. Si le Général veut apprendre à ſon Souverain qu'il n'oſe riſquer aucune bataille, qu'il ſe contente d'obſerver l'ennemi & de ſe tenir ſur la défenſive, juſqu'à ce que les troupes qu'il commande aient repris un peu courage, il déſignera la planche de ſix pouces. S'il a beſoin de renfort; s'il veut apprendre que les vivres commencent à lui manquer, il déſignera la planche de cinq pouces. S'il veut an-

noncer qu'il a été blessé, que son armée a été vaincue, il désignera la planche de quatre pouces. S'il veut faire savoir que ses convois ont été enlevés, que ses provisions ont été gâtées, &c. il désignera la planche de trois pouces.

Cependant, comme on peut changer ou contrefaire les lettres, il vaudroit encore mieux ne point écrire, & se contenter d'envoyer les moitiés de planches dont on auroit besoin pour indiquer ce qu'on veut; mais alors il ne faudroit point que les conventions entre le Souverain & le Général fussent écrites dessus : il suffiroit d'y mettre des lettres ou caracteres qui ne serviroient que pour la confrontation.

Si vous appercevez que votre secret est divulgué, ou que les porteurs des planches les ont communiquées pour qu'on pût en deviner le sens, faites mourir les traitres, les curieux, & tous ceux qui ont voulu s'instruire de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir.

Voilà, Seigneur, continua Tai-koung, le premier des expédients que vous pouvez employer pour vous entretenir secrétement avec votre Général. Vous pouvez augmenter ou diminuer le nombre des planches; vous pouvez leur faire dire beaucoup plus de choses que je n'en ai dit dans les exemples que j'ai apportés : vous pouvez en un mot leur donner telle signification qu'il vous plaira. L'expédient est très bon, répondit Ou-ouang, quand il n'est question que de faire savoir en général ce qu'on souhaite; mais quand il est nécessaire d'entrer dans des détails, les planches ne sauroient suffire. Vous dites fort bien, reprit Tai-koung. Le second expédient que je vais vous indiquer vous tirera d'embarras dans ces sortes d'occasions.

Je suppose que votre armée est déjà bien avant dans les terres des ennemis, & que celui qui la commande a des choses essentielles à vous communiquer; je suppose qu'il est nécessaire

qu'il entre avec vous dans des détails qu'il veut cacher à tout autre ; je ſuppoſe encore que tout eſt perdu pour lui, ſi ſon ſecret vient à tranſpirer : voici comment il doit s'y prendre. Il faut qu'il vous écrive trois lettres, dont la premiere ſera pour vous ſaluer, & pour s'informer de l'état de votre ſanté ; la ſeconde ne contiendra qu'un détail vrai ou feint de ce qui ſe paſſe à l'armée, & la troiſieme renfermera les choſes ſecretes qu'il veut vous dire : ces trois lettres étant achevées, il les placera l'une à côté de l'autre, pour les tranſcrire ſur une même feuille, de la maniere ſuivante. Le premier caractere qu'il écrira ſera le premier de la premiere lettre, le ſecond ſera le premier de la ſeconde lettre ; & le troiſieme le premier de la troiſieme lettre ; le quatrieme ſera le ſecond de la premiere lettre, le cinquieme le ſecond de la ſeconde lettre ; & le ſixieme le ſecond de la troiſieme lettre, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il ait tout dit : il prendra enſuite cette lettre, il la partagera en trois parties égales, & vous les enverra chacune par un courier différent, qu'il fera partir en différents temps. Suivant la convention que vous aurez faite avec votre Général, il vous ſera aiſé de lire ſa lettre en n'en prenant qu'un caractere de trois en trois. Qu'un des couriers ſoit pris, qu'un autre ſoit un traitre, quoi qu'il en puiſſe arriver, je défie à quiconque ne ſera pas un Eſprit, de pénétrer votre ſecret. L'artifice eſt bon, répondit Ou-ouang, je m'en ſervirai dans la ſuite.



INSTRUCTION
SUR
L'EXERCICE MILITAIRE.



PREFACE.

J'AI cru devoir joindre à ces anciens Traités ſur l'Art de la guerre, quelques-unes, ou pour mieux dire, la plus grande partie des évolutions militaires des Armées Chinoiſes. J'ai ramaſſé, par le moyen de quelques Officiers de ma connoiſſance, tout ce que j'ai pu trouver en ce genre. Les gens du métier ſauront apprécier le tout beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. La ſeule inſpection des figures leur dira peut-être plus que toute mon explication.

Je commence par les Exercices de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier; je ferai connoître enſuite l'Exercice général, & je terminerai cet Ouvrage par la deſcription des armes, des habillements & de tous les autres inſtruments qui ſont à l'uſage des gens de guerre.

Comme dans l'explication de ces figures, il eſt ſouvent parlé de poids, de meſures & de prix, il eſt néceſſaire d'entrer dans quelque détail ſur ce ſujet. Telle eſt la diviſion des poids uſités chez les Chinois.

La livre, qu'ils appellent *kin*.

L'once, qu'ils appellent *leang*.

La dixieme partie d'une once, qu'ils appellent *tſien*.

La centieme partie d'une once, qu'ils appellent *fen*.

La millieme partie d'une once, qu'ils appellent *li*.

La dix-millieme partie d'une once, qu'ils appellent *hao*, &c.

Ainsi une once contient 10000 hao.

L'once chinoise est plus forte que l'once de France, d'un gros, c'est-à-dire, que l'once chinoise pese neuf gros, tandis que l'once de France n'en pese que huit.

Les mesures chinoises sont toutes décimales de quelque dénominateur ; ainsi un pied est la décimale d'un *tchang*, parcequ'un *tchang* contient dix pieds ; un pouce est la décimale d'un pied ; un *fen*, ou une ligne, est la décimale d'un pouce ; un *li* est la décimale d'un *fen*, ou la dixieme partie d'une ligne ; un *hao* est la décimale d'un *li*, ou la centieme partie d'une ligne ; un *se* est la décimale d'un *hao*, ou la millieme partie d'une ligne, &c. Le pied chinois ordinaire est un peu plus court que notre pied de Roi ; il est à ce dernier comme 264 est à 266 (1).

Pour ce qui est des différents prix ou valeur des choses, l'once d'argent est le dénominateur général auquel tout se rapporte : ainsi on dit, 2 onces d'argent, 15 onces, 16 onces, mille onces, &c.

L'once chinoise que j'ai évaluée plus haut, est appellée par les Chinois *leang*. Il a plu aux Européens de l'ap-

(1) Il y a encore une autre espece de pied, qu'on appelle pied de tailleur ; on s'en sert pour mesurer les soiries, draps, toiles, &c. il est plus grand de sept lignes chinoises que le pied ordinaire.

peller *taël* : je lui ai donné moi-même ce nom, parce-qu'il est consacré par un long usage.

L'once chinoise, ou le *taël*, est divisé en dix *tsien*,

Le *tsien* en dix *fen*,

Le *fen* en dix *li*,

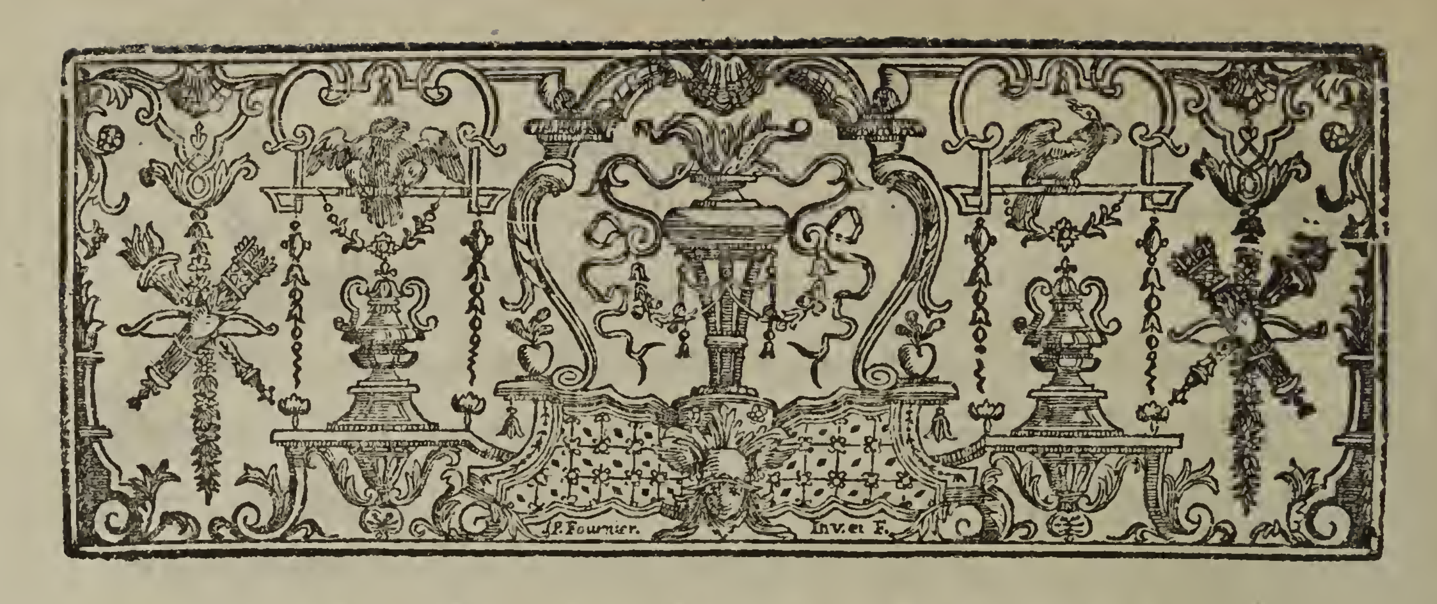
Le *li* en dix *hao*, &c.

Un *taël* d'argent vaut sept livres dix sols de notre monnoie. Ainsi

Le tsien vaut	15 s.
Le fen vaut	1 s. 6 d.
Le li vaut	1 d. $\frac{4}{5}$
Le hao vaut	$\frac{9}{50}$ de denier.

Je suis entré dans un détail de minuties sur les habillements, les armes, &c. que j'aurois peut-être bien fait de supprimer. Mais j'ai cru que dire trop étoit un moindre inconvénient que de ne pas dire assez : d'ailleurs je n'ai d'autre prétention, en donnant cet Ouvrage, que celle de fournir des Mémoires à ceux qui voudront savoir ce que les Chinois ont de commun avec les anciennes Nations, ou de particulier à la leur, dans leur maniere de faire la guerre.





EXERCICE

De ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

QUAND les troupes ſont aſſemblées, il eſt abſolument néceſſaire que tout le monde garde un profond ſilence. Le Général ſeul a droit de parler, afin de pouvoir donner ſes ordres.

Chacun doit être à ſon rang, s'y tenir debout, dans une contenance grave, & toujours attentif.

Cent hommes ſuffiſent pour former quatre rangs; ainſi avec deux cents hommes on aura huit rangs, avec trois cents hommes douze rangs, avec quatre cents hommes, ſeize rangs, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'on ait employé le nombre entier des troupes que l'on peut avoir. Ce qui eſt dit ici ne regarde pas ſeulement ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier, mais en général toutes les troupes de quelque ordre & de quelque eſpece qu'elles ſoient, *voyez* planches I & II.

Les tambours & les autres inſtruments militaires tiennent lieu de la voix du Général; ainſi toute l'attention doit être portée de ce côté-la, & une obéiſſance prompte & exacte doit en être le fruit. Au premier coup de tambour on redoublera

d'attention, & on se tiendra prêt à tout. Après ce premier coup de tambour, on sonnera de la trompette à trois reprises différentes, d'un seul ton chacune, mais d'un ton tenu & prolongé. L'intervalle entre chaque reprise ne doit être que d'un mouvement de respiration; ce temps suffit pour laisser aux moins expéditifs le loisir de se préparer.

Dès que les trompettes auront cessé, on entendra de nouveau le son du tambour; alors les troupes se partageront à droite & à gauche, autant d'un côté que de l'autre : on les alignera au moyen d'un cordeau, afin qu'elles fassent deux lignes exactement droites & paralleles; *voyez* la planche III.

PREMIER EXERCICE

De ceux qui n'ont pour armes que le sabre & le bouclier.

1. On frappe un coup sur le *lo* (1) : à ce son chaque soldat se couvrira de son bouclier & se baissera jusqu'à s'accroupir: on se tiendra dans cette attitude jusqu'à ce qu'on entende le tambour.

2. On frappe à coups redoublés & assez légérement sur les bords du tambour : pendant ce temps-là les soldats accroupis se levent & font quelques évolutions avec leurs sabres & leurs boucliers.

3. On donne un son de trompette; immédiatement après on frappe un coup sur le tambour : à l'instant les soldats disconti-

(1) Le *lo* est un instrument d'airain d'environ deux pieds de diametre: je parle du *lo* principal; car il y en a de plus petits : ils sont tous de figure ronde. J'en donnerai la description en parlant des instruments militaires. J'en ai déjà parlé dans cet Ouvrage.

nuent leurs évolutions : ils restent debout en bonne contenance, tenant le sabre & le bouclier au-dessus de leurs têtes dans la disposition d'attaquer ou de se défendre, & tous ensemble poussent un grand cri.

4. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats tournent le sabre du côté gauche, frappent comme s'ils vouloient s'ouvrir un passage de ce côté, & poussent un grand cri.

5. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats tournent le sabre du côté droit, comme s'ils vouloient s'ouvrir un passage de ce côté, & poussent un grand cri.

6. On frappe un coup sur le tambour; les soldats se remettent, & poussent un grand cri.

7. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats levent le sabre & le bouclier, se tiennent en défense, font un pas en avant, & poussent un grand cri.

8. On frappe deux coups sur le tambour ; les soldats se tournent à gauche & fixent la vue sur les étendards qui sont déployés.

9. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats font des évolutions avec le sabre & le bouclier ; ils se courbent un peu comme s'ils vouloient se cacher ; ils mettent le sabre en long sur le dos (la poignée près du cou), & poussent un grand cri.

10. On frappe trois coups sur le tambour ; les soldats font des évolutions avec le sabre & le bouclier autour de leurs corps, & se baissent tout de suite jusqu'à terre, où ils se tiennent accroupis.

11. On frappe trois coups sur le tambour ; les soldats accroupis font des évolutions avec le sabre & le bouclier autour de leurs corps, & tout de suite font trois pas en avant restant toujours courbés.

12. On frappe cinq coups ſur le tambour ; chaque ſoldat ayant le corps ramaſſé ſous ſon bouclier, dont il eſt entiérement couvert, fait un pas en avant en ſe roulant ſur ce même bouclier, qui lui ſert de point d'appui, comme il feroit ſur une roue, & après le tour entier il ſe releve tout de ſuite, & ſe trouve debout dans la diſpoſition d'attaquer (1).

13. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font un pas en avant, font agir le ſabre de droite à gauche & de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

14. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats font autour de leurs corps quelques évolutions avec le ſabre & le bouclier, & s'accroupiſſent tout de ſuite ; ainſi accroupis, ils font trois évolutions avec le ſabre, comme s'ils vouloient frapper trois coups, ils pouſſent un grand cri à chaque coup qu'ils portent ; après avoir frappé les trois coups, ils font autour de leurs corps trois évolutions avec le ſabre & le bouclier, comme pour attaquer & ſe défendre en même temps.

15. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font agir le ſabre de droite à gauche, & pouſſent un grand cri.

16. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font agir le ſabre de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

17. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats ſe remettent, ils ſe tiennent debout en bonne contenance, & pouſſent un grand cri.

Ainſi finit le premier exercice de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

---

(1) Cet exercice, fait à propos, a fait remporter, du temps des Soung, une victoire complette ſur les Tartares. Je parlerai ailleurs de ce point d'hiſtoire.

EXERCICE II.

De ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

1. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là, les ſoldats ſe partagent de cinq en cinq, & ſe tiennent prêts.

2. On frappe un coup ſur le *lo* ; les ſoldats ſe mettent ſur le bouclier l'un de l'autre ; comme on le voit dans la planche IV : on appelle les ſoldats ainſi rangés, *les cinq tigres prêts à ſortir de la forêt pour ſe jetter ſur leur proie.*

3. On donne un ſon de trompette ; on frappe enſuite un coup ſur le *lo*, après lequel on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les cinq tigres prêts à ſortir de la forêt changent promptement de contenance, & forment de cinq en cinq une figure telle qu'on la voit dans la planche V, on appelle les ſoldats ainſi rangés *les cinq fleurs de Mei-hoa jonchant la terre.*

4. On donne deux ſons de trompette ; on frappe enſuite deux coups ſur le *lo*, après leſquels on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les cinq fleurs de *Mei-hoa* changent promptement de contenance & ſe joignent de dix en dix hommes, leſquels, montés ſur le bouclier l'un de l'autre, forment une figure telle qu'on la voit dans la planche VI : on appelle les ſoldats ainſi rangés, *la face des dix repréſentée par les boucliers qui les cachent.*

5. On donne trois ſons de trompettes, ou, ce qui eſt le même, on ſonne de la trompette à trois repriſes, d'un ſeul ton chacune ; on frappe trois coups ſur le *lo*, après leſquels on frappe ſur le tambour à coups redoublés : pendant ce temps-là

la face des dix représentée par les boucliers qui les cachent, change promptement de contenance & forme un bataillon quarré ; chaque soldat tient le sabre & le bouclier levés, en attitude de bataille, comme on le voit dans la planche VII.

6. On frappe un coup sur le *lo;* à ce signal tous les soldats se baissent promptement, uniment & sans confusion.

7. On frappe sur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les soldats font des évolutions avec leurs sabres & leurs boucliers.

8. On donne un son de trompette, immédiatement après on frappe un coup sur le tambour ; les soldats se relevent tout-à-coup ayant le sabre & le bouclier levés, & poussent un grand cri.

9. On frappe un coup sur le tambour ; à ce signal les soldats font agir le sabre de droite à gauche, & poussent un grand cri.

10. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats font agir le sabre de gauche à droite, & poussent un grand cri.

11. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats font agir le sabre à droite & à gauche, & poussent un grand cri.

12. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats tout-à-coup discontinuent leurs évolutions avec le sabre & le bouclier, se baissent perpendiculairement, comme s'ils vouloient s'asseoir, & poussent un grand cri.

13. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats ainsi baissés, font un pas en avant, tenant le sabre & le bouclier en état de défense, & poussent un grand cri.

14. On frappe deux coups sur le tambour ; les soldats font agir le sabre, comme s'ils vouloient frapper de droite à gauche.

15. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats alon-

gent le corps en avant, ayant le ſabre le long de leur dos, & pouſſent un grand cri.

16. On frappe trois coups ſur le tambour; les ſoldats ſe tournent tout-à-coup & ſe courbent juſqu'à terre.

17. On frappe trois coups ſur le bord du tambour; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier, & font trois pas en avant.

18. On frappe cinq coups ſur le tambour; les ſoldats font un pas en avant, en ſe roulant ſur leurs boucliers, c'eſt-à dire, que chaque ſoldat s'appuyant ſur ſon bouclier, le fait tourner comme une roue, & tourne avec lui: c'eſt le même que celui dont on a parlé au n°. 12. du premier Exercice.

19. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats alongent le corps en avant, déchargent un coup de ſabre, & pouſſent un grand cri.

20. On frappe trois coups ſur le tambour; les ſoldats ſe tournent tout-à-coup, font un pas comme s'ils vouloient retourner, ſe parent le dos avec le bouclier, & font agir le ſabre par derriere autour de leur corps.

21. On frappe trois coups ſur le tambour; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier, & ſe courbent juſqu'à terre.

22. On frappe trois coups ſur le bord du tambour; les ſoldats pouſſent trois grands cris. On frappe une ſeconde fois ſur le bord du tambour; les ſoldats pouſſent une ſeconde fois trois grands cris. On frappe une troiſieme fois trois coups ſur le bord du tambour; les ſoldats pouſſent une troiſieme fois trois grands cris, & ſe relevent bruſquement.

23. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre de droite à gauche, & pouſſent un grand cri; tout de ſuite ils font agir le ſabre de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

24. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font agir le ſabre en avant, ſe baiſſent tout de ſuite comme s'ils vouloient s'aſſeoir, & pouſſent un grand cri.

25. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les ſoldats, qui étoient auparavant rangés en bataillon quarré, forment un grand cercle ; comme on le voit dans la planche VIII.

26. On frappe un coup ſur le bord du *lo ;* à ce ſignal tous les ſoldats ſe baiſſent promptement juſqu'à terre, ſe couvrent tout le corps avec le ſabre & le bouclier, & ne laiſſent à découvert que la partie ſupérieure du viſage, comme on le voit dans la même planche.

27. On donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le *lo ;* les ſoldats cachent ſous le bouclier la partie même du viſage qu'ils avoient laiſſée à découvert immédiatement auparavant.

28. On donne un ſon de trompette, on frappe ſur le *lo ;* les ſoldats découvrent la partie ſupérieure du viſage, comme s'ils vouloient voir ce qui ſe paſſe auprès d'eux.

Ces dernieres évolutions, n°. 27 & 28 ſe répetent juſqu'à trois fois, après leſquelles,

29. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats ſe levent tout-à-coup, font quelques eſpeces de ſauts en frappant fortement du pied contre terre, & pouſſent un grand cri.

30. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats préſentent le bouclier en avant, autant que le bras peut s'étendre, ſe mettent en diſpoſition de faire agir le ſabre en portant en arriere la main qui en eſt armée, & pouſſent un grand cri.

31. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats alongent un coup de ſabre, retirent en même temps le bouclier juſques vers l'eſtomac, & pouſſent un grand cri.

32. On frappe un coup sur le *lo*; les soldats se baissent tout-à-coup & se cachent entiérement sous leurs boucliers.

33. On frappe sur le tambour à coups redoublés, pendant ce temps-là les troupes changent de contenance & se partagent en cinq tourbillons, qui font chacun un cercle parfait. *Voyez* la planche IX.

34. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats plient un genou, sans cependant le poser jusqu'à terre.

35. On donne un son de trompette ; immédiatement après, on frappe un coup sur le tambour ; les soldats, qui avoient un genou plié, se redressent entiérement, se tiennent debout, levent le sabre & le bouclier par dessus leurs têtes, & poussent un grand cri.

36. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats portent le sabre & le bouclier vers le côté gauche, & poussent un grand cri.

37. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats portent le sabre & le bouclier vers le côté droit, & poussent un grand cri.

38. On frappe un coup sur le tambour ; les soldats portent le sabre & le bouclier en devant, comme pour parer la poitrine, se baissent tout de suite à demi-corps, avancent les armes, & poussent un grand cri.

39. On frappe sur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les soldats changent de contenance ou de position, les cinq tourbillons (pl. IX.) se transforment en la figure des deux *Y* & des huit *Koua*, ainsi qu'on le voit dans la pl. X. Les deux *Y*, selon les Chinois, sont le Ciel & la Terre, & les huit *Koua* sont ces figures mystérieuses inventées par *Fou-hi*, au moyen desquelles on peut trouver tout ce qui est possible.

40. On frappe un coup sur le tambour ; chaque soldat se

cache entiérement ſous ſon bouclier, de façon qu'on ne puiſſe voir ni lui ni ſon ſabre, & ſe tient tranquille ſans faire aucun mouvement.

41. On donne un ſon de trompette; tous enſemble pouſſent alors un grand cri. On donne un ſecond ſon de trompette; tous les ſoldats pouſſent une ſeconde fois un grand cri. On donne un troiſieme ſon de trompette; tous les ſoldats pouſſent une troiſieme fois un grand cri.

42. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; les ſoldats pendant ce temps-là changent de contenance: les deux *Y* & les huit *Koua* ſe transforment *en quatre figures entrelacées* (*ſe-ſian-glien-hoan*). *Voyez* la planche XI.

43. On donne trois ſons de trompette, après leſquels on frappe trois coups ſur le tambour; tout le monde ſe rend attentif & attend en ſilence le premier ſignal.

44. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps-là les ſoldats forment un bataillon quarré, tel qu'on le voit dans la planche XII.

45. On frappe un coup ſur le *lo*; les ſoldats s'accroupiſſent & ſe couvrent de leurs boucliers.

46. On frappe ſur le tambour à coups redoublés, mais ſur le bord de l'inſtrument, & d'une maniere aſſez légere; les ſoldats accroupis ſe levent & font quelques évolutions avec leurs ſabres & leurs boucliers.

47. On donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le tambour: les ſoldats ceſſent alors de faire des évolutions, ils ſe tiennent debout, ayant une contenance fiere, tenant le ſabre & le bouclier levés au-deſſus de leurs têtes, dans la diſpoſition d'attaquer ou de ſe défendre, & pouſſent tous enſemble un grand cri, &c. Tout le reſte ſe fait comme ci-devant, depuis le n°. 3 du premier exercice juſqu'au n°. 17, qui eſt la fin de ce premier exercice.

Après la fin du ſecond exercice, qui finit comme le premier, ainſi que je viens de le dire, les ſoldats entonnent le cantique de victoire, après lequel toutes les troupes défilent par ordre, chacune ſuivant ſon rang, de la maniere que cela ſe pratique dans l'exercice général. Voyez ci-après l'inſtruction ſur l'exercice général.





INSTRUCTION

Sur la maniere dont on doit faire l'Exercice général.

Les troupes qu'on emploie pour l'exercice général ne vont jamais au-delà de quarante compagnies, composées de vingt-cinq hommes chacune : ce nombre a paru suffisant pour représenter une armée entiere & pour faire pratiquer sans désordre la plupart des évolutions particulieres aux différents corps qui la composent. Les quarante compagnies dont je viens de parler sont prises de tous les différents corps qui composent la Milice Chinoise ; savoir, la cavalerie, le corps des Arbalêtriers, celui des Pertuisaniers, le corps de ceux qui sont armés du sabre & du bouclier, celui des Fusiliers, & enfin celui des Canonniers.

Outre ces quarante compagnies, il y a cinquante Piquiers, ou cinquante hommes armés de piques, qui sont placés à la suite de ceux qui n'ont pour armes que le sabre & le bouclier.

Au reste, tout ce que j'ai déjà dit & tout ce que je dirai dans la suite ne regarde que les troupes purement Chinoises. Celles des Tartares Mantchous, qui sont aujourd'hui les principales & presque les seules troupes de l'Empire, ont leurs exercices à part.

Les noms que j'ai donnés aux différents corps qui composent les troupes Chinoises ne sont peut-être pas ceux qui leur conviennent. On peut les changer si l'on veut, en traduisant

les mots Chinois autrement que j'ai fait. Les voici de ſuite avec l'explication littérale à côté.

Tchang-tſiang, c'eſt-à-dire, longue pique ou lance, &c.

Tchang-tao, longue épée, ou long ſabre, ou pertuiſanne.

Niao-tſiang, fuſil ou arme à tuer les oiſeaux.

Ta-pao, gros canon.

Teng-pai, bouclier de rotin; & pour abréger ils diſent ſeulement *Pai*.

Koung-tſien, l'arc & la flêche.

Ma-ping, ſoldats à cheval.

Après chaque nom d'arme on ſous-entend celui de *ping* qui ſignifie *ſoldat*, homme de guerre; ainſi pour dire piquier, on ajoute aux deux mots *tchang-tſiang* celui de *ping*, & alors *tchang-tſiang-ping* ſignifiera homme armé d'une longue pique, & ainſi des autres.

Toutes les troupes Chinoiſes, comme je l'ai dit plus haut, ſont repréſentées par quarante compagnies, dont ſix ſont de cavalerie, huit d'Arbalêtriers, cinq de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, leſquels j'ai déſignés quelquefois par le mot latin *Scutati*, faute d'un mot françois auſſi court qui ſignifiât la même choſe; cinq de Pertuiſaniers; douze de Fuſiliers, & quatre ſeulement de Canonniers. Tous ces corps de troupes ſont rangés ſous des étendards de ſix couleurs différentes, qui ſont le jaune, le blanc, le verd, le bleu, le rouge & le noir. Chacune des ſix compagnies de cavalerie eſt rangée ſous les étendards d'une des couleurs que je viens d'indiquer. Parmi les Arbalêtriers, il y en a trois ſous les étendards jaunes (1), une ſous les étendards blancs (2), deux ſous les étendards bleus (3), une ſous les étendards rouges (4), & une ſous les étendards noirs (5). Les cinq compagnies de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier ſont, une ſous les étendards jaunes (6), une ſous les étendards bleus (7), une ſous les étendards rou-

ges, (8), une ſous les étendards blancs (9), une ſous les étendards noirs (10), une ſous les étendards jaunes (11), une ſous les étendards bleus (12), une ſous les étendards rouges (13), une ſous les étendards blancs (14), & une ſous les étendards noirs (15). Les cinq compagnies de Pertuiſaniers ſont ſous les mêmes couleurs que ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier. Les douze compagnies de Fuſiliers ſont rangées, trois ſous les étendards jaunes (16), trois ſous les étendards bleus (17), trois ſous les étendards verds (18), une ſous les étendards rouges (19), une ſous les étendards blancs (20), & une ſous les étendards noirs (21). Les quatre compagnies de Canonniers ſont rangées, une ſous les étendards bleus (22), une ſous les étendards blancs (23), une ſous les étendards rouges (24) & une ſous les étendards noirs (25).

Ce qui eſt appellé tente du Général eſt un pavillon dans lequel s'aſſemblent les Officiers Généraux qui doivent être témoins de l'exercice, & d'où ils voient défiler les troupes.

La tour des ſignaux eſt placée à côté de la tente du Général, & aſſez élevée pour être vue de toute l'armée. Il y a dans cette tour, outre l'étendard général, des étendards particuliers ſemblables aux étendards de différents corps. Il y a auſſi des trompettes, des tambours, des *lo*, des muſiciens & une ou pluſieurs pieces de canon. Quand le Général a quelques ordres à donner, il envoie un Officier à la tour des ſignaux, afin que de là on montre, par exemple, l'étendard du corps qui doit faire quelque évolution, ou que l'on donne les autres ſignaux qui indiquent ce qu'il faut faire. Ce que j'ai nommé *porte du camp*, eſt un maſſif placé au midi, vis-à-vis du pavillon ou de la tente du Général, qui eſt au nord. Ce maſſif repréſente la principale porte du camp ; & l'eſpace qui eſt entre le maſſif & le pavillon repréſente le camp.

Par tout où l'on a gravé un petit étendard, il faut ſuppoſer cinq hommes ; le grand étendard eſt celui de la compagnie entiere, c'eſt-à-dire de vingt-cinq hommes.

Il eſt néceſſaire d'obſerver que toutes les fois que je dis, on donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le tambour, on frappe deux coups ſur le *lo*, ou que je parle d'autres ſignaux ſemblables, il faut entendre que ces différents coups ou ces différents ſignaux ne ſe donnent jamais que l'un après l'autre. C'eſt comme ſi je diſois, on donne un ſon de trompette, puis on bat un coup ſur le tambour, enſuite l'on fait tel autre ſignal, &c. Quand je dis on frappe ſur le bord du tambour, ſur le bord du *lo*, je veux dire qu'au lieu de frapper ſur le centre de l'inſtrument, pour en tirer des ſons pleins, on ne frappe que vers l'extrémité, pour n'en tirer que des ſons ſourds & ſans harmonie. Ces ſortes de ſons ſont employés aſſez fréquemment par les Chinois, même dans leurs plus brillantes muſiques.

Le jour déterminé pour l'exercice, tout le monde ſe rend avant l'aurore au lieu où il doit ſe faire : on ſe range d'abord ſur deux lignes paralleles, on garde un profond ſilence, & on attend l'arrivée du Général, ou de celui qui doit commander. Le Général doit être rendu avant le lever du ſoleil, ou tout au plus tard quand le ſoleil ſe leve.

1. A la premiere nouvelle qu'on a que le Général eſt prêt d'arriver, du haut de la tour des ſignaux on éleve le grand étendard, ou, pour mieux dire, l'étendard principal : tout le monde redouble alors d'attention, & ſe tient dans une contenance grave, ſans faire aucun mouvement.

2. On donne trois ſons de trompette; chaque corps de troupes prend alors ſon rang.

3. On frappe un coup ſur le bord du *lo*; on ceſſe tout mouvement, & l'on ſe rend attentif.

4. On frappe un coup ſur le bord du *lo*; les Cavaliers prennent de la main gauche la bride & ſe mettent en attitude de monter à cheval; chaque corps de troupes prend ſes armes & ſe diſpoſe ſuivant ſon uſage.

On

5. On frappe un coup ſur le *lo*; les Cavaliers montent à cheval, & toutes les troupes déploient leurs étendards.

6. On ſonne de la trompette, on bat ſur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps les troupes ſe rangent de la maniere qu'on le voit ſur la planche XIII.

7. On frappe un coup ſur le *lo*; à ce ſignal les trompettes & les tambours ceſſent, tout le monde ſe tient dans une contenance grave, ſans faire aucun mouvement, & dans un profond ſilence.

8. Dès qu'on ſait que le Général eſt arrivé auprès de la porte du camp en dehors, on ſonne de la trompette, on tire trois coup de canon, & on joue des inſtruments de muſique; pendant ce temps les cavaliers mettent pied à terre, & tout le monde ſe met à genoux. Le Général entre par la porte du camp, ou, pour mieux dire, par un des côtés du maſſif qui repréſente la porte du camp, & va en droite ligne dans le pavillon qui eſt vis-à-vis & qui tient lieu de tente, c'eſt-à-dire depuis *a* juſqu'à *b* de la même planche. A meſure qu'il paſſe, les troupes qu'il laiſſe derriere lui ſe relevent immédiatement après qu'il a paſſé, de façon que tout le monde ſe trouve debout quand le Général entre dans ſa tente.

9. Après que le Général eſt entré, & qu'il eſt ſuppoſé tenir ſon conſeil avec les Officiers Généraux qui l'accompagnent, toutes les troupes ſe rangent ſur deux lignes paralleles, dans l'ordre ſuivant. *Voyez* planche XIV.

I. Les ſix compagnies de Cavalerie, dont les trois qui ſont ſous les pavillons bleus (1), rouges (2), & noirs (3), ſont à droite de la tente; & les trois qui ſont ſous les pavillons jaunes (4), blancs (5) & verds (6), ſont à gauche.

II. Les huit compagnies d'Arbalêtriers, dont les deux qui ſont ſous les étendards bleus (7), une qui eſt ſous les étendards rouges (8), & une qui eſt ſous les étendards noirs (9), ſont

à droite; les trois qui ſont ſous les étendards jaunes (10) & celle qui eſt ſous les étendards blancs (11), ſont à gauche.

III. Viennent enſuite ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier (*Scutati*), & les Pertuiſaniers, leſquels forment en tout dix compagnies, dont cinq ſont de Pertuiſaniers & cinq de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier. Ces dix compagnies ſont rangées dans l'ordre ſuivant : une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards jaunes (12); une compagnie de pertuiſaniers, ſous les étendards bleus (13); une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards bleus (14); une compagnie de Pertuiſaniers, ſous les étendards rouges (15); & une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards rouges (16): ces cinq compagnies ſont à droite. Les cinq autres compagnies; ſavoir, une de Pertuiſaniers, ſous les étendards jaunes (17); une de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards blancs (18); une de Pertuiſaniers, ſous les étendards blancs (19); une de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards noirs (20), & une de Pertuiſaniers, ſous les étendards noirs (21), ſont à gauche.

IV. Après ces deux corps de troupes, vient celui des Fuſiliers, diviſé en douze compagnies, dont trois ſous les étendards bleus (22), une ſous les étendards rouges (23), une ſous les étendards noirs (24) & une ſous les étendards verds (25), ſont à droite; trois ſous les étendards jaunes (26), une ſous les étendards blancs (27), & deux ſous les étendards verds (28), ſont à gauche.

V. Les quatre compagnies de Canonniers ſont placées immédiatement après les Fuſiliers. La compagnie qui eſt ſous les étendards rouges (29), & celle qui eſt ſous les étendards noirs (30), ſont à droite; la compagnie qui eſt ſous les étendards bleus (31), & celle qui eſt ſous les étendards blancs (32) ſont à gauche de la

tente du Général, comme on le voit ſur la planche XIV.

10. Après que les troupes rangées ſur deux lignes paralleles, comme on vient de le voir, ont pris le rang aſſigné pour chacun des corps qui les compoſent, du haut de la tour des ſignaux on frappe un coup ſur le *lo* : à ce ſignal les Cavaliers mettent pied à terre, & chaque corps baiſſe ſes pavillons. Pendant ce temps-là le Général, aſſis dans ſa tente, donne ſes ordres aux Officiers Généraux & aux principaux de ceux qui ſont chargés des étendards : ces derniers écoutent à genoux tout ce que le Général veut leur dire, après quoi le Guidon Général s'avance (j'appelle Guidon Général celui qui eſt à la tête de tous les Porte-étendards & qui commande l'exercice pour la partie des ſignaux qui le concernent); le Guidon Général s'avance, ſe met à genoux, & prie le Général de vouloir bien lui confier ſon étendard, c'eſt-à-dire l'étendard ſous lequel toute l'armée eſt rangée & auquel tous les autres doivent ſe conformer. Le Général prend lui-même l'étendard à deux mains, & le lui livre : le Guidon Général le reçoit avec reſpect, ſe releve, va juſqu'à la porte de la tente ou du pavillon, où ſon Lieutenant l'attend à genoux ſur une des marches de l'eſcalier : il lui met entre les mains l'étendard dans le même état qu'il l'a reçu ; & celui-ci le porte alors fiérement à la tour des ſignaux : là, il le déploie, le fait voltiger de côté & d'autre, & fait pluſieurs évolutions, après leſquelles il le laiſſe expoſé à la vue de toute l'armée, de la maniere qu'on le voit dans la tour des ſignaux qui eſt repréſentée ſur les deux premieres planches. Les Guidons particuliers des étendards des différentes couleurs qui ſont dans la tour des ſignaux, font auſſi voltiger les leurs, & les montrent à l'armée, de la même maniere que l'a fait le Guidon Général.

11. Après que chacun des étendards a fait ſes évolutions, on frappe un coup ſur le bord du *lo ;* à ce ſignal tout le monde ſe rend attentif.

12. On frappe un second coup sur le bord du *lo ;* alors les Cavaliers prennent la bride de la main gauche, & se mettent en attitude de monter à cheval.

13. On frappe un coup sur le *lo*; les Cavaliers montent à cheval. Alors le Guidon Général, qui est resté dans la tente, comme on l'a vu plus haut, se met à genoux aux pieds du Général & le prie de vouloir bien être témoin de tout l'exercice qu'on va faire en son nom & sous son autorité. Le Général, environné des Officiers Généraux qui l'accompagnent & qui sont censés former son conseil, se place sur le devant de la tente ou du pavillon en dedans, & permet qu'on commence.

14. Du haut de la tour des signaux on donne deux sons de trompette pleins & unis, c'est-à-dire ni hauts ni bas, après lesquels on donne un son aigu, & l'on tire trois coups de canon : ces canons, dans le lieu de l'exercice, je veux dire dans la tour des signaux, ne sont que de simples boîtes de fer, mais dont le bruit imite assez celui du canon. Je ne me servirai que du mot de canon.

15. Au premier coup de canon, tous les Enseignes des troupes qui sont sous les armes déploient leurs étendards.

16. Au second coup toutes les troupes tournent la face du côté de la tente du Général.

17. Au troisieme coup la musique commence, & les troupes se disposent à la marche, qui se fait dans l'ordre suivant. *Voyez* planche XV.

18. On bat sur le tambour : chaque Capitaine se met à la tête de sa troupe : les Cavaliers les plus près de la tente du Général défilent les premiers : la compagnie qui est à droite défile en dehors par la droite, & est suivie des autres corps qui se remplacent successivement : la compagnie qui est à gauche défile en dehors par la gauche, & est suivie par les autres corps qui sont sur la même ligne.

Les deux premieres compagnies de Cavalerie de la droite & de la gauche arrivent en même temps aux deux côtés du massif que j'ai inscrit *porte du camp*, une par la droite & l'autre par la gauche, & s'avancent uniformément suivies de tous les autres corps, jusqu'à ce que tout le monde soit rangé comme on le voit sur la même planche XV. C'est ici que commence la revue.

La premiere compagnie de Cavalerie qui est à la droite, vient passer sous les yeux du Général, & s'avance par la gauche pour aller à l'autre extrémité du camp. La premiere compagnie de Cavalerie qui est à la gauche vient passer sous les yeux du Général, & s'avance par la droite, pour aller à l'autre extrémité du camp. Chaque corps en fait de même & se range en arrivant comme on le voit dans la planche XVI.

19. Après que tous les corps ont passé, on frappe trois coups sur le *lo*; à ce signal tout le monde se tient immobile & se rend attentif. Ici commence l'ordre général de bataille.

20. Du haut de la tour des signaux on éleve l'étendard rouge, on le fait flotter de côté & d'autre pour qu'il soit vu de toute l'armée.

21. On donne trois sons de trompette, on frappe un coup sur le bord du *lo*; alors les Fusiliers se partagent de cinq en cinq, de telle sorte qu'entre chaque troupe de cinq il y ait un pied d'intervalle.

22. On frappe un second coup sur le bord du *lo*; les Fusiliers mettent encore un pas d'intervalle entre chaque troupe de cinq.

23. On frappe à coups redoublés sur le bord du *lo*; à ce signal les Cavaliers, les Arbalêtriers, les Pertuisaniers & ceux qui sont armés du sabre & du bouclier, se partagent de cinq en cinq, & font la même manœuvre qu'on vient de voir faire aux Fusiliers; pendant ce temps-là les Canonniers disposent leurs canons.

24. On frappe un coup plein ſur le *lo*; les fuſiliers ſe partagent à droite & à gauche & forment trois rangs de chaque côté ſur une même ligne; les trois rangs formés, tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

25. On frappe à coups redoublés ſur le bord du tambour; les troupes frappent la terre alternativement des deux pieds & s'agitent comme pour témoigner l'impatience où elles ſont d'aller contre l'ennemi.

26. On frappe un coup plein ſur le *lo;* tous les mouvements & battements de pied ceſſent.

27. On donne ſur la trompette un ſon uni; à ce ſignal les Fuſiliers baiſſent leurs armes & mettent de la poudre dans le baſſinet.

28. On donne ſur la trompette un ſecond ſon uni; les Fuſiliers diſpoſent la meche.

29. On donne ſur la trompette un ſon aigu; les fuſiliers levent leurs fuſils.

30. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; les fuſiliers font trois pas en avant; ceux du premier rang ſe mettent ſur la même ligne & au niveau de ceux qui portent les petits étendards, & viſent du côté de l'ennemi.

31. Du haut de la tour des ſignaux on baiſſe l'étendard rouge; à l'inſtant les Fuſiliers du premier rang font leurs décharges, après laquelle ils rebrouſſent tout de ſuite, & vont ſe placer à la queue des Fuſiliers; par cette manœuvre le ſecond rang des Fuſiliers prend la place du premier rang, le troiſieme rang prend la place du ſecond, & celui qui étoit le premier ſe place où étoit le troiſieme, & charge promptement le fuſil.

32. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; le ſecond rang de fuſiliers, qui ſe trouve actuellement au premier rang, ainſi que je viens de le dire, fait la même manœuvre que je

viens de décrire pour le rang qui l'a précédé ; & après avoir fait sa décharge, il passe promptement à la queue pour charger le fusil.

33. On frappe sur le tambour à coups redoublés ; le troisieme rang des Fusiliers, qui se trouve actuellement au premier rang, fait comme les deux qui l'ont précédé ; & après qu'il a fait sa décharge, il passe à la queue, où il reprend son rang, & charge le fusil.

34. Du haut de la tour des signaux on donne un son de trompette uni, tout de suite on donne un son aigu ; on fait flotter de côté & d'autre l'étendard rouge pour le montrer à toute l'armée.

35. On frappe sur le tambour à coups redoublés, on donne sur la trompette des sons réitérés ; alors les Fusiliers redoublent d'activité, font leurs décharges avec précipitation, & les Canonniers les secondent avec la grosse artillerie.

36. Pendant que se font ces décharges, la Cavalerie avance des deux côtés & environne l'armée, comme on le voit dans la planche XVII.

L'attaque qui vient d'être décrite est celle que les Chinois appellent *Teou-ti-lien-hoan-tchen*, comme qui diroit *attaque où les combattants se succedent.* On ne peut guere traduire à la lettre ces mots chinois, ni leur donner un sens passable en notre langue, car *teou* signifie *attaquer provoquer*, &c. *ti* signifie *le fond le centre de quelque chose, empêcher retenir*, &c. *lien* signifie *contigu*, *lié*, *qui est de suite* &c. *hoan* veut dire *circuit*, *environner anneau*, &c. & *tchen* signifie *disposition*, *ordre de bataille*, &c.

On peut donner à ce premier exercice, ou, pour mieux dire, à ce commencement de bataille, tel autre nom qui lui soit plus analogue.

37. On frappe trois coups ſur le *lo* ; les Fuſiliers & les Canonniers ceſſent tout-à-coup leurs décharges.

38. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, à ce ſignal les Pertuiſaniers diſpoſent leurs armes.

39. Immédiatement après on donne ſur la trompette un ſon aigu; du haut de la tour des ſignaux, on éleve l'étendard noir, on tire un coup de canon & l'on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les arbalêtriers pouſſent en même temps un grand cri, & tout de ſuite paſſent au travers des fuſiliers, par les intervalles qu'il y a entre chaque troupe de cinq, & ſe trouvent par cette manœuvre à la tête de l'armée, laiſſant les fuſiliers derriere eux.

40. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde ſe rend immobile & ſe tient attentif.

41. On frappe ſur le bord du tambour à coups redoublés ; alors ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les Arbalêtriers vont à l'attaque en ſe ſoutenant mutuellement, comme on le voit dans la planche XVIII.

42. On frappe un coup ſur le *lo* ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les Arbalêtiers ceſſent de ſe battre.

43. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on frappe ſur le bord du tambour à coups redoublés; les trois corps de troupes qu'on vient de nommer ſe retirent dans le même ordre qu'ils ont gardé lorſqu'ils ſe ſont avancés, c'eſt-à-dire au travers des Fuſiliers par les intervalles qu'il y a entre chaque peloton de cinq.

44. On frappe un coup ſur le *lo;* tout le monde s'arrête & ſe rend attentif, les Fuſiliers baiſſent leurs armes.

L'attaque

L'attaque qui vient d'être décrite s'appelle en Chinois *San-tie-tchoung-cha-tchen*, comme qui diroit *combat de trois ou par trois se soutenant l'un l'autre.* Voyez la même planche XVIII.

45. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette un son plein & uni, on éleve l'étendard rouge, on le fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à l'armée, on tire un coup de canon; tout de suite on donne sur la trompette plusieurs sons précipités; on frappe sur le tambour à coups redoublés; alors les Fusiliers font leurs décharges avec précipitation, & se succedent les uns aux autres de la même maniere qu'on l'a dit plus haut en parlant de la premiere attaque.

46. On frappe trois coups sur le *lo*; à ce signal les Fusiliers cessent de tirer.

47. On donne sur la trompette un son plein & uni, tout de suite on donne un son aigu; du haut de la tour des signaux on éleve l'étendard bleu, on le fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à l'armée, & on tire un coup de canon; à ce signal les Arbalêtriers s'avancent par pelotons de cinq, traversent les Fusiliers qu'ils laissent derriere eux, & se trouvent ainsi à la tête de l'armée.

48. On frappe un coup sur le *lo*; les Arbalêtriers se mettent en ligne droite, serrent leurs rangs, s'avancent jusqu'au dessus de la ligne de leurs Officiers qu'ils laissent derriere eux, comme on le voit sur la planche XIX.

49. On frappe sur le tambour à coups redoublés; les Arbalêtriers font leurs décharges.

50. On frappe un coup sur le *lo*; les Arbalêtriers cessent de lancer leurs traits.

51. On donne sur la trompette trois sons pleins & unis; les Arbalêtriers retournent à la place d'où ils étoient venus & dans le même ordre qu'ils étoient venus, c'est-à-dire en tra-

verſant les Fuſiliers par les eſpaces qu'il y a entre chaque peloton de cinq.

52. On frappe un coup ſur le *lo* ; tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

L'attaque qui vient d'être décrite eſt appellée en Chinois *Koung-tſien-tchoung-cha-tchen*, c'eſt-à-dire, *combat de ceux qui ſont armés de l'arc & de la fléche.* Voyez la même planche XIX.

53. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu, on éleve enſuite le pavillon noir, qu'on fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée, & on tire un coup de canon ; alors ceux qui ont pour armes le ſabre & le bouclier (*ſcutati*) traverſent les Fuſiliers de la maniere dont on l'a décrit plus haut, pouſſent un grand cri, & ſe rangent à la tête de l'armée.

54. On frappe un coup ſur le *lo* ; tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

55. On donne ſur la trompette un ſon plein & uni ; à ce ſignal ceux qui ſont chargés des petits étendards s'avancent & ſe placent immédiatement devant ceux qui portent les grands étendards, & ceux-ci demeurent immobiles dans leurs poſtes ; tout de ſuite les ſoldats s'avancent à leur tour, & ſe poſtent devant ceux qui portent les petits étendards : ils ſe diſpoſent en forme de colonne, en ſe mettant l'un devant l'autre, comme on le voit ſur la planche XX. Cette manœuvre ſe fait ſeulement par ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

56. On frappe un coup ſur le *lo* ; tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

57. On frappe un coup ſur le bord du *lo* ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier levent en même temps leurs ſabres & leurs boucliers au-deſſus de leurs têtes.

58. On frappe une ſeconde fois ſur le bord du *lo* ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier font avec précipitation un pas en avant.

59. On frappe un coup plein ſur le *lo*, ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier ſe mettent en attitude de combat.

60. Du haut de la tour des ſignaux on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier font leurs évolutions comme s'ils ſe battoient.

61. On frappe un coup plein ſur le tambour ; les combattants s'arrêtent.

62. Du haut de la tour des ſignaux on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier quittent la forme de colonne qu'ils avoient auparavant & prennent celle *de fleurs qui jonchent la terre*. Les Fuſiliers ſe rangent en colonne derriere chaque *fleur* ou chaque peloton de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ainſi qu'on le voit ſur la planche XXI.

63. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu ; on éleve l'étendard rouge, qu'on fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée : on frappe ſur le tambour à coups redoublés, on donne ſur la trompette des ſons continus ; alors les Fuſiliers, rangés en colonne derriere ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, font leurs décharges.

64. On frappe trois coups ſur le *lo* ; alors les Fuſiliers ceſſent de tirer ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier reſtent immobiles, tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, cachés ſous leurs boucliers.

65. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu, on éleve l'étendard blanc, qu'on fait flotter de

côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée, & l'on tire un coup de canon; alors les Pertuisaniers s'avancent au travers des Fusiliers, poussent un grand cri, & se placent immédiatement devant ceux qui sont armés du sabre & du bouclier, comme on le voit sur la planche XXII.

66. On frappe un coup plein sur le *lo*; à ce signal tout le monde se tient immobile & se rend attentif.

67. On frappe un coup sur le *lo*; les Fusiliers des deux côtés retournent à leur poste : les trois rangs de Fusiliers qui sont au milieu ne changent point encore de place; mais après avoir mis un genou à terre, & s'être cachés, par cette évolution, derriere ceux qui sont armés du sabre & du bouclier, ils font leurs décharges, après laquelle ils demeurent immobiles.

68. On frappe un coup sur le *lo*; les Pertuisaniers baissent leurs armes & se mettent en disposition de se battre.

69. On frappe un second coup sur le *lo*; les Pertuisaniers levent leurs armes.

70. On frappe sur le tambour à coups redoublés; les Pertuisaniers font agir leurs armes comme s'ils combattoient.

71. On frappe un coup plein sur le *lo*; les Pertuisaniers cessent leurs évolutions.

72. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette des sons moyens & continus, on frappe sur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps-là ceux qui sont armés du sabre & du bouclier changent la forme de *fleurs jonchant la terre*, qu'ils imitoient auparavant, en celle qui imite *la projection de la lune qui sert comme de bouclier aux montagnes; Yen-yue-pai-chan-tchen.* Voyez la planche XXIII. Derriere chacune de ces montagnes sont vingt Fusiliers partagés en deux colonnes. Ces deux colonnes sont représentées dans la même planche XXIII, par les deux Fusiliers qui sont peints hors de rang au dessus des Pertuisaniers (*a*, ceux qui sont armés du sabre

& du bouclier ; *b*, Pertuiſaniers ; *c*, Fuſiliers, repréſentant les deux colonnes). Pendant que ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier s'arrangent, les Pertuiſaniers qui étoient devant eux en forme de colonne, comme on l'a vu dans la planche XXII, retournent à leur rang en ſe croiſant de droite à gauche, & de gauche à droite ; arrivés à leur rang ils ſe croiſent de nouveau, & viennent ſe placer d'abord en forme de demi-lune pour couvrir ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

73. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu & tout de ſuite on tire un coup de canon ; alors les Fuſiliers qui ſont placés en forme de colonne derriere ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier & les Pertuiſaniers, font leurs décharges : après la premiere décharge on frappe trois coups ſur le *lo*, & l'on fait une ſeconde décharge. Pour chaque décharge on frappe trois coups ſur le *lo*.

74. Après que les Fuſiliers ont fini leurs décharges, les Pertuiſaniers qui n'étoient d'abord qu'en demi-lune pouſſent un grand cri & environnent entiérement ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ainſi qu'on le voit dans la planche XXIII, dans laquelle *a*, *a*, *a*, ſont ceux qui ſont armés du ſabre & du boucliers, *b*, *b*, *b*, *b*, ſont les Pertuiſaniers, & *c*, *c*, ſont les Fuſiliers rangés en colonnes.

75. On frappe un coup ſur le *lo*, tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

76. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette quelques ſons pleins & unis, immédiatement après on frappe ſur le bord du *lo* à coups redoublés ; pendant ce temps-là les Fuſiliers retournent à leurs poſtes, & les Pertuiſaniers changeant de forme, ſe rangent alternativement avec ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, & forment la colonne comme on le voit ſur la planche XXIV.

77. Après que ces colonnes ſont formées, du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait flotter les étendards des cinq couleurs, c'eſt-à-dire, tous les étendards; on les agite de côté & d'autre pour les montrer à toute l'armée; on tire un coup de canon : à ce ſignal ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier ſe rangent alternativement avec les Pertuiſaniers, en forme de tourbillon, entre deux colonnes, comme on le voit ſur la même planche XXIV, figure, *b*.

78. On tire un ſecond coup de canon; alors les tigres & les dragons font leurs évolutions; cet arrangement eſt appellé en Chinois *Loung-hou-fou-ti-tchen*, comme qui diroit *les dragons & les tigres combattants pour la proie.*

79. Du haut de la tour des ſignaux on frappe un coup ſur le *lo*, alors toutes les évolutions ceſſent; immédiatement après on ſonne de la trompette en ſigne de retraite : pendant ce temps-là les dragons & les tigres, c'eſt-à-dire, les Pertuiſaniers & ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, retournent à leur poſte ordinaire, qui eſt immédiatement après les Fuſiliers.

80. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette pluſieurs ſons pleins & unis, immédiatement après on fait flotter les étendards des cinq couleurs, on les éleve fort haut des deux côtés pour les montrer à toute l'armée. A la vue de ces étendards, les Cavaliers qui ſont aux deux extrémités, s'avancent vers la tente du Général, ils s'arrêtent dès qu'ils en ſont aſſez près & attendent les ſignaux.

81. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait de nouveau quelques évolutions avec les étendards des cinq couleurs, on tire un coup de canon, on donne ſur la trompette des ſons redoublés, on frappe ſur le tambour à coups redoublés (tous ces ſignaux ſe font l'un après l'autre); alors les Cavaliers pouſſent tous enſemble un grand cri, & défilent vers la tente du Général, devant la-

quelle ils se croisent de la maniere que je dirai plus bas ; les autres corps de troupes répondent par un autre cri & prennent la forme des fleurs de Mei-hoa (c'est le nom qu'on donne aux fleurs des abricotiers sauvages, ce même nom sert aussi pour désigner d'autres fleurs). *Voyez* la planche XXV. Pour prendre cette forme les troupes défilent dans l'ordre suivant.

I. Le premier & le second rang de la gauche s'avancent en même temps que le premier & le second rang de la droite, & se croisent en passant devant la tente du Général. II. Le troisieme rang de la gauche & le troisieme rang de la droite s'avancent ensuite & font de même que ceux qui les ont précédés. Les rangs premier & second de la gauche viennent former le côté à droite de la tente, laissant entre les deux rangs un espace vuide, tel qu'il le faudroit pour contenir un autre rang, ou pour donner passage à un rang entier. Du reste, j'appelle un *rang* le nombre de Cavaliers qui sont sous un des grands étendards. Les rangs premier & second de la droite forment en même temps, & de la même maniere, le côté à gauche de la tente ; le troisieme rang de la gauche forme le côté à droite de la porte, & le troisieme rang de la droite celui à gauche de la porte : les uns & les autres ont la face tournée en dedans. *Voyez* la même planche XXV.

82. On frappe un coup sur le *lo* ; tout mouvement cesse & chacun se rend attentif.

83. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette un son plein & uni ; à ce signal les Fusiliers se séparent par rang de cinq, de telle sorte qu'il y ait entre chaque rang un vuide tel que l'espace que peut occuper commodément un homme armé.

84. On donne sur la trompette un son plein & uni ; alors les Fusiliers appuient la crosse de leurs fusils contre terre, les chargent & préparent les meches.

85. On donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait voltiger l'étendard rouge, on tire un coup de canon; alors les Canonniers & les Fuſiliers font leurs décharges.

86. Du haut de la tour des ſignaux on frappe trois coups ſur le *lo;* au troiſieme coup l'artillerie ceſſe de tirer.

87. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette quelques ſons pleins & unis, on fait voltiger les étendards des cinq couleurs pour les montrer à toute l'armée; alors les Cavaliers qui ſont aux quatre côtés, comme on l'a vu dans la planche XXV, défilent par rang à la ſuite l'un de l'autre vers la tente du Général; les trois rangs qui ſont à droite par la droite, & les trois rangs qui ſont à gauche par la gauche: quand ils ſont réunis aſſez près de la tente du Général, ils s'arrêtent pour attendre le ſignal.

88. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait voltiger les étendards des cinq couleurs, pour les montrer à toute l'armée, on tire cinq coups de canon; après tous ces ſignaux, toute la cavalerie pouſſe un grand cri, & commence ſa marche en bon ordre. Les rangs qui ſont à la gauche s'avancent vers la droite, & ceux qui ſont à la droite s'avancent vers la gauche, en ſe croiſant: quand ils ſont vis-à-vis de la tente du Général, chaque corps de troupes ſe met en marche, chacun ſuivant ſon rang; tout le monde ſe range comme on le voit ſur la planche XXVI. Ceux qui portent les tentes & tout ce qui ſert à les dreſſer, comme clous, pieux, cordes, &c. ſuivent immédiatement les corps auxquels ils ſont affectés. J'expliquerai plus bas comment tout cela ſe pratique dans les armées chinoiſes.

89. Quand tout le monde a pris ſon rang & que tout eſt dans l'ordre, on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait voltiger l'étendard rouge pour le montrer à toute l'armée, on tire un coup de canon; à ce dernier ſignal, les Fuſiliers qui ſont aux

quatre

quatre faces du quarré, tel qu'on le voit dans la même planche XXVI, font leurs décharges : pendant ce temps-là on dresse toutes les tentes, & la Cavalerie s'avance par les quatre côtés.

90. Du haut de la tour des signaux on frappe un coup sur le *lo* ; tout le monde s'arrête ; alors toutes les trompettes du camp se font entendre ; on tire trois coups de canon, après lesquels la musique commence.

Pendant la musique qui se fait dans le centre du camp, les Cavaliers qui s'étoient avancés par les quatre côtés, comme je l'ai dit plus haut, n°. 89, défilent de la maniere suivante : le premier rang de la droite & le premier rang de la gauche viennent faire face à la porte du nord ; les second & troisieme rangs de la gauche s'avancent vers l'orient ; les second & troisieme rangs de la droite s'avancent vers l'occident, & tous ensemble forment un rang, en représentation du Ciel. C'est cette espece de campement que les Chinois appellent *Tien-yuen-ti-kio-tchen*, c'est-à-dire, *position des troupes représentant la rondeur du Ciel & les coins de la terre.*

91. Dans l'enceinte du camp on frappe un coup sur le *lo* ; à ce signal la musique cesse.

92. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette plusieurs sons pleins & unis, immédiatement après on frappe sur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les troupes que les Chinois appellent *Yeou-ping*, & qui ne sont point désignées sur les planches, mais qu'on peut appeller, ce me semble, les vagabonds ou les enfants perdus, sortent à petit bruit, & s'avancent des deux côtés vers la tente du Général, pour tâcher apparemment de surprendre quelqu'un, ou de donner l'alarme.

93. Du haut de la tour des signaux on donne un coup sur le *lo* ; les enfants perdus, ou les vagabonds, ou mieux encore les *harceleurs*, si je puis me servir de ce terme, poussent

un grand cri, & viennent avec rapidité pour attaquer le camp.

94. Dans l'enceinte du camp on frappe un coup ſur le *lo*, immédiatement après on tire un coup de canon ; à ce ſignal les Fuſiliers qui ſont placés au nord, c'eſt-à-dire, du côté où eſt la tente du Général, font leurs décharges.

95. Dans l'enceinte du camp on donne ſur la trompette quelques ſons pleins & unis, tout de ſuite on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les Cavaliers qui forment le premier rang de la droite, & ceux qui forment le premier rang de la gauche, pouſſent un grand cri & s'avancent précipitamment, mais en bon ordre, pour tâcher de combattre les *harceleurs*, ou de les envelopper : ceux-ci prennent la fuite ; & les Cavaliers, après les avoir pourſuivis pendant quelque temps autour du camp, reviennent, ceux de la droite par la gauche, & ceux de la gauche par la droite : à peine ont-ils repris leur premier poſte, que les *harceleurs* reviennent ; ils donnent l'alarme aux deux côtés du camp tout à la fois, ils font ſemblant de vouloir attaquer, & pouſſent un grand cri.

96. Dans l'enceinte du camp on tire un coup de canon ; à ce ſignal les Fuſiliers qui ſont aux deux faces, celle de l'orient & celle de l'occident, font leurs décharges : tout de ſuite les Cavaliers qui ſont aux deux côtés ſe mettent en marche. Les deux rangs qui ſont à gauche s'avancent par la porte orientale du camp, & les deux rangs qui ſont à droite ſortent par la porte occidentale : le premier des deux rangs qui ſont ſortis par la porte orientale s'avance du côté du nord, & lorſqu'il eſt arrivé au point du nord-eſt, tous ceux qui le compoſent tournent la face en dehors & ſe rangent en ordre de bataille. Le ſecond des deux rangs qui ſont ſortis par la porte orientale s'avance du côté du midi, & lorſqu'il eſt arrivé au point du ſud-eſt, tous les Cavaliers qui le compoſent tournent la face en dehors & ſe ran-

gent en ordre de bataille. Le premier des deux rangs qui sont sortis par la porte occidentale du camp, s'avance du côté du nord, & dès qu'il est arrivé au point du nord-ouest, tous ceux qui le composent tournent la face en dehors, & se rangent en ordre de bataille. Le second rang s'avance du côté du midi, & dès qu'il est arrivé au point du sud-ouest, tous les Cavaliers qui le composent tournent la face en dehors, & se rangent en ordre de bataille. Les *harceleurs* se présentent à la porte australe du camp, poussent un grand cri, & se croisent devant la porte du camp, comme s'ils vouloient la forcer.

97. Dans l'enceinte du camp on tire un coup de canon; à ce signal les Fusiliers qui sont à la face du camp qui regarde le midi, s'avancent pour faire leurs décharges, & les *harceleurs* se retirent.

98. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette trois sons moyens; les Fusiliers qui étoient sortis du camp pour faire leurs décharges à mesure que les *harceleurs* s'étoient présentés, rentrent dans l'enceinte du camp par les quatre portes, & prennent les mêmes postes & le même arrangement qu'ils avoient ci-devant.

99. On frappe un coup sur le bord du *lo*; tous les Cavaliers, tant du dehors que du dedans, mettent pied à terre.

100. On frappe un second coup sur le *lo*; chaque corps de troupes se retire dans sa propre tente, les Cavaliers s'asseyent par terre à côté de leurs chevaux, & la musique commence. Pendant la musique tout le monde doit être assis, & garder un profond silence.

101. Après que la musique est finie, on frappe un coup sur le *lo*, les Cavaliers se relevent promptement, & se tiennent debout.

1 o. On frappe un coup sur le bord du *lo*; les Cavaliers

prennent la bride & se mettent en attitude de monter à cheval.

103. On frappe un coup sur le *lo* ; les Cavaliers montent à cheval, & tous les autres corps de troupes sortent de leurs tentes.

104. On frappe sur le bord du *lo* à coups redoublés ; pendant ce temps-là toutes les troupes se mettent en marche ; elles sortent en bon ordre par les quatre portes du camp, & elles y rentrent pour se ranger comme on le voit sur la même planche XXVI.

105. On frappe un coup sur le *lo* ; à ce signal tout le monde se tient immobile & se rend attentif.

106. Dans l'enceinte du camp on donne sur la trompette plusieurs sons pleins & unis ; pendant ce temps-là les Cavaliers qui étoient hors de l'enceinte du camp, y rentrent en bon ordre, chaque rang par la porte qui lui est affectée, c'est-à-dire, le premier rang de la gauche & le premier rang de la droite, par la porte du nord ; le second rang, celui qui se trouve à la gauche, entre par la porte orientale ; celui qui est à la droite par la porte occidentale : les autres Cavaliers suivent le même ordre & se rendent à leurs postes.

107. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette trois sons pleins & unis, immédiatement après on donne un son aigu ; tout de suite on fait flotter de côté & d'autre les étendards des cinq couleurs, pour les montrer à toute l'armée ; on tire un coup de canon ; à ce signal on plie toutes les tentes & le bagage avec célérité, mais sans confusion ; & quand tout est fini, on attend en silence de nouveaux signaux.

108. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette trois sons pleins & unis ; les troupes se disposent alors suivant le rang qu'elles doivent occuper.

109. On frappe trois coups sur le *lo* ; à ce signal chaque

corps de troupes ſe range de façon que tous enſemble forment les neuf *koung* & les huit *koua*, ceſt-à-dire, *les neuf appartements & les huit figures myſtérieuſes de Fou-hi.* Voyez la planche XXVII.

110. On frappe un coup ſur le *lo*; à ce ſignal tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

111. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette deux ſons pleins & unis; immédiatement après on donne un ſon aigu, enſuite on tire trois coups de canon; après leſquels la muſique commence; on chante le cantique, & l'on ſe diſpoſe au départ.

112. Le départ des troupes ſe fait de la maniere ſuivante: tous les corps ſe réuniſſent & ſe placent dans l'ordre qu'ils doivent obſerver pendant la marche: les Cavaliers ſont à la tête & défilent les premiers; les autres corps ſuivent dans l'ordre qu'on voit ſur la planche XXVIII.

La Cavalerie, ainſi que les autres troupes, ſe partagent à droite & à gauche, & forment deux lignes droites dès qu'elles ſont arrivées près de la tente du Général. *Voyez* cet arrangement ſur la planche XIV. Mais avant que chaque corps ait pris ſon rang.

113. On frappe trois coups ſur le *lo*; à ce ſignal la muſique ceſſe: l'Officier conducteur, ainſi que l'appellent les Chinois, c'eſt-à-dire, l'Officier qui eſt chargé du drapeau du Général, s'avance ſeul juſqu'à la tente du Général: arrivé à la porte, il dit *tout eſt fini.*

Après que les tentes & tout le bagage ſont pliés, & pendant que les troupes ſe rangent comme on le voit ſur la planche XVI, ceux qui ſont pour le ſervice des tentes ſe placent derriere l'endroit qui eſt inſcrit *porte du camp*; là ils attendent en ſilence que chaque corps ait pris ſon rang.

On frappe pluſieurs coups ſur le bord du *lo*; à ce ſignal tout

mouvement cesse de la part des soldats, ceux qui ont soin des tentes les chargent sur leurs épaules, & de cinq en cinq tentes ils se tiennent derriere la porte du camp, se partagent en deux lignes, dont l'une est à la droite & l'autre à la gauche de la porte du camp, se placent immédiatement après la Cavalerie, & attendent que les Fusiliers aient fait leurs dernieres décharges. Après la décharge des Fusiliers, la Cavalerie se range comme on le voit dans la planche XVII; alors ceux qui sont chargés des tentes se mettent à la queue du corps de troupe auquel ils appartiennent; les tentes des Fusiliers derriere les Fusiliers, les tentes des Pertuisaniers à la queue des Pertuisaniers, &c. On doit porter les tentes de façon qu'on ne puisse les appercevoir de l'endroit où est le Général.

Depuis l'exercice de la XVII[e] planche jusqu'à celui de la XXV[e], ceux qui sont chargés des tentes n'ont rien à faire; ils se contentent de les garder dans le lieu qui leur est assigné. Ils doivent toujours être en silence, & ne point quitter leurs postes. Quand on fait l'exercice indiqué sur la planche XXV, ils se placent à la queue du corps de troupes auquel ils appartiennent, & attendent que les signaux soient donnés pour se mettre en devoir de dresser les tentes. Après les signaux ils ne suivent plus les troupes, mais ils s'arrêtent & mettent bas leur bagage, chacun dans le lieu qui lui est assigné, & qu'on peut remarquer sur la planche XXVI; alors ils déploient les tentes, plantent les clous & les pieux, tendent les cordes, & font tout le reste jusqu'à ce qu'ils aient entendu le signal: alors toutes les tentes sont dressées en même temps & sans confusion.

Quand on veut plier bagage & décamper, on attend qu'on en ait donné le signal du haut de la tour; dès qu'il s'est fait entendre, on baisse en même temps toutes les tentes, on détend les cordes, on arrache les clous & les pieux, on plie tout soigneusement, on le charge sur les épaules, on se place immé-

diatement à la queue du corps de troupes auquel on appartient, & on défile en même temps dans l'ordre qui se voit sur la planche XXVIII.

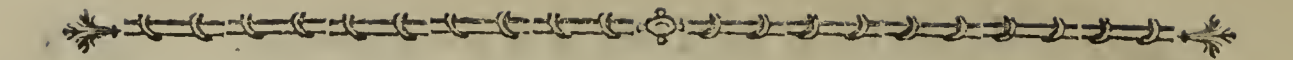
Les troupes, partagées en deux rangs, entrent par l'endroit qui est inscrit *porte du camp*; à mesure que les différents corps arrivent, ceux qui portent leurs tentes, n'entrent point avec eux, mais se retirent en bon ordre; les troupes continuent leur marche, viennent passer devant la tente du Général & se retirent.

Le nombre des tentes est fixé à cent cinquante pour le nombre de soldats qui font l'exercice; savoir, soixante pour les Fusiliers, vingt-cinq pour les Pertuisaniers, vingt-cinq pour ceux qui sont armés du sabre & du bouclier, & quarante pour les Arbalêtriers, ce qui fait une tente pour cinq hommes.

Chaque compagnie ou *rang*, comme je l'ai appellée, est composée de vingt-cinq hommes rangés sous un grand étendard; il y en a cinq moindres, sous chacun desquels sont cinq hommes.

Les tentes sont tellement disposées qu'il y en a cent vingt qui forment les quatre faces ou côtés du quarré, & quinze à chacune des demi-lunes qui sont aux deux côtés est & ouest. *Voyez* la planche XXVII. Il y a outre cela deux hommes pour l'entretien & le service de chaque tente.





Des Armes, des Habillements & des Instruments qui sont à l'usage des Gens de guerre.

PLANCHE XXIX.

N°. I.

La figure 1 de ce numero représente un casque avec tous ses ornements : ce casque est à l'usage des Cavaliers.

La figure 2 est la partie du casque marquée *a*, c'est une espece de collier : *b* sont deux plaques de cuivre pour garantir les oreilles.

La figure 3 est une espece de panache dont le casque est surmonté. Ce qui est marqué *c* est peint en rouge & est un flocon de poil de vache.

La figure 4 représente le corps du casque *d*, il est de fer ouvragé, du poids de dix-huit onces.

N°. II.

La premiere & principale figure de ce numero représente l'habit extérieur ou la cuirasse des Cavaliers. Les autres figures représentent les différentes parties de cette cuirasse, qu'on voit par devant dans la premiere figure.

La figure 2 représente le corps de la cuirasse, vu par derriere.

La figure 3 représente les deux pieces marquées *a a*, qui couvrent le dessus de l'épaule & le haut du bras jusqu'au coude.

La figure 4 représente les manches depuis le coude jusqu'au poignet marqué *b b*.

La

La figure 5 repréſente les deux pieces qui ſont ſous les aiſſelles & qui ſont marquées *c c*.

La figure 6 repréſente une eſpece de tablier que les Cavaliers portent pour couvrir leurs cuiſſes & leurs jambes, & qui deſcend depuis la ceinture *d*.

La figure 7 repréſente la piece *ee* qui eſt au milieu du tablier.

La figure 8 repréſente la piece *f* qui eſt au coin du tablier.

Cet habillement, tel qu'on le voit au numero II, eſt à l'uſage des ſeuls Cavaliers; il eſt orné de dragons, nuages, montagnes, eaux & fleurs : le dehors eſt de toile violette, ou d'un rouge tirant ſur le noir; & le dedans, ou la doublure, eſt de toile blanche : les bords ſont de toile noire. A la partie ſupérieure du tablier, *figure 6*, *d d*, il y a de la toile bleue. Pour la cuiraſſe ou l'habillement extérieur du Cavalier il faut vingt-ſix pieds cinq pouces de toile violette, vingt-huit pieds de toile blanche, y compris la doublure du tablier, quatre pieds cinq pouces de toile noire & un pied ſix pouces de toile bleue. Il y a entre les deux toiles, c'eſt-à-dire entre la doublure & l'extérieur de l'habillement, cent quarante-ſix pieces, tant groſſes que petites, de tôle, & mille cinq cents clous de cuivre pour attacher ces pieces.

Le prix, tant du caſque que de la cuiraſſe, revient à trois *tael*, trois *tſien*, ſept *fen*, deux *li*, trois *hao*. (25 *liv.* 5 *ſ. quelques den.*)

Si les troupes ſe trouvoient dans les lieux où les matériaux fuſſent plus chers, on feroit faire ailleurs les caſques & les cuiraſſes, à moins d'une extrême néceſſité.

N°. III.

La figure 1 repréſente le caſque à l'uſage des Arbalêtriers, & toutes les parties qui le compoſent.

La figure 2, marquée *a*, eſt la partie inférieure du caſque qui couvre le bas de la tête & tout le cou juſqu'aux épaules. Les deux pieces marquées *b b*, ſont des plaques de cuivre pour garantir l'une & l'autre oreille.

La figure 3 eſt la repréſentation de l'eſpece de panache dont le caſque eſt ſurmonté : ce qui eſt marqué *c*, eſt un flocon de poils de vache.

La figure 4, marquée *d*, repréſente le corps du caſque : il eſt de fer battu ou de tôle, du poids de deux livres deux onces.

N°. I V.

La figure 1 repréſente la cuiraſſe ou l'habillement extérieur des Arbalêtriers, & les différentes parties qui le compoſent, vu par devant.

La figure 2 repréſente le corps de l'habit vu par derriere.

La figure 3 repréſente les deux pieces *a a* qui couvrent le deſſus de chaque épaule & des bras juſqu'au coude.

La figure 4, marquée *b b*, repréſente les manches depuis le coude juſqu'au poignet.

La figure 5, marquée *c c*, repréſente les deux pieces qui ſont ſous les aiſſelles.

La figure 6, marquée *d*, repréſente le tablier qui deſcend depuis la ceinture juſqu'aux pieds.

La figure 7, marquée *e*, repréſente la piece qui ſert à joindre enſemble & à affermir les deux parties du tablier : cette piece n'eſt attachée que par la partie ſupérieure.

La figure 8, marquée *f*, repréſente la petite piece qui eſt au coin du tablier.

La cuiraſſe des Arbalêtriers eſt ornée de ſept dragons en broderie d'or. La toile extérieure eſt de couleur violette, ou, ſuivant l'expreſſion chinoiſe, d'un rouge tirant ſur le noir ; il

en faut vingt-trois pieds huit pouces : la doublure est de toile blanche, il en faut vingt pieds & huit pieds pour la doublure du tablier. Il entre de plus huit pieds de toile bleue pour la partie supérieure du tablier, marquée *g*, & quatre pieds cinq pouces de toile noire pour la bande qui sert de bordure à tout l'habillement, & qui tranche sur la couleur du fond entre le blanc & le bleu, comme on le voit dans la même figure. Le total de la cuirasse consiste en soixante pieces de fer battu ou de tôle, quatre cents gros clous & six cents petits, les uns & les autres de cuivre battu. La dépense, tant pour le casque que pour la cuirasse, est de deux *tael* sept *tsien* trois *fen*. (20 *liv.* 9 *s.* 6 *den.*)

N°. V.

La figure 1 représente le casque & toutes les parties qui le composent. Ce casque est à l'usage des Fusiliers.

La figure 2 représente la partie *a* du casque; c'est ce qui couvre le bas de la tête & le cou. Les deux pieces *b b* sont des plaques de cuivre, pour garantir les oreilles.

La figure 3 représente l'espece de panache dont le casque est surmonté : ce qui est marqué *c* est un flocon de poil.

La figure 4 représente le corps du casque dépouillé de tout.

Le poids total du casque est d'une livre quinze onces, ou de trente-une onces.

N°. V I.

La figure 1 représente l'habit cuirassé, ou la cuirasse des Fusiliers.

La figure 2, marquée *a a*, représente les manches.

La figure 3, marquée *b b*, représente les deux pieces qui sont sous les aisselles.

La figure 4, marquée *c*, représente le corps de l'habit ou de la cuirasse.

L'habillement des Fusiliers est de toile fourrée de coton & couverte de clous de cuivre battu; c'est ce qui forme la cuirasse.

Le dehors est de toile noire, & la doublure de toile bleue.

Il faut vingt-un pieds cinq pouces de toile noire, & quatorze pieds cinq pouces de toile bleue; deux livres de coton suffisent pour la fourrure. Le nombre des clous de cuivre battu est fixé à cinq cents soixante & dix, &, pour chaque clou, il y a un morceau de cuir derriere la doublure, sur lequel on rive la pointe du clou. Il faut de plus douze pouces de toile noire, & onze pouces de toile bleue, tant pour le dehors que pour la doublure du collier.

Le prix total, tant de la cuirasse que du casque, est d'un *tael* trois *tsien.* (9 *liv.* 15 *s.*)

PLANCHE XXX.

N°. VII.

LA figure 1 représente le bonnet d'ordonnance à l'usage des Cavaliers & des Arbalêtriers. Le flocon *a* est de fils de soie teints en rouge, du poids d'une once : le prix est d'un *tsien* huit *fen.* La partie marquée *b*, ou autrement le bord, est de satin noir, doublé de toile noire : le prix est d'un *tsien* six *fen :* le prix du nœud *c* est de cinq *li*, celui de l'attache *d* est de sept *li.* Total de ce que coûte le bonnet, trois *tsien* cinq *fen* cinq *li.* (2 *liv.* 13 *s.*)

La figure 2 représente le bonnet d'ordonnance à l'usage des Fusiliers.

La figure 3 repréſente le bonnet d'ordonnance à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier : l'un & l'autre ſont de ſatin noir, doublé de toile noire. Le prix, tant du ſatin que de la toile, eſt d'un *tſien* trois *fen*. Le flocon de ſoie rouge eſt du poids d'une once, dont le prix eſt d'un *tſien* cinq *fen* ſept *li*. Le prix de l'attache eſt de ſept *li*, & celui du nœud eſt de cinq *li* : le total du prix de chaque bonnet eſt de deux *tſien* neuf *fen* neuf *li*. (*9 liv. 4 ſ. 9 den.*)

La figure 4 repréſente la caſaque d'ordonnance à l'uſage des Cavaliers, Arbalêtriers & Fuſiliers.

Cette caſaque eſt de toile noire, doublée de toile blanche ; les boutons ſont d'os & les boutonnieres ſont faites avec des fils de ſoie. Il faut quinze pieds de toile noire, & onze pieds ſeulement de toile blanche. Le pied de toile noire coûte un *fen* ſept *li*, ce qui revient à deux *tſien* cinq *fen* cinq *li* pour les quinze pieds. Le pied de toile blanche coûte un *fen* cinq *li*, ce qui revient à un *tſien* ſix *fen* cinq *li* pour les onze pieds. Pour les boutons & la ſoie des boutonnieres il en coûte un *fen*, & pour la façon trois *fen* cinq *li*. Ainſi le prix de la caſaque eſt de quatre *tſien* ſix *fen* cinq *li*. (*3 liv. 9 ſ. 6 den.*)

Nº. VIII.

La figure 1 repréſente la caſaque à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

La figure 2 eſt la repréſentation du ceinturon à l'uſage des mêmes.

Cette caſaque eſt de toile noire, doublée de toile blanche. On emploie dix-ſept pieds de toile noire, & onze pieds ſeulement de toile blanche : la toile noire coûte un *fen* ſept *li* le pied, ce qui revient à deux *tſien* huit *fen* neuf *li* pour les dix-ſept pieds : la toile blanche coûte un *fen* cinq *li* le pied, ce qui revient à un *tſien* ſix *fen* cinq *li* pour les onze pieds.

Le ceinturon eſt de toile rouge doublée de toile blanche ; il eſt bordé d'une bande de toile noire, & fourré de coton ; il faut quinze pouces de toile rouge, dix pouces de toile blanche & ſept pouces de toile noire : le prix de ces trois eſpeces de toile eſt de cinq *fen* : le prix du coton eſt de quatre *li* cinq *hao*. Pour les boutons, boutonnieres & fils de ſoie, il en coûte un *fen* cinq *li* ; & pour la façon, tant de la caſaque que du ceinturon, cinq *fen*. Ainſi le prix total de la caſaque d'ordonnance de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, eſt de cinq *tſien* ſept *fen* trois *li* cinq *hao*. (4 *liv.* 5 *ſols* 9 *den.*)

La figure 3 repréſente la culotte d'ordonnance à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier ; elle eſt de toile minime, ou d'une couleur tirant ſur le noir, doublée de toile blanche. Il faut ſept pieds cinq pouces de chacune des toiles ; chaque pied de toile minime coûte deux *fen*, ce qui revient à un *tſien* cinq *fen* pour les ſept pieds ; chaque pied de toile blanche coûte un *fen* cinq *li* ; ce qui revient pour les ſept pieds, à un *tſien* un *fen* deux *li* cinq *hao* : outre cela, il faut pour la ceinture *a*, qui eſt de toile bleue, deux *fen* quatre *li*, pour un pied ſix pouces de toile. Ainſi l'habillement complet de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, c'eſt-à-dire la caſaque, le ceinturon & la culotte, y compris la façon, coûte huit *tſien* ſix *fen* (6 *liv.* 9 *ſ.*)

N°. IX.

La figure 1 repréſente le bonnet d'ordonnance, ou l'eſpece de caſque en forme de tête de tigre, à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

La figure 2 repréſente la partie ſupérieure, marquée *a*, qui couvre le deſſus de la tête.

La figure 3 repréſente la partie inférieure, marquée *b*, qui couvre le bas de la tête & le cou juſqu'aux épaules.

Le corps du casque est fait avec du cuivre battu : il pese huit onces, & coûte un *tsien* quatre *fen*. Le prix, tant des couleurs que de la peinture, est de cinq *fen*. La partie inférieure de ce casque, ou, si l'on veut, le collier, est faite de toile jaune; il en faut deux pieds huit pouces, qui coûtent en tout cinq *fen* quatre *li*.

N°. X.

La figure 1 est la casaque d'ordonnance représentant une peau de tigre : elle est à l'usage de ceux qui sont armés du sabre & du bouclier.

La figure 2 représente le ceinturon accompagnant la casaque à l'usage des mêmes.

La casaque & le ceinturon sont faits de toile jaune, doublée de toile de couleur bleue, claire & fourrée de coton. Il y a pour deux *tsien* quatre *fen* cinq *li* de toile jaune ; il en faut treize pieds, & chaque pied coûte un *fen* huit *li* cinq *hao ;* il y a pour deux *tsien* six *fen* de toile bleue ; il en faut également treize pieds, & chaque pied coûte deux *fen*.

Pour les bords, tant de la casaque que du ceinturon, qui sont faits d'une bande de toile rouge, il en faut deux pieds trois pouces ; chaque pied coûte deux *fen* huit *li*, ce qui fait six *fen* un *li* six *hao* pour les deux pieds trois pouces. La fourrure de coton coûte cinq *li* ; pour la soie, les boutons & les boutonnieres il en coûte deux *fen* cinq *li*.

La figure 3 représente la culotte d'ordonnance en façon de peau de tigre, à l'usage de ceux qui sont armés du sabre & du bouclier ; elle est faite de toile jaune, dont il faut treize pieds : chaque pied coûte un *fen* huit *li* cinq *hao*, ce qui fait deux *tsien* quatre *fen* cinq *hao*. La ceinture de la culotte, marquée *a*, est faite de toile rouge ; il en faut neuf pouces : chaque pouce coûte deux *li* huit *hao*, ce qui fait deux *fen* cinq *li* deux *hao*. Pour la façon, tant de la casaque que du bonnet & de la culotte,

il faut ſix *fen*. Ainſi le total de la dépenſe pour le bonnet, la caſaque, le ceinturon & la culotte, eſt d'un *tael* un *tſiel* cinq *fen* huit *li* deux *hao*. (8 *liv*. 13 *ſ*. 3 *den*.)

N°. X I.

La figure 1 repréſente le ſabre à l'uſage des Arbalêtriers.

La figure 2 en repréſente le fourreau.

Pour forger ce ſabre, on emploie quatre livres de fer, & pour l'acérer, neuf onces d'acier. Le fer coûte un *fen* ſept *li* la livre: total, ſix *fen* huit *li*. Chaque once d'acier coûte cinq *li* : total, quatre *fen* cinq *li*.

Pour faire rougir le fer & l'acier & le battre, on emploie vingt livres de charbon de pierre, chaque livre coûte deux *li* : total, quatre *fen*.

Pour la façon du ſabre encore brut, quatre *fen*; pour le battre à froid, cinq *li* : pour le limer, ſept *fen* huit *li*; pour le polir, quatre *li* ; pour le cuivre, tant de la poignée du ſabre que pour la garniture du fourreau, deux *tſien* quatre *fen* huit *li* ; pour le bois du fourreau, trois *fen* deux *li* ; pour la peau de l'eſpece de poiſſon appellé en chinois *tſe-yu*, dont le fourreau eſt couvert, quatre *fen* cinq *li* ; pour vernir le fourreau, un *fen* deux *li*; pour le bois de la garde du ſabre, quatre *li* ; pour le fil de ſoie dont la garde eſt environnée, trois *fen* ; pour le cordon ou l'attache des fils de ſoie, huit *li* ; pour le morceau de cuir & la courroie attenante au fourreau, ſix *li* ; ce qui fait pour le total, tant du ſabre que du fourreau, &c. ſix *tſien* ſix *fen* cinq *li*. (4 *liv*. 19 *ſ*. 6 *den*.)

La figure 3 repréſente l'eſpece de fuſil en uſage parmi les Chinois.

Pour forger le canon de ce fuſil, on emploie dix-ſept livres de fer brut, qu'on fait rougir & qu'on bat juſqu'à ce que des dix-ſept livres il n'en reſte plus que huit livres huit onces, c'eſt-à-dire

c'eſt-à-dire qu'il faut qu'il ſoit réduit à la moitié, pour en pouvoir faire le canon. Chaque livre de fer non battu coûte deux *fen*, ce qui fait deux *tſien* quatre *fen* pour les dix-ſept livres. Il faut trois livres de charbon de pierre; chaque livre coûte deux *fen*; pour la main-d'œuvre de ceux qui battent le fer, un *tſien* cinq *fen*; pour la baguette & les différentes pieces de fer qui entrent dans la conſtruction du fuſil, un *tſien*; pour percer le canon, le limer & le polir, un *tſien* cinq *fen*; pour la piece de cuivre qui couvre la lumiere, & pour quelques autres petites pieces de cuivre qui entrent dans la garniture, cinq *fen*; pour le bois dans lequel on enchaſſe le canon, un *tſien*; pour huiler le fuſil, quatre *li*; pour les couleurs jaune & noire qu'on met dans l'huile, deux *li*; pour le vernis qu'on met par deſſus après avoir huilé, quatre *li*; pour le charbon fait avec des racines qui ſe trouvent au pied des montagnes, deux *li*; pour la main-d'œuvre, ſept *li*. D'où il réſulte que chaque fuſil coûte à l'Etat huit *tſien* ſix *fen* neuf *li*. (6 *liv.* 10 *ſ.*)

Ce qui dans cette figure eſt marqué *a*, eſt une piece de fer au bout de laquelle on met la meche allumée. Le bout de cette piece de fer eſt porté vers le baſſinet *b*, en preſſant la partie *c*.

Ce qui eſt marqué *d*, eſt une piece de cuir dans laquelle on conſerve les meches: ce qui eſt marqué *e*, repréſente le bout des meches, ſortant de leur étui *d*; ce qui eſt marqué *f*, ſont des pieces de cuivre, qui ſervent à lier le bois au canon.

g eſt une piece ou anneau de cuivre, où l'on attache la courroie.

h eſt la courroie; *i* pieux de bois à pointes de fer, ſur leſquels on appuie le fuſil quand on veut le tirer. Ces pieux ſe replient contre le bois au moyen d'une charniere.

k eſt la baguette de fer pour charger le fuſil.

La figure 4 repréſente la giberne, dans laquelle on met les balles & ce qu'il faut pour charger un fuſil; elle eſt faite de toile noire, peinte à l'huile de la maniere qu'on le voit. C'eſt l'affaire de chaque ſoldat de ſe la procurer, & de l'entretenir de maniere qu'elle ſoit toujours propre & en bon état.

La figure 5 repréſente une eſpece de hache à l'uſage des Fuſiliers; ils s'en ſervent à l'armée, après que leurs munitions ſont épuiſées; elle leur ſert encore à quantité d'autres uſages, lorſqu'ils ſont en route ou dans le camp. On emploie pour la fabrique de cette hache, trois livres huit onces de fer, avec deux onces d'acier pour l'acérer. La livre de fer coûte deux *fen*, ce qui fait ſept *fen* pour les trois livres huit onces, & l'once d'acier coûte un *fen*, c'eſt donc deux *fen* pour les deux onces. Il faut ſix livres de charbon de pierre, chaque livre coûte deux *li*, c'eſt donc un *fen* deux *li* pour les ſix livres, pour le manche *a*, & l'huile dont on ſe ſert pour lui donner la couleur, on dépenſe un *fen* cinq *li;* pour la façon des ouvriers en fer, on donne cinq *fen* huit *li;* pour l'étuit *b*, figure 6, deux *fen;* pour l'attache *c*, cinq *li*. L'étui *b* eſt fait de cuir, l'attache *c* eſt de fils de ſoie; pour la façon, le cuir, l'huile, les couleurs & tout ce qui entre dans la conſtruction de la hache, on dépenſe en tout deux *tſien*. (1 *liv.* 10 *ſ.*)

La figure 6, marquée *b*, repréſente l'étui dans lequel on enferme le fer de la hache: cet étui eſt fait de cuir, comme je viens de le dire.

La figure 7 repréſente le cornet à mettre la poudre dont on ſe ſert pour charger le fuſil.

La figure 8 repréſente le cornet à contenir la poudre dont on ſe ſert pour amorcer. Ces deux ſortes de poudre ſont différentes & pour la forme & pour l'effet: chaque ſoldat la fait lui-même, & cette pratique n'a été ſujette juſqu'ici à aucun inconvénient, à ce qu'on m'a aſſuré.

La figure 9 repréſente le fourreau ou l'étui dans lequel on met le fuſil : il eſt fait de toile jaune huilée, ſur laquelle on peint à l'huile des figures de dragons, de nuages, &c. Le prix de ce fourreau n'eſt pas marqué, parceque c'eſt le particulier, & non l'Etat, qui en fait la dépenſe.

La figure 10 repréſente la partie du bouclier qui eſt en dehors.

La figure 11 repréſente la partie du même bouclier qui eſt en dedans.

Le bouclier eſt fait de rotin, ou d'une eſpece de joncs, dont il faut quatre livres quatorze onces. Le diametre eſt de deux pieds cinq pouces ; la main-d'œuvre, ou façon du bouclier, coûte cinq *tſien* deux *fen ;* le flocon de poils de vache, qui eſt au milieu *a*, coûte deux *fen :* pour les couleurs & la peinture il en coûte quatre *fen* : total de ce que coûte le bouclier, cinq *tſien* ſept *fen.* (4 *liv.* 5 *ſ.* 6 *den.*)

La figure 12 repréſente le ſabre à l'uſage de ceux qui ſe ſervent du bouclier dont nous venons de faire la deſcription. Pour forger ce ſabre, on emploie quatre livres de fer brut & neuf onces d'acier; la livre de fer coûte un *fen* ſept *li*; & l'once d'acier coûte cinq *li.* Il faut vingt livres de charbon de pierre : chaque livre coûte deux *li.* Pour les forgerons qui battent le fer à chaud & qui l'acerent, il en coûte quatre *fen*; pour ceux qui le battent à froid, cinq *li*; pour le limer, ſept *fen* huit *li*; pour le polir, quatre *li*; pour la nourriture de l'ouvrier, deux *fen*; pour le fourreau & toute la garniture, un *tſien :* ainſi, pour chaque ſabre, il en coûte à l'Etat quatre *tſien.* (3 *livres.*)

La figure 13 eſt le fourreau.



PLANCHE. XXI.

N°. XII.

La figure 1 repréſente le grand étendard, celui qui eſt à la tête de la compagnie composée de vingt-cinq hommes, comme je l'ai dit ailleurs. Le fond de cet étendard eſt de ſatin verd, & les bords ſont de ſatin rouge. La flamme, ou l'eſpece de ruban marqué *cccc*, eſt de ſoie brochée d'or. Dans la conſtruction de cet étendard, il entre ſix pieds trois pouces de ſatin verd, huit pieds de ſatin rouge, deux pieds deux pouces de ſoie brochée d'or, avec encore trois pouces de ſatin rouge, pour l'extrémité de la flamme marquée *c*. Le flocon rouge de poils de vache peſe huit onces.

a, Couronnement de cuivre ouvragé.

b, Flocon de poil de vache.

c, Flame ou ruban.

d, Bordure de l'étendard.

e, Bâton de l'étendard.

f, Bout de fer.

Figure 2, *g*, bout de cuir.

h, Courroie.

i, Cercles de rotin, pour empêcher que le bâton du grand étendard ne ſe fende.

Tout ce qui compoſe cet étendard, excepté la ſoie, eſt verni ou huilé. Le couronnement de cuivre *a* peſe deux livres quatorze onces.

N°. XIII.

La figure 1 repréſente le petit étendard qui eſt à la tête de cinq hommes ſeulement. Il y en a cinq dans chaque com-

pagnie, comme je l'ai déjà dit. Ces petits étendards ſont de ſatin verd, bordé de ſatin rouge, & la flamme eſt de ſoie brochée d'or, au bout de laquelle eſt une bande de ſoie rouge.

a, Couronnement de cuivre ouvragé.

b, Flocon de poils de vache.

c, Flamme ou ruban.

d, Bordure de l'étendard.

e, Bâton.

f, Cercles de rotin.

Figure 2, *g*, courroie.

h, eſpece de cercle de cuir.

i, Cuir dans lequel on met le bout de l'étendard pour le ſoutenir plus aiſément. Il n'entre dans le petit étendard qu'un pied deux pouces deux lignes de ſatin verd, & un pied trois pouces de ſatin rouge : la flamme eſt longue de cinq pieds.

N°. XIV.

La figure 1 repréſente le petit étendard qui eſt à la queue de chaque compagnie de vingt-cinq hommes. Il eſt de ſatin rouge, il en faut deux pieds un pouce. Le flocon *c* de poils de vache n'a de longueur que cinq lignes cinq *li*. Le trident *a* qui ſert de couronnement, eſt de fer doré ou verni. Sa baſe *b* eſt de cuivre doré ou verni, comme le trident. Le bâton *d*, comme celui des autres étendards, eſt un ſimple bambou dans lequel il y a une verge de fer. *e*, Cercle de rotin. *f*, Bout de l'étendard.

La figure 2 eſt un tuyau de cuir dans lequel le Porte-étendard fait entrer le bâton depuis *e* juſqu'à *f*, & porte ainſi ſon étendard attaché derriere ſon dos.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire à l'occaſion des étendards, que chaque compagnie en a ſept. Le premier

eſt le plus grand de tous, c'eſt celui qui marche à la tête de la compagnie; le dernier eſt le plus petit de tous, & marche à la queue; il eſt d'ailleurs d'une forme différente des autres. Les cinq drapeaux mitoyens marchent chacun à le tête de cinq hommes. Pour les matériaux & la façon de ſept étendards d'une compagnie, il en coûte à l'Etat dix *taels* ſept *tſien* cinq *fen.* (80 *liv.* 12 *ſ.* 6 *den.*)

N°. XV.

La figure 1 repréſente l'étendard général de toutes les troupes qui ſont ſous la couleur jaune. Il y a cinq étendards généraux, un pour chaque couleur. Ils ſont de ſatin, dont il faut deux pieds quatre pouces pour chacun de ces étendards. Un pied de ſatin coûte deux *tſien*; il y en a douze pieds, ce qui fait deux *taels* quatre *tſien* pour le ſatin des cinq étendards généraux. Le fourreau dans lequel on met le bâton de l'étendard, eſt fait de toile rouge, dont il faut ſix pieds, à deux *fen* le pied. Les attaches ſont auſſi de toile rouge; il en faut douze pieds cinq pouces, qui coûtent en tout deux *fen*; pour le tailleur, deux *fen* cinq *li*; pour la peinture du bâton, pour le fil, la ſoie, la dorure repréſentant un léopard, & la main d'œuvre, un *tael* deux *tſien* cinq *fen*; pour les cinq bâtons de bambou, l'huile & les ficelles, neuf *fen*; pour les flocons de poils de vache peſant dix onces chacun, neuf *tſien*; pour la façon des flocons, deux *fen* cinq *li*; pour dix attaches de galon de fil bleu, ſix *fen*; pour les cinq pieces de cuir dans leſquelles on appuie les bâtons & leurs couvercles, quatre *tſien*; pour le cuivre dont eſt fait le couronnement, & dont on emploie ſix livres, à un *tſien* huit *fen* la livre, un *tael* huit *fen*; pour la façon cinq *tſien* huit *fen*, pour le fer neuf *fen*.

a Couronnement de cuivre; *b* flocon de poils de vache, *c* fourreau, ou étui de toile rouge; *d* cercles de rotin. Fig. 2,

e piece de cuir, *f* piece de cuir, *g* bande de toile bleue, ou galon de fil bleu.

Chaque étendard général coûte à l'Etat cinq *taels* six *tsien* cinq *fen.* (42 *liv.* 7 *s.* 6 *den.*)

N°. XVI.

La figure 1 représente une espece de canon que les Chinois appellent *pi-chan-pao*, comme qui diroit, *canon à fendre les montagnes.* Le corps de ce canon est long de trente-cinq pouces, son diametre intérieur est de vingt-cinq lignes; il pese soixante livres. Pour la construction on emploie cent quatre-vingts livres de fer brut à un *fen* sept *li* la livre: on y ajoute quatre livres d'acier à un *tsien* la livre, & on forge le tout ensemble jusqu'à ce que les cent quatre-vingt-quatre livres que pese le total soient réduites à soixante livres. On emploie trente-six boisseaux de charbon de pierre, chaque boisseau coûte cinq *fen* deux *li*; plus soixante livres de charbon de bois, chaque livre coûte quatre *li.* Il faut quarante journées d'ouvriers, chaque journée est payée six *fen.* Pour les garnitures il faut quatorze livres de fer brut, un boisseau & demi de charbon de pierre. Pour les limures, pour la façon du pied, pour la culasse *d* du canon, pour l'huile & le vernis, neuf *tsien* neuf *fen* six *li.* En un mot, chaque canon coûte à l'Etat neuf *taels* un *tsien* un *fen* huit *li.* (68 *liv.* 7 *s.* 3 *den.*) La charge de ce canon est de trois onces sept *tsien* de poudre.

a Corps du canon, *b* embouchure, *c* espece de genou au moyen duquel on fait tourner le canon en tout sens, *d* culasse de bois, *e* pied sur lequel est appuié le canon, &c.

La figure 2 représente une autre sorte de canon, ou espece de fusil que les chinois appellent *kouo-chan-niao*, c'est-à-dire, *canon à tirer les oiseaux au-delà de la montagne*, ou bien, *qui traverse, qui va au-delà de la montagne.* Il est long de

quatre pieds cinq pouces; ſon diametre eſt d'un pouce cinq lignes, & il peſe ving-huit livres. On emploie pour la conſtruction du corps du canon ou du fuſil quatre-vingt-dix livres de fer brut, deux livres d'acier, ſeize boiſſeaux de charbon de pierre, vingt-cinq livres de charbon de bois. Les quatre-vingt-dix livres de fer brut coûtent un *tael* cinq *tſien* trois *fen*, les deux livres d'acier coûtent deux *tſien*, les ſeize boiſſeaux de charbon de pierre huit *tſien* trois *fen* deux *li.*, les vingt-cinq livres de charbon de bois un *tſien*; pour les quinze journées de forgerons on donne neuf *tſien*; pour les limeurs & poliſſeurs deux *tſien*; pour le bois, la garniture, l'huile, les couleurs, le vernis, &c. & les ouvriers, un *tael* trois *fen* ſix *li.* En un mot, chaque fuſil de l'eſpece que nous venons de décrire coûte à l'Etat quatre *taels* ſept *tſien* neuf *fen* huit *li.* (35 *liv.* 19 *ſ.* 3 *den.*) Pour la charge il faut une once de poudre.

PLANCHE XXXII.

N°. XVII.

LA figure 1 de cette planche repréſente la toile & tout l'attirail de la tente lorſqu'elle eſt dreſſée; la figure 2 repréſente le cadre de bois ſur lequel la toile eſt tendue.

Chaque tente a cinq pieds cinq pouces de hauteur, quatorze pieds de longueur, & trente-neuf pieds ſix pouces de pourtour; l'extérieur eſt fait de groſſe toile blanche dont il faut cent cinq pieds. Les portes de la tente, qui ſe replient des deux côtés comme les deux battants d'une porte ordinaire, ſont de figure triangulaire. Elles ſont compoſées de pluſieurs pieces de différentes longueurs; la premiere piece eſt longue de ſept pieds, la ſeconde de ſix pieds trois pouces, la troiſieme

de

de cinq pieds trois pouces, la quatrieme de quatre pieds deux pouces, la cinquieme de trois pieds, la sixieme d'un pied six pouces, & la septieme de deux pouces seulement.

Pour les bords de la tente, les boutonnieres & le reste où l'on emploie de la toile, il faut, tout compté, deux cents quarante-deux pieds quatre pouces de grosse toile blanche, ce qui coûte deux *taels* neuf *tsien* huit *li* huit *hao*; & pour la doublure qui est de toile bleue ordinaire, il en faut cent soixante pieds, ce qui revient à deux *taels* huit *fen*; pour onze journées de couturier, un *tsien* trois *fen* deux *li*; pour les cordons tant bleus que blancs, huit *fen* six *li*; pour quatre-vingt-douze morceaux de cuir qu'on met derriere les boutonnieres, entre les deux toiles, pour les consolider, deux *tsien* sept *fen* six *li*; pour le bois du cadre de la tente, & pour l'huile dont on l'enduit, un *tsien* quatre *fen* quatre *li*; pour les cordes faites d'écorces d'arbres (elles sont plus fortes que les cordes de chanvre; il en faut cinq livres, & chaque livre coûte cinq *fen* quatre *li*) deux *tsien* sept *fen*; pour le fil, deux *fen*; pour l'ouvrier qui travaille les morceaux de cuir, trois *fen*; pour quatre-vingts pieux de bois, tant gros que petits, deux *tsien* quatre *fen*; pour seize pieces de fer (ce sont des especes de boîtes placées au milieu & aux extrémités des pieces qui composent le cadre, au moyen desquelles on joint les parties de ce cadre), chaque piece de fer pese quatre onces; pour quatre gros anneaux de fer pesant chacun quatorze onces; pour les deux pieces de fer, marquées *a*, servant de couronnement, pesant chacune douze onces; pour le fer de la hache pesant deux livres; pour le fer de la pelle pesant une livre neuf onces; pour le fer de la beche pesant une livre onze onces; pour le fer du marteau pesant deux livres huit onces; en tout on emploie dix-sept livres de fer à cinq *fen* quatre *li* la livre, ce qui fait pour le total neuf *tsien* un *fen* huit *li*; pour les manches de la hache, de la beche, de la pelle

& du marteau trois *fen* cinq *li* deux *hao* ; pour la marmite de cuivre pesant deux livres huit onces, à deux *tsien* cinq *fen* la livre, cinq *tsien* sept *fen* cinq *li* : en un mot, pour chaque tente & ce qui la concerne, l'Etat dépense sept *taels* sept *tsien* un *fen* cinq *li*. (110 *liv.* 7 *s.*)

Fig. 1 : *a*, piece de fer en forme de couronnement : *b*, anneau de fer : *c*, especes de boutonnieres où tiennent les attaches pour assujettir la tente aux pieux : *d*, pieces de toile qui se replient & qui forment comme les deux battants d'une porte : *e*, especes de boutonnieres où tiennent les attaches qui servent à fermer l'entrée de la tente : *f*, intérieur de la tente. Figure 2 : *g*, cadre de bois sur lequel appuie la toile : *h*, verge de fer qui entre dans les boîtes marquées *i*, pour assujettir les deux parties qui se démontent en ôtant cette verge : *i*, boîtes de fer : *k*, hache : *l*, beche : *m*, marteau : *n*, pelle : *o*, marmite.

N°. XVIII.

La figure premiere représente un instrument de métal appellé *kin-lo* ; c'est une espece de grand bassin sur lequel on frappe avec un marteau de bois, ou simplement avec un bâton ; on s'en sert pour désigner les différentes veilles de la nuit, ou, pour mieux dire, pour montrer que ceux qui sont préposés pour les gardes des différents quartiers du camp ne sont point endormis : il pese huit livres, & coûte deux *taels*. (15 *liv.*)

La seconde figure représente le tambour sur lequel on bat pour annoncer les différentes veilles de la nuit : il coûte huit *tsien* de façon. (6 *liv.*)

La figure 3 représente le tambour dont on se sert pour donner les signaux : sa construction est la même que celle des autres tambours. Il pose sur une machine à quatre pieds, & est soutenu par deux anneaux marqués *a* : il coûte six *tsien* de façon. (4 *l.* 10 *s.*)

Les figures 4 & 5 repréſentent les deux ſortes de trompettes en uſage parmi les troupes : elles ſont à l'octave l'une de l'autre. Celle de la figure 4 eſt à-peu-près à l'uniſſon de nos cors-de-chaſſe, & celle de la figure 5 eſt à l'octave en bas de la premiere : l'une & l'autre ſont de cuivre battu, & peſent ſept livres chacune ; mais elles different par leur figure & leur conſtruction, comme on le voit : chaque trompette coûte un *tael* ſept *tſien* cinq *fen.* (13 *liv.* 2 *ſ.* 6 *den.*)

N°. XIX.

La figure premiere eſt la repréſentation d'un bâton à l'uſage de ceux qui font la garde & la ronde, & qui ſont chargés d'entretenir la propreté dans les différents quartiers qu'on leur a aſſignés : cette eſpece de bâton eſt appellée en chinois *tſi-mei-koun*, c'eſt-à-dire *bâton qui eſt au niveau des ſourcils* ; apparemment qu'on s'en ſert pour faire ſur-le-champ une prompte & brieve juſtice.

La ſeconde figure repréſente un fanal ou une lanterne, à l'uſage de chaque tente, de chaque corps-de-garde, &c. Elle eſt ſuſpendue ſur un trépied qui poſe à terre par ſes trois pieds *a* : ces trois pieds ſont joints en *b* & peuvent ſe replier l'un ſur l'autre, pour la facilité du tranſport. Le corps de la lanterne eſt de fil-d'archal couvert de papier de la couleur des drapeaux ſous leſquels ſont ceux qui s'en ſervent. Le bâton & la lanterne coûtent en tout un *tſien* huit *fen* ſept *li.* (1 *liv.* 7 *ſ.* 9 *den.*)

Les figures 3, 4 & 5 repréſentent les outils ou inſtruments dont les troupes ſe ſervent dans le cas d'incendie, &c.

La figure 3 eſt une fourche à ſoutenir des ſoliveaux ou autres choſes qui tomberoient avec fracas & dommage, ſi on ne les ſoutenoit, ou ſi on ne modéroit leur chûte.

La figure 4 eſt une eſpece de faubert qu'on trempe dans l'eau, & au moyen duquel on humecte les endroits qu'on veut empêcher de brûler.

La figure 5 est un crochet de fer à manche de bois qu'on emploie pour attirer à soi les soliveaux & les autres choses qu'on veut arracher pour empêcher que le feu n'y prenne, &c.

Le prix du faubert est de neuf *fen* deux *li* deux *hao* (13 *s.* 9 *den.*); le prix de la fourche de fer à manche de bois de la figure 3, & du crochet de la figure 5, est de trois *tsien* un *fen*. (2 *liv.* 6 *s.* 6 *den.*)

N°. XX.

La figure 1 est une scie : elle coûte trois *tsien* sept *fen* cinq *li*. (2 *liv.* 16 *s.*)

La figure 2 est une hache ou cognée : elle coûte deux *tsien* six *fen*. (1. *l.* 19 *s.*)

La figure 3 représente un croc de fer armé d'une chaîne aussi de fer : cet instrument est d'usage pour abattre les maisons où le feu a pris, & celles qui sont au voisinage, lorsqu'on ne peut arrêter autrement le progrès de l'incendie. Le croc coûte deux *tsien* quatre *fen*; il y entre pour douze livres de fer à deux *fen* la livre. La chaîne est longue de huit pieds; elle contient six livres de fer : outre cela il y a une corde qu'on attache au dernier des anneaux de la chaîne; cette corde est du poids de six livres. Le croc, la chaîne & la corde coûtent en tout neuf *tsien* trois *fen*. (6 *liv.* 19 *s.* 6 *den.*)

La figure 4 représente les vases de bois dont on se sert pour porter de l'eau : les vases sont attachés aux deux bouts d'une perche d'un bois léger, & le plus souvent de bambou, & font équilibre : c'est une maniere sure & commode pour porter les plus grands fardeaux. Chacun de ces vases ou barrils a de hauteur un pied cinq pouces cinq lignes, & de circonférence, trois pieds : il est composé de ving-cinq douves & de deux cercles de fer.

La figure 5 représente le petit sceau à puiser de l'eau, avec sa corde : *a*, perche de bois : *b*, cercle de fer : *c*, cordes. Ces trois vases coûtent en tout trois *tsien* quatre *fen* huit *li*. (12 *l.* 11 *s.* 9 *d.*)

N°. XXI.

Cette planche repréſente des canons de différentes groſſeurs placés ſur leurs affûts.

La piece de canon repréſentée par la figure 1, a de longueur trois pieds neuf pouces; de circonférence extérieure ou de périphérie du côté de la bouche, un pied cinq pouces; du côté de la culaſſe, deux pieds trois pouces: la bouche a deux pouces de diamettre: depuis le fond de la culaſſe juſqu'à l'extrémité de l'ouverture, il y a trois pieds cinq pouces. Cette piece de canon eſt du poids de quatre cents livres; pour ſa charge il faut deux livres de poudre.

La piece de canon de la figure 2 a de longueur trois pieds quatre pouces; de périphérie, du côté de la bouche, un pied deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied huit pouces. Son diametre intérieur eſt d'un pouce cinq lignes; ſa longueur, depuis le fond juſqu'à l'extrémité de l'ouverture, eſt de trois pieds: ſon poids eſt de deux cents ſoixante & dix livres, & ſa charge d'une livre huit onces de poudre.

La piece de canon repréſentée par la figure 3 a de longueur trois pieds deux pouces; de périphérie, du côté de la bouche, un pied deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied huit pouces. Son diametre intérieur eſt de deux pouces: ſa longueur, depuis le fond juſqu'à l'extrémité de l'ouverture, eſt de trois pieds. Son poids eſt de deux cents cinquante livres, & ſa charge d'une livre huit onces de poudre.

Ces trois eſpeces de canons, ainſi que leurs affûts, ont été conſtruits la neuvieme année de *Tchoung-tcheng*, dix-ſeptieme & dernier Empereur de la Dynaſtie précédente (*des Ming.*) On ne ſait pas ce qu'ils ont coûté. (Cette conſtruction me paroît Européenne.)

La neuvieme année de *Tchoung-tcheng*, autrement dit *Tchoung-li*, répond à l'année 1636, de l'Ere-Chrétienne.

N°. XXII.

La figure 1 eſt un baſſin de cuivre, ou un inſtrument que les Chinois appellent *lo;* ſon uſage eſt à-peu-près le même que celui du tambour; il peſe quatre livres, & coûte deux *taels.* (15 *liv.*)

La figure 2 repréſente un autre inſtrument ſur lequel on frappe avec deux baguettes *a* : il eſt d'un bois ſonore, creux en dedans, & a la figure d'un poiſſon; on l'accroche par le moyen de deux anneaux, comme on le voit. Cet inſtrument eſt placé à l'entrée de la tente du Général, des Officiers Généraux, & de tous ceux qui ont quelque inſpection. Lorſqu'on a quelque affaire à leur communiquer, on frappe ſur cet inſtrument; on eſt sûr d'avoir audience ſur-le-champ, &c.

L'inſtrument en forme de poiſſon a de longueur deux pieds huit pouces, & de circonférence un pied ſept pouces; il coûte ſix *fen* cinq *li* : le cadre ou la machine où il eſt ſuſpendu coûte ſept *fen* : pour la main-d'œuvre, l'huile & les couleurs, &c. un *tſien* trois *fen*; pour les anneaux & les crochets de fer, deux *fen* cinq *li* : en un mot, cet inſtrument, avec tout ſon attirail, coûte trois *tſien* un *fen.* (2 *liv.* 6 *ſ.* 6 *den.*)

La figure 3 repréſente une conque; on s'en ſert pour ſonner la retraite, pour indiquer l'exercice, & pour toute opération à laquelle un corps entier doit être employé. Il y a une de ces conques dans chaque quartier de l'armée, & une dans chaque corps particulier. Ces conques tiennent auſſi lieu de porte-voix. J'en ai entendu jouer, & je puis aſſurer que les ſons qu'on en tire ſont très mélodieux. Une conque coûte cinq *fen.* (7 *ſ.* 6 *den.*)



PLANCHE XXXIII.

N°. XXIII.

Sous ce numero eſt repréſentée une eſpece d'arquebuſe avec tout ſon attirail. C'eſt une arme à feu à laquelle on donnera tel nom qu'on voudra, pour la mieux déſigner.

Figure 1, poire à poudre faite de cuir.

Figure 2, marteau dont on ſe ſert pour bourrer & comprimer avec force la poudre dont on charge la boîte.

Figure 3, poche de cuir à contenir les meches.

Figure 4, gibeciere à contenir des lingots de plomb pour la charge de l'arme.

Figure 5, ſacoche dans laquelle on met les boîtes pour la facilité du tranſport.

Figure 6, arquebuſe, ou mieux, corps de l'arquebuſe.

Figure 7, boîtes qu'on enchâſſe dans le corps de l'arquebuſe, dans le vuide qu'on voit depuis *a* juſqu'en *b* de la figure 6.

Pour chaque arquebuſe il faut quatre boîtes & cinq hommes pour le ſervice. A meſure qu'une décharge eſt faite, on retire promptement la boîte vuide, à laquelle on en ſubſtitue une nouvelle ; & pendant que celle-ci & les deux autres qui la ſuivent font leurs décharges, on recharge promptement celles qui ont tiré leur coup; ce qui doit faire un feu continuel. Cette eſpece d'arme n'eſt pas d'un uſage fort ancien : on s'en eſt ſervi pour la premiere fois la troiſieme année d'*Yong-tcheng*, c'eſt-à-dire en 1725 : ce fut le *Tſong-tou* d'une des provinces de l'Empire, qui en préſenta le premier modele à l'Empereur.

L'affût *f*, *g* eſt de bois, & repréſente, comme on le voit, la figure d'un tigre : *k* eſt une boîte de fer dans laquelle appuie

le pivot *a*, ſur lequel, par le moyen de la roulette *l*, on peut faire mouvoir l'arme en tous ſens : *i* eſt une chaîne de fer.

La longueur de l'arquebuſe, depuis *d* juſqu'à *e*, eſt de trois pieds huit pouces ; ſa circonférence eſt de huit pouces.

Les quatre boîtes *fig*. 7 ont chacune de longueur ſept pouces ; de circonférence, cinq pouces ſix lignes ; de calibre, un pouce ; de profondeur, ſix pouces. Pour la charge, il faut trois onces de poudre.

Le poids de cette arme, y compris les quatre boîtes, eſt de ſoixante & dix-neuf livres.

Nº. XXIV.

Les figures 1, 2 & 3 repréſentent trois eſpeces de petits canons ou de pieces de campagne de différentes grandeurs : ce qu'on voit peint en rouge ſont des cercles de fer qui empêchent le canon de ſe fendre ou de crever avec éclat de pluſieurs de ſes parties ; ce qui arriveroit infailliblement ſans cette précaution. Ces canons ſont appellés en chinois, *ma-ti-pao*, comme qui diroit canons à pied de cheval.

Celui de la figure 1 a de longueur deux pieds quatre pouces ; de circonférence, du côté de la bouche, un pied deux pouces ; du côté de la culaſſe, un pied trois pouces ; de profondeur, deux pieds ; & de calibre, deux pouces : il peſe cent quarante livres, & ſa charge eſt d'une livre deux onces de poudre.

Celui de la figure 2 a de longueur deux pieds un pouce ; de circonférence, du côté de la bouche, un pied deux pouces ; du côté de la culaſſe, un pied quatre pouces ; de profondeur, un pied neuf pouces ; de calibre, deux pouces : il peſe cent trente livres ; ſa charge eſt de quatorze onces de poudre.

Celui de la figure 3 a de longueur un pied huit pouces ; de circonférence, un pied deux pouces ; de profondeur, un pied cinq pouces ; & de calibre, deux pouces : il peſe ſoixante & douze livres ; ſa charge eſt de 12 onces de poudre.

Ces

Ces canons sont faits depuis long-temps : on ne sauroit dire ce qu'ils ont coûté.

Les figures 4 & 5 représentent aussi deux especes de canons, que les Chinois appellent *Pe-tse-pao*, c'est-à-dire canons à contenir cent balles, ou simplement, *canons de cent balles.*

Celui de la figure 4 a de longueur trois pieds deux pouces; de circonférence, du côté de la bouche, sept pouces cinq lignes; du côté de la culasse, sept pouces huit lignes; de profondeur, un pied huit pouces, & de calibre, un pouce : il pese cinquante-deux livres.

Celui de la figure 5 a de longueur deux pieds; de circonférence, du côté de la bouche, six pouces; du côté de la culasse, six pouces deux lignes; de profondeur, un pied six pouces, & de calibre, un pouce : il pese trente-quatre livres.

Ces deux canons sont vieux & tout rouillés : ils ont été trouvés dans le magasin, avec vingt-sept petits boulets de fer & cent quatre-vingt-sept balles aussi de fer. On ne sauroit dire ce que cela peut valoir.

N°. XXV.

Sous ce numéro est représenté l'arc & le carquois garni de ses fléches. La figure 1 représente l'arc dans son étui, & le carquois garni de ses fléches, l'un & l'autre suspendus à une ceinture de cuir qu'on met en forme d'écharpe.

a : Arc dans son étui : *b*, ceinture de cuir : *c*, anneau de cuivre : *d*, agraffe ou crochet de cuivre, qu'on passe dans l'anneau *c* pour arrêter la ceinture : *e*, poche de cuir qui sert d'étui à l'arc : *f*, anneaux de cuivre auxquels on attache l'étui de l'arc & le carquois : *g*, fléches : *h*, carquois fait de cuir & divisé en plusieurs étages ou rangs dans lesquels on met des fléches de différentes grandeurs. Le premier rang *i*, contient trois fléches des plus grandes qu'on puisse lancer : elles ont au lieu de fer, un bâton de

bois creux & percé de plusieurs trous. Les Chinois se servent de cette espece de fléche lorsqu'ils font l'exercice. Ils s'en servent aussi à la guerre pour donner des avis à ceux des ennemis qu'on voudroit attirer à son parti, ou qu'on auroit déjà débauchés; alors ils mettent un billet dans la cavité du bouton, & on lance la fléche du côté de ceux entre les mains desquels on veut qu'elle tombe; on les lance aussi dans un temps de siege du haut des murs de la ville assiégée dans le camp des assiégeants, & du camp des assiégeants jusques dans la ville. Ceux qui ont des intelligences secretes avec les ennemis, ou ceux qui, n'en ayant pas encore, voudroient s'en former, soit pour se venger de quelque affront reçu, soit dans l'espérance d'avancer leur fortune, ramassent ces sortes de fléches, les emportent sans conséquence, & s'instruisent à loisir de ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à leurs fins. Cet artifice, quoique connu de tout le monde, ne laisse pas d'avoir ses succès; du moins c'est ainsi qu'on me l'a dit; je ne garantis pas le fait.

Le second rang *k*, est divisé en trois compartiments, contenant chacun quatre fléches de moindre grandeur que les premieres. Toutes les fléches de ce second rang sont armées d'un fer de la figure à-peu-près de ceux de nos espontons ou de nos piques.

Le troisieme rang *l*, est divisé en trois compartiments, contenant chacun une fléche de moindre grandeur que celles du second rang, mais d'une forme toute différente. Ces fléches sont armées d'un trident de fer qui les rend très redoutables.

La figure 2 représente l'arc & le carquois dans un étui de toile huilée, pour les garantir de la pluie & de tout autre accident.

On distingue quatre sortes d'arcs à l'usage de ceux des gens de guerre qui ne se servent pas d'autres armes. Les plus foibles, disent les Chinois, sont des arcs de soixante & dix livres, c'est-

à-dire qu'il faut que celui qui les bande fasse le même effort qu'il feroit pour lever soixante & dix livres de poids. Il y en a de quatre-vingt, de quatre-vingt-dix & de cent livres. Les arcs qui vont au-delà de cent livres sont de pure parade, & pour certains hommes rares qui ont une force plus qu'ordinaire. Un arc tout simple revient à un *tael* (7 *liv.* 10 *s.*); c'est le prix qu'on en fait payer à l'Empereur.

N°. XXVI.

Sous ce numero est représenté la main droite pour tirer l'arc: le pouce & l'index agissent seuls. Le pouce est armé d'un anneau de corne de cerf ou de quelque pierre précieuse : il est marqué *a*. Cette main est appellée par les Chinois *main de la fléche*.

N°. XXVII.

La main gauche ou la main de l'arc : le pouce & l'index dirigent l'arc.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

Fin de la Table des Matieres.

